

38728

CUVIERES DU ...
PUBLIES PAR E. DE ...

Les ... de ...
... le ... de ...
... et ...

Les ... de ...
... au ...

NOUVEAU ...
... (1789-1790)

DE CAGLIOSTRO

— Tome I, ... — Tome II, ...
— Tome III, ... — Tome IV, ...

... de ...
... de ...

... de ...
... de ...

... de ...
... de ...

... de ...
... de ...

... de ...
... de ...

Y²
8°
2592

Imprimeur de Paris — S. L'oy et Cie

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR E. DENTU, ÉDITEUR

- LES MAÎTRESSES DU RÉGENT. Études d'histoire et de mœurs sur le commencement du XVIII^e siècle. 2^e édition, revue et corrigée. Un fort vol. in-48.. . 4 »
- LES CONFESSIONS DE L'ABBESSE DE CHELLES, FILLE DU RÉGENT, 4 vol. in-48, orné d'un portrait inédit. 3 »
- NOUVEAUX MÉMOIRES DU MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU (1696-1788), rédigés d'après des documents en partie inédits. 4 forts vol. grand in-48 jésus. . . 14 »
- Tome I^{er}, LA JEUNESSE DE RICHELIEU. — Tome II, LES DEUX RÉGENCES. — Tome III, LOUIS LE BIEN-AIMÉ. — Tome IV, LA FIN D'UN MONDE.
- MÉMOIRES DU MARQUIS DE BOISSY (1794-1866), rédigés d'après ses papiers et sa correspondance (sous le pseudonyme de Paul Breton). 2 vol. in-8^o, avec portrait et fac-simile d'autographe. 42 »
- LES CHEVALIERS DE LA MOUCHE-A-MIEL. 2 vol. grand in-48 jésus. 6 »
- Tome I^{er}, LES OISEAUX DE SCEAUX. — Tome II, LA FRONDE DES GENÊTS.
- LA DRAGONNE. 2^e édition. 4 vol. grand in-48 jésus. 3 50
- LES CADETS DE GASCOGNE, 4 vol. grand in-48 jésus. 3 »
- LE CHATEAU DE BARBE-BLEUE, 4 vol. gr. in-48 jésus. 3 »

MADemoiselle

DEPOT LEGAL

Seine-Inférieure

N^o

618

1879

DE CAGLIOSTRO



PAR

M. DE LESCURE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 45, 47 ET 49, GALERIE D'ORLÉANS

—
1879

Tous droits réservés.

8° y2
2952

MADAME

DE CAGLIOSTRO

PAR

M. DE LA FORT



PARIS

LE DENTEL, ROITEUR

DE LA SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

PARIS, 1820

1820

1820

38/28

MADemoiselle

DE CAGLIOSTRO

I

LE MIRACLE DE LA RUE SAINT-GILLES

— Ah ! mon Dieu ! le pauvre père Brillon, quel malheur ! s'écriait une voix émue.

— Ce n'est pas tout de le relever et de le plaindre, fit observer un second survenant, de ce ton aigre et critique du raisonneur, qu'on entend, dans les groupes populaires, immédiatement après le premier cri, celui de la pitié, celui du cœur ; il vaudrait mieux le secourir ; un médecin !

Ainsi qu'on le devine facilement, par les deux exclamations que nous avons reproduites, il s'agissait d'un accident qui venait d'arriver, et provoquait un légitime émoi parmi les passants, ses premiers témoins

Le théâtre de l'accident était la rue Neuve-Saint-Gilles, au Marais, non loin du boulevard du Temple.

La victime était un brave et vieil ouvrier, vétéran du travail, tireur et tailleur de pierres émerite, populaire dans le quartier, où on l'appelait le *père Brillon*.

Il venait d'adosser son échelle, après le repas de midi, contre la porte d'une maison en construction, revêtue à mi-corps d'un échafaudage compliqué de mâts, de poutrelles, de cordages et de grelins, et profilant sur l'azur crû du ciel le squelette aérien de la charpente de son couronnement.

Les reins ceints du tablier de cuir, son tricorne de paille légèrement incliné sur l'oreille, ses besicles de corne relevées sur le front, le maillet dans la main gauche, le ciseau entre les dents, le père Brillon avait déjà gravi la moitié des degrés de l'échelle.

Il allait se trouver au niveau du fronton où il sculptait dans la pierre le chiffre et l'écusson du propriétaire, quand, saisi tout à coup d'un vertige apoplectique, il avait chancelé sur l'échelle vacillante, puis était tombé de côté tout de son long sur la chaussée, avec un gémissement sourd.

Il gisait là, étendu sans mouvement, la face congestionnée, l'œil vitreux palpitant dans l'orbite, la lèvre entr'ouverte, laissant passer, à travers les dents serrées, une légère écume.

La scène se passait aux premiers jours du mois de septembre 1784, par une température encore estivale.

— Un médecin ! répétait, dans le groupe qui entourait le malheureux, la voix inquiète que nous avons déjà entendue. Les assistants, dont le nombre croissait à vue d'œil, en vertu de l'attraction irrésistible de tout attrouplement, faisaient chorus. En attendant le personnage secourable ainsi invoqué, quelques officieux, guidés par l'instinct, préludaient à la besogne de l'homme de l'art

en dénouant la cravate de linon du père Brillon, en écartant, de façon à lui faciliter la respiration, les deux côtés de sa chemise de toile, souillée de poussière et de sueur, en lui jetant au visage l'eau puisée à la fontaine voisine.

A ce moment, un homme entre deux âges, tout de noir habillé, portant haut sa tête coiffée de la perruque magistrale à trois marteaux, s'arrêta, s'approcha du cercle sympathique et curieux, écarta avec autorité, du bout de sa longue canne à pomme d'ivoire, les badauds qui faisaient obstacle à sa vue, dirigea sur le malade mis à découvert un regard scrutateur; puis d'un ton professoral, en homme habitué aux sentencieuses démonstrations de la clinique :

— Je suis, dit-il, le médecin demandé. Votre homme aurait pu tomber plus mal. Mais il était temps.

Alors, se penchant sur le père Brillon, au milieu du silence d'une respectueuse attention, il tâta son pouls, ausculta sa poitrine velue, secoua la tête, fouilla dans la large poche de son habit de ratine de soie noire, en tira sa trousse, l'ouvrit, choisit une lancette, l'essaya sur son pouce et, prêt à instrumenter :

— Deux hommes de bonne volonté, ordonna-t-il, l'un pour soutenir ce brave homme sur son séant, l'autre pour soulever son bras.

Deux hommes se détachèrent de la foule avec empressement et se mirent en devoir d'aider le praticien.

Celui-ci, le genou en terre, assujetti sur un coussinet de paille, qu'il avait avisé dans un coin et requis, tira de sa trousse une bandelette de lin, en serra le bras du malade tenu à sa portée et, avec le coup d'œil et la dextérité d'une longue expérience, piqua la veine. Le sang ne jaillit pas.

Une seconde, puis une troisième tentative pour dégager le cerveau de l'afflux sanguin qui l'obstruait, ne furent pas plus heureuses que la première. Pas la moindre gouttelette empourprée ne trahit le retour sauveur de la vie à ses sources.

Alors, abandonnant ce bras demeuré obstinément rigide, marmoréen, en dépit des sollicitations de la pointe d'acier promenée sur la veine désertée par le sang, le docteur se redressa avec une résignation qui n'était pas sans dépit.

Puis, donnant une formule oraculaire au désappointement partagé par les spectateurs de cette lutte inégale entre la science et la nature :

— Par Hippocrate! prononça-t-il en se permettant le seul juron qui convienne à un régent de la Faculté, il n'y a plus rien à faire. Voilà un homme mort. Il sera passé dans une heure. S'il est connu, qu'on le porte chez lui; s'il est inconnu, une civière couverte requise au poste de police, et en route pour la morgue du Châtelet!

— Pauvre père Brillon! murmura une voix attristée, celle d'un ouvrier descendu de l'échafaudage et offrant ainsi à son compagnon tombé sur l'humble champ d'honneur du travail une courte, mais sincère oraison funèbre.

Là-dessus, les plus zélés du groupe se mettaient en devoir d'exécuter l'arrêt prononcé par le médecin, et procédaient aux préparatifs du transport du moribond à son logis, quand un bruit de chevaux et de roues détourna un moment, du côté de la rue, l'attention des assistants.

C'était un carrosse qui arrivait au grand trot de deux robustes mecklebourgeois, superbement caparaçonnés. La livrée éclatante du cocher, poudré à frimas, l'air olympien avec lequel il tenait comme un sceptre, appuyé sur sa cuisse, son fouet au manche ciselé, le triple galon de

la lévite et du chapeau des laquais suspendus derrière la voiture, les damasquinures de la caisse et des roues, surtout la housse des chevaux en peau de lion à griffes dorées, tout annonçait un équipage de grand seigneur, aux goûts plus fastueux encore qu'élégants, et étranger sans doute, à un juger par quelques détails d'une magnificence un peu exotique.

Parvenu à la hauteur de l'attroupement, le carrosse s'arrêta comme par enchantement au bruit d'un timbre argentin qui avait retenti à l'intérieur.

Une tête basanée apparut à la vitre de la portière, bientôt abattue d'un doigt impatient, et, avant qu'un des valets de pied descendu de son siège de derrière, eût abaissé le marchepied, son maître, avec une vivacité toute méridionale, avait ouvert la portière et sauté ou plutôt jailli à terre.

Cet homme était fait pour la foule, comme elle était faite pour lui ; car à peine se fût-il campé à ses yeux dans l'attitude théâtrale qui lui était familière et eût-il promené autour de lui son regard fascinateur, qu'une sorte de communication magnétique s'établit entre lui et les assistants, qui se sentirent conquis par le charme bizarre que dégageait toute sa personne.

Nul ne pouvait, en effet, considérer avec indifférence ce survenant étrange qui commandait l'attention par son visage, son costume et plus encore par ses paroles.

Bien que systématiquement rebelle à son influence, et se tenant en dehors de ce courant attractif qui dominait déjà la foule, le médecin que nous avons vu échouer dans ses efforts pour rappeler le père Brillon à la vie n'avait pu assister impunément à l'intervention d'un homme dans lequel il pressentait un rival dangereux ; et il était de-

meuré au milieu du groupe, résolu à voir, dût son prestige en souffrir, opérer l'étrange acteur que le hasard venait de jeter malicieusement sur la scène, où un miracle seul pouvait lui valoir l'applaudissement populaire.

— Qu'est-ce, *per Bacco!* et que se passe-t-il donc? demanda l'inconnu avec une bienveillance un peu dédaigneuse, dénonçant par son exclamation une origine italienne que ne démentait pas son accent.

— Il y a, *signor*, répondit un ouvrier un peu loustic, que voilà un de nos camarades qui est mort ou qui n'en vaut guère mieux, s'il faut en croire...

— Qui dit cela, *per Dio?* interrogea le nouveau venu de l'air dont on demande: Où est le maladroit?

— Monsieur, répondit l'ouvrier en montrant le docteur, qui est médecin, mais qui ne guérit pas tous les jours.

Sur cette désignation un peu goguenarde, les deux intervenants, l'homme à la lancette et l'homme à la voiture, se saluèrent; celui-ci, non sans hostilité; celui-là, non sans ironie.

— Un homme mort, reprit le seigneur étranger de sa voix cuivrée, dans ce baragouin franco-italien dont nous renonçons à reproduire laborieusement les alliages, *basta*, ce n'est rien! Il n'y a pas pour moi d'homme mort. La mort n'est qu'une suspension de la vie; et je puis, quand je le veux, en rétablir le cours interrompu.

A ces mots, les assistants, ébahis, s'écartèrent avec un mouvement superstitieux, où il entra à la fois de l'admiration et de la crainte, et l'inconnu, pénétrant dans le cercle dont le corps inanimé du père Brillon occupait le centre, se trouva en présence de celui qu'il s'était flatté si délibérément de ressusciter.

— Charlatant! murmura le médecin, qui suivait d'un

œil jaloux les moindres mouvements de cet amateur profane, dont le défi si fanfaron ne le laissait pourtant pas sans inquiétude.

Cependant celui-ci continuait d'ensorceler l'assistance par son attitude, sa pantomime, son costume, durant cette minute de silencieux diagnostic qui permettait à la curiosité de s'exercer sur lui tout à son aise.

C'était un homme qui paraissait âgé d'une quarantaine d'années, assez gras, au col court, au teint olivâtre, au visage rond, orné de deux gros yeux à fleur de tête, d'un éclat tour à tour ardent et velouté. Sa physionomie ne manquait pas de noblesse dans les traits supérieurs et avait quelque chose d'inspiré; mais un nez un peu fort, aux ailes sans cesse palpitantes et comme retroussées, des lèvres épaisses, épanouies à l'excès, en abaissaient le caractère, par une expression de vie exubérante, familière et même triviale. Sa coiffure était nouvelle en France; il avait les cheveux partagés en plusieurs petites cadenettes qui venaient se réunir derrière la tête et s'y retroussaient dans la forme de ce qu'on appela plus tard un *catogan*.

Il portait un habit à la française gris de fer, galonné en or, une veste écarlate brodée en large point d'Espagne, une culotte rouge, l'épée engagée dans les basques de l'habit, et sous son bras un chapeau bordé, avec frisure de plume blanche. Des manchettes de dentelles, des bagues de grand prix, et des boucles de soulier d'un dessin un peu suranné, mais ornées de diamants de la plus belle eau, complétaient et relevaient ce costume un peu voyant, mais porté avec une désinvolture qui oscillait entre le ridicule et la majesté.

Majestueux sûrement il parut à la foule, et ridicule

seulement au médecin rival auquel il allait faire une si écrasante concurrence, lorsque, satisfait sans doute de son examen, il s'avança vers le corps du père Brillon et se pencha vers lui en disant, avec ces italianismes, ce zézayement et ce grasseyement alternatifs qui donnaient du piquant à ses moindres paroles, brillantes et savoureuses comme les fils d'argent du macaroni de son pays :

— Puisqu'il est mort, c'est le moment de le *ressusciter*. *Si fara da me*. Je ne sais pourquoi il m'intéresse, ce brave homme!

En parlant ainsi, il retirait vivement de l'un des doigts de sa main gauche un anneau monté d'un magnifique saphir, et frottait la pierre contre son habit pour l'échauffer et y développer l'électricité qu'elle a la propriété de garder assez longtemps.

On le vit alors, courbé sur le malade, lui appliquer l'anneau sur l'épigastre à diverses reprises, puis lui envelopper le front de ce réseau de passes magnétiques dont le mesmérisme, encore à la mode, avait fait connaître les vertus.

Tout en tenant le sujet de cette dramatique expérience sous l'empire de ces gestes prestigieux, et en plongeant sur lui les effluves de son œil rayonnant, l'opérateur marmottait entre ses dents blanches quelques paroles mystérieuses, empruntées à une langue inintelligible pour le vulgaire, mais dont un savant eût trouvé la physionomie hébraïque ou syriaque.

Enfin, tirant de sa poche un petit flacon de cristal bouché d'or, à travers lequel transparaissait une liqueur rougeâtre, l'inconnu écarta les lèvres contractées du patient, n'eut qu'à chatouiller du bout du doigt ses dents pour les desserrer, et introduisant le goulot du flacon ou-

vert dans sa bouche, il l'inclina de façon à lui faire avaler quelques gouttes de son contenu.

Il est plus facile de comprendre que de peindre la curiosité qui rendait tous les regards attentifs, l'émotion anxieuse qui faisait battre toutes les poitrines à l'unisson, parmi les spectateurs de cette scène si émouvante dans sa simplicité, si éloquente dans son silence. Ce nouveau venu, si différent de celui qui l'avait précédé, allait-il échouer comme lui, ou se manifester comme le véritable envoyé de la Providence ?

Tout le monde se posait cette question sans que personne pût la résoudre ; et chacun, suivant des yeux le moindre mouvement de l'opérateur, attendait comme lui, en comptant les secondes, l'issue de sa tentative, prêt, selon le résultat, à l'applaudir ou à le huer...

Bientôt, à l'étonnement joyeux des spectateurs, à la surprise moins satisfaite du médecin témoin de cette cure imprévue, on vit le corps du père Brillon, agité des frémissements avant-coureurs du retour de la vie, détendre sa rigidité soudain assouplie. Le voile de pourpre étendu sur sa face tuméfiée s'éclaircit. Ses yeux palpitérent, puis s'ouvrirent et demeurèrent fixes. Se dégageant peu à peu des rets de cette influence stupéfiante qui l'enveloppait, il reprit assez de force pour agiter son bras droit, et pour frotter ses paupières engourdies avec sa main, comme un dormeur qui s'éveille. Enfin, le rictus comateux qui hébétait son visage s'effaça, sa langue se délia et, se soulevant sur son séant :

— Où suis-je ? interrogea-t-il d'une voix sourde de Lazare sortant du sépulcre ; et que se passe-t-il ?

— Vous êtes, répondit son sauveur, en bonne et nombreuse compagnie. Il se passe que vous étiez perdu et que

vous êtes sauvé, que la fausse science vous avait condamné et que la vraie science vous absout. Il est heureux pour vous que je vous aie rencontré. Allons, levez-vous et marchez. *Allegro.*

Le père Brillon obéit à cet ordre, non sans quelque lenteur et quelque incertitude dans les mouvements, et se dressa sur ses jambes, titubant légèrement comme un homme qui sort d'ébriété; mais, grâce à l'appui du bras d'un camarade émerveillé, il retrouva bien vite son aplomb, et, se secouant avec une naïve allégresse :

— Je crois que je reviens de loin, dit-il, et que j'étais en train de m'égarer un peu. Grand merci à celui qui m'a remis dans mon chemin !

— *E salvato !* déclara l'inconnu. Un peu d'étourdissement encore, comme au lendemain d'un jour de noce; mais bientôt il n'y paraîtra plus; et dans quarante-huit heures, vous remonterez à l'échelle plus frais et plus dispos que jamais, sans craindre que le pied vous manque. Votre nom, mon ami, s'il vous plaît ?

— Brillon, répondit le brave homme en portant machinalement la main à son front, où il croyait trouver son chapeau qui gisait encore à terre à côté de ses besicles cassées.

En même temps, par un scrupule de probité et de fierté qui lui faisait honneur, le tailleur de pierres, tirant de la poche de sa culotte de bougran une escarcelle de cuir :

— Monsieur, dit-il, il n'est pas juste que vous vous soyez dérangé pour rien. On est pauvre, mais honnête. Qu'est-ce que je vous dois, s'il vous plaît, pour votre peine, sans compter ma reconnaissance, qui est à part ?

— *Niente.* Vous ne me devez rien, mon ami, répliqua en souriant l'inconnu; c'est moi, au contraire, qui suis

votre obligé. Grâce à vous, j'ai pu secourir un de mes semblables. J'ai pu goûter les délices de cette religion de *l'humanité* dont *ze souis* l'apôtre. J'ai le droit, grâce à vous, d'inscrire un nom de plus sur la liste des victoires et conquêtes de cet élixir de vie dont *ze souis*, par faveur céleste, *l'ounique* dépositaire, mais libéral dispensateur, et qui n'a pas encore trouvé de rebelle.

Et inscrivant le nom du père Brillon sur un calepin, recouvert en galuchat, tiré de sa poche, il l'y remit, la mention opérée, en déclarant :

— Vous êtes le trois cent quatre-vingt-dix-huitième de cette année que *zé* fais sortir du *toumbeau*. Adieu, mon *zer*, ou plutôt au revoir, mais non dans l'état où vous étiez tout à l'heure. Portez-vous bien au contraire. La *salute* est le premier des biens, et comme il n'est pas de guérison qui ne doive être célébrée à table, verre en main, avec ses amis, voici pour boire à votre santé, *per far brindisi*, avec tous ces braves gens qui m'entourent et *un poco* à la mienne.

En même temps, paralysant la résistance du vieillard par ce regard d'une impérieuse douceur, qui exerçait une domination irrésistible sur ceux qu'il fixait, le bizarre et généreux personnage prit dans le gousset de sa veste rubis une pincée de pièces d'or qu'il versa dans la main calleuse du bonhomme.

Et comme celui-ci essayait de se récrier sur cette largesse :

— *Bagatella!* fit l'étranger en haussant les épaules, qu'est-ce qu'un peu d'or de plus ou de moins pour moi, qui possède le secret de faire de l'or à volonté?

Pour le coup, la foule n'y tint plus. La curiosité d'abord, puis le respect, et une sorte de superstitieuse timi-

dité, enfin, la surprise, avaient jusque-là contenu ses manifestations.

Elles n'en éclatèrent qu'avec plus d'énergie, et un élan redoublé par cette contrainte même, lorsqu'en ajoutant la générosité à l'habileté et le bienfait au succès, l'auteur de la cure étonnante accomplie si prestement, en pleine rue, en pleine multitude, mit le comble à l'admiration et donna le signal du débordement à l'enthousiasme populaire.

Les bravos, les applaudissements retentirent de toutes parts. C'était un feu roulant d'exclamations, de bénédictions, de motions exaltées. Les uns parlaient de porter en triomphe le magnifique sauveur du père Brillon; les autres proposaient de dételer les chevaux de sa voiture et de le traîner solennellement jusqu'à sa demeure. Ceux-ci se précipitaient, afin de le voir de plus près, de le toucher, vers l'étonnant personnage qui faisait mine, tout en la savourant, de se dérober à l'ovation, et prolongeait en le repoussant avec une superbe modestie l'hommage rendu à son mérite; ceux-là, plus attendris encore qu'enthousiasmés, lui prenaient et lui baisaient les mains.

Soudain un cri retentit, dévoilant l'*incognito* important du triomphateur, et fournissant à propos à la foule, pour alimenter son délire, le nom qui lui manquait.

Pendant que l'étranger, fendant avec une difficulté dont il ne semblait pas trop mécontent, les flots populaires qui obstruaient son passage, se dirigeait vers sa voiture, stationnant un peu à l'écart dans un carrefour, l'ouvrier, qui avait pris la tête de la manifestation, et la dirigeait officieusement, spontanément, avec ce zèle indiscret qu'on dirait parfois mercenaire, s'était approché en tapinois d'un des valets de pied, à l'éclatante livrée, et n'avait pas eu

trop de peine à lui arracher le secret du nom de son maître.

Tout fier de sa conquête, il revint vers le gros de la foule, en agitant son bonnet et en criant :

— Vive l'ami des hommes ! Vive le comte de Cagliostro !

A ce nom déjà populaire, déjà même légendaire, la foule répondit par des applaudissements frénétiques.

— Vive le comte de Cagliostro ! répétaient à l'envi deux cents voix énergiques.

— *Ringrazio*, mes amis, mes enfants, déclara en saluant de face, de droite et de gauche, comme un acteur rappelé, le fameux aventurier thaumaturge. *Ringrazio* ; oui, c'est lui, c'est moi-même. *Eccolo il vero Pulcinella*, comme disent ces bons *lazzaroni* du *largo del Castello*. Mais laissez-moi passer, *si voi piace*, et cessez ces acclamations dont je ne suis pas digne, qui offusquent ma modestie et qui ennuient ces messieurs de la police. La chose n'en vaut pas la peine. Et, pour peu que je demeure encore quelque temps ici, je vous en ferai voir bien d'autres !

Sur ce boniment de remerciement et de congé, la foule s'éclaircit et s'apaisa un peu, sans rien perdre de son enthousiasme ; le comte de Cagliostro, arrivé au bout de la double haie de curieux électrisés, qui bordait son chemin jusqu'à sa voiture, allait y remonter et enjambait déjà le marchepied, quand il se sentit tiré par la manche de son habit par un solliciteur auquel il ne put se dispenser de donner audience.

C'était le médecin à la barbe et un peu aux dépens de qui il venait de remporter un si éclatant triomphe.

— Monsieur, lui dit d'une voix troublée le champion battu de la Faculté, excusez mon importunité ; mais je ne

saurais vous refuser mes félicitations — après celles du vulgaire — pour la cure merveilleuse que je viens de vous voir accomplir avec tant... de bonheur. Je remplis ce devoir avec un plaisir que rien ne contrariera sans doute ; car j'espère que le mérite de ce succès, où la fausse science, représentée par ma personne, a échoué, ne saurait être attribuée qu'à la vraie, et que j'ai affaire en vous à un confrère légitime, muni du droit incontestable d'exercer le noble art de guérir.

— Monsieur, répondit Cagliostro sans se déconcerter, mais en attirant toutefois un peu à l'écart, afin que leur colloque n'eût pas d'auditeurs indiscrets, son trop curieux interlocuteur, je répondrai volontiers à vos questions quand je connaîtrai la qualité en vertu de laquelle vous me les posez.

— C'est trop juste. Je suis le docteur Joseph-Ignace Guillotin, régent de la Faculté de Paris, pour vous servir, si j'en étais capable.

— Vous êtes trop bon. N'êtes-vous pas l'un des commissaires qui ont rédigé et signé le Rapport au roi sur la doctrine du docteur Mesmer ?

— J'ai eu, en effet, cet honneur.

— Je ne saurais me flatter d'un meilleur sort que cet homme de génie méconnu. C'est pourquoi souffrez...

Et Cagliostro fit mine de s'esquiver, en esquissant un rapide salut.

— Permettez, insista son adversaire en le retenant par un bouton de son habit, qui resta dans sa main. Me direz-vous au moins de qui vous êtes l'élève ?

— De la Nature et du sage et vertueux Altotas, qui m'en a révélé les secrets.

— A quelle Université ?

— Né dans les ruines de Memphis, c'est dans un obscur réduit de la grande pyramide que je fus initié...

— A d'autres ces sornettes ! Où sont vos titres, vos diplômes ?

— Mes titres, ce sont mes succès. Mes diplômes, ce sont les actions de grâce de ceux que j'ai sauvés.

— J'aurais dû m'en douter. Il n'y a qu'un empirique pour gâter ainsi le métier.

— Empirique, soit. Mais j'ai guéri cet homme que vous aviez condamné.

— Qu'importe un homme devant la science ? Il fût mort dans les règles, et vous l'avez sauvé...

— Irrégulièrement, j'en conviens.

— Vous avez fait pis, vous lui avez donné de l'argent. Où irons-nous avec de tels exemples, et depuis quand un médecin qui se respecte fait-il largesse à son client ? Tenez, je vous le dis tout net, c'est un scandale, et il ne saurait y avoir rien de commun entre vous et moi.

Sur cet anathème, les deux hommes se séparèrent, non sans échanger un regard de haine d'un côté, de défi de l'autre, et le comte de Cagliostro, qui n'accueillait pas avec moins de philosophie la contradiction que l'approbation, remonta dans son carrosse en haussant les épaules.

— Touche à l'hôtel, et prestissimo ? ordonna-t-il au cocher en refermant la portière. Il n'a pas tenu à ce cuistre que je ne fisse attendre la meilleure compagnie de France et de Navarre.

La carrosse s'ébranla et disparut bientôt au coin de la rue, au grand trot de ses chevaux ferrés d'argent, salué par une dernière explosion des vivats populaires :

— Honneur ! honneur au comte de Cagliostro !

—Oui, oui, applaudissez, faquins! grommelait le docteur Guillotin en protestant, les bras levés au ciel et tremblant d'indignation. Ce héros de la foule et la foule se valent. La popularité a d'ailleurs d'étranges retours. Patience! Nous verrons qui sera bafoué le dernier. C'est égal, le camouflet de ce jour est dur à digérer. Je ne suis pas méchant, certes, et chacun sait que je ne ferais point de mal à une mouche. Eh bien! je ne serais pas fâché que la première expérience de la machine à décollation que nous étudions depuis si longtemps, le docteur Louis et moi, dans le double intérêt de la science et de l'humanité, se fit sur la nuque de ce signor Tulipano, si exubérant d'audace, si insolent de vie. Au moins, ainsi, il serait bon à quelque chose!

Le digne docteur était si préoccupé, si irrité qu'il n'aperçut pas un groupe composé de trois personnes, qui stationnait sur la chaussée, déjà presque déserte (la foule, comme l'eau, arrive et disparaît en un clin d'œil).

Ces trois personnes s'entretenaient, sans doute, de la scène dont la rue venait d'être le théâtre, après en avoir observé avec un soin particulier les moindres détails. Leur attitude inquisitoriale, leurs allures mystérieuses, leur costume suranné, leur jargon guttural, auraient même rendu ces trois curieux fort dignes de curiosité et désigné ces trois observateurs à l'observation, si le docteur Guillotin n'eût été tout entier à ses mécontentements, à ses jalousies, à ses rancunes, et s'il eût été capable de porter la moindre attention au spectacle extérieur.

La façon dont il s'introduisit dans ce groupe qui venait en sens inverse de lui et lui fit obstacle à l'improviste, atteste surabondamment combien cet homme si réservé et si poli d'ordinaire était absorbé.

Il fondit sur le trio de promeneurs, tête baissée, comme un sanglier qui débuche, et il heurta rudement ainsi que d'un boutoir, de la pomme de sa canne qu'il tenait en arrêt, la poitrine du quidam placé au milieu du groupe, laquelle poitrine rendit un bruit sourd de tambour de basque.

Du contre-coup de cet abordage, les deux chapeaux des personnages entrechoqués churent à terre, de sorte qu'ils se saluèrent sans en avoir la moindre envie.

— *Der Teufel!* grommela le personnage estomaqué, ces Français sont toujours distraits!

— Par la malepeste ! ces Teutons se fourrent partout ! riposta le docteur, qui n'était pas saintongeois pour rien, et prenait feu volontiers à la contradiction, comme au frottement la pierre à fusil des vignes de son pays.

Puis, ramassant son chapeau à terre, il l'affermi d'un coup de poing sur son oreille, où il le posa en clabaud, et s'éloigna en marmottant de ces excuses bourrues, qui eussent aggravé, si on l'eût entendu, son involontaire offense.

— Encore des étrangers, toujours des étrangers, murmurait-il en scandant avec colère, du bout ferré de sa canne, sa marche sur le pavé. Paris est une ville habitée par des gens de toutes nations et même par quelques Parisiens. Cette capitale du monde regorge d'individus qui sont de partout et s'y carrent comme chez eux. L'acarus du cosmopolitisme sévit plus que jamais. On ne peut faire un pas sans marcher sur un goddam, ou un meinner, ou un signor quelconque. Au fait, pourquoi pas ? On en raffole. Il suffit, pour réussir en France, de n'être pas Français. Ah ! si j'avais l'honneur d'être étranger, comme en iraient mieux mes affaires !

— C'est le docteur de tout à l'heure. Il n'a pas l'air content, constatait pendant ce temps l'un des trois étrangers observateurs.

Celui-là, blond comme le houblon, avait une perruque frisée, pareille à une toison. Mais son masque osseux, sa mâchoire proéminente, son œil âpre et dur indiquaient le mouton capable de devenir enragé. Sa douceur pouvait au besoin devenir féroce, et il cachait sa griffe sous le velours, comme les loups de la Souabe, son pays.

— Si le docteur n'est pas content, baron, répondit son interlocuteur qui avait le teint bis, la laideur maligne et la vivacité d'un singe, son humeur est bien excusable. Ce fou de Cagliostro passe son temps à faire des niches à la Faculté.

— Il a tort, marquis, prononça en se tournant vers le petit homme sapajou le troisième de nos flâneurs, personnage d'ossature massive, de large poitrail, à l'œil bovin, à l'air ruminant de ces robustes flegmatiques qui, une fois mis au sillon, ne le quittent plus; il a tort, nous n'avons pas intérêt à effaroucher les classes intelligentes, les corps savants, où notre doctrine, hostile à toute erreur, à tout préjugé, compte plus d'un adepte. Cagliostro a mieux à faire qu'à nous mettre à dos, en leur escamotant le client, les vindicatifs suppôts d'Esculape.

— Je partage entièrement cet avis, continua celui qu'on avait appelé baron; et je ne saurais approuver la façon dont il vient de jouer devant nous, sans s'en douter, son rôlet.

— Trop bien pour lui pour que ce ne soit pas mal pour nous, appuya le Germain à la gigantesque encolure, à la tournure professorale.

— Et comme si la pièce était à son profit, interjeta d'un

fausset aigre le petit marquis à la tignasse noire, à la mine chafouine, à l'œil oblique, à l'accent portugais.

— Il n'est pas ici, reprit le baron d'un ton tranchant, pour nous recruter des ennemis, mais des alliés.

— Il y est, insista le professeur, car on n'en pouvait douter, cet homme professait quelque chose, pour faire de la propagande, non de la popularité, pour répandre nos idées, non son influence, pour multiplier les loges de notre observance, non pour fournir des griefs aux hétérodoxes.

— Weischaucht ne se trompait pas en nous chargeant de vérifier ses soupçons et de faire sur place une enquête rendue nécessaire par les nombreuses dénonciations, anonymes ou signées, qui ont mis en émoi le conseil des aréopagites.

— Weischaucht ne se trompe jamais, et c'est pour cela qu'il est à notre tête en qualité de chef suprême.

— Il y a longtemps du reste que s'il m'eût écouté il eût révoqué les pouvoirs et supprimé les subsides de cet astucieux et ambitieux sycophante qui abuse de sa confiance.

— Il a voulu attendre d'être éclairé par nous ; il a bien fait.

— Attendre est souvent imprudent. Il est parfois trop tard pour agir. Attendre quoi ? Que l'usurpation soit consommée, que le schisme soit devenu flagrant, et que nous ayons à combattre, en outre des profanes, une secte rivale, sortie de la nôtre, nourrie sur son sein !

— Il importe de l'arrêter sur cette pente funeste.

— De le rappeler à son devoir, de le contraindre à l'obéissance.

— Ou de lui faire payer son parjure. Car enfin, s'il résiste ?

— Il sera brisé. On ne brave pas impunément ceux qui ont pour devise : « *L'œuvre est tout, l'homme rien.* »

— Puisse-t-il ne pas en faire la terrible expérience!

— *Amen !*

Là-dessus, les dignes représentants du comité de vigilance de cette religion occulte, de ce fanatisme implacable dont nous allons entr'ouvrir les arcanes, firent volte-face, et défilant comme à la parade d'un chef toujours invisible et présent, se rendirent d'un pas égal, dans le cabinet d'un café du Palais-Royal, où ce triumvirat de Sainte-Wœhme tenait provisoirement ses assises.

Nous les retrouverons bientôt et aurons occasion de faire avec eux plus ample connaissance.

Il nous suffit pour le moment de montrer, par leur colloque et la menace qui le termina, que le docteur Guillotin n'avait pas été le seul témoin mécontent et jaloux du miracle de la rue Saint-Gilles, et que le triomphe de Cagliostro, comme tous les triomphes, y avait trouvé plus d'un contradicteur.

II

MÉSAVENTURES DE SPALATRO

Le comte de Cagliostro habitait, rue Saint-Claude, au Marais, l'ancien hôtel de Savigny, dont douze années après lui le séjour de Barras devait continuer l'illustration diffamée, non loin de l'hôtel de Strasbourg, rue Vieille-du-Temple, résidence du cardinal de Rohan (1), et d'une maison de la rue Neuve Saint-Gilles, occupée par la comtesse de La Motte-Valois, une dame tristement fameuse, qui ne tardera pas à figurer dans ce récit.

L'hôtel de Savigny, qu'on ne désignait plus que par le nom de son locataire actuel, n'avait pas tardé à devenir le but d'un incessant pèlerinage de curieux, les uns sceptiques, les autres enthousiastes, de malades de corps et surtout d'esprit, le rendez-vous privilégié d'exaltés de toutes les conditions, mais appartenant surtout à l'élite de cette société en décadence, enfiévrée de nouveauté, affamée de merveilleux, si hardie dans ses doutes, si frivole

(1) Aujourd'hui l'Imprimerie nationale.

dans ses fois, qui refusait de croire aux miracles de la Bible et de l'Évangile et croyait si aveuglément à ceux du baquet de Mesmer et de l'élixir régénérateur de Cagliostro.

Rien ne peut donner l'idée des infatuations superbes, des illusions naïves, des engouements bizarres de cette génération élevée par Voltaire et par Rousseau, qui avait appris du premier l'ironie à outrance et le rire quand même et tenait du second ses tendances déclamatoires, son culte artificiel de la nature, son affectation de raison et de sentiment, son amour théâtral de l'humanité.

De cette génération charmante, frivole et fatale qui allait faire, sans s'en douter, la Révolution, La Fayette était le héros, Franklin l'apôtre, Calonne l'homme d'État et Beaumarchais le poète. Chez elle, toutes les doctrines trouvaient des adeptes et toutes les sectes des prosélytes. Il n'était pas de fou éloquent, d'audacieux faiseur de dupes qui n'y comptât des auditeurs pour sa parade, des partisans de son système, des contribuables pour le budget d'une insolente fortune. Swedenborgiens, Martinistes, Illuminés, montaient tour à tour sur le tréteau, et lassant la curiosité sans la rassasier, se disputaient une inépuisable popularité.

Dans le domaine de la science, quelques progrès certains, quelques inventions heureuses, avaient porté au comble cet enivrement philosophique, cette soif dépravée de nouveauté, cette folie d'orgueil humain. Rien ne semblait désormais impossible à ceux qui avaient vu les triomphales expériences de la découverte de Montgolfier, par laquelle le ciel était mis à la portée de la terre, et qui réalisait le rêve des Titans. Pendant que le ballon, navire aérien, fournissait à l'investigation la plus hardie ces ailes qui lui avaient manqué si longtemps, l'abbé Mical faisait

parler ses têtes d'airain et donnait la vie et la voix à des cerveaux mécaniques, l'anglais Bliton, sa baguette de coudrier à la main, faisait jaillir des fontaines sur le sol le plus stérile, et perçant, de son regard inspiré, les mystères de l'intérieur du globe, y suivait dans ses moindres linéaments le réseau compliqué des sources souterraines.

Enfin, Mesmer était venu montrer les effets, supputer les causes et chercher les lois de ces courants magnétiques établissant entre les âmes une communication victorieuse de l'espace et du temps. La foule aristocratique et la foule populaire avaient longtemps assiégé les issues, bientôt trop étroites, de son appartement de la place Vendôme. Il avait dû transporter à l'hôtel Bullion le théâtre de ces représentations magnétiques à grand orchestre, où la musique aidait au développement de l'attraction sympathique. La guerre terrible que lui avaient faite la Faculté et la Société de médecine, la concurrence de ses émules et de ses rivaux, Deslon et Puységur, avaient un peu ralenti l'ardeur de ce fanatisme dont le docteur allemand était l'objet et diminué un peu le nombre de ses pensionnaires à dix louis par mois. Mais les merveilles du magnétisme animal occupaient toujours les esprits, et, tous les jours encore, dans le populeux quartier du faubourg Saint-Martin, des centaines de malades venaient, faute de place au baquet gratuit de l'hôtel Bullion, faire la chaîne avec conviction autour de l'arbre de la rue de Bondy, électrisé à leur intention par le philanthrope Viennois.

Au moment où nous en sommes, la renommée de Cagliostro était dans toute sa fraîcheur, et il savourait la fleur de cette célébrité qu'il devait à son art de caresser les fibres les plus sensibles de l'opinion. Quelques cures heureuses, par exemple celle qui avait galvanisé, par une

sorte de résurrection, l'agonie du maréchal de Soubise, l'avaient mis en relief comme médecin et lui avaient valu les plus illustres clients à la ville et à la cour.

Mais ce n'était là qu'un hors-d'œuvre dans le plan du fameux thaumaturge. Ces succès n'étaient point ceux qui flattaient le plus son ambition, et, les considérant comme des bagatelles de la porte, faites surtout pour allécher et grossir son public, c'est par des moyens plus sûrs, maniés avec l'habileté d'un impresario de génie, qu'il établissait son influence et recrutait des partisans, en vue de desseins dont la profondeur donne aujourd'hui le vertige à ceux qui cherchent à la sonder.

C'est dans l'intérêt de ces desseins qu'il s'était fait initiateur, au cours de ses aventureux voyages, aux secrets de la kabbale, de l'hermétisme, de la catoptrique arabe. C'est dans ce même et unique but qu'il avait institué ces séances d'évocation et d'incantation, ces soupers d'ombres, ces fêtes de la régénération dont tout Paris s'entretenait encore, et dont les épais ombrages, les murs sourds de son jardin et de son pavillon de la rue Verte avaient dérobé aux profanes les effrayants ou voluptueux mystères.

Grâce à cet art consommé de mettre en jeu, par les prestiges de la magie, les ressorts les plus puissants de l'imagination, de flatter à la fois les passions de l'esprit et celles des sens, il était parvenu à greffer sur le tronc stérile de l'ancienne franc-maçonnerie une branche nouvelle dite *égyptienne*, et il avait trouvé dans l'organisation savante de ces loges multipliées par le goût de l'inconnu, le plaisir de la conspiration, l'attrait du mystère, ce formidable levier de l'association secrète, avec lequel l'esprit de révolte allait soulever et bouleverser le monde.

Ces détails préliminaires et nécessaires nous expliquent

pourquoi le comte Alexandre de Cagliostro ne fit que passer, en homme blasé sur les hommages et qui remplit un devoir de souveraineté importun, dans son salon de consultation où l'attendait une foule idolâtre : *turba clientum*.

Là, avec la majesté dédaigneuse et distraite d'un Louis XV touchant les écrouelles, il fit lentement le tour de l'assistance qu'il avait enveloppée en entrant dans un léger salut collectif.

Il imposa les mains sur quelques têtes privilégiées en baragouinant, dans son jargon gallo-italo-arabe, des formules non moins étranges que sacramentelles.

Il s'inclina, en leur soufflant légèrement sur les yeux ou sur les oreilles, devant quelques douairières à vapeurs, apportées dans leur chaise dorée par des laquais herculéens, aux places d'honneur du sanctuaire des miracles de l'empirisme.

Il daigna s'entretenir un instant avec deux ou trois cordons bleus, grands seigneurs goutteux, graveleux, hypocondriaques, surtout maniaques, qui, appuyés sur leur canne à bec de corbin, buvaient les moindres paroles de l'oracle, dans l'attitude respectueuse d'une audience à l'OEil-de-Bœuf.

Il donna cérémonieusement son saphir à baiser et distribua une douzaine ou deux de boîtes de pastilles régénératrices à ses armes (un phénix d'or sur champ de gueules) à un égal nombre de pauvres diables, râpés et faméliques, qui reçurent avec plus de reconnaissance encore le louis de sa royale aumône.

Puis, marchant vers le plateau rempli de pièces d'or et de billets de la Caisse d'escompte, offrandes de ses riches fidèles, qu'il n'était ni de sa dignité d'accepter, ni de sa bonté de refuser, il en renversa, avec une brusque osten-

tation, le contenu dans une immense bourse en velours rouge, tenue ouverte devant lui par deux grands escogriffes de laquais chargés de bien mettre en évidence les mots suivants, brodés sur le velours en larges lettres d'or : *Tesoro dei poveri* (Trésor des pauvres).

Cette opération accomplie et ses clients ainsi pris à témoin de son désintéressement, *le divo conte* de Cagliostro, comme l'appelaient ses admirateurs, qui trouvaient tout en lui supérieur à l'humanité, s'adossa à la cheminée et congédia l'assemblée par un geste jupitérien, accompagné d'un *a domane* (à demain !) sans réplique.

L'assistance se leva aussitôt sur une acclamation en sourdine dont la modestie du bienfaiteur de l'humanité voulut bien tolérer le discret hommage, et nobles malades ou malades roturiers regagnèrent les uns leurs lambris dorés, les autres leur mansarde, les uns en voiture et les autres en béquillant ; ceux-ci guéris du mal qu'ils croyaient avoir, ceux-là croyant l'être du mal qu'ils avaient réellement et destinés à mourir guéris.

Le comte, qui avait renvoyé d'un signe ses laquais à l'office, attendait, pour se retirer lui-même, que son salon fût entièrement vide et que cette solitude lui permit d'emporter dans son secrétaire le *tesoro dei poveri*.

Il avait compté sans son hôte, et un hôte tenace, car un personnage au costume sombre persistait à demeurer assis dans son coin, absorbé dans la lecture d'un livre à tranche rouge, au dos duquel pendaient de nombreux signets.

Le comte de Cagliostro, impatienté, marcha vers ce client singulier qui paraissait aussi peu pressé de le consulter que de s'en aller, et lui frappant sur l'épaule avec une brusque familiarité :

— Que faites-vous là, monsieur ? interrogea-t-il.

— Vous le voyez, monsieur, répondit l'interpellé, en se levant et en saluant avec une bonhomie qui n'était pas sans finesse, je disais mon bréviaire en attendant mon tour.

Et le brave curé de campagne, car tout en lui décelait le pasteur rustique, tira une tabatière de corne de la poche de sa soutane usée et huma tranquillement une prise.

— Un prêtre chez moi ! s'écria Cagliostro. C'est beaucoup d'honneur. Mais n'avez-vous pas craint d'être scandalisé ?

— Pourquoi donc ? Je me suis bien aperçu en effet qu'on chuchotait en me regardant et qu'on avait l'air de se gausser de moi, comme d'un homme qui s'est trompé de porte et s'est fourvoyé. Mais j'attends sans crainte l'événement. Celui qui ne met son espoir qu'en Dieu n'est jamais trompé ; et celui qui marche en esprit de charité rencontrera charité.

— C'est fort bien dit, et je vous sais gré de votre confiance. Bien que l'habit que vous portez ne paraisse ici que rarement, vous n'aurez point à regretter de l'y avoir hasardé. De quelle maladie souffrez-vous ?

— D'aucune, grâce à Dieu. Je me porte comme un charme et ne demande qu'à durer.

— Dans quel but êtes-vous donc venu ici ? Est-ce la curiosité ?

— Je ne suis point curieux. Celui qui peut regarder chaque jour le spectacle du ciel et de la terre, qui raconte la gloire de Dieu si magnifiquement, ne désire rien autre chose, assuré qu'il est qu'on ne saurait trouver mieux.

— Mais alors, sans reproche, qu'êtes-vous venu faire ici et que puis-je pour vous ?

— Voici. La chose est simple. Je suis l'abbé Cibier, curé du village de Marcilly, en Forez. Or, le malheur a voulu qu'il ait grêlé sur nos vignes, que la foudre ait écorné mon clocher, et qu'un incendie, propagé irrésistiblement par le vent, ait détruit la moitié de nos chaumières. De là, grande misère de tout ce petit peuple, où l'on trouve en ce moment plus d'un Job sur son fumier. Mais ces braves gens sont résignés. Ils savent qu'il faut bénir la main de Dieu, surtout quand elle s'appesantit sur nous, et baiser sa verge, surtout quand elle frappe.

M. l'intendant du Forez a fait quelque chose. M. le marquis d'Urfé, qui est un bon seigneur, a fait tout ce qu'il a pu. Mais il y avait beaucoup à faire ; et d'ailleurs il faut laisser leur part à tous les hommes de bonne volonté. Voilà pourquoi, muni de l'*exeat* et de la bénédiction de mon évêque, je me suis mis en route, par la France, à pied pour ménager mon viatique, le bâton à la main, la besace au dos et mendiant pour mes ouailles. Arrivé ici, quelques officieux, qui peut-être m'ont jugé simple, m'ont dit : « Ne manquez pas d'aller chez le comte de Cagliostro. Votre visite lui sera agréable ; il est riche, il est généreux. L'argent ne lui coûte rien, et sans doute il trouvera original d'en mettre dans la bourse de l'Église. » Moi, sans pousser plus loin le propos, je suis venu...

— Et vous avez bien fait de n'avoir pas eu peur.

— Peur ! De quoi donc pourrait avoir peur un homme comme moi, ministre indigne d'une religion qui n'a peur de rien, et qui a pour symbole une croix ?

— Quoique je ne sois pas de votre paroisse...

— Ma paroisse est partout où il y a un bon avec qui prier, un méchant pour qui prier. Vous le voyez, je ne suis jamais dépaycé nulle part. Et, partout où je vais, je prends mon bien où je le trouve. Qu'y a-t-il donc d'écrit sur cette escarcelle ?

— *Tesoro dei poveri.*

— Par le peu de latin que je sais, je devine que c'est là mon adresse, et que vous attendiez le pauvre prêtre quêteur des pauvres. Merci, mon fils.

Et le curé de Marcilly, trouvant toute naturelle une largesse qui eût paru excessive à tout autre que Cagliostro, mit, sans plus de façon, dans sa poche, la superbe aumônière rouge, brodée d'or, remplie du tribut profane des croyants de ce faux apôtre, purifié cette fois par une destination sacrée.

Cette simplicité, cette naïveté, cette charité du patriarcal pasteur avaient d'ailleurs ému malgré lui le comte, qui les trouvait plus éloquentes que tous ses discours. Nul pêcheur n'est si endurci qu'il n'ait parfois sa seconde de repentir. Pour faire pleurer l'ange déchu lui-même, il suffit d'une étoile entrevue, d'un écho d'hosannah du paradis perdu. Cagliostro songea à sa mère, quand, petit enfant, il bégayait une prière entre ses genoux ; il eut un instant dans l'oreille le bruit de la cloche de Sainte-Eulalie à Palerme, son pays natal, et dans les yeux la larme que ce ressouvenir de la jeunesse et de la patrie y avait fait naître.

— Adieu, mon fils, dit le bon prêtre, qui n'avait pas voulu interrompre cet accès, toujours profitable à la conversion, de rêverie et d'attendrissement, adieu, ou plutôt au revoir, car nous nous reverrons, je l'espère. En attendant que Dieu vous bénisse et vous pardonne selon vos

besoins. Voilà toujours une bonne action à votre profit. Pour parler selon le monde, je vous souhaite aussi prospérité dans vos affaires et bonne chance dans votre commerce, quoique, à vrai dire, je n'aie pas compris grand-chose à celui que vous exercez.

Et le saint homme sortit, son bourdon noueux dans une main et son chapeau poudreux dans l'autre, en récitant, en reconnaissance de l'aubaine qui venait d'échoir à ses paroissiens, dans sa personne, un acte d'action de grâces.

Demeuré seul et redevenu lui-même, après avoir facilement triomphé de cette émotion qui s'évanouit avec l'influence qui la provoquait, Cagliostro souleva une portière de tapisserie et disparut dans ses appartements particuliers, libre à son choix d'y goûter les joies trop négligées de la famille, de s'y livrer à la méditation dans laquelle il retrempait les forces de son esprit, ou d'y vaquer au dépouillement de son immense correspondance quotidienne.

C'est dans ce dernier but, sans doute, qu'il avait pénétré dans le cabinet où nous allons introduire après lui le lecteur.

Il y entra avec son impétuosité habituelle, en homme qui est sûr de ne déranger personne, dans l'inviolable asile de ses plus secrètes pensées.

Il se trompait pourtant, et la pièce interdite aux profanes n'était point solitaire, car au bruit de son pas une ombre se dressa brusquement et disparut effarouchée, à la faveur de la demi-obscurité qui régnait dans le cabinet, sans laisser d'autre trace de sa présence et de sa fuite que le murmure d'une porte furtivement ouverte et refermée, et derrière cette porte le frou-frou, perceptible seulement

pour une oreille aguerrie, d'une robe qui glisse sur un tapis.

Cagliostro pâlit sous le carmin dont il avivait légèrement, avec une coquetterie théâtrale, le bistre de son teint, et fronça le sourcil...

Le comte de Cagliostro n'était pas pour rien du pays de l'Etna. Mais si son caractère était volcanique, il avait pris par expérience l'habitude de couvrir au besoin ses bouillonnements d'une patience voulue et d'une douceur affectée et de ne faire éruption qu'à bon escient.

Contenant donc la colère qui fermentait en lui, il s'assit devant la table recouverte d'un riche tapis de Perse et ornée de deux superbes vases de Sèvres remplis de fleurs qui lui servait de bureau.

Le centre de ce bureau était occupé par un large pupitre en laque de Chine, sur lequel le comte écrivait. A côté de ce pupitre était un plateau d'argent ciselé duquel débordait de tous côtés un amoncellement de lettres de toutes formes, venant de tous les pays, portant l'estampille de toutes les postes du monde, et quelques-unes les traces des ciseaux et du vinaigre des lazarets.

Cagliostro prit quelques-unes de ces lettres au hasard et en examina les cachets d'un œil soupçonneux.

Il était lui-même passé maître dans l'art de rompre les sceaux les plus compliqués et d'en désagréger la cire sans altérer l'empreinte. Il n'eut donc pas de peine à constater, avec moins de surprise que de mécontentement, — car il est évident que depuis quelques jours il avait ses raisons d'être méfiant, — les traces d'indiscrétions qui avaient défloré le secret de la plupart des missives formant son courrier du jour.

A un moment de cette vérification, son attention fut

détournée par une assez large tache qui maculait le tapis de la table. Il l'examina, la palpa avec soin et reconnut une tache d'huile, témoignage d'une investigation nocturne.

Cagliostro mit un moment sa tête dans ses mains, puis la redressant avec la résolution d'un homme qui a pris son parti :

— La trahison est dans cette maison, murmura-t-il. Il faut en finir. Quel que soit le coupable, je ferai un exemple!

Alors, saisissant une baguette flexible terminée par une sorte de marteau d'acier, il frappa sur une espèce de gong chinois, ou tambour de métal placé sur un trépied à sa portée, trois coups retentissants accompagnés de la vibration sonore de la couronne de grelots qui entourait ce bizarre instrument d'appel.

Puis il attendit, promenant un regard scrutateur sur chaque détail de l'ameublement de cette pièce favorite, de ce *buen retiro* décoré avec plus de somptuosité que de goût, où le plus étonnant mélange des styles, les plus étranges amalgames de bibelots attiraient l'attention par le contraste et la rebutaient par le disparate.

On sentait dans cet étalage l'improvisation hâtive d'une fortune subite. Si intelligent qu'il fût, le maître de ce logis ne pouvait être qu'un parvenu. Toutes les sciences, tous les arts, toutes les civilisations avaient contribué à ces trophées. On eût dit l'exposition du butin d'un pillage de caravane, le magasin des dépouilles d'une ville conquise.

Et d'abord, pas de bibliothèque. Cagliostro, en sa qualité d'illuminé, ayant la science infuse, professait le mépris des livres. Il prétendait d'ailleurs qu'un voyage

autour du monde en apprend plus qu'une vie passée dans le cabinet, et que quoique ce soient là souvent des ouvrages fort ennuyeux, il y a plus de profit, pour l'observateur, à faire causer un homme ou jaser une femme qu'à compulsier un rayon d'in-folios.

Donc point de bibliothèque. Dans la panse vitrée d'un bahut en bois des Iles, on voyait seulement une quarantaine de volumes de divers formats, uniformément reliés en maroquin noir et parmi lesquels se trouvaient une Bible, un Koran, des formulaires pharmaceutiques, un recueil des lois et ordonnances de police de l'Europe, nécessaire à un voyageur qui tient à connaître les conditions de sa sécurité; enfin, quelques cahiers manuscrits enveloppés dans une couverture de tabis, sur le dos de laquelle brillaient l'œil ouvert, le triangle, l'équerre ou les deux mains unies, emblèmes divers de la franc-maçonnerie.

Sur la cheminée des vases de Sèvres et des flambeaux du plus pur genre Pompadour; une pendule de Le Roy sur le socle de laquelle les *Trois Grâces* de Falconnet dansaient leur ronde; quelques tableaux de Fragonard et de Boilly aux murs tapissés de damas rouge à fleurs noires; sur les consoles de Riesener, des terres cuites de Clodion; des torchères ciselées par Gouttière, aux quatre coins de la pièce.

Mais le lustre suspendu au plafond était en verroterie multicolore de Murano; sur le tapis de Turquie qui recouvrait le parquet s'étaient des peaux de tigre et de lion; au coin d'une bergère en tapisserie d'Aubusson étaient étalés les costumes hiératiques des marabouts de Stamboul, des derviches de la Mecque et des brahmines de Bénarès, au-dessous d'un trophée de fusils damas-

quinés, de canjiars au manche d'ivoire, de cimenterres turcs et de yatagans arabes, de cottes de mailles et de casques de Circassie.

Enfin, dans une immense armoire à baldaquin, surmontée de bouquets de plumes d'autruche et qui donnait à tout ce côté de la pièce une physionomie rébarbative de laboratoire, s'étagaient des alambics, des cornues, des creusets, des éprouvettes, des lentilles de verre de tous les calibres, des fioles et fibules de toutes les grandeurs, remplies de liqueurs aux noms figurés hiéroglyphiquement, des flamants et des ibis empaillés, des préparations anatomiques, des têtes de mort blanches et polies comme l'ivoire, de celles que la pieuse reine Marie Leczinska baisait dans son oratoire et appelait *ses mignonnes*.

Il y avait bien d'autres choses dans le fouillis de ce pandémonium ; mais nous avons hâte de revenir aux auteurs, et aux scènes, plus étranges encore que leur théâtre, qui vont se jouer dans le cabinet du comte de Cagliostro.

Sans doute le personnage habitué à obéir au triple signal frappé sur le gong était absent au moment où il fut convoqué, ou se souciait moins de voir Cagliostro que celui-ci ne tenait à l'entendre ; car il dut renouveler, non sans impatience, son premier avertissement.

En même temps, il cria d'une voix tonnante :

— Spalatro !

— Eccellenza ? répondit un personnage effaré qui harda timidement à travers les deux battants de la porte entr'ouverte son masque blafard.

— Pourquoi ai-je été obligé de t'appeler deux fois ! Serais-tu devenu sourd, par hasard ?

— Ni sourd ni aveugle, si toutefois cela ne déplaît pas à Votre Excellence.

— Eh bien ! entre, regarde-moi et écoute-moi.

Sur cet ordre, Spalatro fit une entrée qui n'avait rien de triomphal.

Spalatro était une sorte de valet de chambre, une manière d'intendant, une espèce de secrétaire, *factotum*, en un mot, qui cumulait et exerçait tour à tour ou simultanément dans la même journée, auprès du comte de Cagliostro, les fonctions de la plus haute ou de la plus basse domesticité.

Il mangeait parfois à l'office, et parfois aussi il tenait, au bout de la table, la place d'un quatorzième absent. On l'avait vu assis dans le carrosse en face de son maître. On l'avait vu aussi doubler un laquais indisposé, suspendu aux lambrequins du siège de derrière du carrosse de gala.

Le physique de l'homme semblait fait pour ces évolutions perpétuelles de rôle secondaire au rôle subalterne, et son moral paraissait se ressentir de la surprise incessante de ces incarnations et de ces transformations successives et alternatives, aussi nombreuses que celles de Wichnou.

Il lui avait fallu une élasticité, une malléabilité singulières pour plier sans rompre à toutes ces secousses, pour se prêter à tant d'empreintes.

Aussi son visage semblait de cire ou plutôt de pâte molle ; sans reliefs, sans lignes accusées, il était toujours prêt, comme l'argile du sculpteur, pour être pétri et modelé à nouveau ; et il paraissait suffisant de souffler sans la toucher du pouce, sur cette face imberbe, sur ce masque blafard pour en modifier les méplats. Les lèvres

n'étaient qu'un double trait, une sorte d'accent circonflexe qui, en se dilatant, découvrait une double rangée de dents de scie. On pouvait teindre ce visage funambulesque de la couleur qu'on voulait, et, dans les parades de Cagliostro, Spalatro avait, en effet passé par toutes les nuances de la gamme ethnographique, depuis le noir de la Gambie jusqu'au jaune de Java. Quant à sa chevelure, rousse pour le moment du roux du miel aigri, elle était susceptible de tous les changements, Spalatro étant né chauve, et portant perruque dès sa plus tendre enfance. Enfin ambidextre, c'est-à-dire se servant avec une égale facilité des deux mains spatulées, emmanchées de ses longs bras, Spalatro était capable, au besoin, de marcher naturellement à quatre pattes, comme un gorille en négligé.

Deux symptômes seulement de vie, d'intelligence et même de malice relevaient un peu la déchéance de cet être hybride, à la voix de ventriloque, au visage effacé, au teint spectral, au corps étique flageolant sur deux jambes d'échassier ; c'étaient ses deux yeux noirs percés en vrille, clignotants, mais d'où jaillissait quelquefois une étincelle sournoise ; on eût comparé volontiers ces deux yeux illuminant sa face exsangue de leur mobilité inquiète, effarouchée, à deux mouches fouillant un fromage ; il faut ajouter au signalement un nez camus planté à l'évent et agité du tic qui tourmente le mufle frissonnant du lapin.

Le costume était à l'avenant : claque sous le bras, cravate effilochée de mousseline jaune, habit de drap feuille-morte, veste de bougran ventre de biche et culotte de satin couleur de puce effrayée ; double breloque de jais, battant sur le pont-levis à la bavaroise, boucles de souliers en

écaille et l'épée! mais l'épée du majordome en roseau revêtue d'un fourreau de cuir mat, à poignée d'acier bruni.

Cagliostro avait employé le temps que nous avons mis à peindre son fantastique secrétaire à l'examiner sur toutes ses coutures, à le sonder dans ses moindres replis de son regard chargé d'un fluide irrésistible. Mais il ne put pénétrer jusqu'à sa conscience, par cette raison peut-être que Spalatro n'en avait pas; un peu déconcerté par le résultat négatif de ce déploiement de forces magnétiques dont la pointe s'émoissait sur cet être atone, revêtu de couleurs neutres, qui avait rabattu ses paupières sur ses yeux comme un vaisseau mis en chasse voile ses feux, barre ses écoutilles et ferme ses sabords, le comte dut se décider à réparer par le succès d'un interrogatoire verbal l'échec de cette inquisition muette.

— Spalatro! répéta-t-il au pauvre diable qui frémit sous l'attaque, nous avons un compte à régler ensemble.

— Votre Excellence est bien la maîtresse; mais à sa place je remettrais à un autre jour, balbutia d'une voix atone le valet de chambre-intendant-secrétaire.

— *Perchè*, s'il vous plaît?

— Parce que Votre Excellence n'est pas aujourd'hui, à en juger par les apparences, en disposition d'être juste.

— *Veramente!* et qu'est-ce qui vous autorise à penser cela, *signor Bergamasco*?

— L'air agité, inquiet, mécontent de Votre Excellence, si différent de la physionomie bienveillante, souriante, qu'elle daigne me montrer d'ordinaire. Si la générosité, la gloire, le génie dispensaient d'avoir des ennemis, Votre

Excellence n'en aurait point ; et pourtant elle en a, parce que rien n'en préserve en ce monde sublunaire, et que ce qui devrait les écarter est précisément ce qui les attire.

— En effet.

— Eh bien ! le plus sage est de s'en consoler, en songeant qu'on ne les mérite pas. C'est ainsi que je fais ; car, moi-même, je dois avoir les miens qui m'envient la faveur de Votre Excellence, qui cherchent à me desservir auprès d'elle, et peut-être ont réussi à me calomnier à ses yeux.

— Point ; car je ne me fie qu'à moi du soin d'apprécier les gens. Mais il est des actes qui parlent, et parfois les fourbes se trahissent eux-mêmes.

Spalatro tressaillit.

— Mais, pour en revenir aux ennemis, continua Cagliostro en s'animant peu à peu, et à ta philosophie en ce qui les concerne, je partage ton avis de dédain et d'oubli quand il s'agit des envieux de ma gloire, des jaloux de mon génie, des détracteurs de ma fortune. De ces ennemis du dehors, étrangers, *forestieri*, dont le plus souvent j'ignore les noms et dont les coups ne m'atteignent guère, je prends mon parti aisément. Mais il ne m'est pas possible de garder mon sang-froid en présence de ces ennemis autrement dangereux et coupables, que j'appellerai domestiques, qui couchent sous le même toit que vous, qui mangent à votre table, qui trompent votre confiance, qui abusent de votre hospitalité, qui se vengent de vos bienfaits en épiant vos secrets, en les vendant, en troublant votre foyer, en déshonorant votre nom. Pour ceux-là, je l'avoue, je ne me sens pas le courage de les mépriser ; et quand je vois siffler vers moi un de ces serpents réchauf-

fés dans mon sein, quand je le vois me menacer de sa bave empoisonnée, je l'écrase sous mon talon sans pitié !

Joignant l'acte à la parole, Cagliostro se leva, et, par une pantomime d'une menaçante réalité, frappa du pied sur le parquet et fit mine d'y broyer un reptile invisible. Puis il se rassit et espérant désarçonner son interlocuteur par cette botte inattendue :

— Te souviens-tu de l'aventure de Viterbe et des circonstances dans lesquelles nous avons fait connaissance ?

— Comment pourrais-je avoir oublié un événement auquel je dois de pouvoir encore remercier Votre Excellence d'un service providentiel, j'ose le dire ?

— Et tout à fait opportun, car il faut de l'à-propos en toute chose. Il n'y avait certes pas une minute à perdre. Je te vois encore marchant ou plutôt te traînant, affublé du *san benito*, les mains liées derrière le dos, entre deux moines à la capuce abaissée, dont l'un égrenait son rosaire, et dont l'autre te présentait un crucifix à baiser. Tu n'étais pas loin du funèbre rendez-vous, quand je croisai ton cortège composé d'une double file de pénitents noirs et gris, au cierge de cire jaune à la main, à la cagoule percée de deux trous à travers lesquels étincelaient leurs yeux. En tête de ce cortège marchait le barigel, en robe noire fourrée de blanc et doublée de rouge. Il était entouré d'une forte escouade de ses archers, dont un autre détachement faisait escorte, à l'arrière-garde, à une petite charrette portant la bière dans laquelle on allait te faire un dernier lit...

— Ah ! *Eccellenza*, par quelle faute ai-je pu mériter que vous étaliez devant moi ce triste tableau ? Ecartez-le de grâce. Rien que de penser à cette affaire-là, *oïme povero!* j'en ai encore la chair de poule.

— Qu'avais-tu fait ? je l'ignorais et je l'ignore encore.

— Un méchant tour d'un de mes collègues, scribe employé comme moi dans les bureaux de la loterie. Un pauvre petit faux dont j'étais accusé.

— Bref, on te menait pendre ; et quand, rebroussant chemin, j'arrivai sur la place et t'y vis déboucher avec ta compagnie ; quand la foule, ardente au spectacle, salua ta présence par un murmure de satisfaction, tu ne paraissais pas partager du tout ce sentiment. Tu fis, à l'apparition de l'échafaud, un tel haut-le corps que le barigel, craignant une tentative d'évasion, se retourna vers toi d'un air rébarbatif, fit un signe de sa baguette d'ébène, et que, sur ce geste, deux sbires, écartant les moines, te saisirent aux épaules pour t'aider à marcher. Je conviens qu'il est peu agréable de servir de spectacle à une multitude plus curieuse que sympathique, de proie à cet homme vêtu de rouge et de noir qui essayait si flegmatiquement sa corde au-dessous de ce gibet, découpant sur l'azur ensoleillé ses bras décharnés, et de sujet d'expérience aux apprentis praticiens de l'hôpital. Ta surprise et ta terreur étaient même si sincères, tu tremblais de tous tes membres avec tant d'ensemble, et tes dents claquaient avec tant de conviction, que je me sentis pris de pitié. Pourquoi ? peut-être parce que, à l'approche de plus tristes noces, je n'avais vu faire à personne si piteuse figure. Je résolus de te sauver, ne fût-ce qu'à cause de ta laideur qui en eût empêché tant d'autres.

— Ah ! *Eccellenza*, supplia Spalatro qui, en portant à sa perruque poudrée de roux une main crispée l'avait fait osciller sur son crâne, de sorte que la queue qui frétillait d'abord sur sa nuque se recroquevillait maintenant au-

dessus de son oreille, c'est gâter le bienfait que de renouveler ainsi toutes mes douleurs !

— Je m'approchai de l'échafaud, en me donnant comme médecin, poursuivit Cagliostro, imperturbable comme un tortionnaire ; à la faveur de ce titre, en profitant du désordre inévitable des dernières formalités et des suprêmes prières, grâce surtout à ce passeport universel qu'on nomme l'influence de l'or — car ce n'étaient certes pas de simples *baioccos* que je distribuai pour me faciliter le passage — je parvins à me procurer une courte audience du principal acteur de cette représentation, dont le barigel était l'impresario, de l'exécuteur des hautes œuvres, vulgairement dit le bourreau.

Je passe sur les détails de ma conversation avec ce redoutable fonctionnaire. Ce que je lui dis pour capter ses bonnes grâces importe peu. Toujours est-il que certains signes de ralliement, échangés discrètement entre nous, ne furent pas étrangers à nos confidences, et nuisibles à nos conventions. Il fait bon avoir des confrères partout.

Quelques instants après, installé furtivement dans la coulisse du théâtre, c'est-à-dire sous la trappe même de l'échafaud, je fus assez heureux au moment où, cravaté de chanvre neuf, tu faisais ta dernière culbute, grimaçant sous le bonnet, pour amortir, en te rattrapant au passage, la secousse de ta projection vers l'éternité et te retenir en deçà du fossé. Quelques mots que je te dis à l'oreille et que tu entendis, en dépit du spasme, te rendirent la possession de tous tes moyens. Tu fis le mort avec une perfection exemplaire, et n'eus garde de me contredire quand je te déclarai trépassé. Le barigel, qui était pressé d'aller dîner, se contenta d'une constatation sommaire et rédigea, avec une bonne foi qui l'honore, ton acte de décès... par les

voies légales. La nuit tombait. Le bourreau complice traîna en longueur les préparatifs de ton départ. La *buona mano* largement distribuée aux fossoyeurs requis et aux soldats chargés de t'escorter à ta dernière demeure fit merveille et les décida à aller boire dans une *osteria* à la santé d'un médecin curieux d'étudier sur toi, dans l'intérêt de l'humanité, les phénomènes qui suivent immédiatement la cessation de la vie. La bière dans laquelle j'aidai moi-même à te placer, enveloppé d'un suaire, ne fut pas hermétiquement fermée, de façon à te donner la facilité de respirer avec économie. La charrette qui devait te porter au cimetière, au coin des *non benits*, s'arrêta à la porte de mon hôtel.

Tu sais le reste. Quelques heures après, réchauffé, ranimé, réconforté, rendu au mouvement par d'énergiques décharges de ma pile de Volta, rendu à la force par l'ingurgitation d'un flacon de mon élixir de vie, dont je faisais sur toi la première et victorieuse épreuve, rendu à la gaieté par le salut, tu gagnais, dans ma voiture, la frontière heureusement prochaine de l'État où tu avais eu des malheurs avec l'autorité, au lieu de gigoter dans le vide, au milieu d'un tourbillon de corbeaux. Cela est-il exact ?

— Il n'est que trop vrai, *Eccellenza*.

— C'est bien le moins que tu conviennes de ce que tu ne saurais nier. Eh bien ! suppose un instant qu'un homme gratifié par moi, non sans risques, d'un tel service, au lieu de consacrer la vie qu'il me devrait ainsi autant qu'à son père, à m'en témoigner sa filiale reconnaissance, l'eût employée à m'en punir par la plus noire ingratitude ; suppose que, bien loin d'être un serviteur fidèle, il eût été le pire de mes ennemis, parce que de lui surtout je ne pouvais attendre pareille perfidie, épiant ma vie, surprenant

mes secrets, violant mes correspondances, entravant mes desseins, embrouillant mes affaires, empoisonnant mes succès, tout cela au profit d'une *camarilla* hostile, d'une influence rivale, d'une conspiration établie contre ma réputation, ma fortune, ma liberté et peut-être ma vie. Si cette hypothèse était fondée, si mes soupçons étaient justifiés, si le coupable était entre mes mains, si j'étais libre de le traiter suivant ses méfaits et de le punir en proportion de ce qu'il me doit, quel châtement crois-tu que je serais en droit de lui appliquer ?

— Votre Excellence veut se jouer de moi en me consultant. Quoi qu'il en soit, s'il pouvait exister un tel homme, je crois que la mort même serait trop douce pour expier son forfait.

— Eh bien ! c'est ton arrêt que tu viens de prononcer, s'écria Cagliostro d'une voix foudroyante, car le criminel auquel je faisais allusion tout à l'heure, et ton trouble me dit que j'ai deviné juste, c'est toi !

— Qu'est-ce à dire, Excellence ? Je ne saurais comprendre... Il y a là quelque déplorable erreur dont je ne saurais être la victime.

— Non ! il n'y a pas d'erreur. Toutes les preuves sont contre toi. Tout t'accuse ici. Toi seul connais le ressort secret qui condamne ou laisse libre la porte de ce cabinet. Toi seul es initié au mystère de mes relations. Toi seul as pu, profitant de ma confiance, embrouiller les fils de mes correspondances au point que je ne m'y reconnais plus moi-même. Toi seul, abusant de mon seing, as pu, dans l'intérêt de cette conjuration dont tu es auprès de moi l'espion stipendié, offenser en mon nom des personnes que j'avais intérêt à ménager. Toi seul as pu faire échouer mes combinaisons les mieux préparées. Toi seul as pu ré-

pondre par un refus aux invitations à souper du comte d'Artois et du duc de Chartres, que tu m'as laissé ignorer. C'est toi qui, le jour en mon absence ou la nuit pendant mon sommeil, es venu ici fourrager dans mes papiers, déflorer mes lettres, violer le cachet des missives les plus confidentielles, laisser sans réponse les plus urgentes, répondre dans un sens contraire à mes intérêts à celles qui ne méritaient que le silence. Voilà ton œuvre, depuis un mois que je cherche sans y parvenir, à parer les coups que tu me portes ainsi dans l'ombre, et à appréhender au corps l'insaisissable auteur de toutes mes disgrâces. Mais je te tiens enfin et ne te lâcherai plus, *per la Madonna!* misérable *scaraboccio* (1) qui te permets d'usurper le papier à mes armes, *furbaccio* (2) qui m'as trompé, *furfantone* (3) qui m'as trahi, *babbaccio* (4) qui t'es paré des plumes de paon, *sparapane* (5) qui as osé me défier, *briccone* (6) qui t'es embusqué dans l'intimité de ton maître pour mieux le frapper. Tu me dois la vie ; je te l'avais rendue à condition que tu en ferais bon usage ; tu t'en sers contre moi, je te la reprends ; c'est mon droit, c'est même mon devoir. Tu vas paraître devant Dieu ou plutôt devant le diable auquel j'ai eu le tort de te disputer. Fais ton acte de contrition, si toutefois tu es encore capable de te repentir.

Spalatro, affolé de terreur, car il voyait bien aux yeux de son maître, qui jetaient des flammes, qu'il n'y avait pas à compter sur sa clémence et que c'en était fait de lui, si aucun hasard libérateur ne le tirait de ce mauvais pas, essaya toutefois des plaintes et des larmes (il en trouva non sans peine), ne fut-ce que pour retarder l'instant fatal,

(1) Barbouilleur. (2) Grand fourbe. (3) Coquin. (4) Sot.
(5) Bravache. (6) Brigand.

et donner à l'agent de salut qu'il persistait à invoquer le temps de venir, peut-être à la colère du comte, qui se consumait d'autant plus vite qu'elle était plus ardente, comme la cire allumée, le temps de s'éteindre.

Il se jeta aux genoux du comte et les embrassa en bégayant par phrases entrecoupées de sanglots ce plaidoyer qui ne manquait pas d'habileté, ni même de cette éloquence que le désespoir inspire parfois aux incapables, en apparence, d'être éloquents.

— Seigneur, je ne comprends rien à ce qui se passe, sinon que vous êtes très en colère, et que les apparences sont contre moi. Cependant, considérez que je n'ai pas fui, et que je suis toujours pauvre, ce qui ne serait guère d'un criminel aussi habile que vous le supposez. La vérité est que je suis innocent de tout ce dont vous m'accusez. S'il vous faut, à toute force, une victime, soit, prenez-moi ; mais si vous cherchez un coupable, épargnez-moi, car ce coupable ce n'est pas moi.

— Qui est-il ?

— Je l'ignore, et si je le connaissais, je n'eusse pas attendu cet ordre pour vous le dénoncer.

— Pas de vaines échappatoires, d'insidieux faux-fuyants. Tu vas mourir.

— Mourir à mon âge, c'est trop tôt, et, si piètre que soit l'étoffe, on aime à l'user jusqu'au bout. Guenille, si l'on veut, cette guenille m'est chère. Mourir sans avoir fait mes adieux à ma fiancée, à ma *promessa sposa*, qui compte sur moi !

— Elle se consolera avec un autre. C'est bonne œuvre que d'empêcher un *baroncio* (1) comme toi de se marier

(1) Vaurien.

et d'engendrer des *baroncielli* (1) qui lui ressemblent.

— Mourir ! sans avoir seulement fait mon testament ?

— Tu vas l'écrire tout à l'heure sous ma dictée.

Atterré, ahuri par ces ironies cruelles, cédant à l'empire de cette volonté fascinatrice, Spalatro prit le parti de se résigner. Ce ne fut pas sans un suprême appel au secours inconnu, sans un dernier sursaut de l'esprit de conservation révolté.

— *Ah ! chè sciagura !* ah ! quel malheur ! répéta-t-il plusieurs fois avec un soupir à fendre l'âme, que je ne sache plus trouver le chemin de votre cœur !

— Tu te l'es fermé sans rémission. Allons, debout et finissons-en.

Spalatro se leva, avec la figure du condamné jetant un dernier regard à ce spectacle de la nature et de la vie sur lequel va tomber la toile funèbre. Et c'était vraiment un contraste étrange et navrant que celui de cette angoisse sincère et de cette mine ridicule, que celui de cette scène tragique et de cet acteur grotesque.

— Tu parlais de testament tout à l'heure, observa rudement l'inexorable Cagliostro. Je me charge de distribuer ta défroque aux pauvres, de t'assurer une sépulture honnête, et de verser ton pécule à la paroisse pour être employé en messes à ton intention. Pour le surplus de tes dispositions suprêmes, je ne vois d'utilité qu'à celles dont je vais te dicter la formule. Assieds-toi devant cette table où tu vas écrire pour la dernière fois.

Spalatro obéit machinalement, sentant toute résistance inutile, ou ayant épuisé le peu de forces qu'il pouvait consacrer à cette lutte inégale contre la fatalité ; il s'as-

(1) Petits vauriens.

sit devant la table, poussa devant lui une feuille de papier, et, la plume en arrêt dans sa main tremblante, il attendit.

— Es-tu prêt ? demanda durement Cagliostro en concentrant dans un regard décisif plongé sur son secrétaire tout ce que sa puissance magnétique avait de plus impérieux, et en achevant ainsi de le réduire à l'état passif.

Spalatro, écrasé par cette despotique influence, ne put qu'incliner la tête en signe de soumission et demeura courbé dans l'attitude de ces cariatides d'esclaves pliant sous le faix ou de Niobides percés de la flèche qu'on voit encore supporter, en contractant leur masque de marbre, l'entablement des antiques cheminées.

— « Qu'on n'accuse personne de ma mort, » dicta Cagliostro. « Elle est volontaire et méritée... »

Spalatro eut un imperceptible rictus nerveux et une lueur rouge glissa sur son visage atone. Mais il écrivit sans autre protestation que ce frémissement.

— « Coupable d'avoir trompé la confiance du meilleur des maîtres, » continua impitoyablement Cagliostro, « et d'avoir répondu à ses bienfaits par la plus noire ingratitude, je cède aux remords qui me bourrèlent, je me fais justice et je me retranche, en expiation de mon crime, du nombre des vivants. »

Spalatro écrivit et tendit le papier à son maître, ou plutôt à son tyran, tyrannisé lui-même par l'idée fixe du soupçon et de la vengeance, et poussé par cette obsession à la pire des férocités, celle du parti pris.

— C'est bien, déclara celui-ci après avoir vérifié l'écrit. Maintenant, date et signe.

Spalatro data et signa, ajoutant malgré lui à cette

marque d'authenticité la confirmation d'un large pâtre d'encre, témoignage de la maladresse de l'émotion.

— Maintenant, ordonna Cagliostro, tu vas exécuter l'arrêt que tu viens de prononcer et m'épargner la peine de te servir de bourreau.

Et comme, ne lui voyant à la main aucun instrument de mort, Spalatro le fixait, les yeux démesurément écarquillés, d'un air hébété :

— Je m'explique, déclara Cagliostro.

Et ouvrant un des tiroirs de la table il en tira une corde assez solide pour ne point rompre sous le poids d'un corps beaucoup plus lourd que celui du grêle Spalatro.

Cagliostro déroula gravement l'anneau de chanvre, et fit au bout un nœud coulant avec une dextérité qui témoignait de son expérience.

Puis jetant la corde comme un *lasso* au nez du pauvre diable, il le coiffa du nœud coulant qui s'étala autour de son cou, prêt à l'étouffer sous son étreinte de serpent.

— J'aurais pu, dit-il en prenant dans une petite boîte de cuir un flacon d'acier poli au bouchon du même métal soigneusement scellé, rien qu'en ouvrant ce flacon et en le plaçant sous ta narine te faire respirer une mort foudroyante. Tu n'aurais même pas eu le temps de pousser un oh ! ou un ah ! Mais je ne veux rien que d'ordinaire dans ton cas. La mort par strangulation et asphyxie est assez bonne pour toi. D'ailleurs, la leçon est plus complète ainsi. C'est à la potence que je t'ai pris, c'est à elle que je te rends. Et maintenant, en route pour l'éternité, et vivement ! s'écria Cagliostro d'une voix à la fois ironique et terrible. Bon voyage !

— Mais je ne vois point le véhicule, objecta timidement

Spalatro. Je ne puis pourtant pas me pendre par l'unique effet de ma volonté.

— C'est juste, répondit Cagliostro. Tu vas passer dans le cabinet noir, à côté de celui-ci. Ainsi que tu le sais à merveille il est éclairé par une lanterne suspendue à un bras en fer ciselé. A côté de ce bras, qui figure très-bien la branche d'un gibet, il y a une échelle. Tu m'as compris, et je n'ai pas besoin de t'en dire davantage. Je veux bien, en considération de ton obéissance, qui n'est qu'un hommage rendu à la justice de ton châtement...

— Point, je proteste, au contraire, bredouilla Spalatro d'une voix déjà étranglée par l'angoisse, contre l'abus de la force. Je ne cède qu'à la violence, et...

— C'est bon ! c'est bon ! s'écria Cagliostro avec une fureur joviale plus terrible que la colère rouge ; si on les écoutait il n'y aurait que des innocents. Malgré l'insolence de ta protestation, je ne veux point te retirer la faveur que je t'annonçais tout à l'heure, celle d'une courte agonie. Dès que tu auras pris ton élan et quitté l'échelle, j'arrêterai tes balancements et tes spasmes, en te mettant sous le nez le petit flacon que voici. Et maintenant trêve aux paroles et sans barguigner. Si d'ici à une minute, tu n'as pas fini, je te fais passer par les tortures les plus affreuses, je t'écorche à petits morceaux, je te fais rôtir à petit feu. Allons, marche !

— Je ne pourrai jamais, balbutia Spalatro, qui avait fait demi-tour pour éviter de voir ce maître irrité qui le poussait au supplice d'un œil flamboyant, d'un geste irrésistible ; je ne pourrai jamais me pendre tout seul.

— Les voilà bien. Cela ne sait ni vivre ni mourir. Pour une fois, ne saurais-tu te tirer d'affaire tout seul, et faudrait-il encore que je fasse pour toi ta besogne et te serve de

valet, signor *Fuggi-Fatica* (1)? s'écria Cagliostro exaspéré.

Puis se ravisant tout à coup, au risque de trahir son secret et de montrer que cette scène, qui n'avait peut-être dans sa pensée qu'un but d'intimidation, marchait malgré lui, fatalement, vers son dénoûment.

— Eh bien ! *facchino*, puisque tu n'as pas le courage de mourir prestement, aie au moins celui de nommer l'auteur isolé ou le complice de ces friponneries que je punis en ta personne responsable, ou, si tu es coupable, de l'avouer. Peut-être me laisserai-je aller à l'insigne faiblesse de commuer ta peine.

— Impossible, *Eccellenza*, répondit Spalatro avec un mouvement d'épaules de fantoche ; je ne puis avouer un méfait que je n'ai pas commis ni désigner un coupable que je ne connais pas.

— En ce cas, que ton sort s'accomplisse, *coglione*, et tant pis pour toi ! Après avoir perdu tant de bonnes occasions de te taire, tu en laisses passer une, qui ne reviendra point, de parler. Allons !

Et Cagliostro saisissant par l'épaule le patient au col encordelé, l'entraînait en jurant vers le cabinet fatal, quand une apparition subite le fit tressaillir.

Au bruit de la porte brusquement ouverte, de la portière soulevée, il n'avait pas eu le temps de se retourner qu'une main se plaçait à son tour sur son épaule, et qu'il se trouvait en présence d'une personne qui exerçait sur lui un ascendant égal à celui qu'il exerçait sur les autres, car il abandonna sa victime à elle-même, et transfiguré instantanément, d'impitoyable devenu débonnaire, et de superbe soumis, il put à peine balbutier :

(1) Fainéant.

— Qu'est-ce ? ma chère fille, ma Rosalba adorée, et que me veux-tu ?

La jeune fille, dont la seule présence venait de changer si complètement la face des choses, était revêtue d'un peignoir flottant en crêpe de la Chine blanc à fleurs bleues. Un peigne d'or retenait à demi les boucles blondes de ses cheveux, qui encadraient gracieusement un visage ovale empreint de cette pâleur rosée de l'hyacinthe qui laisse transparaitre l'âme des vierges idéales. De ses yeux noirs, au scintillement stellaire, elle interrogeait son père, et tandis que d'une de ses blanches mains elle le retenait, de l'autre, crispée sur sa poitrine palpitante de la fatigue d'une course précipitée et de l'émotion d'une scène si imprévue, elle ramenait pudiquement les plis de son peignoir, comme un ange qui replie ses ailes.

— Jésus-Maria ! murmura-t-elle d'une voix étouffée, j'arrive à temps. Dieu soit loué ! mais que se passe-t-il donc, *caro padre*, pour que vous, si bon, soyez changé tout à coup en juge inflexible, et, que dis-je, en bourreau ?

— Je te dirai cela plus tard, balbutia Cagliostro avec embarras ; mais, de grâce, calme-toi, *angiola mia*.

— Oui, calmez-vous, mademoiselle, intervint Spalatro. Je suis sauvé maintenant, puisque me voilà sous votre protection. Mais j'en avais grand besoin ; et ce n'est pas en vain que j'aurai promis un cierge à Notre-Dame-de-Lorette si elle me tirait de ce péril terrible.

— Mais que se passe-t-il donc, cher père ? insista Rosalba avec une nuance d'impatience dans sa douceur.

— Rien, presque rien ; j'allais punir ce drôle qui m'a grièvement offensé, en l'obligeant de faire un exemple sur lui-même.

— Qu'a-t-il donc fait pour mériter cette colère mortelle ?

— Elle m'accuse à tort, je vous jure, mademoiselle. Je suis innocent, aussi vrai que vous venez d'arriver à temps pour éviter une faute à ce qui vous est le plus cher, et à moi, le plus humble et le plus dévoué de vos serviteurs, une piteuse fin.

— Pardonnez-lui, mon père, je vous prie, intercéda Rosalba suppliante.

— Je ne puis pas lui pardonner un crime dont il ne veut pas s'avouer coupable, objecta Cagliostro moitié attendri, moitié fâché.

— En ce cas, épargnez-le en mon nom. Ne m'avez-vous pas dit souvent que j'étais votre souveraine ?

— Sans doute, *reginella mia*, et je suis le plus dévoué de tes sujets.

— Eh bien ! toute souveraine a droit de grâce : je lui fais grâce.

— Merci, mademoiselle, s'écria Spalatro ragailardi, qui s'était jeté aux genoux de l'adorable enfant et baisait sa main avec une ferveur religieuse et passionnée à la fois, comme en Italie les pauvres gens admis à la grille de l'autel baisent la patène que leur présente le diacre. *Ringrazio*, j'étais bien sûr que je ne vous invoquerais pas en vain, — car vous êtes une fille du Paradis égarée sur la terre, — à l'article de la mort, et que vous ne laisseriez pas s'accomplir le plus involontaire des suicides...

Grisé par la délivrance et le salut, Spalatro se mit à danser et à gambader avec une joie simiesque.

— Ote de ton col cette corde qui me fait mal à voir, ordonna Rosalba en plaçant sa main sur ses yeux.

Spalatro obéit avec enthousiasme.

— Si cet objet vous gêne, mademoiselle, observa Spalatro, il me gênait encore bien davantage.

— Va-t'en, *birbante!* ordonna Cagliostro en congédiant le pauvre diable d'un geste écrasant, et que je ne te rencontre plus sur mes pas ! Je te chasse de ma présence jusqu'à ce que tu sois en mesure d'y reparaître avec l'aveu du crime ou le nom de son véritable auteur. En ce dernier cas, je le jure, tous deux nous serons vengés.

— Et le testament ? demanda humblement Spalatro en se dirigeant vers la porte avec force courbettes.

— Je le garde, répondit Cagliostro en mettant dans sa poche l'adieu à la vie grossoyé par Spalatro sous sa dictée. Il pourra servir encore. Mais voici qui ne doit plus te servir, en attendant que tu te sois réhabilité à mes yeux.

En même temps, marchant vers Spalatro et saisissant la ceinture de l'épée qu'il portait à son côté, Cagliostro la déboucla d'un coup de pouce et il brisa sur son genou cette arme plus honorifique que défensive, comme il eut fait d'une batte d'Arlequin.

O mystères de la nature humaine ! l'affront de cette sorte de dégradation fut plus sensible à Spalatro que la menace de perdre la vie. Il porta la main à ses yeux, comme un officier qu'on déclarerait, à la parade, déchu de noblesse, et il se dirigea vers le seuil en soupirant.

— Ah ! ceci est plus cruel que la mort. Comment oserai-je désormais sortir de ma chambre ? Comment me pourrai-je présenter à la vue de vos laquais sans les insignes de ce commandement que vous m'aviez donné sur eux ? J'en ferai pour le moins une maladie.

— Je te rendrai ton épée quand tu l'auras regagnée, répondit Cagliostro.

— Mais qu'a-t-il donc fait, mon père, pour être traité ainsi ?

— Il a... Mais, tu m'en demandes trop, ma fille. C'est un secret entre ce faquin-là et moi. Il est des choses qu'un ange comme toi ne doit pas savoir. Permets-moi donc de me taire. Et toi, acheva-t-il en manière d'adieu à Spalatro qui dépassait la porte, silence ! Tu ne dois révéler à âme qui vive, dans ton intérêt, le secret de ce qui vient de se passer ici. La moindre indiscretion te perdrait sans remise, car je m'arrangerais, cette fois, de façon à te punir avant toute intervention comme celle à laquelle tu dois de sortir d'ici vivant.

— Je trouverai le vrai coupable, *Eccellenza*, murmura Spalatro avec un geste de menace ; et quel qu'il soit, il payera cher l'avanie que je viens de recevoir à sa place.

La porte refermée, Spalatro disparu :

— Et maintenant, chère adorée, que j'ai fait tout ce que tu as voulu, n'embrasseras-tu pas en récompense le père qui t'idolâtre ?

Cagliostro ouvrit ses bras à Rosalba, qui s'y jeta et reçut en échange, sur les genoux où son père l'avait assise comme une enfant, les caresses de la tendresse la plus passionnée.

Quand ces transports d'une affection mutuelle furent un peu apaisés :

— A propos, *carissima*, demanda Cagliostro en couvrant de regards enthousiastes le visage idéal de sa fille, quel était le but de ta visite, et que venais-tu donc m'annoncer, quand la vue de ce *forlingotto* ne t'a laissé de paroles que pour la pitié et la clémence ?

— Je venais, de la part de ma mère, vous prévenir que la comtesse de la Motte-Valois était venue la visiter et vous

faisait prier de la recevoir à l'instant pour une affaire pressée...

— Et qui a, par ta faute, un peu attendu. Va donc, ange adoré, rejoindre ta mère, et dis à la comtesse qu'elle sera bienvenue, et que je suis à ses ordres, comme toujours.

Rosalba Cagliostro embrassa encore son père et le laissa seul.

LA DERNIÈRE VALOIS

Le comte de Cagliostro, renversé dans son fauteuil à la Voltaire, les jambes campées l'une sur l'autre, était encore tout entier à la pensée de sa fille, et dans le ravissement de l'adoration paternelle envoyait du bout des doigts à cette céleste image qu'il lui semblait voir flotter devant lui, les baisers d'un adieu passionné, quand la porte s'ouvrit brusquement, livrant passage à la visiteuse annoncée sous le nom de comtesse de la Motte.

Celle-ci prit pour elle sans doute la dernière de ces extatiques démonstrations de tendresse qu'elle avait surprises au vol et parut plus mécontente que flattée de cet accueil d'une galanterie familière.

Tandis que le comte, comme un homme qui s'éveille d'un rêve, se levait pour la recevoir et s'inclinait en lui présentant un siège, la coquette effarouchée avait froncé ses sourcils noirs sur ses yeux bleus où passa comme une flamme.

— Vous avez toujours de bien mauvaises façons dans

l'intimité, cher comte, dit-elle avec une certaine aigreur, et je vous saurais gré, en ce qui me concerne, de vous en corriger.

— Ne vous fâchez pas, *diva contessa*, je vous en prie, car vous auriez tort, répondit Cagliostro avec une câlinerie qui n'était pas sans une certaine pointe railleuse ; je sais trop ce que je vous dois pour m'oublier à ce point. Aussi, n'est-ce pas à vous que s'adressaient ces manifestations affectueuses dont je n'ai pu contenir l'élan, et dont l'effusion vous a semblé indiscrete ; c'est à ma fille, qui vient de vous servir d'introductrice, et que je récompensais ainsi du plaisir que m'a fait son message ; pour vous, vous le savez bien, si je vous adore, je n'oserais point vous le dire, et me contente de vous le prouver.

— A la bonne heure, reprit la comtesse, satisfaite de l'explication et de l'hommage. Vous êtes très-grand seigneur quand vous le voulez, et c'est ainsi que je vous aime.

En signe de réconciliation, elle tendit à Cagliostro, qui s'empressa de la baiser respectueusement, sa main élégamment gantée et armée de l'éventail, ce sceptre des dominations féminines.

Puis elle s'assit dans le fauteuil qu'avait placé en face du sien son interlocuteur, avec les précautions et les minaudages et les défripages qu'exigeait l'appareil encore compliqué de la mécanique intérieure du costume du temps.

Ce costume, que la mode avait naguère poussé à des dimensions et à des exagérations, en volume de robe et en hauteur de coiffure, qui menaçaient d'entraîner une révolution dans la construction des voitures et l'architecture

des appartements, la mode venait de le modifier au point d'incliner maintenant vers les excès contraires.

On ne portait plus de paniers et l'envergure des robes n'offrait plus rien de trop incommode et de trop importun. On avait renoncé aux garnitures, aux bouillons, aux falbalas. On ne cherchait plus l'effet des robes que dans la disposition des plis produits par les fronces qu'on pratiquait autour de la taille. Mais, parmi les ressorts secrets, en faveur depuis la disgrâce des paniers, il y avait encore les *coudes* pour accentuer les hanches, et le *postiche* chargé d'étaler en arrière la proéminence des jupes.

La comtesse de la Motte, sur cette légère armature qui ne dissimulait plus, comme l'autre, les perfections de sa structure, portait, avec une distinction qui en relevait le piquant, ce déshabillé à *la Suzanne*, que le succès triomphal du *Mariage de Figaro*, joué pour la première fois le 17 avril 1784, et le talent de mademoiselle Contat avaient mis dans une telle vogue qu'il devait faire fureur encore pendant toute l'année 1785.

Ce déshabillé se composait essentiellement d'une jupe droite sur le devant, traînante par derrière, et assez ample pour se prêter aux combinaisons de plis et aux bonheurs d'ondulations d'une coquetterie qui n'adoptait que par raffinement une forme si simple en apparence. Sur cette jupe une sorte de camisole ou caraco à garniture tuyautée serrée à la taille et par devant bouffante et largement échancrée à la gorge profitait habilement, quand elle n'en abusait pas, de ce contraste entre la rigidité d'un aspect et les épanouissements de l'autre.

Dans ce costume uniforme, l'art était de trouver une étoffe qui ne pût pas l'être, par son choix et par son prix. Les grandes élégantes se servaient de taffetas rayés, mou-

chetés, bouquetés, imprimés sur commande à la manufacture d'étoffes peintes d'Oberkampf, à Jouy, mais très-différents de ces toiles de coton qui, sous le nom d'indiennes, étaient devenues d'un usage de plus en plus commun pour l'habillement d'été de toutes les conditions.

Le costume de madame de la Motte était en taffetas jaune safran semé d'épis de blé, de pâquerettes, de bluets et de coquelicots.

Elle était coiffée à l'*enfant*, c'est-à-dire en frisures sur le front, accompagnées d'un chignon bouclé qui retombait sur la nuque. Cette coiffure basse, par comparaison avec les échafaudages capillaires à plumes, à marabouts, à coques, à festons et à drapeaux qui surmontaient, quelques années auparavant, la tête des femmes, avait été mise à la mode par la reine, qui avait perdu, à la suite de ses dernières couches, une partie de ses beaux cheveux d'un blond cendré.

Ces coiffures basses, dont la reine portait alors l'espèce de demi-deuil, n'étaient pas cependant sans comporter un étalage de panaches, de nœuds de rubans, de fanfreluches variés qui permettaient à Léonard, son coiffeur favori, de déployer toute l'ingéniosité de son talent.

La neige de poudre odorante qui diaprait les cheveux ne perdait rien de son effet vaporeux; et la grâce aérienne des fragiles tissus, taffetas, tulles, percales et gazes qui avaient supplanté les riches et raides brocarts et damas de Lyon, s'harmonisait à merveille avec ce genre de beauté fait plutôt de physionomie et de charme que de régularité de traits qui était le sien, et celui aussi de madame de la Motte.

Celle-ci, qui doit jouer dans cette histoire un rôle assez important pour justifier le soin avec lequel nous l'obser-

vons à son entrée en scène, était une femme de vingt-huit à trente ans, à la taille médiocre, mais svelte et bien prise, au visage d'un ovale un peu allongé, à la bouche d'un arc un peu relâché, mais qui laissait étinceler des dents superbes à travers un sourire enchanteur.

Ce sourire, qu'elle savait rendre au besoin irrésistible, était la poésie d'une figure qui ne manquait pas de quelques côtés vulgaires.

Mais il faut surtout parler, pour expliquer un prestige célèbre, et qui, pour quelques-uns, parut toucher à la magie, de ces yeux bleus couronnés de sourcils noirs, dont l'azur avait tantôt les claires langueurs d'un ciel de printemps, tantôt l'éclat orageux de la nue chargée d'électricité. Ces yeux, dont elle faisait tout ce qu'elle voulait, étaient capables de toutes les expressions, et il y passait tour à tour, suivant l'état de son âme mobile et passionnée, les reflets du paradis ou ceux de l'enfer.

Quelle était la nature exacte de ses relations avec Cagliostro ? il était difficile de le deviner au premier abord, tant ces rapports pouvaient toucher, en peu d'instants, aux extrémités les plus contraires, et passer tour à tour de l'admiration au mépris et de l'amour à la haine. La suite de ce récit nous permettra sans doute d'en approfondir les mystères. Toujours est-il qu'on pouvait préjuger, sans témérité, qu'à un certain moment de leur vie ces deux êtres extraordinaires, l'une, l'intrigante de haut vol, l'autre, le charlatan de génie, avaient été dans le cas de ne se rien refuser.

Depuis, ils avaient pu céder, l'un et l'autre, à des enivrements fugitifs, à des entraînements passagers. Mais toujours le mutuel attrait de leurs natures, l'inextricable solidarité de leurs actes les ramenaient, après de courts

conflits, des séparations de quelques jours, à l'inévitable union. Cagliostro ne pouvait s'empêcher, comme artiste, d'admirer les ressources de cet esprit pénétrant, de subir le charme de cette puissance fantasque qui en avait ensorcelé tant d'autres. C'était alors un *impresario* épris platoniquement d'une actrice capable de faire la fortune de son théâtre.

Elle, de son côté, n'avait pas eu de peine à deviner ce qu'il y avait de moyens pour son but, d'instruments pour ses desseins, dans cet homme si bien venu à son heure, doué de l'audace, de l'éloquence, des prestiges qui lui avaient permis de devenir populaire en un temps où s'éroulaient tous les anciens respects et de fonder sur les ruines des antiques fois, avec la philosophie pour adepte, la science pour complice, cette religion des décadences enivrées : la religion de l'humanité triomphante, régifiée, divinisée.

Entre madame de la Motte et Cagliostro, en dépit des dissidences de leur caractère, des rivalités même de leurs intérêts, il y avait donc une alliance nécessaire, une association fatale. Ils se retrouvaient prêts à unir leurs forces à toutes les heures critiques de leur œuvre militante parfois traversée, l'une capable de tout inspirer, l'autre capable de tout oser ; celle-ci faite pour aller aux dernières limites de l'audace du conseil, celui-là fait pour aller aux dernières limites de l'audace de l'action.

Nous n'en dirons pas davantage pour le moment. Il nous suffit d'avoir fait comprendre que cette entrevue qui commençait par un choc ne pouvait finir que par une entente ; que madame de la Motte, en coquette avisée, s'y était montrée d'autant plus prude et hautaine au début qu'elle devait s'y montrer complaisante et caressante à la

fin, et que si elle y avait d'abord rappelé Cagliostro au respect, c'est qu'elle lui sentait le droit de ne la point respecter.

Ces explications préliminaires données, rien ne nous surprendra plus dans le ton délibéré avec lequel madame de la Motte, venue évidemment ce jour-là pour causer de choses sérieuses, entama la conversation par cette déclaration sans ambages, accentuée encore par l'air d'impatience avec lequel elle frappait, du bout de son parasol replié, la pointe de sa bottine mordorée, à talon rouge, à boucle de stras.

— Mon cher ami, je ne suis pas contente de vous, et, si je parlais comme vos ennemis, je dirais que vous ne tenez pas les promesses que vos débuts avaient fait concevoir, en un mot que vous baissez...

— Propos d'ennemis que tout cela, vous en convenez vous-même, déclara Cagliostro en haussant les épaules avec une affectation d'insouciance philosophique que démentait l'altération de son visage.

— Propos d'ennemis, sans doute, répondit la comtesse, et c'est pour cela qu'il n'en faut pas faire fi. Ce sont nos amis qui nous trompent, parce qu'ils nous flattent; la haine et l'envie seules ne trompent pas, parce qu'elles ne flattent pas. Il n'y a profit à faire que de l'avis de ceux qui nous détestent.

— C'est là un paradoxe qui perdrait à passer par une autre bouche que la vôtre.

— Trêve de fadeurs; je vous le répète, il faut, pour la moitié au moins de ce qu'ils disent, en croire ses ennemis; et j'écoute les vôtres avec d'autant plus d'attention...

— Que?... demanda Cagliostro non sans quelque anxiété.

— Que nous avons les mêmes et que les vôtres sont les miens, dit-elle avec énergie.

— Voilà une assurance qui ne me déplait point. Si je suis calomnié, je le suis du moins en bonne compagnie. Eh bien ! que disent donc ces zoïles et quels reproches me font-ils ?

— Ils disent que vous vous endormez dans les délices de Capoue ; que la prospérité, loin d'exalter vos forces, les énerve ; que le succès vous aveugle, que vous vous enivrez de votre popularité, comme si elle était votre but, tandis qu'elle ne doit être que votre moyen. Ils disent que vous laissez passer le temps de l'occasion, qui fuit irrémédiablement ; qu'il y a en vous l'étoffe d'un grand homme, et que vous la gaspillez à vous y tailler simplement un habit à la mode ; que vous êtes venu pour renverser le vieux monde, et que vous ne lui portez que des coups aussi inoffensifs que sonores ; que vous ne vous servez de cette truelle d'or du merveilleux, avec laquelle il vous appartenait de bâtir et de cimenter l'édifice d'une société nouvelle, que pour jeter de la poudre aux yeux des naïfs, au lieu de vous inquiéter de ces forces de l'opinion sans lesquelles rien ne se fait de durable, sans lesquelles votre œuvre privée d'assises, privée de liens, ne vivra que ce que vivent à Paris une renommée, un engouement, une vogue, une trace d'oiseau sur le sable, une bulle de savon soufflée par l'haleine d'un enfant, un château de cartes.

— *Chi lo sà?* murmura Cagliostro avec le sourire du fataliste.

— Vous serez oublié demain pour un caprice nouveau, un autre théâtre, un acteur plus frais, si vous négligez de faire ce pourquoi vous êtes venu, si vous ne réalisez pas les espérances, les ambitions, les passions qui se sont in-

carnées en vous, si vous ne frappez point, de votre marteau magique, des coups si hauts et si profonds que leur souvenir se mêle à celui d'immenses catastrophes, et que la mémoire des hommes, ingrate comme eux, et qui est plus fidèle aux malheurs qu'aux bienfaits, ne puisse plus le perdre...

Madame de la Motte, en prononçant ces derniers mots, s'était levée, le teint animé par une sorte de subite fièvre. Elle menaçait, avec l'enthousiasme de la victoire prochaine, je ne sais quel invisible ennemi; ses yeux bleus brillaient d'un feu sombre; un observateur moins indulgent que Cagliostro eût frémi de ce que cette lueur découvrait des mystères de sa pensée et des perspectives qu'elle ouvrait sur l'abîme de son cœur. Mais il était sous le charme de cette nature étrange, et le fascinateur par excellence se sentait subjugué à son tour par un empire en ce moment supérieur au sien.

En voyant qu'il l'écoutait plus sensible à l'éloquence de ses reproches qu'à leur amertume, et plus disposé à l'admirer qu'à la contredire, elle sourit de l'orgueil et du plaisir de son triomphe, et adoucissant soudain les pointes de son regard, rendant à sa voix que l'exaltation avait altérée la douceur caressante et pénétrante qu'elle avait d'ordinaire, elle se rassit en face de son interlocuteur désormais conquis, et attirant son attention par un coup familier d'éventail sur son genou :

— Pardonnez-moi, dit-elle, un moment de vivacité dont je n'ai pas été maîtresse quand j'ai comparé ce que vous faites à ce que vous pourriez faire. Il est bien permis à une amie de se passionner pour votre gloire dont elle a fait un peu la sienne. Les femmes ont besoin de se dévouer, ce qui leur donne le droit de gronder quelquefois, quand

elles sentent leur héros s'écarter de leur idéal. Mais nous pourrions nous égarer à dissenter plus longtemps en général ; et je ne voudrais pas, en précisant trop mes reproches, les rendre importuns à votre susceptibilité. Pour vous laisser tout votre discernement et toute votre impartialité, je vais les détourner sur une personne étrangère. Les leçons indirectes n'en sont souvent que plus efficaces ; je vais donc, levant tous les voiles sur un sujet que vous ne connaissez encore qu'imparfaitement, vous dire des choses qui vous feront deviner toutes celles que je ne vous dis pas, et vous raconter brièvement une histoire qui vous fera mieux comprendre la vôtre.

— Je vous écoute, *bella contessa*, avec toutes les oreilles de l'esprit et du cœur.

— C'est bien ainsi que je désire être entendue...

Il y a quelque vingt ans, poursuivait madame de la Motte, il existait dans le petit village de Fontette, non loin de Bar-sur-Aube, une famille qui offrait l'exemple le plus navrant des vicissitudes de la fortune. Sa décadence touchait à la plus affreuse misère et menaçait de tomber encore plus bas, s'il était possible. Sa demeure était une chétive mesure, percée sur la rue d'une petite trappe par où quelques voisins compatissants lui apportaient, à tour de rôle, de la soupe et quelques maigres provendes. Le chef de cette famille indigente, le mari de cette femme bâve et flétrie, le père de ces enfants deminus, à l'air farouche, qui vivaient comme des sauvages, ne connaissait d'autre moyen d'existence que le braconnage et le maraudage ; et l'unique revenu de la maison, si on peut donner ce nom à la pire des chaumières, était dans cet exercice irrégulier du droit de chasse, de pêche, d'épave, toléré jusque dans ses abus de la part d'un

homme d'une stature athlétique, d'une humeur farouche, dont M. le curé disait qu'avant d'être inscrit au rôle d'aumônes du presbytère et des manoirs du pays, il avait eu ses jours de fortune : ce qui le faisait plaindre et redouter en même temps. La femme était la fille d'un homme autrefois concierge du château de Fontette ; et c'était une sorte de tradition, un bruit vulgaire du pays, que la mésalliance avait sinon commencé du moins précipité la dégringolade, et que sans cette faute et bien d'autres, l'habitant de la mesure aurait pu loger au château.

Si misérable que fût cette vie, il vint un moment où elle ne put durer ; et si réduites que fussent les ressources du ménage, elles parurent un instant à la veille de s'épuiser. Puis, l'espérance ne s'éteint jamais au cœur du pauvre ; et c'est celui surtout dont la situation est la plus cruelle qui aspire le plus à la modifier, ne pouvant que gagner au changement, à force de ne pouvoir plus y perdre.

Un jour, la famille, cédant à cet attrait si souvent décevant de la nouveauté, prit le parti d'émigrer.

Ce départ ressembla à une fuite.

Par une froide et sombre nuit, on quitta furtivement, sans adieu, sans désir de retour, ce pays ingrat, le père et la mère entraînant par la main les trois enfants en âge de marcher, abandonnant le quatrième, une petite fille au maillot, suspendue en passant, endormie dans son berceau, aux barreaux de la fenêtre d'un paysan aisé, qui avait bien voulu la tenir au baptême et lui servir de parrain.

On arriva ainsi, en mendiant sur la route, en mangeant les rebuts des hôtelleries, jusqu'aux portes de Paris, la grande ville. On s'engouffra dans les rues étroites de ses

faubourgs sans autres ressources que les quelques sous destinés à payer pendant quelques jours le loyer d'un bouge, et un paquet de titres et de parchemins, épaves du naufrage d'une grande maison, témoignages du droit de la famille errante à porter un nom fait pour émouvoir la charité de quiconque savait un peu d'histoire de France...

La comtesse plongea un instant son front dans ses mains et se tut, moins pour reprendre haleine que pour reprendre courage.

— Continuez, madame, dit Cagliostro, il est impossible vraiment de ne pas s'intéresser au sort de vos protégés et, d'avance, je vous promets...

— Ce que vous savez n'est rien, reprit la comtesse. Vous serez bien plus touché de ce qui vous demeure à apprendre. Pierre qui roule, dit le proverbe, n'amasse point de mousse. Le proverbe fut une fois de plus vérifié. La fatalité, qui la poursuivait depuis si longtemps, continua de s'acharner sur la famille. Elle y tomba au dernier degré de la misère, pire encore à Paris que partout ailleurs, car elle s'y aggrave du spectacle de la fortune ; et elle y a en moins la vue du ciel et la liberté des champs. Le père, succombant à un mal rongeur qui épuisait sa robuste constitution, expira sur un grabat de l'Hôtel-Dieu et fut jeté à la fosse commune ; la mère disparut un jour, laissant à l'hôte, en gage de son loyer, trois enfants affamés, et à ses enfants, pour tout bien, un sac de noisettes.

Heureusement pour eux, le nom qu'ils invoquaient pour solliciter la charité publique, longtemps distraite, finit par tomber dans une oreille attentive. On s'informa auprès du curé de Fontette, qui ne put donner avis de généalogiste, mais dont la relation émut l'évêque de Lan-

gres, M. de la Luzerne, et la femme pieuse et charitable du prévôt de Paris, la marquise de Boulainvilliers, qui habitait pendant l'été une terre voisine de Fontette.

Par ses soins, retirés de la boue de Paris, décrassés, habillés, les orphelins qu'elle prit sous sa tutelle furent, le garçon mis en pension à Bar-sur-Seine, et les filles placées au couvent des Ursulines de Ligny. Il ne faut pas abuser des meilleures choses, et malgré l'intérêt que vous prenez à ce récit, je dois en hâter la conclusion, J'abrège donc ; et, vous faisant grâce de plus d'un pénible détail de cette destinée tourmentée des enfants du hobereau-bracconier de Fontette, surtout de la fille aînée, à laquelle je m'attacherai désormais plus particulièrement, je ne vous dirai pas par suite de quelles vicissitudes elle tomba du couvent de Ligny à la presque domesticité de l'hôtel de Boulainvilliers à Passy, et dut quitter cet hôtel pour entrer en apprentissage chez Mlle La Marche, la couturière à la mode. Je tairai bien des humiliations que subit cette fière jeunesse, bien des dangers que ne traversa pas sans peine cette innocence désarmée. J'arrive à une éclaircie dans cette existence si sombre.

Le jour où MM. d'Hozier de Sérigné, juge d'armes de France, et Chérin, généalogiste des ordres du roi, après avoir pris connaissance des parchemins que des amis plus curieux encore que bienveillants leur avaient confiés, prononcèrent un avis favorable à la légitimité des prétentions qui formaient l'unique et dérisoire héritage de leurs protégés, leur avenir parut à jamais assuré, réparateur et vengeur du passé. L'illusion fut de courte durée. Ce n'était encore là qu'une de ces ironiques faveurs du destin qui font regretter parfois ses rigueurs sincères, une disgrâce enveloppée de ces apparences brillantes,

qui, bientôt dissipées, laissent toute son amertume à la réalité. La famille, composée seulement, par suite de la mort du père diffamé et de la désertion d'une mère indigne, d'un jeune homme de seize ans et de ses deux sœurs (la troisième n'avait fait que passer sur la terre), fut solennellement présentée au roi Louis XVI, à la reine Marie-Antoinette.

Ce fut un jour l'événement de Versailles.

Le réveil de ce beau rêve fut pareil à celui qui suit un cauchemar. Le roi et la reine de France réduisaient économiquement leur tutelle à une pension annuelle de huit cents livres pour chacun de leurs pupilles. Quelle chute ! Avoir espéré les honneurs de la parenté, les droits de l'intimité et recevoir une aumône de huit cents livres, non royale, mais bourgeoise, un sort de valet congédié, de quoi prendre le petit collet pour le garçon, de quoi, pour les filles, entrer en religion dans quelque couvent subalterne !

C'était ce qu'on voulait. De profonds politiques avaient invoqué la raison d'Etat. Il fallait que le nom importun, subitement relevé, s'éteignît dans les stérilités du chapitre ou du cloître.

Le frère, ayant refusé d'être d'Eglise et réclamé une épée, fut envoyé, sur un bâtiment en partance pour un voyage autour du monde, faire le noviciat de cette armée maritime, lointaine, dont les fièvres tropicales décimaient les rangs, dont l'Océan est le cimetière aux tombes mouvantes, que creuse et qu'efface le flot. Les filles furent cachées derrière les grilles de l'abbaye de Longchamps, en attendant cette mort vivante du vœu monastique.

— Ah ! c'est affreux, s'écria Cagliostro qui, comme

beaucoup d'acteurs, finissait par éprouver les émotions qu'il simulait, et qui, sans deviner où la comtesse voulait en venir, la flattait d'une émotion, d'abord de complaisance, et peu à peu sincère.

— La vocation, reprit madame de la Motte, ne venant pas, car l'esprit de Dieu souffle où il veut, et le monde entrevu n'avait point semblé aux deux recluses si haïssable que cela, on essaya, suivant l'usage, de l'intimidation, puis de la persécution. Le résultat fut ce qu'il est d'ordinaire: plaintes inutiles, révolte réprimée, évasion téméraire et heureuse.

Heureuse! Les deux fugitives, qui prenaient ainsi la clef des champs, par une résolution plus désespérée que joyeuse, ne rentraient point dans le monde par la porte dorée. Trente-six livres tournois, péniblement économisées, maigre trésor de délivrance dérobé, non sans peine, aux regards inquisiteurs qui ne les quittaient pas, formaient tout leur pécule; et c'est avec cette dot qu'elles allaient courir la fortune des grands chemins, à la recherche d'un chevalier errant qui se fît le champion de leur faiblesse opprimée, à la conquête d'un mari.

Nos deux heroïnes de roman, dont l'intention était de se diriger sur leur pays natal, se trompèrent de route et s'embarquèrent sur le coche d'eau qui les conduisit non à Bar-sur-Seine, mais à Nogent. Là elles trouvèrent heureusement la voiture économique qui attendait les voyageurs à la sortie du coche pour les conduire jusqu'à Bar-sur-Aube. Elles profitèrent de ce moyen de transport et grimperent dans cette voiture nommée ironiquement *diligente*, avec le léger paquet de hardes qui formait tout leur bagage. Sur leurs 36 livres tournois, elles en avaient épensé 24 en route; de sorte qu'elles tombèrent à Bar-sur-Aube,

à l'auberge de la *Tête-Rouge*, ayant chacune un gros écu dans leur poche et une chemise de rechange pour toute garde-robe. Voilà où en étaient, au début de leur odyssee, nos deux princesses d'opéra. La scène se passait à l'automne de l'an de grâce 1782.

— La pièce n'est pas vieille, dit Cagliostro.

— Les actrices ne le sont pas non plus, répondit la comtesse, et la principale n'est pas aussi loin de vous dans l'espace que dans le temps.

— Qu'est-ce à dire, *diva contessa* ?

— Le nom de cette naïve coureuse d'aventures, reprit-elle sans répondre directement à la question de Cagliostro, était, je vous l'ai dit, un grand nom. Elle s'appelait — et l'émotion voilà la solennité orgueilleuse avec laquelle madame de la Motte allait égrener un à un les titres de ce protocole : — Jeanne de Saint-Rémy de Valois, seconde fille de haut et puissant sire Jacques de Saint-Rémy de Valois, baron de Luz, seigneur de Fontette, d'Essoye et de Verpillière, descendant au septième degré de Henri de Saint-Rémy, fils de Henri II, roi de France, et de Nicole de Savigny, dame de Saint-Rémy, de Fontette, du Chatelier et de Noëz...

— *Maraviglioso ! maraviglioso !* ne put que répéter Cagliostro enthousiasmé.

— Vous n'en avez pas fini avec l'étonnement. La fille du baron de Saint-Rémy, l'arrière petite-fille, au huitième degré, de ce roi de France dont la lance de Montgommery devait, dans un tournoi, terminer si prématurément la carrière chevaleresque, c'était... moi. L'histoire que je viens de vous raconter... c'est la mienne.

La comtesse se redressa brusquement dans son fauteuil et se leva comme pour mesurer, de toute sa hauteur, l'effet

d'une telle révélation et recueillir et savourer debout l'hommage qu'elle provoquait.

Cagliostro avait fléchi un genou en terre et il baisait respectueusement la main de celle qui venait de soulever si hardiment pour lui le voile mystérieux qui couvrait son passé.

— Je m'en doutais, s'exclama-t-il avec emphase ; j'avais deviné qu'il s'agissait de vous rien qu'au frémissement de mon cœur pendant que vous parliez !

Elle daigna le relever avec un sourire des plus gracieux.

— Un homme aussi perspicace que vous, dit-elle, ne pouvait s'y tromper. Mais souffrez que j'achève ce que j'ai encore à vous dire de... mon histoire. Les deux réfugiées de l'hôtellerie de la *Tête-Rouge* avaient un nom, et, j'ose le dire, des agréments qui ne permettaient pas l'indifférence. L'histoire de leurs malheurs, bientôt répandue dans la haute société de Bar-sur-Aube, leur amena bientôt une protectrice et leur roman ne tarda pas à avoir un dénouement. Cette protectrice n'était pas précisément la bonne fée attendue, mais elle fit ce qu'elle put. Le héros du dénouement laissait aussi quelque peu à désirer ; mais il faut savoir se contenter de ce qu'on a. Ce choix était borné pour une fille qui n'avait d'autre dot que son nom et une pension de huit cents livres, au brevet déjà fort hypothéqué.

Après avoir passé quelques jours chez les bénédictines de Bar, sentant me reprendre l'ennui du couvent et me menacer de nouveau l'air étouffant du sépulcre, je ne tardai point à payer à madame de Surmont, qui nous avait recueillies, la dette de l'hospitalité en entrant dans sa famille, et à échapper au cloître par un mariage qui me l'a parfois fait regretter. En 1783, j'épousai, par raison, par de-

voir, par lassitude de l'isolement, le neveu de madame de Surmont, le comte de la Motte, qui servait dans ce corps de gendarmerie, élite de la cavalerie française, où les simples soldats ont rang d'officier. Le comte de la Motte n'était pas plus riche que moi. Tout cela n'eût été rien si j'avais pu l'aimer, ou tout au moins l'estimer. Mais il n'a su mériter ni l'un ni l'autre... et vous le savez mieux que personne.

A cet aveu flatteur pour sa fatuité, qui jette une lumière assez vive sur les rapports secrets des deux interlocuteurs pour que nous n'ayions pas à insister, Cagliostro s'inclina avec modestie et murmura :

— Je vous rends grâces de me rappeler que vous m'avez permis de vous consoler de votre déception et de croire l'avoir réparée.

— Peut-être en seriez-vous capable si vous le vouliez, répondit-elle en refroidissant la satisfaction de son interlocuteur par un de ces sourires dédaigneux, grâce auxquels elle reprenait à volonté son empire un moment abdiqué ; mais ne vous flattez point d'y avoir réussi. Pour remplir le vide d'une âme comme la mienne, il faudrait votre dévouement tout entier, et vous me l'avez fait partager avec tant d'autres affections, tant d'autres ambitions, une femme, une fille, une réputation à fonder, une fortune à faire, que mon lot a été surtout fait de sacrifices.

Et comme Cagliostro essayait de protester :

— Ne vous récriez pas et ne croyez pas que je m'abaisse à me plaindre, que je m'humilie jusqu'à être jalouse. D'ailleurs nous sommes quittes, car je n'ai pas donné plus que je n'ai reçu. Moi aussi, je sais ce que je vaudrais et ne me suis pas livrée tout entière. Vous n'avez eu de moi que ce que vous en avez mérité. Vous avez pu séduire un moment l'imagination. Mais j'ai gardé ma tête... et j'ai

gardé mon cœur. La tête est demeurée haute et froide comme les monts, le cœur libre et profond comme l'abîme, pour emprunter à mon tour leur double comparaison à mes ennemis. Vous voyez que je ne m'épargne point au besoin. J'ai deviné peut-être votre secret, et vous ne connaissez rien du mien que ce que je vais vous en dire, car je ne suis pas comme vous, moi, et ne saurais me flatter de suffire seule à mon œuvre. Elle est trop vaste pour un seul regard, si ferme qu'il soit; elle est trop lourde pour une seule main, même lorsqu'elle s'est aguerrie à ne trembler, à ne reculer devant rien. Je ne me nourris point de chimères, je ne me grise point de cet orgueil de l'indépendance qui n'est souvent que celui de l'égoïsme; j'ai besoin d'un allié, et l'allié qu'il me faut, c'est vous.

Cagliostro, qui commençait à comprendre, vis-à-vis d'une telle femme, le prix du silence, ne répondit qu'en s'inclinant.

— Vous attendez, dit-elle sans se préoccuper de ce silence où elle voyait plutôt un hommage qu'une menace, que je vous fasse connaître mes desseins. Je veux bien vous en entr'ouvrir le mystère. Vous devinerez le reste. Mais les faits sont plus éloquents que les phrases. Je laisserai donc parler les faits, et je continue la série de ces aveux pénibles qui n'humilient que les sots, qui m'abaisseraient aux yeux d'un autre, qui m'élèveront à vos yeux. Car ils vous feront comprendre pourquoi je suis venue à vous, pourquoi les liens d'une sympathie supérieure aux attrait d'une passion périssable nous enchaînent l'un à l'autre, quoi que nous fassions, et, survivant à nos brouilleries, se resserrent même par les efforts que nous avons tentés quelquefois pour les dénouer.

Ces liens tiennent à l'affinité de nos natures, aux simi-

litudes de notre sort également vagabond, persécuté, militant. Tous deux nous sommes nés pour la lutte, et la lutte acharnée, à outrance, à la mort. Tous deux nous sommes de cette race titanique destinée à l'éternelle, et non toujours, je l'espère, inutile escalade du ciel. L'orgueil fut notre père ; la pauvreté fut notre mère. Tous deux, nous sommes des exilés, des déshérités, des déclassés, des révoltés, des maudits. Tous deux, ne pouvons rien que pour la destruction de ces préjugés dont nous avons souffert, de ces jougs qui nous ont déchirés, de ces puissances qui nous ont opprimés. Nous ne pouvons triompher que par des catastrophes et bâtir que sur des ruines.

Ce qui m'a attirée vers vous, ce sont moins vos succès que vos malheurs ; c'est moins votre génie que votre courage. Je vous ai vu traîner à travers l'Europe une odysée souvent précaire, prêchant l'abolition des douanes de l'esprit, des frontières de la pensée, suspect aux polices, traqué par les autorités, conspué par les routiniers de la science, anathématisé par tous les hiératismes. J'ai reconnu à votre front fait pour briser les barrières de tous les privilèges, à votre œil fait pour percer les voiles de tous les mystères, les marques de notre commune origine, les signes de ralliement de cette grande famille de rebelles dont nous sommes les chefs. Et voilà pourquoi je vous dis : Tu es mon frère, je suis ta sœur. Nous combattons, nous triompherons, ou nous périrons ensemble. Le Louvre ou la Grève, la couronne ou la corde, le trône des vainqueurs ou l'échafaud des vaincus, voilà notre lot ; voilà l'alternative fatale de notre destin.

Comprenez-vous maintenant pourquoi je ne suis pas contente de vous, et pourquoi je trouve que ni vous ni moi n'allons assez vite : c'est que je suis pressée,

aiguillonnée, par des nécessités dont vous ne connaissez pas l'affront ; c'est que je n'ai pas comme vous les moyens d'attendre, que je n'ai pas comme vous des enthousiasmes d'adeptes aussi riches que passionnés ; que je suis à moi seule, hors quelques courtisans de ma beauté, quelques parasites de mon apparente fortune, tout mon parti ; que je n'ai pas, comme vous, à ma disposition, pour en battre monnaie, cette inépuisable mine d'or de la crédulité publique ; que la lame, pendant que vous vous enivrez de votre popularité, use chez moi le fourreau, que le volcan de mes ambitions menace de faire éclater mon front, que la blessure de mes haines s'irrite et s'envenime.

— A tout dessein pourtant, objecta Cagliostro, il faut l'occasion ; qui vous dit que je ne la cherche pas, et que ma patience n'est pas plus habile et plus efficace que votre précipitation ?

— Non, à force d'attendre l'occasion on la laisse passer ; et le meilleur moyen de la rencontrer est encore de la faire naître. Écoutez : faite pour affronter sans pâlir les plus grands obstacles, je suis exaspérée par les petits. Je ne sais pas dépenser ma force en menus efforts. A qui se sent de taille à révolutionner le monde, il en coûte trop de lutter pour le pain quotidien.

— Mais, chère comtesse, que ne m'avez-vous dit vos embarras ? Tout ce que j'ai n'est-il pas à votre disposition ?

Elle se redressa comme mordue au pied par une vipère.

— Arrêtez ! ordonna-t-elle. Je ne reçois de secours que de ceux que je peux mépriser. Que parlez-vous, d'ailleurs, de libéralités, de largesses ? Vous oubliez que le vent qui fait tourner la girouette peut changer, que vous pouvez être plus pauvre que moi demain ?

C'était vrai, et Cagliostro, qui le sentit, baissa la tête.

— Et puis, à quoi pensez-vous vraiment ? Savez-vous ce qu'il faudrait jeter, pour le combler, au gouffre de mon existence ? Regardez-moi ; ai-je l'air d'une de ces sollicitieuses qu'on congédie avec quelques écus ? Songez qu'il y a bientôt deux ans j'arrivais à Paris, à l'*Hôtel de Reims*, rue de la Verrerie, ayant pour toute fortune mille francs, empruntés sur l'aliénation, pendant deux ans, de ma pension de huit cents livres, et le prix d'un cabriolet et d'un cheval, achetés à crédit à Lunéville par M. de la Motte, et revendus par lui moyennant six cents francs. C'est avec cela que nous sommes entrés en ménage. Vous pouvez deviner ce que cela a duré. Depuis, installés dans un somptueux appartement de la rue Neuve-Saint-Gilles, nous y tenons table ouverte et y menons un train de fermier général. Le budget de la France est prospère en comparaison du mien, qui ferait reculer M. de Calonne lui-même. Vous jugez si c'est avec des palliatifs qu'on peut guérir un mal qui a pris de telles proportions. Non, point de demi-remèdes. Ni ma situation ni mon caractère ne sauraient les comporter. Le sort en est jeté : tout ou rien. J'ai tout mis sur un de ces coups de dé dont il sera longtemps parlé dans le monde des joueurs comme nous. Ce qu'il faut à ma haine contre cette société qui m'a traitée en marâtre, c'est une de ces vengeances comme un changement tel que celui auquel nous travaillons, vous et moi, par le seul fait que nous existons et luttons pour l'existence, peut seul les réaliser. Ce qu'il faut à mon appétit de domination et de luxe, ce n'est pas une fortune de bourgeois, c'est une fortune royale. La ruine du monde ancien, nous ne saurions, vous et moi, régner qu'à ce prix, nous partager sans cela l'empire auquel nous aspirons et

pour lequel nous sommes faits. Vous savez maintenant ce que j'attends de notre succès...

— Dites-moi donc, madame, s'écria Cagliostro subjugué et effrayé à la fois par ce génie satanique devant lequel pâlisait le sien, ce que vous attendez de moi ?

— Ce que je désire de vous...

— Vos désirs sont des ordres pour moi, vous le savez bien.

— Ce que je désire de vous, c'est que, cessant de vous enivrer de vos propres prestiges, vous ne gaspilliez plus en vains succès la force charmeresse, le don de prosélytisme dont vous êtes doué ; c'est que vous vous consacriez tout entier à cette œuvre commune, qui est jalouse et n'admet pas de partage ; que vous écartiez, s'il le faut, de votre route les obstacles vivants qui vous seraient les plus chers ; que vous cessiez pour un temps, au besoin, d'être mari...

— Je le suis si peu...

— Vous confiant sans arrière-pensée, à une amie qui, comme inspiratrice au moins, vaut bien la signora Serafina Cagliostro. Elle s'ennuie, elle a le mal du pays ; ne pourriez-vous lui donner le congé d'un voyage dans l'air natal, qui lui ferait beaucoup de bien, je vous assure, et ne vous ferait pas de mal ?

— Et ma fille ? demanda Cagliostro se révoltant d'avance contre la pensée d'un second sacrifice qui lui coûtait évidemment beaucoup plus que le premier.

— Je m'y attendais, déclara l'implacable tentatrice. J'ai touché, je le sais, une fibre sensible.

— Vous m'avez blessé aux entrailles, murmura Cagliostro frémissant. Ah ! laissons ce sujet. Nous ne nous entendrions plus. Je suis père et l'on voit bien...

— Que je ne suis pas mère, n'est-ce pas ? En effet, et je m'en félicite. J'ai trop souffert d'être née, j'ai trop de reproches à faire aux auteurs de ma vie pour n'être pas bien aise de n'avoir pas à craindre un jour les mêmes reproches d'un être sorti de moi et malheureux par ma faute. Non, je n'aime que ma haine et ce qui la sert. La stérilité m'était due. Mais ne prenez point feu ainsi, et ne vous offusquez pas. Je sais compatir à votre faiblesse, je vous admire même d'avoir pu garder intact et préserver des flammes dévorantes qui ont desséché le reste ce côté de votre cœur. Ne croyez point que je vous demande, même pour un instant, de sacrifier votre fille.

— Je n'y consentirais jamais.

— C'est pour cela... de la sacrifier, dis-je, même un instant, à cette œuvre, toute paternelle pourtant, puisqu'elle doit hériter, seule, moi n'ayant pas d'enfants, de la gloire et de la fortune, fruits de notre succès. Elle est d'ailleurs charmante, et on ne peut la voir sans l'adorer.

— A la bonne heure ! s'écria Cagliostro rassuré. C'est un ange !

— Et la présence d'un ange peut être parfois gênante pour nous. Enfin, nous nous en accommoderons de notre mieux, vous avec bonheur, moi sans trop de peine. Car il n'y a pas à songer à la faire voyager dans sa patrie qui est...

— Qui est ? insista Cagliostro étonné.

— ... Qui est le ciel, où ni vous ni moi n'avons envie de la renvoyer.

— En effet, murmura l'aventurier frappé de cette pénétration qui répondait à une de ses plus intimes et plus douloureuses sollicitudes ; sa patrie est le ciel et parfois elle a l'air de la regretter.

— Nous savous comment on guérit ces mélancolies naïves de l'innocence, répondit la comtesse. Un amour digne d'elle, un mariage selon le vœu de son cœur et du vôtre acclimateront à la terre cet ange qui semble parfois impatient de déployer ses ailes, qu'elle coupera pour devenir une charmante femme résignée à se laisser adorer ici-bas.

— Merci de ces aimables paroles, comtesse. Pour tout le reste, je suis plus que jamais à vos ordres.

— Je me hâte de profiter de ce retour à l'obéissance un moment disputée.

— Vous la mettiez aussi à trop forte épreuve.

— Vous ne direz pas cela de ce qui me reste à vous demander. Il faut que, renonçant un moment aux succès populaires qui ne vous rapportent rien, vous ranimiez votre crédit auprès des hautes classes, auprès de ces clients opulents, de ces adeptes d'élite que vous négligez un peu trop. Il faut que le médecin s'efface devant le thaumaturge, que vous songiez moins à guérir qu'à charmer, que vous fassiez moins de cures et plus de miracles, que vous rouvriez vos salons à cette brillante société, effarouchée par des voisinages suspects, des promiscuités subalternes, des préférences qui lui semblent déroger. Ne vous y trompez pas : la haine des Facultés, la jalousie des grands seigneurs qui voulaient seuls voir, savoir, être magnétisés, être sauvés, sont ce qui a fait le plus de tort à Mesmer. Son arbre de la rue de Bondy l'a coulé comme médecin, de même que serait coulé comme politique un ministre qui croirait aux oracles des novellistes de l'arbre de Cracovie, leur rendez-vous au jardin du Luxembourg.

Il faut donc redevenir l'aristocratique magicien, le sorcier des salons et cesser d'être le grand homme de café, l'ad-

versaire des académies. Il faut être prôné de nouveau par les belles dames et les jeunes gens qui ont commencé votre renommée. Il faut réveiller leur curiosité blasée par des prestiges nouveaux. Il faut qu'on brise les éventails en se pâmant d'admiration, et que quelques fanatiques du bel air se coupent de nouveau la gorge en votre honneur. Il faut que la rue Saint-Claude regorge des carrosses et des laquais en grande livrée des invités de vos festins régénérateurs, des spectateurs de vos séances d'évocation et d'incantation. Il faut que le succès retentissant de l'éloquent, de l'étonnant, de l'inimitable, du divin Cagliostro, aille jusqu'à Versailles, jusqu'à Saint-Cloud, frapper à la porte du roi et de la reine, et vous introduise, fût-ce par la porte secrète, jusque dans le sanctuaire du pouvoir souverain, vous qui n'avez encore été admis que chez les princes. Il faut que vous ayez un moment la faveur inouïe dont a joui Beaumarchais...

— Et qu'il expie à Saint-Lazare.

— Parce que, plus heureux que vous, il n'a pas su être aussi habile que vous saurez l'être.

— En vue de quel but, divine comtesse, jugez-vous nécessaire le déploiement de tant de moyens ?

— Il faut que la reine, qui est curieuse, et que troublent, dit-on, des pressentiments mélancoliques, désire vous voir et qu'elle vous voie.

— Que faudra-t-il lui prédire ?

— Ce que vous voudrez, ou plutôt ce qu'elle voudra, car sa bienveillance est à ce prix ; elle sera proportionnée aux encouragements que vous donnerez à ses espérances, à l'art avec lequel vous saurez calmer ses craintes, et j'ai besoin, nous avons besoin de cette bienveillance. Je désire lui faire parvenir par votre main un placet, du succès

duquel dépend pour moi la conclusion d'une affaire importante.

— Je croyais que vous haïssiez sa gracieuse Majesté ? demanda Cagliostro, non sans malice.

— Je la hais, en effet.

— Pas au point de ne lui rien demander ?

— D'abord, c'est à vous, non à elle, que sera due la faveur que je sollicite. Ensuite, ignorez-vous, puisque vous savez haïr, que la pire des haines est celle que le bienfait redouble, que la reconnaissance ne saurait désarmer, qui demande même, au besoin, à une démarche humiliante les moyens de se satisfaire, qui cherche des intelligences jusqu'au cœur de l'ennemi, et enfin serait capable de servir de guide pour mieux égarer, d'embrasser pour mieux étouffer. Voilà comment je hais la souveraine dont vous parlez.

— *Per la Madonna!* s'écria Cagliostro, il ne fait pas bon être de vos ennemis.

— Mes ennemis ! déclara la comtesse avec cette rage calme et froide plus effrayante cent fois que l'autre, je me sens parfois tentée de les plaindre.

— C'est un mot à la Médicis, à la Borgia.

— Vous oubliez que je suis une Valois, c'est-à-dire un peu de la famille.

— Mais que vous a fait la reine ?

— Rien. Jugez donc si elle m'avait fait quelque chose.

Ce mot fut dit avec une telle expression, il jaillit d'un tel jet que, de plaisant qu'il eût été en toute autre circonstance, il en devint tragique et terrible.

— Vous sentez bien, reprit la comtesse d'une voix plus calme, que, si moi qui aurais tant besoin d'une royale protection, je me donne le luxe téméraire de haïr si haut,

ce n'est point au hasard et comme par plaisir. Je suis assez maîtresse de moi pour refouler et étouffer au besoin tout sentiment, quel qu'il soit, qui serait inutile. La reine ne m'a rien fait... directement. Je n'ai à lui reprocher que l'affront de cette pension dérisoire de huit cents livres, trois ou quatre fois moins que ce qu'elle n'eût pas osé offrir à un chevalier Gluck, à un Piccini, à son coiffeur Léonard ou à sa marchande de modes, madame Bertin.

Mais j'admets qu'elle ne sache point ce que vaut une Valois et qu'elle m'ait placée au-dessous d'un artiste ou d'un artisan familiers. D'ailleurs, elle n'a fait que ce qu'on lui a fait faire. Mais ce que je ne puis lui pardonner est bien plus grave. Elle porte la peine de cette rancune héréditaire de deux siècles et demi de spoliation et de déchéance. Il y a talion implacable, il y a *vendetta* mortelle entre les derniers Valois et ceux que je voudrais voir réduits à connaître l'amertume du pain étranger, la honte de gravir l'escalier d'autrui, la douleur d'être les descendants, tombés à la misère, d'aïeux qui étaient au sommet de la fortune.

Comprenez-vous maintenant pourquoi et comment je hais ceux dont nous parlons ? Leur crime est d'exister et de représenter pour moi, dont toute la fortune est faite d'un nom de déshérité, la branche triomphante de la famille, les héritiers préférés, les pères glorieux, les filles mariées coiffées de la couronne au voile semé de fleurs de lys d'or. Je les hais comme le pauvre hait le parvenu, comme la femme délaissée hait la rivale heureuse ; comme hait l'ange rebelle, quand, du fond de l'enfer, il regarde le ciel.

— Mais cette longue injustice, dit Cagliostro, cette hé-

répétitive disgrâce, ne sauraient-elles être réparées dignement ? Un roi peut encore beaucoup, et peut-être, plaidée par moi, votre cause...

— Il est trop tard. Vous perdriez votre éloquence à concilier une affaire inconciliable. Que la reine m'accorde ce que je lui demande, et j'essaierai peut-être de la moins haïr ou plutôt de ne point la haïr davantage. Il importe que ma requête soit exaucée. C'est la condition du relèvement de mon prestige affaibli, du renouvellement de mon crédit épuisé auprès d'un protecteur puissant mais égoïste, dont la prodigalité a des accès d'avarice et dont la bienveillance, source mystérieuse qui a jusqu'ici alimenté mon existence, menace de se tarir. Il faut l'empêcher de m'abandonner. Cela au moins en attendant que j'aie trouvé le moyen de me passer de lui, et détourné sur les aridités actuelles de ma vie un autre Pactole, ce qui ne saurait tarder, car je suis sur la voie.

Quand un moyen me manque, je cherche à y suppléer et ne hais point le cumul des ressources. J'ai donc cherché et je crois avoir trouvé la seconde corde de mon arc. Je ne suis pas de celles qui se découragent facilement, vous le savez. Je suis comme le roseau : je plie, mais ne romps point ; et, aussi entêtée que la fortune, à peine sortie du naufrage, je me rejette à l'eau. Il est même essentiel qu'à ce propos je vous fasse confidence de mes premiers renseignements sur ces pommes d'or des Hespérides dont nous devons, nouveaux Argonautes, faire la conquête. Connaissez-vous maître Doittot ?

— *Ques aco*, maître Doittot ?

— C'est un avocat au parlement, non plus très-jeune, mais élégant, distingué, fort répandu dans le monde, fort envié de ses confrères, fort prisé des dames dont il

est le juriste favori, qui s'arrachent les places quand il doit parler, et qui dévorent à leur toilette des mémoires qu'il sait rédiger dans le ton le plus galant du jour et avec un art de tirer parti des circonstances grâce auquel ils sont plus intéressants que les romans à la mode.

— Gagne-t-il ses procès ?

— Quelquefois ; mais lorsqu'il les perd, c'est encore si spirituellement, si brillamment, qu'il vaut mieux les perdre avec lui dont on parle, que les gagner avec un autre dont on ne parle pas ; et par le fait il trouve toujours moyen de gagner devant l'opinion les causes qu'il perd devant les juges.

— Quel feu ! belle comtesse, il fait bon être de vos amis.

— Je défends comme j'attaque.

— *Unguibus et rostro*. Eh bien ! pour vous faire plaisir, il n'est rien que je ne fasse, même la connaissance de maître Doittot.

— Je le désire. Je vous le présenterai. Il est du reste bon à fréquenter, étant très-bien apparenté. C'est le cousin de M. de Crosne, qui sera certainement lieutenant de police, quand on nous aura débarrassés de ce farouche M. Le Noir. Il fait toujours bon connaître quelqu'un qui a le lieutenant de police dans sa manche. On ne sait pas ce qui peut arriver... Mais si vous ne connaissez pas M^e Doittot vous ne devez point savoir ce que c'est que la *Boîte à Perrette*, puisque c'est lui qui me l'a appris.

— Je l'ignore en effet.

— Je vais vous le dire. C'est une courte, curieuse et utile histoire. La *Boîte à Perrette*, c'est le trésor secret des finances de cette secte toujours militante des jansénistes. Cette caisse de l'association tire son nom de la ser-

vante de Nicole, que son maître avait rendue la première dépositaire de ces fonds dont il avait fourni lui-même la plus grande partie.

Les hommes de Port-Royal, la plupart sortis du monde où ils occupaient de grandes situations, auxquelles ils avaient renoncé pour la solitude, entendaient fort bien les affaires. Ils savaient quels prodiges peut produire l'épargne et de quels miracles est capable, avec le temps, une association dont les cotisations s'accroissent sans cesse. Cette réserve traditionnelle, ce fonds secret, humble filet de source au débout, sont devenus un fleuve d'or, grossi sans cesse par les affluents mystérieux des fidéicommissaires ; quelques-uns ont versé une fortune dans ce fleuve dont, aujourd'hui, il serait difficile de sonder la profondeur.

M^e Doittot a pu cependant se livrer, d'après quelques procès récents, à des supputations fort alléchantes. Cette caisse des guerres du jansénisme aujourd'hui latentes et n'agissant plus que par les voies sourdes du pamphlet, qui passe de testament en testament en des mains toujours sûres et qu'accroissent sans cesse des dons volontaires, fut évaluée, en 1778, à la mort de M. Rouillé des Filletières, à plus de onze cent mille livres. Les héritiers voulaient s'en emparer et la confisquer aux légataires ; mais on plaida, et chacun sait que le Parlement compte plus d'un magistrat janséniste : les avocats du grand banc, c'est-à-dire les anciens, les chefs de colonne au tableau, le sont presque tous. Bref il y eut procès et les héritiers furent déboutés de leurs prétentions.

Plus récemment encore, au mois d'avril 1781, un autre procès est venu ouvrir sur ce trésor mystérieux des lumières rapides, des perspectives éblouissantes. Un personnage fort riche avait fait un legs de 7 à 800,000 livres à

l'abbé de Magninville, l'un des chefs du parti janséniste, en vue, évidemment, de grossir le fonds commun de l'association. MM. Rolland et autres cohéritiers ont attaqué le testament qui leur faisait grief et dont ils demandaient la cassation pour une foule de causes de nullité : incertitude du legs et du légataire, captation, et toutes les mauvaises herbes de la chicane. Le testament a été validé et le legs adjugé aux ayants-droit.

A ce propos, il a été établi par les dires des diverses parties que depuis quarante ou cinquante ans ce fonds commun de la franc-maçonnerie janséniste, composé au début des économies d'un bonhomme, et dont une servante fut la première trésorière, avait reçu des donations et des legs pour plus de trois millions, sans qu'on puisse savoir ce qu'était devenue cette somme toujours disponible, paraît-il, en vertu du statut de l'association, toujours mobilisable ; arme dangereuse, disaient les adversaires de cette thésaurisation occulte, nerf d'une guerre redoutable entre les mains d'un particulier déterminé.

Cagliostro, absorbé par la révélation, la soupesait dans sa pensée avec une telle intensité d'attention que, bien que la comtesse eût cessé de parler, il garda le silence.

— Eh bien ! demanda-t-elle avec une certaine vivacité, après l'avoir observé d'un œil scrutateur et agacé peut-être par cet examen, vous ne vous enquérez pas du nom, de la qualité, du domicile des dépositaires de la *Boîte à Perrette* ?

— J'attends, chère comtesse, répondit Cagliostro à l'interpellation, que vous me donniez ce détail dont l'importance n'a pu vous échapper, car sans lui tous les autres seraient inutiles.

— Vous n'êtes pas difficile, dit-elle ironiquement. Vous

n'aimez pas à deviner, paraît-il. Ne faudrait-il pas aussi vous mettre la clef en main ?

— Je n'en demande pas tant, répliqua Cagliostro en souriant de cette mauvaise humeur si féminine, je me charge de la clef. Mais encore faut-il savoir s'il n'y a pas à la chercher, ou peut être la serrure.

— Vous comprenez que dans une association dont le mystère fait la force, le secret joue un grand rôle. Nul ne sait au juste, même parmi les intimes, les initiés, les chefs mêmes de la secte, quel est le dépositaire réel du trésor. Il y en a trois de désignés, lesquels réunis en triumvirat décident de tout ce qui touche aux finances et aux affaires temporelles de la société. Eux seuls pourraient dire, et ne le disent pas, où gîte la précieuse cassette, au fond de quel caveau, derrière quelles portes de fer, sous la protection de quels secrets mécaniques terribles elle abrite son inviolable contenu.

— *Diavolo!* murmura Cagliostro.

— Il est cependant à présumer, d'après ce que m'a dit M^e Doittot, qui répondait à mes questions avec d'autant plus d'empressement qu'il ne pouvait les attribuer qu'à une curiosité romanesque, qu'en cherchant du côté d'un des légataires nommés au procès Magninville, dont je vous ai parlé, on risquerait de rencontrer juste et de ne pas s'égarer sur une fausse piste. Mais après tout, ce ne sont là que des présomptions.

— Dites toujours; les présomptions sont le chemin de la vérité.

— La famille soupçonnée d'être en ce moment dépositaire de la *Boîte à Perrette* se compose du marquis et de la marquise de Nancre d'Urfé, portant ce dernier nom par substitution du dernier titulaire, Joseph-Marie, mar-

quis d'Urfé, lieutenant général du Limousin, mort le 13 octobre 1724; et de leur fils unique, le chevalier d'Urfé, jeune homme à peine âgé de vingt ans et fraîchement sorti de l'académie.

Le marquis est un personnage d'esprit et d'humeur assez fantasques, singulier, comme on disait autrefois, original, comme on dit aujourd'hui, excentrique, selon l'argot anglo-français en vogue parmi nos jeunes écervelés. Il vit le plus souvent dans sa terre de La Bâtie, non loin de Montbrison, en Forez, lisant, écrivant, priant dans sa tour, les pieds sur son lévrier favori, car il va sans dire qu'il est dévot, mais à la façon janséniste, quand il ne chasse pas dans ses bois, ou ne pêche pas dans ses étangs.

La marquise, jadis jolie, et même galante, dit-on, aujourd'hui fanée, ennuyée, blasée, ne vit que le moins qu'elle peut auprès de son mari et préfère au séjour du manoir des bords du Lignon, malgré la tendre réputation de ce ruisseau pastoral, son hôtel de la rue de Verneuil, où elle passe en études et en recherches de visionnaire, de chimériste qu'elle est, pierre philosophale, eau de la fontaine de Jouvence, art de la transmutation, le temps qu'elle n'emploie pas à solliciter ses procès.

C'est par cette étrange, mais après tout spirituelle et généreuse personne qu'il faudra établir nos relations. C'est sur elle qu'un enchanteur comme vous aura le plus de prise. Mais il faudra agir toutefois avec circonspection et ménagement, car, vous le devinez bien, une telle femme est très-entourée, très-courtisée par tout ce qui passe d'aventuriers à Paris; et elle a aussi le droit d'être méfiante, ayant été fortement exploitée par un effonté qui a un peu gâté le métier, Casanova.

— *Canaglia!* murmura Cagliostro, en fronçant le sourcil à la pensée de ce précurseur compromettant.

— La marquise, acheva madame de la Motte, est en ce moment à Paris avec son fils, et le gouverneur de ce dernier, un ancien officier, chevalier de Saint-Louis, commandeur de Saint-Lazare, qu'on nomme le commandeur de Malivoire.

— Est-ce tout? demanda Cagliostro.

— C'est tout, poursuivit la comtesse, et ne trouvez-vous pas que ce soit assez, au moins pour une première information? Il me semble que j'ai assez bien tiré parti de ma dernière audience à maître Doittot. Je le ferai causer encore, dût-il m'en coûter quelque chose, car on n'entretient pas la flamme sans l'attiser un peu... Et maintenant, excusez-moi de vous avoir retenu si longtemps.

— Hé quoi! vous songeriez déjà à me quitter, belle comtesse?

— Il doit y avoir près de deux heures que je suis là, dit la comtesse en consultant du regard la pendule.

— Elle s'est arrêtée, dit le madrigalesque Cagliostro, au moment où vous êtes entrée.

— C'est bien gracieux à elle, mais le jour baisse, je vous laisse à vos devoirs de famille; j'ai aussi les miens. N'oubliez pas ce que je vous ai dit. Nous n'aurons pas toujours autant de temps à perdre en paroles; si je me suis un peu oubliée aujourd'hui, je le regrette moins en songeant qu'il est des conversations qui sont des actions. Il faut qu'un acte sorte de chacune des paroles de notre entretien. Il faut que nous trouvions le moyen de nous rapprocher de ce trésor qui est le nôtre; car destiné à soutenir des révoltés, des persécutés, qui n'en font plus guère grand'chose, il revient de droit à des révoltés, à des persé-

cutés qui s'en serviront de façon à étonner le monde...

Sur ce dernier mot la comtesse se levait pour prendre congé, quand un bruit de pas se fit entendre du côté de la porte communiquant par un petit couloir en arcades avec le salon.

Ce bruit n'avait rien de commun avec un autre, pareil à celui de la respiration entrecoupée et du sourd piétinement d'une personne aux aguets qui, plusieurs fois, avait inquiété l'oreille méfiante de Cagliostro et lui avait fait tourner vers la porte par où la comtesse était entrée un regard impatient.

Le bruit de pas entendu était celui de la survenue d'un valet qui, après avoir gratté doucement à la porte du couloir, l'ouvrit sur le *fiat* accordé à sa muette requête par la voix du maître, prononçant un énergique :

— *Intrate!*

Le valet de garde dans l'antichambre qui précédait le salon venait demander l'introduction au nom de trois personnages qui avaient écrit leurs noms sur un feuillet détaché par l'un d'eux de ses tablettes, que leur ambassadeur en livrée présenta respectueusement à Cagliostro sur son plateau de vermeil.

A la vue de ce papier, des noms qui y étaient inscrits, des signes cabalistiques qui accompagnaient ces noms, Cagliostro eut un haut-le-corps et son visage pâissant s'altéra d'une expression d'inquiétude et de colère qui n'échappa point à la comtesse.

— Il m'est permis d'être curieuse, dit-elle, pour le bon motif. Puis-je vous demander quels sont ces solliciteurs dont la venue semble vous être importune ?

Pour toute réponse, Cagliostro tendit le papier à la jolie questionneuse.

Elle y lut ces trois noms : le *baron Otto de Knigge*, le *professeur Conrad Bæde*, le *marquis de Costanza*.

— Qu'ont dit ces messieurs? demanda Cagliostro au valet.

— Comme je leur objectais que monsieur le comte pouvait être sorti, que j'allais m'enquérir tout d'abord de sa présence, l'un d'eux m'a répondu avec arrogance :

— Votre maître est toujours chez lui pour nous. Nous insistons pour le voir. S'il était tenté d'éluder notre visite, transmettez-lui de notre part ce simple mot : *Macbenath*. Il n'est pas de porte qu'il n'ouvre.

— En effet, dit Cagliostro. Introduisez ces messieurs.

Et se tournant vers la comtesse, le valet de chambre ayant disparu pour exécuter cet ordre :

— *Macbenath* est le mot de passe des héritiers privilégiés d'Adhoniram. On ne fait pas attendre, en effet, des frères d'un tel rang.

— Que peuvent vous vouloir ces rébarbatifs personnages? demanda madame de la Motte intriguée.

— Si vous tenez à le savoir, répondit Cagliostro en accordant l'autorisation évidemment sollicitée par cette question, passez dans ce cabinet noir et laissez-en la porte entr'ouverte derrière cette tapisserie que je vais rabattre.

La comtesse avait à peine disparu dans la coulisse où Spalatro avait failli se pendre, que les trois visiteurs firent leur entrée sur les pas du valet introducteur, qui se retira aussitôt.

LE GRAND COPHTE

Le conciliabule du café Valois, vers lequel nous avons vu se diriger les trois personnages mystérieux dont nous savons maintenant les noms, avait rapidement abouti à une résolution décisive.

Quelque nouvelle injonction du pouvoir occulte dont ils étaient les envoyés avait-elle aiguillonné la délibération ?

Nous l'ignorons. Toujours est-il qu'ils avaient jugé les circonstances graves, l'occasion urgente, puisqu'ils s'étaient décidés à intervenir immédiatement pour rappeler à l'ordre le principal agent de cette religion nouvelle de l'illumineisme dont Cagliostro semblait prendre trop à la lettre, par ambition et par orgueil, l'évangile émancipateur.

De tels secrets ne comportaient pas l'indiscrétion. De telles associations, en lutte sourde avec toutes les puissances, ne pouvaient vivre dans l'ombre où elles s'agitaient que par la force d'une organisation combinée de façon à ce qu'une fois engrené, nul ne pût s'échapper de

l'engrenage. Toutes avaient à leur tête une tyrannie implacable, placée par l'abnégation de leurs membres au-dessus de tout contrôle et de toute responsabilité. Quiconque cherchait à rompre les mailles de ce filet parfois étouffant compromettait la solidité du tout et était sacrifié sans merci à la haine et à la peur, à l'esprit de conservation et de vengeance, qui exigent des répressions impitoyables et exemplaires. Rien n'était au fond plus intolérant que ces hétérodoxes, plus facile à alarmer que ces gens qui bravaient tout, plus absolu que ces destructeurs de dogmes, plus despotique que ces apôtres de l'affranchissement de l'humanité.

La visite des trois envoyés du Conseil des Dix de la secte, des trois observateurs de cette inquisition pire que la vénitienne, allait en fournir une nouvelle preuve, et Cagliostro allait faire à ses dépens l'expérience de cette vérité que celui qui sème le vent recueille la tempête, qu'on ne déchaîne pas plus en vain les forces aveugles de l'humanité que celles de la nature, et que dans les royaumes comme la sienne, on n'est le maître en apparence qu'à la condition d'obéir en réalité.

Le baron Otto de Knigge, à la mâchoire lupine, à la tête de reître, le docteur Cornelius Bœde, à la colossale stature, à la face de ruminant, le petit marquis de Costanza-Rio-Seco, au sautellement de chimpanzé, à la voix sifflotante de sansonnet, s'avancèrent du même pas vers leur hôte, déboutonnèrent sans mot dire, les deux premiers leurs redingotes à brandebourgs, le dernier sa houpelande fourrée et découvrirent à la fois leur poitrine traversée d'une écharpe de satin noir en sautoir, de l'épaule gauche à la hanche droite, chargée au bout d'un petit poignard à manche d'or.

C'était la marque distinctive donnée par Salomon aux neuf maîtres privilégiés, vengeurs du meurtre d'Adhonoram, et dépositaires du triangle sacré.

Les trois membres du conseil suprême de la ligue occulte dont l'ancien professeur de droit canon à l'université d'Ingoldstœdt, Weischaupf, était le grand-maître, complétèrent cette présentation muette, en échangeant tour à tour avec Cagliostro les signes sacramentels de reconnaissance et de ralliement particuliers aux membres de ce conseil, dits Aréopagites.

Les pouvoirs et qualités ainsi vérifiés par la muette adhésion de Cagliostro, sur son invitation toujours silencieuse et formulée d'un simple geste, les trois aréopagites s'assirent sur les fauteuils que ce geste leur désignait.

— Frère, déclara aussitôt le baron de Knigge, qui, en raison de ses allures militaires et de la rudesse impérative de son organe, était en général chargé d'ouvrir le feu dans les expéditions délicates, tandis que la pétulante mais évidente faiblesse du petit marquis de Costanza le désignait pour les affaires d'arrière-garde et la flèche du Parthe, nous venons, en vertu des pouvoirs que vous ne contestez point, vous donner le premier des trois avertissements ou monitoires prescrits par les statuts de notre ordre à l'égard de tout frère qui s'écarte de la règle et paraît tendre vers la mauvaise voie.

— Parlez, je vous écoute, répondit Cagliostro avec une dignité froide qui ne fut pas sans déconcerter quelque peu son accusateur; car, pour répondre à vos griefs, il faut que je les connaisse.

— Soit, répliqua le baron de Knigge, quoique vous ne les ignoriez pas plus que nous et que je constate à regret que cette attitude d'un coupable qui nie sa faute ne soit

pas celle d'un repentant qui la réparera. Sachez donc que le Convent suprême et le révérendissime grand-maitre qui vous parle par ma bouche...

A cette sorte d'évocation d'un personnage aussi redouté que vénéré, les trois envoyés se levèrent d'un même jet, comme poussés par un ressort commun et portèrent avec componction uniformément la main au front et aux lèvres.

Cagliostro ne sourcilla point et s'abstint du salut sacramentel.

— ... Vous accusent, reprit le baron dont l'irritation rendit la voix plus rauque encore, de détourner au profit de votre influence et de votre ambition personnelles les moyens et les ressources que vous n'avez reçus que dans l'intérêt commun. Votre correspondance avec le grand-maitre et le conseil se ressent depuis quelque temps, d'une façon que le respect des formes dissimule mal, de ces velléités d'indépendance, je ne veux pas dire d'usurpation.

Cagliostro haussa légèrement les épaules.

— Vos lettres sont plus rares, plus brèves et parfois d'une vivacité à peine contenue. Les loges que vous avez fondées à Mittau, à Strasbourg, à Lyon, à Bordeaux, semblent s'inspirer de ce fâcheux esprit. Le grand-maitre ne sent plus comme autrefois, dans sa main, les rênes de la direction. Son autorité semble se relâcher à mesure que la vôtre se resserre et s'étend. Il résulte des rapports de nos affiliés que vous tendez à modifier l'organisation des ventes établies par vous, à changer les rites, les mots d'ordre, à faire converger les fils de cette organisation nouvelle vers un pouvoir nouveau que vous personnifieriez avec le titre de *grand Cophte*, emprunté aux traditions

de cette maçonnerie égyptienne, dont vous mêlez à tort les pratiques à nos observances. Quelles explications avez-vous à fournir sur ces divers chefs d'accusation ?

— Aucune, déclara fièrement Cagliostro. Je dédaigne de me défendre contre de si puériles inculpations, que je ne saurais attribuer qu'à une jalousie plus acharnée qu'éclairée. Les faits parlent pour moi.

— Ils parlent contre vous à notre avis. Les renseignements que nous avons pris, les scènes dont nous avons été témoins, votre attitude si éloignée de l'humilité ne font que confirmer cette appréciation...

— Qui n'a pour moi, déclara Cagliostro, que la valeur d'une opinion particulière et prévenue.

— De telles réponses ne peuvent qu'aggraver vos torts. Prenez garde aux conséquences.

— Je ne les crains pas.

— Mon devoir m'oblige, en présence d'un si coupable défi, à vous déclarer en état de suspicion.

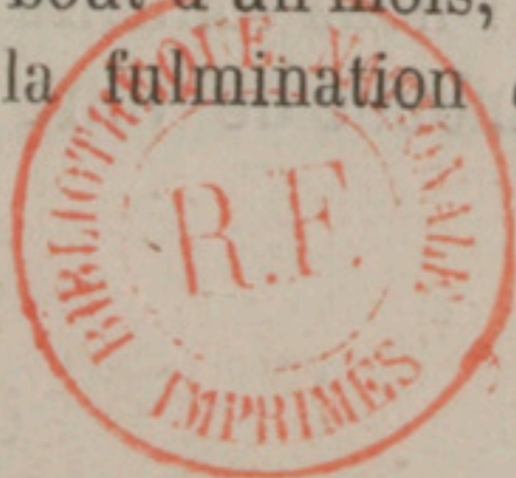
— Je dois à mon tour vous rappeler que le premier effet de cette déclaration est le retrait, jusqu'à nouvel ordre, des subsides de l'association, intervint le professeur Cornelius Bøede.

— Je m'en passerai, riposta Cagliostro.

— Il importe de vous faire souvenir, dit à son tour, de sa voix nasillarde, le marquis de Costanza, que si, dans les huit jours, vous n'êtes point venu à résipiscence, vous serez déclaré en état de rébellion.

— Ce qui entraînerait l'interdit, observa Bøede.

— Enfin, nous sommes tenus par nos instructions, reprit le baron de Knigge, de vous dire que si vous persistiez dans cette rébellion, au bout d'un mois, vous encourriez le dernier anathème, la *fulmination ex cathedra*,



prononcée en convent solennel, et seriez mis au ban de l'association, comme dûment atteint et convaincu de trahison.

— Or, il n'est qu'une peine contre les traîtres, continua Bœde d'une voix caverneuse.

— La mort! glapit le marquis de Costanza.

— Je me hâte, déclara le baron de Knigge, de faire succéder des paroles de conciliation et d'apaisement à ces paroles d'admonition et de commination, et notre pénible mission remplie, d'exprimer le vœu de n'avoir à vous revoir que pour vous absoudre et vous féliciter, et l'espoir que tel sera le but de notre prochaine démarche auprès de vous. Nous nous ferons une joie de reconnaître alors des services que n'obscurciront plus vos fautes et de vous relever de cette déchéance de subsides qui peut vous être désagréable.

— Elle m'est indifférente. Je n'en ai pas besoin, répondit Cagliostro avec une superbe tranquillité.

Ce philosophique mépris de la fortune acheva de stupéfier le baron. Il fit un sursaut d'étonnement sur son siège.

— Vous êtes donc bien riche? grommela-t-il avec un mélange d'admiration et de crainte.

— J'ai appris l'art de le devenir, dit simplement Cagliostro.

— Sur quoi donc comptez-vous?

— Sur les grands que j'ai étonnés, sur les malades que j'ai guéris, sur la force de la popularité, sur l'appui de l'opinion que je ne dois qu'à moi seul.

— Et dont seul vous voulez profiter?

— Peut-être... si vous m'y obligez.

— Insensé! nous connaissons donc le secret de vos espérances, le mobile de votre rébellion. Mais vous vous

leurrez d'une vaine chimère, vous vous nourrissez de songes. Enorgueilli de vos succès, enivré de votre popularité, vous comptez, dites-vous, sur ceux que vous avez étonnés, sur ceux que vous avez guéris. Mais ignorez-vous que rien n'est exigeant comme la surprise, que rien n'est passager comme la reconnaissance ? Ignorez-vous que compter sur l'admiration, c'est compter sur le vent, que bâtir sur la popularité, c'est bâtir sur le sable ? Ignorez-vous que ce qu'a fait l'opinion, elle peut le défaire, qu'il est aussi facile de crever l'outre des engouements populaires que de la gonfler ; que, dans ce pays-ci surtout, on est d'autant plus près de la roche Tarpéienne qu'on est plus près du Capitole ? Qui peut savoir l'effet que produirait sur les loges dévouées, sur le public enthousiaste, telle histoire substituée au roman, telle réalité substituée à la fiction ?

— Par exemple ?

— Par exemple, le récit authentique des aventures d'un certain Giuseppe Balsamo, connu aussi sous le nom de marquis Pellegrini, de comte du Phénix *et cætera, et cætera*, et de ses divers séjours à Rome, à Naples, à Malte, au Caire, à Londres, à Saint-Pétersbourg et même à Paris ?

Le baron Otto de Knigge brûlait ses vaisseaux. Mais il ne s'attendait pas aux représailles que lui réservait un adversaire toujours prêt à la riposte, et poussé à bout par la blessure de ces allusions malignes aux mystères de son passé. Loin de s'étonner ou de s'indigner de cette botte déloyale autant qu'imprévue, Cagliostro, tireur plein de ressources, riposta avec une verve et une insolence qui témoignaient que cette escrime perfide n'avait pas non plus pour lui de secrets.

— Pour blâmer, s'écria-t-il, il faut être irréprochable ; pour attaquer, il faut pouvoir au besoin se défendre ; pour

donner le ridicule, il ne faut pas être ridicule soi-même ; pour manier l'ironie, il faut avoir bu de bonne heure les vins d'Italie ou de France, avoir été élevé comme un oiseau et non comme un ours, au soleil et non dans un antre. Peut-être que le Giuseppe Balsamo auquel vous venez de faire allusion, baron de Knigge, garderait les rieurs de son côté en racontant à son tour, avec le sel qu'il pourrait y ajouter et dans le style bouffon qu'elle comporte, l'odyssée d'un certain Karl Müller, de Dresde, qui pourrait bien être le même qu'un Ottfried Walbach, de Munich, lequel ressemble fort à...

— On vous fait grâce du reste, comte de Cagliostro, interrompit le baron de Knigge, qui ne s'attendait pas à rencontrer un adversaire aussi ferré sur son dossier, et qui aimait mieux en demeurer à cet échantillon de son savoir-faire, à ce témoignage de sa souplesse et de vigueur sur le terrain où il l'avait imprudemment attiré.

Mais comme il arrive souvent aux gens de ce caractère qui, aimant à railler ne supportent pas la raillerie, et tombent facilement, sur une riposte un peu rude, de l'ironie à la violence, le baron chercha à se dédommager par un succès dans le genre tragique de son échec dans le genre plaisant.

— La conversation, conclut-il, ne saurait se continuer plus longtemps sur ce ton. Je me bornerai à vous rappeler que si vos collègues du grand conseil devenaient jamais, ce qu'au destin ne plaise, vos adversaires ou plutôt vos juges, ils trouveraient d'autres moyens que des pamphlets pour vous réduire à l'obéissance. Ils préféreraient sans doute la ressource des actes à celle des paroles. N'oubliez pas que vous appartenez tout entier à l'association qui vous a fait ce que vous êtes, et qu'elle a prise en vous

non-seulement sur l'adepte, mais sur l'homme, le mari, le père...

Cornelius Bœde, qui s'était aperçu que ce dernier mot atteignait, au défaut de sa cuirasse, l'impassibilité dont Cagliostro se targuait et l'avait fait tressaillir, jugea opportun de préciser et d'enfoncer l'arme dans la blessure.

— Le conseil pourrait juger, dit-il, nécessaire de prendre contre vous, en cas d'impénitence finale, certaines garanties; et il est tel otage de votre fidélité dont la conquête lui paraîtrait assez avantageuse pour qu'il se la ménageât à tout prix...

— Cette fois, c'en est trop, s'écria Cagliostro en se levant brusquement. Des personnalités d'abord, des menaces ensuite, chez moi! Vous avez abusé, messieurs, de mon hospitalité. Remplissant auprès de moi une mission que ma déférence vous a laissé épuiser, vous étiez inviolables. Vous avez cessé de l'être en sortant les premiers, et sans provocation de ma part, car je n'ai fait que me défendre, des bornes de la modération qui vous assurait ce privilège.

En même temps, Cagliostro, saisissant sur son bureau la baguette d'ébène au marteau d'acier, frappa sur le gong placé à sa portée un coup dont la retentissante vibration fit tressaillir ses trois visiteurs.

Le petit marquis de Costanza, effaré par ce signal étrange, ne put résister à la secousse et se réfugia tremblant derrière un rideau à demi abaissé.

Knigge et Bœde, l'un par habitude, l'autre par ignorance du danger, faisaient meilleure contenance. Ils n'étaient pas, toutefois, sans appréhension.

Un valet parut portant un flambeau.

— Messieurs, déclara Cagliostro, notre conférence est terminée, je ne vous retiens plus.

Et se tournant vers le valet :

— Reconduisez ces messieurs, ordonna-t-il d'un ton bref.

Et il se rassit dans son fauteuil, suivant d'un œil dédaigneux, dans leur assez piteuse retraite, les trois visiteurs ébahis de ce brusque congé.

A peine la porte refermée sur eux, la comtesse de la Motte s'élança hors de sa cachette.

— Bien rugi, lion ! s'écria-t-elle en enveloppant Cagliostro de son plus gracieux sourire de congratulation. Mais il faut veiller aux suites. Peut-être avez-vous été un peu vif.

— *Basta !* répondit Cagliostro. Je ne les crains pas. Il en est autrement d'eux maintenant. Ils ont voulu savoir à qui ils avaient affaire et jusqu'où ils pouvaient oser. Ils le savent maintenant. Qui s'y frotte s'y pique. Je suis sûr que c'est là leur réflexion. Au fond, ils ne sont rien moins que sûrs de leur personnage. Weischaup est un homme coulé à ce point que Bœde cherche déjà sourdement à le remplacer.

— Ce qui est plus facile que de remplacer Cagliostro.

— Merci, comtesse. Knigge n'est redoutable que pour qui ne sait pas son histoire. Moi, je la sais, ce qui rend inutile de savoir la mienne. Le Costanza n'est qu'un roquet qui aboie, mais ne mord pas.

— Et les subsides ?

— Ils m'ont privé de ma subvention, heureux de trouver ce prétexte pour ne pas m'avouer que leur caisse est vide. Je le savais.

— Et leurs menaces ?

— Il n'en est qu'une qui me touche. Mais je veillerai.

— Ils semblaient, avec leur mot d'otage, faire allusion à votre fille.

— Tant pis pour eux ; car moi je puis pardonner ou mépriser une attaque personnelle. Mais qui touche à ma fille en meurt.

Cagliostro prononça ces mots avec une telle expression d'énergie que la comtesse n'insista point.

— A bientôt, dit-elle. Je vous ai vu à l'épreuve. Vous n'y perdez pas, et je ne regrette point notre alliance.

— Moi, je m'en félicite, puisqu'elle me permet...

— Assez, pas de madrigaux. Un homme comme vous ne doit pas être fade. Mais souvenez-vous du mot de Catherine de Médicis, une femme trop méconnue, à son fils Henri III, le lendemain de la mort de Guise.

— Quel est ce mot, divine comtesse ?

— C'est bien coupé, mon fils ; mais il faut coudre. Vous avez la guerre. N'oubliez pas que l'argent est le nerf de la guerre.

— J'y songerai ; surtout si vous m'y faites songer.

— Comptez-y. Encore adieu, ou plutôt...

— *Al riveder, adoratissima*, conclut galamment Cagliostro, en répondant par un salut de respectueuse familiarité au signe de gracieux congé sur lequel disparut la comtesse, son Egérie

Le lendemain de cette journée, si féconde en événements, destinés eux-mêmes à en engendrer tant d'autres, le comte de Cagliostro rentra chez lui assez tard pour juger inopportun de déranger sa femme et sa fille qui, déjà, sans doute, goûtaient le repos, et renonça au plaisir d'embrasser cette dernière.

Il se retira dans son cabinet éclairé par le lustre qui suspendait à la rosace du plafond ses girandoles étincelantes et ses cristaux multicolores, s'assit devant son bureau où vacillait la lumière amortie d'une de ces lampes de cuivre à boisseaux de verre opaque appelées *quinquets*, du nom de l'inventeur.

Cagliostro se mit à dépouiller sa volumineuse correspondance du jour, ouvrant une lettre et expédiant aussitôt sa réponse, afin d'éviter toute confusion. Il travaillait déjà depuis quelque temps, et les plis décachetés d'un côté, les plis prêts pour le scel de l'autre, s'accumulaient devant lui, quand une lettre l'arrêta plus longtemps que les autres, et provoqua en lui des réflexions qui l'absorbèrent bientôt.

Ces réflexions portaient évidemment sur ce mystérieux malentendu qui depuis quelque temps troublait toutes ses relations ; sur cette usurpation occulte d'une volonté rivale de la sienne qui contrariait ses desseins et tendait à entraîner son existence du côté opposé à celui vers lequel il la dirigeait. Il y avait là quelque chose d'inconcevable, d'incroyable, d'inouï. Si Cagliostro n'eût été sûr de lui, il eût pu croire que, sous l'empire de je ne sais quelle influence jalouse et hostile, il se faisait opposition à lui-même et défaisait à son insu, la nuit, son ouvrage du jour. Mais cette dualité n'existait pas ; ce n'est qu'à une autre personne que lui-même que Cagliostro devait attribuer, sans pouvoir deviner son nom ni comprendre son but, cette intervention indirecte dans ses affaires, cet espionnage de ses actions, cette violation de sa correspondance.

Tout cela était encore surtout agaçant, mais pouvait devenir dangereux ; et c'est en cédant à une colère plus

raisonnée que spontanée, plus affectée que ressentie, dans un but d'intimidation plus encore que de châtiment, que Cagliostro avait rendu Spalatro responsable de ces méfaits qu'il n'avait peut-être pas commis, et l'avait ainsi excité par le plus efficace de tous les aiguillons, celui de la peur, à s'épargner en trouvant le vrai coupable, les désagréables hasards de ce rôle de bouc expiatoire.

Pour aider, à son insu, Spalatro dans ses investigations, Cagliostro, qui n'était plus en humeur de dormir, surexcité par la curiosité inquiète que lui inspirait la pensée de cet ennemi intime, domestique, dont il constatait depuis quelque temps l'immixtion dans ses affaires, résolut de faire le guet lui-même et d'essayer de prendre en flagrant délit, s'il se représentait, le fureteur, nocturne sans doute, de ses papiers.

Toute la maison était couchée, et en passant dans ses appartements particuliers il avait congédié les laquais de service, qui bâillaient dans son antichambre, en maître lassé et impatient de goûter lui-même les douceurs du sommeil.

Cagliostro commença par assurer sa base d'opérations, c'est-à-dire par se livrer, crainte de surprise, à une minutieuse investigation des lieux. Son cabinet avait un double accès, une double issue. Une porte latérale y débouchait à l'entrée du couloir qui conduisait à son grand salon de réception et de représentation. Dans le fond s'ouvrait, au besoin, à deux battants, une porte recouverte d'une portière en tapisserie des Gobelins. Cette porte, condamnée, quand l'hôte du cabinet désirait le huis clos, par un ressort secret adapté à la serrure et qui rendait, selon la pression qu'il recevait, la clef impuissante ou inutile, donnait dans une salle d'attente au-delà de la-

quelle se développait l'enfilade des appartements particuliers.

Cagliostro poussa le verrou intérieur de la porte donnant sur son salon, et se dirigeant vers la porte donnant sur les appartements, mit le ressort au cran d'arrêt. Il pressentait que le visiteur mystérieux contre lequel il prenait cette précaution possédait un moyen de la déjouer ; mais il voulait en avoir la preuve jusqu'à l'évidence.

Dans le cabinet noir attenant à l'asile, qu'il avait cru si longtemps inviolable, de ses méditations, à la coulisse de son théâtre, il n'y avait guère, en fait de meubles, en face de la lanterne qui éclairait le réduit, qu'une immense armoire surmontée d'oiseaux empaillés et d'instruments de physique, dont les vastes flancs, voilés à mi corps par des vantaux grillés recouverts de rideaux de soie verte, recélaient une partie de son arsenal d'opérations fantasmagoriques, y compris un squelette d'homme revêtu d'un suaire blanc brodé de serpents noirs et de têtes de gorgones rouges qui le couvrait tout entier.

Cagliostro ouvrit l'armoire, mais n'y jeta qu'un coup d'œil rapide, ne pouvant supposer la Mort complice du maraudeur dont il recherchait les traces, ni supposer celui-ci capable, quel qu'il fût, d'oser chercher un refuge sous les voiles glacés derrière lesquels son image dérobaît sa sinistre nudité. Un tel contact lui paraissait de nature à faire reculer d'horreur le voleur même le plus audacieux, le plus dégagé d'une vulgaire superstition.

Cette perquisition accomplie, Cagliostro avisa dans un coin de son cabinet, à gauche de la porte, un immense écran japonais, de la hauteur d'une psyché, dont le cadre de laque étalait un rideau de six pieds sur le taffetas blanc duquel le pinceau d'un artiste ivre d'opium avait

fait s'épanouir les fleurs les plus étranges, grimacer les animaux les plus monstrueux de la flore et de la faune fantastiques.

Les deux pieds de l'écran étaient formés par les griffes, onglées d'or, de deux dragons ailés. Entre eux s'étendait une sorte de treillis en filigrane doré, à lambrequins et à houppes de soie cramoisie, qui pendillaient sur le tapis.

Un homme pouvait se cacher à l'aise, debout, à l'abri de ce paravent.

Cagliostro s'affûta dans la pénombre derrière l'écran, dans le taffetas duquel il avait pratiqué une ouverture imperceptible, mais qui lui permettait de tout voir, et il attendit.

Minuit venait de frapper mélancoliquement ses douze coups sur le timbre de l'horloge des Minimes de la place Royale, et la cloche de l'église Saint-Paul, paroisse de la Bastille, venait de les répéter dans le lointain, sentinelle du temps répondant à une autre sentinelle.

La nuit était chaude et orageuse. Des nuages gris, parfois frangés de l'or fugitif d'un éclair, moutonnaient au ciel dont l'azur s'était assombri, comme font les vagues de la mer, quand la tempête bout dans ses profondeurs, illuminant leurs crêtes d'une écume phosphorescente.

Par une fenêtre entr'ouverte, battant contre les épais rideaux, arrivaient dans la pièce des bouffées d'un air tiède, chargé des parfums plus âcres des fleurs agitées; et au sussurrement des feuillages frémissants se mêlait, dans le jardin, le bruit d'ailes des oiseaux effarouchés voletant vers l'abri.

Cette inquiétude des choses, à l'approche des perturbations atmosphériques, gagne facilement les personnes, et Cagliostro, troublé par d'irrésistibles tressaillements, sen-

tait courir dans ses veines le feu d'une sorte de fébrilité.

Soudain, un léger bruit glissant sur le tapis, derrière la porte auprès de laquelle il avait établi son embuscade, attira son attention en révélant l'approche de l'ennemi.

Ce bruit d'un pas ailé, scandé par le froufrou d'un vêtement traînant, s'arrêta. La serrure, tâtée d'un doigt discret, guidé par un œil sagace, ne fit pas longue résistance. Presque du premier coup, le ressort secret, interrogé, deviné, maîtrisé, recula et livra le passage qu'il avait pour but d'intercepter. La porte céda doucement, et poussée avec précaution, demeura entr'ouverte.

Cagliostro ne reconnut pas impunément la mystérieuse visiteuse dont la figure pâle, aux cheveux d'or auréolés par le reflet de la lampe qu'elle tenait à la main, venait d'apparaître dans l'entre-bâillement de la porte.

On jugera de sa surprise, de sa curiosité, de sa terreur, quand on saura qu'il venait de découvrir dans cette indiscreète, dans cette curieuse au pied furtif, au doigt si facilement victorieux du ressort secret, à la tête de vierge du Francia, avec son teint de cire, ses boucles dorées, ses yeux noyés dans la langueur d'une sorte d'extase, ses lèvres agitées par le souffle intérieur, qui ? sa fille adorée, Rosalba elle-même !

C'était donc elle, à n'en plus douter, qui, chaque nuit, sa lampe à la main, obéissant peut-être à cette fatalité magnétique, plus forte que toute volonté, par laquelle sont entraînés vers le but d'attraction les pas de la somnambule, venait s'asseoir devant son bureau et butiner dans ses papiers !

Rosalba, les yeux mi-clos, comme offusqués, effarouchés par la profusion imprévue de lumière qui rayonnait dans

ce cabinet qu'elle avait cru trouver plongé dans l'ombre, sembla hésiter un moment.

Mais bientôt, dominant cette répugnance instinctive, elle marcha du pas à la fois incertain et résolu de l'hallucination vers le bureau paternel. Elle posa sa lampe sur la table d'ébène recouverte de velours rouge, chargée de papiers, devant laquelle Cagliostro écrivait.

La jeune fille s'assit dans le grand fauteuil qui faisait face à la table, secoua sa tête comme pour chasser le bourdonnement d'une pensée importune ; enfin, avec l'adorable expression de lassitude de la voyante qui vient de traverser en imagination les steppes idéales du rêve, elle s'accouda sur le rebord de la table, dont l'ébène faisait ressortir la blancheur de son bras, cerclé au poignet d'un serpent d'or, et que la large manche de sa robe, en retombant, avait dévoilé.

Rosalba portait ce vêtement de cachemire blanc, brodé de fleurages d'azur et d'or, échancré au corsage, serré à la taille par une ceinture de soie bleue à glands d'or, qu'elle affectionnait et qu'elle ne quittait guère dans l'intérieur.

Elle savait peut-être (les anges mêmes ont leur coquetterie) combien la forme orientale de cette robe couleur de neige, brodée de la couleur du ciel, s'harmonisait bien avec son séraphique visage.

L'effet de ce costume d'une simplicité et d'une élégance paradisiaques était encore rehaussé par quelques détails caractéristiques : le ruban de velours bleu semé d'étoiles de diamant, qui retenait sur son front ses cheveux, pareil, moins son étincelante broderie, à la bande ou *benda* que portaient les jeunes filles florentines, et que Dante vit à Béatrix quand il la rencontra pour la première fois à

Sainte-Marie-des-Fleurs ; l'épingle au croissant en brillants destinée à fixer sur le derrière de sa tête la torsade emperlée nouant les tresses blondes qui débordaient sa nuque ; la guimpe de gaze rattachée au col par une agrafe de saphir, sous laquelle palpait d'émotion son sein virginal.

Cagliostro, immobile, muet, dévorait des yeux, derrière son observatoire, cette apparition charmante, tout entier à un ravissement fait de la double admiration de l'artiste et du père.

A ce moment surgit de l'ombre, sur le seuil de la porte du cabinet noir, un personnage bien différent ; un homme maigre, dégingandé, à la tête de fantoche, à la démarche simiesque.

C'était Spalatro, dont la face glabre s'était éclairée de la joie maligne d'une découverte vengeresse de son innocence. Ses petits yeux pétillaient sous leurs fauves sourcils ; un rictus sarcastique dilatait l'accent circonflexe de ses lèvres et découvrait ses dents aiguës. D'un geste de Pantalon calomnié, il désignait au maître la vraie coupable, celle dont il avait failli expier tragiquement la faute.

Son impatience, augmentée par la rancune de cette station terrifiante qu'il avait dû faire, courbé en deux sous les bras décharnés du squelette, recouvert des plis de son suaire, dans cette armoire du cabinet noir où son maître ne l'avait pas deviné, provoquait le signal d'une intervention et menaçait même de le devancer.

Mais Cagliostro n'était pas d'humeur à voir interrompre l'épreuve si intéressante qui commençait pour lui, ni à permettre que le contact d'une telle main souillât la pureté de sa fille et la réveillât de sa contemplation.

Bien loin de faire le signe invoqué, il montra à Spalatro une tête contractée par une telle expression de colère et de menace, que Spalatro, médusé, ne put que s'incliner et se retirer à reculons d'un pas flageolant; et le tapis amortit à ce point le bruit de cette évolution rétrograde qu'il put disparaître par la porte entre-bâillée, sans que Rosalba, absorbée par le rêve, détournât même la tête.

Cagliostro, délivré de l'appréhension que cet incident avait fait naître en lui, essuya doucement son front où perlait une sueur d'angoisse et respira enfin. Il allait pouvoir seul voir ce que Rosalba allait faire, seul entendre les paroles qu'elle allait peut-être prononcer.

Celle-ci, s'arrachant par un brusque sursaut à sa contemplation, comme si elle eût reculé devant quelque image effrayante, releva la tête, et sa main se porta d'un mouvement machinal vers une des lettres ouvertes ou pliées en deux qui couvraient le bureau; missives reçues par son père, réponses grossoyées par lui.

Elle lut successivement plusieurs des unes et des autres, mais elle ne toucha à aucune de celles qui étaient encore fermées, et sa curiosité, dont la hardiesse avait ses scrupules et comme sa pudeur, respecta sans hésitation le fragile obstacle des cachets. Elle ne rompit aucun sceau.

La disculpation de Spalatro était donc loin d'être complète, comme il paraissait s'en flatter, avec son air de victoire. Plus que jamais, au contraire, il demeurerait suspect, puisque, Cagliostro le constatait, sa fille, dont l'innocence n'était pas compromise par la fantaisie, peut-être inconsciente, à laquelle elle cédait en ce moment, ne lisait que les lettres ouvertes, et laissait tout cachet intact. Or, plus d'une fois il avait pu se convaincre, à certaines traces, que

son courrier avait subi l'affront d'une perquisition autrement expérimentée que celle de Rosalba.

Cagliostro, dont l'admirable talent de dessinateur et de calligraphe avait commencé la réputation, les envieux disaient même la fortune, n'ignorait aucun des moyens frauduleux, aucune des pratiques subtiles en usage au cabinet noir ; il savait comment procédaient, sous Louis XV, les agents de M. Jeannelle, pour lui permettre de porter chaque matin au roi l'extrait de la poste, c'est-à-dire le butin souvent scandaleux de la violation clandestine des correspondances signalées par quelque intérêt politique ou privé à une indiscretion qui ne laissait pas de vestiges.

La vapeur d'un gobelet d'eau chaude décollait sans laceration les lettres fermées d'un pain à cacheter ; une combinaison de mercure et d'argent fournissait un amalgame très-malléable, capable de durcir rapidement, de conserver nettes les arrêtes d'une empreinte et de servir de sceau pour rétablir les armes d'un cachet à la cire fondu et ouvert. Cette tradition de l'odieux privilège de la raison d'État n'était pas tombée en désuétude, même sous Louis XVI.

Spalatro, scribe consommé, contrefacteur habile quoique quelquefois malheureux, ainsi qu'en témoignait sa mésaventure de Viterbe, n'était pas à l'abri du soupçon ; ce n'était peut-être pas assez, Cagliostro en convenait en lui-même, de la terreur qu'il inspirait à un tel serviteur, pour le rendre digne de sa confiance, ni de la reconnaissance qu'il affichait envers celui auquel il devait la vie pour le rendre incorruptible.

Nous connaissons plus tard les résultats de la vigilance implacable qu'un homme, auquel le secret était si néces-

saire et qui avait tant d'intérêt à sauvegarder le mystère dont il s'enveloppait, se promit, dès cette nuit-là, de déployer sur les moindres faits et gestes de son secrétaire.

Cagliostro, tout en faisant les réflexions que nous venons de résumer et qui présageaient pour Spalatro une réhabilitation plus disputée qu'il ne le pensait, continuait de suivre d'un œil anxieux les moindres mouvements de sa fille.

Celle-ci, avec la mélancolique langueur de l'obsession à laquelle elle obéissait, continuait son inspection des papiers paternels.

La curiosité qui la poussait et sous l'aiguillon de laquelle elle avait, dans ses promenades nocturnes au sanctuaire profane où elle était maintenant assise, affronté tant de hasards, triomphé de tant de scrupules, n'avait rien de frivole ni d'hostile. Elle était sérieuse et attristée.

Cagliostro la voyait parcourir chaque lettre, s'initiant peu à peu au mystère de ses relations, de ses moyens, de son but, touchant un à un les fils de ce réseau d'affiliation qu'il avait étendu sur toute l'Europe. Les sentiments contradictoires que provoquait tour à tour en elle l'intelligence de cette œuvre dont les détails lui échappaient, mais dont elle devinait la sinistre et formidable grandeur, se peignaient sur son visage en traits expressifs.

Parfois son œil brillait d'une admiration naïve à la pensée des liens sacrés et chers qui l'attachaient à l'auteur de ce plan grandiose de transformation, à l'apôtre de cette religion nouvelle de l'humanité, au chef de cette armée de déshérités, aux masses profondes, s'avancant dans la nuit vers la lumière, et, en attendant le lever de l'aube réparatrice, de l'aube vengeresse, recevant dans les ateliers symboliques le mot d'ordre des maîtres, revêtus du

tablier de travail, armés du marteau destiné à démolir l'ancien monde, de la truelle destinée à cimenter le nouveau.

Parfois aussi, à la pensée de cette vaste conspiration de révolte contre le plan du Grand Architecte de l'Univers, de cette idolâtrie de l'Humanité et de la Nature, de cette guerre déclarée à toutes les anciennes fois, Rosalba, élevée chrétiennement par ce père païen, envoyée par lui au catéchisme comme la fille de Diderot y avait été envoyée par son père, se sentait atterrée.

Elle secouait la tête comme pour échapper à l'enivrement coupable de cette œuvre d'orgueil, héritière de la malédiction qui foudroya et renversa de l'échelle qu'ils avaient dressée contre le ciel les anges rebelles.

Son pâle visage, sur lequel les reflets de la lampe posée à côté d'elle faisaient passer comme de chaudes rougeurs, son sourcil froncé, sa main crispée sur ces papiers qu'elle froissait malgré elle, son pied frémissant frappant le tapis dans sa mule de velours bleu : tous ces signes attestaient la lutte des sentiments qui s'agitaient en elle.

Soudain, comme saisie d'une inspiration irrésistible, elle étendit la main vers l'écritoire de bronze, trempa dans l'encre une plume de cygne placée à sa portée, prit une feuille blanche de ce papier vergé à vignettes dorées, qui servait à son père, timbré au coin de l'équerre emblématique. Mais, dès qu'elle eut tracé le premier mot, la plume surchargée d'encre vomit sur le papier une goutte noire. Cette tache parut de mauvais augure à Rosalba qui jeta la plume, agacée, et déchira en mille morceaux le papier souillé.

A ce moment, l'orage, qui s'annonçait depuis quelques instants par des grondements sourds et de lumineux zig-

zags électriques, dont les rideaux amortissaient le trait, éclata avec violence. La nue sombre et opaque qui planait sur Paris, éteignant les étoiles et couvrant la lune elle-même de son gigantesque boisseau, creva à grand bruit, déchirée par une retentissante explosion. Les nuages qui l'entouraient s'entre-choquèrent comme d'immenses cymbales au cuivre étincelant. Un vent de rafale enfla les rideaux de sa brusque poussée, à travers la croisée entr'ouverte. De larges gouttes d'eau chaude jaillirent sur le sol et l'odeur de la terre et des herbes mouillées monta vers la fenêtre mêlée à ces sulfureuses exhalaisons, que dégage l'atmosphère saturée d'électricité.

Au premier éclair aperçu, au premier coup de foudre distinct, Rosalba avait tressailli. Une sorte de frissonnement avait agité la délicate machine de son corps, frêle prison d'une âme forte, qui, secouant ses nerfs impressionnables, comme l'oiseau secoue les fils de sa cage, semblait vouloir rompre sa captivité.

Une nouvelle détonation, plus énergique que les précédentes, précipita la crise inévitable, et au bruit des carreaux grinçants dans leurs châssis de plomb, Rosalba tomba à genoux, cachant dans ses deux mains son visage baigné de larmes.

Elle tira de sa poche, où elle reposait dans un étui de maroquin, une médaille d'or représentant l'effigie de la Madone de Lorette, portant dans ses bras le divin *bambino*. Elle la baisa avec componction, puis, elle la plaça sur la table, autel improvisé, dont cette image sacrée effaçait l'impureté. Alors, tirant de son sein une petite croix d'ébène au crucifix d'ivoire, suspendue à son cou, elle embrassa les pieds du Rédempteur du monde avec un superbe élan de mystique adoration. Elle replaça ensuite,

ce double acte de foi accompli, la médaille de la Madone dans sa poche et le crucifix dans le chaste abri de son corsage.

Enfin, avec l'humilité dévotieuse d'une novice, elle attira à elle le rosaire suspendu à son côté et caché dans les plis de sa robe ondoyante. Et les paroles sacrées du *Pater* et de l'*Ave* murmurées à voix basse, troublèrent seules le silence du cabinet du novateur hérétique, transformé en chapelle par l'expiatoire piété de cet ange gardien, placé par la Providence à côté du démon tentateur.

Bientôt incapable de plier plus longtemps au joug de la prière récitée l'impatience de son cœur, cédant à l'inspiration attendrie qui débordait en elle, Rosalba abandonna le rosaire, et répandit, en effusions naïves, le secret de son âme aux pieds de ce Dieu bon, qui est aussi le Dieu jaloux et qui parle tour à tour à la terre infidèle, le langage de l'amour quand il sourit dans le soleil, le langage de la colère quand il menace dans le tonnerre.

Deux fois déjà, Cagliostro avait été au moment d'écartier brusquement l'écran qui le cachait et de se prosterner devant cette adorable enfant agenouillée, demandant au ciel le pardon de ces fautes qu'elle n'avait pas commises; la crainte d'effrayer Rosalba, le désir, plus fort que tout le reste, d'entendre ce qu'elle allait dire le retinrent dans son observatoire.

L'angélique enfant parlait encore à voix basse, indistincte, comme s'essayant et s'aguerrissant peu à peu à la liberté qu'elle osait prendre de s'entretenir avec Dieu. Une légitime terreur augmentait encore la timidité de cette confession ingénue, car l'orage était arrivé à son *maximum* d'intensité.

C'était un grondement permanent de tonnerre, une in-

cessante et éblouissante succession d'éclairs. A cette fulguration sans trêve répondait le clapotement régulier de la pluie fouettant les vitres.

De sorte que, bien que peu à peu Rosalba eût élevé la voix, son père ne put saisir que des lambeaux de cette adjuration qui devait demeurer confuse pour lui, la parole de sa fille ne lui arrivant que par intermittences, entrecoupée à tout instant par ces bruits du ciel que répercutaient les mille échos terrestres.

Il put plus d'une fois cependant distinguer son nom, et il comprit qu'il était souvent question de lui dans cette oraison filiale que nous pouvons, nous, intégralement reproduire.

— O mon Dieu, suppliait Rosalba, pardonnez-moi la faute que je commets en épiant les secrets paternels. Vous savez quel est le sentiment qui me guide. Vous connaissez le vœu qui me lie et que je confirme à vos pieds... Il faut que je sache tout pour tout empêcher... Il faut que je trouve le moyen de ramener à vous, à son insu, un cher égaré. Il faut que je l'avertisse, comme vous m'avez avertie, que je le dégoûte de ces succès qui vous offensent, que je le détache de cette fausse gloire qui est un crime à vos yeux. Y parviendrai-je avant que l'heure de la clémence soit passée, avant que celle du châtement soit venue? Je l'espère, avec votre grâce et par le bénéfice des prières qui, dans ce but, chaque jour montent vers vous. Accordez-moi donc, mon Dieu, votre protection dans cette lutte si inégale que j'ai entreprise. Et s'il vous faut une victime, si votre colère, trop longtemps bravée par ces mystères impies, ne peut être satisfaite qu'au prix d'un sacrifice expiatoire, que cette victime, ce soit moi; que ce sacrifice soit celui de ma vie. Épargnez mon père, Seigneur,

et frappez-moi ; et que je sois perdue pourvu que mon père soit sauvé. Je bénirai mon souverain juge et j'adorerai son arrêt.

Alors un dernier regret contrariant cette résignation sublime, le regret de la patrie absente, Rosalba, autre fille de Jephté, fit entendre, douce et triste comme un soupir, cette plainte suprême de la victime vouée au sacrifice et qui, avant de s'abandonner héroïquement au couteau, jette un regard encore humain sur tout ce qu'il lui faudra quitter.

— Et pourtant, comme la vie eût été belle pour ma mère et pour moi, dans la douceur de l'air natal, parfumé par l'oranger ! O blanche Palerme, assise au bord de la mer au milieu de cet amphithéâtre de collines dorées qui descend jusqu'aux flots par un double promontoire, te reverrai-je jamais ! Verrai-je encore , assise sur les bancs de gazon du jardin de la Flora, la lune sicilienne, à l'argent immaculé, se lever comme une aube nocturne au-dessus du cap Zaferano ? O Porta-Nuova ! passerai-je encore devant les quatre statues colossales de princes mauresques qui décorent ton arc de triomphe ? O fontaine de la place du Prétoire, ne boirai-je plus de ton eau ? O clocher du Dôme, n'entendrai-je plus le carillon joyeux de tes cloches sonnante minuit ? Et vous, *cara avola* (1) Balsamo, *cara zia* (2) Capitummino, mère et sœur de mon père, ne vous embrasserai-je plus ? Ah ! comme nous pourrions encore être heureux si mon père le voulait ! Ah ! si vous le vouliez, mon père !

Cagliostro fut remué jusqu'au fond de l'âme par ce cri échappé à la douleur et à l'affection. Bien que résolu à

(1) Aïeule. (2) Tante.

assister jusqu'au bout à cette scène étrange et à n'en pas brusquer le dénouement, il ne put entendre impunément cet appel d'une fille adorée qui va aux entrailles. Il fut au moment de s'élançer, et l'effort qu'il fit pour se contenir produisit comme un léger frémissement.

Si léger qu'il fût, ce bruit avait été entendu.

Rosalba s'était si vivement redressée, comme sous une secousse électrique, que sa chevelure dénouée répandit sur ses épaules des flots de nattes et de boucles dorées. Elle porta la main à son cœur palpitant, et les yeux brillants à travers le voile des larmes de cette ardente lucidité de la voyante en extase, qui perce les ténèbres du passé, du présent, de l'avenir, elle murmura d'une voix haletante :

— Il me semble que mon père est ici...

Elle interrogea rapidement de l'œil le cabinet où elle se trouvait et d'un seul de ses regards de flamme embrassa les moindres détails de son mobilier, de sa décoration.

— Je le sens, je le vois, s'écria-t-elle. J'en suis sûre, il est là!

De son doigt tremblant de la fièvre divinatrice, elle désigna sans hésitation le coin de la pièce où se tenait son père.

Et elle se dirigea vers l'écran d'un pas résolu.

Cagliostro n'avait pas attendu d'être surpris dans sa retraite.

D'un brusque élan, il avait repoussé l'obstacle et il se précipitait vers sa fille les bras ouverts.

La commotion éprouvée par Rosalba à la subite apparition de son père, caché pour la surprendre, fut telle qu'elle ne put se jeter dans ces bras qu'on lui tendait; elle s'y laissa tomber défaillante, et y demeura bientôt

pâmée, privée, par l'excès même de l'émotion, de tout sentiment.

Cagliostro, éperdu à la vue de sa fille inanimée, la porta dans un fauteuil, lui fit respirer des sels, avaler, non sans peine, car ses dents, serrées par le spasme, se refusaient à toute ingurgitation, quelques gouttes de son élixir si souvent victorieux; tous les moyens employés par lui avec la double passion de l'affection et du repentir, car il se reprochait jusqu'au désespoir ce saisissement dont il était cause, échouèrent devant cette opiniâtre syncope.

Alors, fou de douleur et de crainte, l'exaltation décuplant ses forces, il prit Rosalba dans ses bras, la souleva comme une plume et, chargé de ce précieux fardeau, il s'élança à travers l'enfilade d'appartements qui succédait au salon.

L'orage aussi passager que violent avait cessé; la lune brillait de nouveau dans l'éther apaisé; et c'est guidé par ce rayonnement encore blafard qu'il parvint sans encombre à la porte d'une chambre tendue de bleu, auprès d'un lit vide devant lequel une femme en vêtements de nuit se tordait les bras avec désespoir.

Cette femme se retourna au bruit de son entrée, montrant un pâle visage, encadré de cheveux noirs épais, baigné de larmes, contracté par la douleur.

C'était Serafina Feliciani, comtesse de Cagliostro.

Elle se jeta sur sa fille comme sur une proie, d'un bond de lionne, et la couvrit de baisers qui ne la ranimèrent pas.

— Maladetto! s'écria-t-elle en montrant le poing à son mari. Vous l'avez tuée dans quelque-une de vos expériences diaboliques.

— Ce n'est rien, répondit-il avec une fermeté douce. Elle reprendra ses sens dans un instant. Rassurez-vous; là où le père a échoué la mère réussira. Je reviendrai tout à l'heure avec une potion calmante qui lui procurera le sommeil dont elle a besoin.

Et Cagliostro reprit pensif, le front courbé, le chemin de son cabinet.

LA PROPHÉTESSE

L'indisposition de Rosalba, résultat de l'ébranlement nerveux provoqué dans une fine et délicate organisation, par la double secousse de cette nuit d'orage où, au bruit de la foudre, elle avait été surprise par son père lui-même en flagrant délit d'indiscrétion, assise devant son bureau et lisant ses lettres, avait cédé rapidement aux soins dont la malade avait été entourée.

La découverte de cette faute n'avait altéré en rien les relations du père et de la fille. L'un et l'autre semblaient avoir oublié leur dramatique rencontre. Rosalba qui d'abord, à la vue de son père, lors de la première des nombreuses visites qu'il avait faites à sa chambre de malade, s'était caché le front dans ses mains avec une sorte de pudeur douloureuse, avait bientôt repris sa confiance dans le pouvoir un peu tyrannique qu'elle exerçait sur Cagliostro, et les caresses, les câlineries, les présents lui avaient bientôt attesté qu'elle n'avait rien perdu de sa domination sur un père qui l'idolâtrait.

Il semblait même que ce qui eût pu refroidir leurs rapports les eût avivés. Ce n'était pas un pardon que Cagliostro apportait à sa fille, comme elle le craignait, quand il l'embrassa le lendemain de la scène que nous avons racontée, c'est l'hommage d'une naïve admiration, d'une tendre gratitude. Bien loin de s'offusquer de la curiosité qui avait poussé sa fille à franchir le seuil du sanctuaire défendu, Cagliostro y voyait un symptôme des plus favorables pour les desseins qu'il nourrissait.

Bien qu'il soupçonnât depuis longtemps les prodigieuses ressources de cette organisation exquise, et qu'il eût rarement rencontré un sujet mieux doué des apparences de la plus riche aptitude magnétique et somnambulique, il s'était fait jusque-là un scrupule de profiter de ces dispositions, de soumettre sa fille aux fatigues et aux émotions de la *double vue*.

Mais cette répugnance avait cédé devant les témoignages manifestes d'une irrésistible vocation que sa fille lui avait donnés à son insu.

N'était-elle pas le *medium* par excellence, la *voyante* idéale, cette jeune fille qui, attirée par le mystère, venait la nuit, sa lampe de vierge sage à la main, chercher à s'initier aux secrets paternels, qui triomphait, d'un doigt infailible, de l'obstacle des ressorts les plus compliqués, qui, en proie au débordement de l'effusion mystique, l'œil plongé tour à tour dans le passé ou dans l'avenir, offrait si bien l'image des prophétesses, agenouillées sous la puissance du Dieu qui soulève leur poitrine de son souffle inspirateur; qui enfin avait deviné la présence de son père avec cette lucidité des sensibilités électrisées pour laquelle tout est transparent, pour laquelle il n'est ni cachette, ni masque, ni voile?

Par une singulière bonne fortune, au moment même où il se trouvait obligé de restaurer son prestige, et de jeter à la face de ses détracteurs le défi de nouveaux miracles, sa fille, sa propre fille, aspirait à lui servir d'instrument dans ses communications avec les puissances occultes, et s'offrait naïvement à l'initiation.

Sans rechercher davantage le mobile de cette curiosité dont il avait eu la preuve, sans approfondir la question de savoir s'il n'y avait pas quelque contradiction entre cette impatience d'entrer dans les arcanes du monde inconnu dont il avait la clef, cette ambition d'être associée à ses triomphes qu'il supposait à sa fille, et ces répugnances, ces pudeurs, ces pardons demandés à Dieu d'une témérité coupable, ces mélancoliques regrets de la patrie absente, de la vie tranquille et cachée exprimés dans l'oraison ardente dont il n'avait pu saisir que quelques mots entrecoupés, Cagliostro s'arrêta à l'hypothèse la plus flatteuse, se fixa au parti qui lui convenait le mieux.

Une fille si bien disposée par les dons naturels, par le génie instinctif, n'avait besoin que de peu de leçons pour devenir entre ses mains un instrument de gloire et de fortune, et l'éducation nécessaire pour mettre Rosalba en état de paraître devant son public et de l'étonner comme il ne l'avait jamais été, pouvait se faire en quelques jours. Il n'y avait pas de temps à perdre et Cagliostro n'en perdit pas.

L'orgueil du père aiguillonnait en lui le zèle du maître, et il ne pouvait s'empêcher d'admirer le premier, avant de l'exposer à l'admiration des autres, cette élève prodigieusement douée, qui laissait si loin derrière elle, comme aptitude magnétique, comme faculté divinatoire, toutes les *pupilles*, toutes les *colombes* — suivant les noms

dont il appelait ses innocentes coopératrices dans ses séances d'évocation et de magie, — auxquelles il avait eu recours jusque-là.

Les explications qui précèdent étaient nécessaires pour faire comprendre par suite de quel revirement Cagliostro fut conduit à la pensée de produire en public, sur le théâtre de ses prestiges, sa propre fille qu'il avait jusque-là confinée dans l'ombre jalouse du gynécée, et à utiliser, dans l'intérêt de son art et de son ambition, ces forces mystérieuses, ces aptitudes géniales qu'il avait laissées jusque-là à l'état brut et latent.

Nous aurons besoin de moins de détails pour comprendre la docilité à se prêter à ses expériences, la ferveur d'adepte manifestées par Rosalba, puisque nous connaissons le sublime secret de sa passion subite pour les artifices auxquels son père devait sa réputation et sa fortune, puisque nous savons que bien loin de se porter à l'initiation avec une vocation sincère, elle s'y traînait par la force d'un héroïque sacrifice, acceptant de paraître complice afin de pouvoir mieux être victime et de partager cette gloire impie qu'elle réprouvait pour mieux la réparer, pour mieux l'expier.

Ce contraste entre les dispositions apparentes de sa fille et ses aspirations réelles, entre le but secret auquel elle s'était consacrée et les moyens qu'elle subissait pour y parvenir, cette rébellion préméditée, cachée sous sa docilité, cette sublime trahison préparée contre l'œuvre démoniaque qu'elle affectait de servir, dans l'intérêt d'un angélique dessein, cette déception décisive et, elle le pensait, salutaire, réservée aux espérances qu'elle feignait d'encourager, Cagliostro ne les soupçonnait même pas.

Il voyait, dupe de son propre prestige, une avance là où il y avait un piège, une illuminée crédule là où il n'y avait qu'une mystique passionnée, non pour sa gloire profane, mais pour son salut moral. Il croyait avoir dans sa fille une adepte qui se dévoue, il n'apercevait pas la victime qui s'immole.

S'il eût vécu un peu moins en public, un peu plus dans son intérieur ; s'il eût été moins préoccupé de ses succès, un peu plus de ses devoirs ; s'il eût veillé d'aussi près sur son bonheur que sur sa réputation, Cagliostro n'eût pas eu de telles illusions. Il eût peut-être vu germer dans le cœur de sa fille, sous l'inspiration d'une affection ardente, d'une religion exaltée, une ambition si différente de la sienne qu'il en eût été effrayé. Il eût tremblé, après avoir fait de sa femme la dupe de sa gloire, de voir sa fille en devenir la martyre.

Mais il était de ces acteurs amoureux du théâtre, insatiables de l'applaudissement, qui ne peuvent souffrir la coulisse. La perpétuelle nostalgie du public le faisait bâiller dès la première heure passée par hasard à son foyer. Il lui fallait pour vivre l'air de la place et le bruit de la foule.

Après avoir été l'héroïne de son roman, la compagne de son odyssée, la fée de ces fêtes fameuses où il remplissait le rôle de Génie ; après avoir pris place en face de lui, pour faire les honneurs de ce souper d'ombres illustres, évoquées par l'amphitryon, dont six des plus grands seigneurs de France, parmi lesquels un prince du sang, avaient été convives ; après avoir tenu la baguette de la grande-maitresse dans la cérémonie d'inauguration, au temple de la rue Verte, d'une loge de trente-six grandes dames qui avaient payé cent louis leur brevet d'initiales et

présidé ces frivoles et galants mystères qu'a calomniés, sans doute pour se venger d'avoir été laissée à la porte, la chronique scandaleuse du temps, Serafina Feliciani, comtesse de Cagliostro, sous l'influence d'un changement subit dont la cause était demeurée inconnue, était rentrée dans l'obscurité de la vie privée.

Elle avait renoncé au monde, à ses pompes, à ses œuvres, s'était confinée dans la disgrâce volontaire d'une retraite presque claustrale. Vêtue d'habits sombres comme ses pensées, elle avait pris le deuil d'une sorte de pénitence sévère ou d'incurable regret. Elle ne sortait plus que pour monter chez les pauvres du quartier, où sa réputation de charité n'avait pas nui à la popularité de son mari, ou pour aller aux offices de la chapelle des Minimes de la place Royale, dont le procureur, le Père Loth, prédicateur et directeur renommé, avait la conduite de sa conscience, donner l'exemple édifiant de la dévotion la plus exaltée.

On l'appelait la *Dame noire*.

La seule diversion qu'elle se permit dans sa pratique quotidienne de la prière et de l'aumône était le soin de l'éducation de sa fille, dont l'intelligence hardie, le caractère généreux, l'aptitude et les progrès dans l'étude de tous les arts consolait l'humiliation de l'épouse par l'orgueil de la mère.

Cette transformation avait coïncidé trop exactement avec la liaison intime nouée entre le comte de Cagliostro et la comtesse de la Motte-Valois, pour qu'il fût téméraire d'attribuer à cette liaison une influence directe sur le refroidissement des relations entre les deux époux, et la décadence de l'ancienne domination. La comtesse de Cagliostro avait subi avec dignité l'usurpation du pouvoir

qui avait détrôné le sien. Elle n'avait protesté que par le silence; et, dans l'intérêt de la paix domestique, par respect pour l'innocence de sa fille, elle avait poussé l'abnégation jusqu'au sacrifice de toute susceptibilité. Elle avait consenti à paraître dupe pour ne pas paraître victime, et elle recevait la comtesse comme une amie, afin de n'être pas obligée de la chasser comme une rivale.

L'égoïsme de Cagliostro, qui n'était tendre que comme père, et l'égoïsme de la comtesse de la Motte, trop ambitieuse pour abuser de ses droits et pour n'être pas plus coquette que jalouse, avaient récompensé par des égards et des hommages qui lui épargnaient toute apparence irritante l'attitude réservée, modeste, pacifique d'une femme chez qui l'épouse s'était immolée à la mère.

Aussi, malgré l'effort parfois pénible et la douleur cachée, madame de Cagliostro s'était félicitée d'avoir pu se réduire à ce dégoût résigné, à cette résistance passive, à ce muet reproche. Mais les desseins providentiels ne s'accroissent point toujours de ce qui arrange les intérêts humains. Le triomphe de madame de la Motte, l'ambition de Cagliostro, la résignation de sa femme avaient compté sans la clairvoyance précoce, sans la généreuse audace d'une jeune fille résolue à tous les sacrifices pour arracher son père à l'obsession dont il subissait le joug, pour réparer ses fautes au risque de contrarier ses desseins, et pour venger sa mère de l'affront d'une injuste disgrâce.

La lutte entre le bon et le mauvais génie de l'hôtel de la rue Saint-Claude ne tarda point à s'engager, nous allons voir à quelle occasion et dans quelles dramatiques circonstances.

Quelques jours après les scènes que nous avons racontées, le bruit se répandit dans l'aristocratique clientèle de

Cagliostro, que pour répondre du même coup aux bruits calomnieux répandus par ses ennemis, qui prétendaient qu'il avait vidé son sac, et à la confiante fidélité de ses amis, qui soutenaient inépuisables les ressources de son génie, il allait faire, devant un auditoire choisi, mais composé impartialement de sceptiques et de croyants, la preuve décisive de sa puissance évocatrice et divinatoire.

On devine l'émoi que produisit une telle nouvelle, tombant au beau milieu de cette curiosité et de cette badouderie parisiennes qui se précipitent sur les plus grossiers appâts, et qui ne verraient pas un homme occupé seulement à cracher par-dessus le pont et à faire des ronds dans l'eau sans s'attourer autour de lui.

L'empressement et l'engouement que trouve le spectacle le plus vulgaire, étaient autrement justifiés par l'annonce d'une séance de l'enchanteur à la mode, du sorcier favori des salons.

Aussi suffit-il du premier jour pour procurer à Cagliostro une liste de curieux d'élite à remplir dix fois son théâtre magique. Le moyen même qu'il avait pris pour écarter les fâcheux et éviter l'encombrement avait eu le résultat tout contraire. Il n'avait fait qu'attirer plus de prétendants, en vertu de ce phénomène qui fait qu'à Paris un spectacle est d'autant plus recherché qu'il est plus difficile d'y être admis et qu'il en coûte plus cher pour compter au nombre des privilégiés.

Cagliostro avait mis à cent livres le prix du billet d'entrée dans son sanctuaire, en affectant d'avance le produit de cette solennité aux œuvres philanthropiques qu'il entretenait au moyen de cette bourse des pauvres, de ce *Tesoro dei poveri*, où il versait avec ostentation toutes ses

recettes et qui figurait si avantageusement pour lui à toutes les cérémonies de son culte.

Beaucoup de gens qui auraient hésité sans cela, se déclarèrent décidés par ce prétexte de charité; les autres, qui n'auraient pas trouvé facilement cent livres pour remplir un devoir, n'y regardèrent pas pour se donner un de ces plaisirs par lesquels un homme est tiré de la foule et classé parmi les personnes du bel air; ce fut une émulation, une lutte, un assaut pour être des favorisés.

On se bouscula, on s'étouffa dans cette antichambre de l'hôtel de Savigny, où Spalatro, assisté de deux grands escogriffes de laquais, dont la livrée ne coûtait pas moins de vingt-cinq louis, avec ses parements et ses galons, avait établi son contrôle. Il refusa du monde, fut obligé de menacer les récalcitrants, qui en voulaient à toute force pour leur argent, d'invoquer l'intervention des hoquetons du guet qui lui prêtaient main forte. Et, dès le soir, les billets firent prime, la spéculation et même la contrefaçon s'étant emparées de l'affaire.

Dès le matin du jour fixé, l'hôtel de Cagliostro — car on n'appelait pas autrement, depuis qu'il était consacré par une si illustre résidence, l'ancien hôtel de Savigny — fut en rumeur et en liesse, comme un bâtiment en train de faire sa toilette de bal ou de combat.

Spalatro, rentré, au moins en apparence, dans les bonnes grâces de son maître et relevé de sa déchéance, montait et descendait les escaliers d'un air important et présidait au branle-bras général de la domesticité placée sous ses ordres, aiguillonnant le zèle des uns, gourmandant la paresse des autres, se multipliant, partout présent à la fois.

Le soir, dès neuf heures, l'hôtel était illuminé à *giorno*, et des cavaliers de maréchaussée, à ce requis, aux

frais de l'impétrant, faisaient faire place aux carrosses et les maintenaient en file dans la rue Saint-Claude, obstruée par une double haie de curieux qui débordait souvent sur la chaussée, au risque d'un accident. Il y a des gens qui s'exposent volontiers à se faire écraser pour se repaître, à défaut du spectacle, de la vue des spectateurs. L'écho de l'orchestre, les reflets du bal, les fumets du festin ont leur public d'amateurs en haillons, de gourmets en imagination, de *dilettanti* de la porte ou du soupirail.

Pendant que la façade s'épanouissait dans la lumière, que le bruit des chevaux et des roues remplissait la cour, que la foule grouillait aux abords, le derrière de l'hôtel, donnant sur les jardins, demeurait plongé dans la double tristesse de l'ombre et du silence.

La comtesse de Cagliostro, sans laquelle, jadis, il n'y avait pas de fête, s'était enfoncée, protestant maintenant par son absence contre la présence d'une rivale triomphante, dans une solitude plus farouche que jamais. Elle cousait pour ses pauvres, à la lueur de sa lampe de veille, n'interrompant sa tâche que pour lire dans son livre d'*Heures*, ouvert devant elle.

Rosalba n'était point à ses côtés. En proie durant toute l'après-midi à une agitation extraordinaire, elle avait prétexté une violente migraine pour se retirer dans sa chambre, et sa mère, après l'avoir baisée au front, l'avait laissée chercher, sous la garde de sa nourrice et duègne, la vieille Pellegrina, qui l'endormait d'habitude avec ses histoires, le repos dont elle pouvait avoir besoin.

Cagliostro, dans son cabinet, procédait aux derniers préparatifs de son entrée en scène, et tout en savourant d'avance la joie du triomphe, donnait devant une glace,

avec la coquetterie minutieuse de l'acteur, un coup d'œil satisfait à l'ensemble et aux détails de son costume de représentation.

Il était assez caractéristique pour mériter une description sommaire.

Il avait revêtu l'habit et arboré les insignes de sa dignité de Grand-Cophte, c'est-à-dire de chef et pontife suprême de cette franc-maçonnerie égyptienne qu'il avait fondée et qu'il propageait avec tant de succès.

C'était une robe de satin noir sur laquelle se détachaient, brodées en soie pourpre, des arabesques entremêlées de figures hiéroglyphiques.

Il était coiffé de la mitre hiératique blanche au cône tronqué en croissant. Un cercle de pierreries à rosace de saphirs fixait sur son front le nœud des bandelettes de toile d'argent qui encadraient son visage, retombant de chaque côté sur son épaule.

Sur sa poitrine étincelait le triangle symbolique suspendu à un cordon vert émeraude diapré d'étoiles de diamants, alternant avec des scarabées d'or.

A son côté pendait, attaché à une ceinture de soie rouge à glands d'or, le glaive au fourreau d'ivoire des chevaliers Rose-Croix du grade suprême.

Comme, après s'être suffisamment contemplé et même admiré, Cagliostro, qui consultait d'un œil impatient la pendule de la cheminée, venait de trahir par un geste le mécontentement d'une trop longue attente, la porte du couloir débouchant sur le salon s'ouvrit doucement et la sourde rumeur de l'assemblée voisine pénétra dans le cabinet en même temps que la personne qui venait d'y paraître.

C'était la comtesse de la Motte qui, bien qu'elle ne figu-

rât point sur le théâtre, avait, comme nous le savons, ses entrées dans la coulisse.

La comtesse s'était mise en frais et l'art savant de sa toilette méritait l'exclamation d'admiration galante par laquelle la salua Cagliostro.

Elle était coiffée d'une toque de satin blanc, ornée d'un large nœud de fanfreluches blanches d'où jaillissait, maintenue par une boucle de diamants, une aigrette d'or au milieu d'un bouquet de plumes blanches. Sa robe de gaze de soie à raies bleues et blanches, l'écharpe blanche lamée d'or qui flottait sur ses épaules, composaient un ensemble des plus gracieux, des plus aériens, digne d'Iris, messagère des dieux, ainsi que le lui avait déclaré madrigalement Cagliostro.

Mais le ramage ne répondait pas au plumage. Si le costume était gai, Iris était triste, et l'inquiétude qui troublait son visage, l'agacement qui faisait claquer l'éventail dans sa main crispée, ne tardèrent pas à se refléter en traits encore plus énergiques sur la figure basanée du grand-Cophte, quand il en connut la cause.

— Seule ! avait-il dit, après les premiers compliments, en voyant que la comtesse n'était pas suivie d'une personne qu'elle s'était chargée d'amener.

Il faut, pour se rendre compte de tout ce qu'il y avait d'anxiété, de déception, de reproche dans cette exclamation, savoir que Cagliostro, dans ses séances d'évocation, de divination, de prestige, ne pouvait opérer seul. Il avait besoin d'un auxiliaire, d'un néophyte, d'un *medium*, d'un *voyant* pouvant subir son ascendant et capable de répondre à ses questions.

C'étaient quelquefois de jeunes garçons, plus souvent des jeunes filles qui jouaient ce rôle. Compères innocents,

complices ingénus, qui croyaient voir, en effet, ce qu'ils disaient voir, et qui, dupes d'une sorte d'enivrement, répétaient, sans se douter qu'elles leur étaient suggérées, les réponses que leur dictait par la forme même de ses interrogations, le plus habile des souffleurs.

Le choix de ses intermédiaires avec le monde invisible, de ses interprètes auprès du public, était d'une très-haute conséquence pour le succès de l'opération qui y était attaché, et Cagliostro n'avait garde de le livrer au hasard. Il étudiait au contraire avec soin les organisations, les tempéraments, les caractères de ces néophytes, de ces *mediums*, au point de vue de leur malléabilité, de leur perméabilité magnétique. Il fallait que le fluide inspirateur jaillissant de ses yeux, de ses doigts, ne trouvât pas d'obstacles.

Parmi les jeunes filles que Cagliostro avait distinguées, propres à ce personnage d'initiées, et qu'il appelait, avec son grassement caressant, ses *innocentes*, ses *pupilles*, ses *colombes*, figurait la jeune et charmante nièce de madame de La Motte, Julie de La Tour, jolie Agnès de quinze ans, d'une sveltesse et d'une candeur vraiment séraphiques, qui réalisait à un degré exquis les conditions de son programme idéal.

Il lui fallait une pureté tout à fait virginale, des nerfs d'une impressionnabilité de sensitive, une imagination vive; enfin, autant que possible, une heureuse conjonction de nativité et des yeux couleur de lapis-lazuli.

Julie de La Tour avait tout cela et avait figuré avec honneur dans les séances d'évocation du palais Soubise, de l'hôtel de Strasbourg et d'autres sanctuaires favoris du thaumaturge.

Mais ce soir-là, Julie, subitement et gravement indis-

posée, se trouvait dans l'impossibilité absolue de venir. Et c'est cette mauvaise nouvelle, si imprévue, si contra-riante que madame de la Motte était venue annoncer à Cagliostro.

On devine le désappointement de Cagliostro. Il se rongeaît les poings, comme un *impresario* privé, au moment du lever du rideau, de son *étoile*.

La comtesse partageait cette mauvaise humeur.

— J'enrage d'autant plus, s'écria-t-elle, sans penser que bien loin de les diminuer elle allait redoubler les regrets de Cagliostro, que lorsque la surprise de ce fâcheux contre-temps est venue me glacer, j'accourais précisément pour vous donner les plus encourageants détails, pour vous dire que votre triomphe était assuré, et qu'à en juger par la composition de votre auditoire, jamais séance ne s'était ouverte sous de plus beaux auspices.

— Dites toujours, je puiserai peut-être dans vos renseignements quelque inspiration décisive.

— La plus belle salle que vous ayez jamais eue, tous ou presque tous adorateurs du divin Cagliostro, tous enthousiastes, avec quelques sceptiques, tout juste ce qu'il faut pour assaisonner le succès d'un grain de contradiction, pour faire valoir, minorité impuissante, l'adhésion du plus grand nombre.

— Quel dommage !

— La fleur des pois de la curiosité ! le dessus du panier de tout Paris ! et, parmi cette élite, deux personnes particulièrement remarquables, dont la conquête serait d'un prix extrême pour le succès de nos desseins communs... D'abord...

— D'abord ? répéta Cagliostro tristement alléché.

— D'abord la marquise d'Urfé elle-même accompagnée

de son fils, le chevalier Roger d'Urfé, et du commandeur de Malivoire, gouverneur de ce dernier. Ce que je vous ai dit de cette famille me dispense de vous expliquer de quelle conséquence...

— Ensuite? demanda Cagliostro vivement.

— Ensuite une jeune et jolie femme appelée par les uns la baronne Leguay d'Oliva, par les autres la baronne de Signy, et qui n'a peut-être droit ni à l'un ni à l'autre de ces deux noms. Mais cela importe peu. Ce qui est sans prix, ce qui peut nous devenir d'une utilité décisive pour le succès d'une affaire dont je vous entretiendrai plus à loisir quand sa conception sera arrivée à maturité, ce qui peut nous fournir dans le jeu que nous jouons le plus victorieux, le plus inespéré des atouts : c'est sa ressemblance prodigieuse, incontestable, étourdissante, à faire croire à la réalité, tant l'illusion est forte, avec... la plus haute personne du royaume après le roi.

— La reine?

— La reine elle-même qui pourrait se regarder dans cette belle ménechme comme dans un miroir. C'est à s'y méprendre. Même tête, même taille, même port, mêmes cheveux, mêmes yeux, tout enfin. Du reste, vous en jugerez.

— Et à qui devons-nous la connaissance de cette dame?

— A mon mari, qui a l'heur de ses bonnes grâces et s'est fait le chevalier de cette merveille, logée présentement dans un assez modeste appartement de l'hôtel de Lambesc, rue du Jour, derrière l'église Saint-Eustache. C'est lui qui l'est allée quérir et qui la ramènera en carrosse chez elle.

— En tout bien tout honneur s'entend, observa Cagliostro en souriant.

— Oh ! vous le savez, riposta la comtesse, je n'ai pas de préjugés. Il faut que tout le monde vive. Je suis d'ailleurs prête à pardonner beaucoup à M. de la Motte en faveur de sa trouvaille. Mais il est temps de prendre un parti. Un public mécontent ne valut jamais rien. L'heure approche où le vôtre pourrait trouver que vous le faites attendre. Que résolvez-vous ? Faut-il le congédier décemment en lui fixant un autre rendez-vous, sous prétexte d'une indisposition?...

— Y pensez-vous ? comtesse, Cagliostro malade ! On ne le croirait pas ; et si on le croyait ce serait encore pis pour un homme possesseur du secret de la panacée universelle.

— C'est juste. Alors rendre l'argent sous un prétexte honnête. Un homme comme vous doit n'en pas manquer. A quoi servirait d'être magicien, si on ne triomphait pas de ce qui n'embarrasse que les simples mortels ?

— Ne raillez pas, comtesse, il y va de notre avenir à tous deux ; jamais je n'ai joué plus importante partie. Le public est un chat qu'il ne faut pas prendre à rebrousse-poil. Rendre l'argent ne serait rien ; vous savez le cas que j'en fais. Ce qui est tout, ce devant quoi je recule, c'est ajourner l'occasion, qui ne revient pas ; c'est renoncer au succès, qui, certain le jour, devient douteux le lendemain. Il n'y a pas à badiner avec ces choses-là. Si je congédie mon monde, je ne le retrouverai plus. On dira que je recule, que je suis déconcerté, tout comme un autre, par le moindre accident, que mon pouvoir a des éclipses, mon génie des bornes. Ce qu'il y a de plus terrible, on rira. En France on se venge de ce qui déplaît en s'en moquant, et le ridicule y tue encore. Je n'aurais plus qu'à fermer boutique. Le même peuple qui m'applaudit si je lui tiens tête, me

lapidera si je me dérobe. C'est l'histoire de la bête féroce et du dompteur. La terrasser ou être dévoré. Il n'y a pas de milieu. Non, il faut que cette séance ait lieu ; coûte que coûte, il le faut.

— Ce n'est cependant pas moi, répliqua assez aigrement madame de la Motte, qui puis vous tirer d'affaire et remplacer ma nièce au pied levé. Je n'ai peut-être point d'ailleurs les qualités requises pour cela.

— Je conviens, acquiesça Cagliostro, que les rôles d'ingénue ne sont pas votre fait. Mais, j'y songe, une idée ! Nous sommes peut-être sauvés, s'écria-t-il en se frappant le front. Ah ! on a eu raison de le dire, les grandes pensées viennent du cœur. Mon cœur vient de m'en suggérer une dans laquelle j'ai la plus grande confiance.

— C'est bien le moins que vous ne doutiez pas de vous-même. Je ne demande qu'à partager votre espoir.

— Ma fille ! dit Cagliostro, combattu entre les derniers scrupules du père et l'impérieux égoïsme de l'impresario réduit à jouer son va-tout ; ma fille, comme vous le savez, est douée d'une aptitude si merveilleuse que, sans faire du tort à votre nièce, elle ne souffre pas de comparaison. Mais elle n'est pas encore suffisamment initiée, préparée, entraînée. J'hésitais donc à la produire en public. Cependant...

— Votre fille ! répéta madame de la Motte, non sans une nuance d'inquiétude et de dépit. Le coup est hasardé. Êtes-vous bien sûr?...

— De sa lucidité ? demanda Cagliostro qui ne devinait, parmi les objections que la comtesse dissimulait encore sous son silence, que la plus facile à réfuter.

— Non ; ce n'est point cela. Ce qui m'effrayerait à votre place, ce n'est pas la crainte que Rosalba ne fût point

assez lucide ; c'est la crainte qu'elle ne le fût trop. Cette enfant, vous le savez, est d'un caractère étrange. Elle ne semble point à nous.

— Rien ne l'arrêtera, j'espère, pour épargner à son père le plus mortel des affronts, surtout, belle comtesse, vous à qui nul ne résista jamais, si vous voulez vous charger de la décider.

— Soit, j'y cours. Au fait, l'heure presse, et il n'y a point à choisir, s'écria la comtesse qui sentait de quelle importance il était pour Cagliostro de ne point désertier le théâtre de sa lutte contre l'opinion, alors surtout qu'il s'ouvrait sur son propre défi.

Domptant une répugnance instinctive, des pressentiments inquiets, elle courut vers la chambre de Rosalba et gratta doucement à la porte.

A son grand étonnement, elle ne rencontra ni scrupules à dissiper, ni répugnances à vaincre.

Rosalba s'avança vers elle comme une personne qui, loin de s'étonner de sa mission, l'attendait.

— Mon enfant, dit la comtesse en l'embrassant, votre père a besoin de vous.

— Je suis prête, dit Rosalba. Je le sentais, je le savais; et, s'il ne m'eût appelée, je venais m'offrir.

La comtesse la regarda avec une admiration mêlée de crainte. Cette prescience, cette résolution avaient, en effet, de quoi la rassurer et l'inquiéter à la fois.

— Pellegrina, ordonna Rosalba en envoyant à sa nourrice un salut caressant, reste ici et veille en m'attendant. Si ma mère venait, tu lui dirais que mon père m'a fait demander et que je me suis rendue, comme c'était mon devoir, auprès de lui.

A ce nom de la comtesse de Cagliostro, madame de la

Motte fit un mouvement, comme si elle eût redouté, de ce côté, quelque obstacle.

— Oh ! rassurez-vous, madame, dit Rosalba, dont la comtesse ne se sentit plus disposée à nier la faculté divinatrice, après cette seconde preuve qu'elle venait de lui donner de sa pénétration, ma mère ne viendra pas me chercher. Elle ne quitte jamais ses appartements. Il y a entre le cabinet de mon père et elle comme une ligne de feu.

— Et vous la franchissez sans crainte ? demanda madame de la Motte.

— Oui, madame, répondit Rosalba à la comtesse qui, marchant devant elle, ne l'avait pas vue demander et obtenir par un signe de croix la grâce du courage qui fit affronter aux jeunes vierges martyres de bien autres dangers.

Un instant après la comtesse de la Motte et Rosalba paraissaient devant Cagliostro.

Celui-ci vint au-devant de sa fille et l'embrassa au front. Puis il remercia madame de la Motte d'avoir bien voulu lui servir d'ambassadrice.

— Vous ne me devez aucun remerciement, dit celle-ci, j'ai trouvé Rosalba, qui avait deviné votre appel, prête à le devancer en venant ici d'elle-même.

Cagliostro eut un mouvement d'orgueilleuse satisfaction.

— Je vous l'avais bien dit ; c'est un ange, murmura-t-il. Et prenant la main de Rosalba qu'il sentit déjà enfiévrée des ardeurs avant-courrières de l'inspiration :

— Ainsi, ma fille, dit-il, tu es prête à rendre à ton père le plus signalé des services, à sauver sa réputation et sa fortune, en lui servant à l'improviste d'auxiliaire et d'in-

terprète ? Douée de ce don merveilleux de la divination, de ce privilège de la seconde vue dont l'auteur de la nature entr'ouvre, pour quelques innocences privilégiées, les perspectives impénétrables aux yeux profanes, ne trembleras-tu point sur le trépied, ne seras-tu point intimidée par cet auditoire nombreux devant lequel tu vas paraître pour la première fois ? N'auras-tu point peur, en un mot ?

— Je n'ai peur de rien, répondit Rosalba, si ce n'est de ce que Dieu défend. Et il ordonne d'obéir à son père. Je vous obéirai.

— Sauras-tu voir dans le miroir magique, lire sur cette nappe d'eau enfermée dans le cristal, y distinguer les caractères que j'y ferai passer, les figures que j'y évoquerai ?

— Je le crois.

— Aussi modeste que résolue. Ce sont là les deux caractères de l'inspiration. Abandonnons-la au souffle révélateur ! s'écria Cagliostro enthousiasmé. Jamais maître comme moi n'a eu une élève comme elle !

Il embrassa encore Rosalba pâissante sous son étreinte et agitée d'une émotion qui faisait frémir, comme le feuillage à l'approche de la tempête, cette aérienne et poétique créature.

— Voilà, du reste, qui va te donner la force dont tu auras besoin. Bois ceci, mon enfant.

Cagliostro approcha des lèvres de sa fille un flacon d'or qu'il tira de sa poche, plein d'une essence qui exhala dans l'air un arôme subtil, et qui laissa sur la bouche de Rosalba, pareille à une rose pâlie, une trace empourprée comme celle d'un feu liquide.

— Maintenant, comtesse, je vous la confie un moment et vais m'assurer que tout est en ordre, que les prépara-

tifs sont achevés, et jeter un coup d'œil sur la salle. Il est toujours nécessaire de savoir à quel public on a affaire. Il y demeure toujours assez d'inconnu. Je vous rejoins à l'instant. Employez mon absence à encourager ma fille si elle en a encore besoin, et à disposer sa parure selon le rituel.

Et comme, à ce mot pontifical, la comtesse le regardait étonnée :

— Ne vous effrayez pas du mot, lui glissa Cagliostro à l'oreille ; et pour que ma fille paraisse à son avantage, ne prenez conseil que de votre goût. Jamais elle n'aura eu meilleure leçon de l'art d'être belle et d'ensorceler quiconque la regardera.

Là-dessus, il disparut, pour aller jeter sur son public le coup d'œil du général sur l'ennemi avant la bataille.

Les dispositions prises par Cagliostro témoignaient d'une rare ingéniosité, d'une expérience consommée, et, pour tout dire en un mot, de cet art de la mise en scène qu'il possédait au plus haut degré et dans lequel il était passé maître.

L'immense salle ou galerie, aux larges baies en arcades, qui lui servait de salon de réception et d'apparat, avait été disposée comme un théâtre et divisée en deux parties d'inégale étendue, dont la première était réservée aux acteurs, la seconde aux spectateurs.

Une estrade exhaussée à trois pieds du parquet, et à laquelle on accédait au besoin par un triple degré recouvert de tapis étalé devant elle, figurait la scène ; l'illusion à cet égard était complétée par un manteau d'arlequin en toile peinte qui lui servait de rideau, et, au signal donné à deux manouvriers, glissait sur le double câble latéral pour voiler la scène, ou remontait par l'action d'un con-

tre-poids pour s'enrouler sous la frise autour d'un long cylindre qui y était fixé.

Pour le moment, le rideau était baissé et offrait aux spectateurs, peints sur fond d'or, des signes cabalistiques et de fantastiques figures propres à travailler d'avance l'imagination du spectateur. La décoration de la salle, les dispositions prises pour en aviver ou en amortir au besoin l'éclairage, enfin l'orchestre (Cagliostro savait trop l'influence nerveuse et cérébrale d'une musique appropriée pour négliger ce moyen de communication et d'influence), concouraient au même but d'exaltation progressive et, pour employer un mot qui commençait à être à la mode par ce temps d'anglomanie, de clubs, de courses, de paris, d'usage de la bière et du thé, *d'entraînement* du public.

Il n'y avait pas devant la scène de rampe ornée des bougies traditionnelles ou des quinquets plus récents. Cagliostro prétendait avec raison que cette bande lumineuse émousse de ses reflets brutaux la portée du regard de l'acteur et éblouit le spectateur. Il n'aimait pas l'odeur du suif et de l'huile, disant qu'elles obturent et enfument l'esprit. Enfin il pensait que les robes de gaze blanche de ses adeptes couraient trop grand risque avec ces langues de flamme sans cesse en mouvement sous l'action de l'air, qui brûlent plus volontiers qu'elles n'éclairent et qui dardent sur la personne une désagréable menace de mort, sur la maison une désagréable menace d'incendie. Il voulait, disait-il, que son art fit songer au paradis et non à l'enfer.

Devant la scène, un pourtour ceint d'une balustrade isolait les musiciens de l'auditoire. L'orchestre de Cagliostro se composait de deux violons, de deux flûtes, d'une

contre-basse, d'un violoncelle, d'une harpe, d'un clavecin à soufflet ou orgue portatif, d'une grosse caisse, d'un tympanon et de deux cymbales. Chaque instrumentiste était assis sur un tabouret en face d'un pupitre armé de deux bougies brûlant sous un boisseau grillé.

La salle était éclairée par un lustre central chargé d'une double couronne de lampes et de bougies. Un mécanisme invisible permettait d'atténuer la lumière en remontant le lustre et en rabattant sur les bougies et les lampes un abat-jour de verre opalin qui ne laissait plus filtrer sur l'assemblée qu'un rayonnement lactescent.

L'immense pièce était drapée jusqu'au cintre de tentures blanches relevées, à la place de chaque fenêtre, d'arcades de velours noir nouées d'une rosace écarlate et crépinées d'or. Entre chaque arcade étaient posés alternativement sur un fût noir, un lampadaire dont l'urne vomissait des flammes bleuâtres et un pot-pourri ou brûle-parfums en porcelaine de Chine qui chargeait sans cesse l'atmosphère d'exhalaisons odoriférantes.

Des divans de velours noir régnaient tout autour de la salle et encadraient de nombreuses rangées de banquettes à dossier, en velours rouge, disposées de chaque côté, de façon à ménager une allée médiale et deux allées latérales, destinées à favoriser la circulation. Aucune de ces places n'était inoccupée; aucun de ces sièges n'était vide. Sur tous les visages on pouvait lire une attente passionnée, et sur quelques-uns même l'œil observateur de Cagliostro, collé au trou du rideau, put constater les traces de cette effervescence morale, de cette fermentation intérieure qu'il s'entendait si bien à provoquer.

Ses habitués ne changeaient guère; et il put, parmi

quelques figures nouvelles, reconnaître la plupart de ses fidèles.

Il y avait là tout le salon de la comtesse de la Motte : madame de Crozat, sa première protectrice lors de ses débuts précaires à Paris, après son mariage ; le marquis de Saisseval ; l'abbé de Cabres, conseiller au Parlement ; M. Rouillé d'Orfeuil, intendant de Champagne ; le comte d'Estaing, le receveur général D'Orcy ; le financier Lecouteulx de la Noraye ; le chevalier du Bruel, admirateur passionné, au point d'en être ridicule, de Cagliostro, et qui, chaque fois qu'il le rencontrait, faisait mine de baiser ses genoux pour le remercier de la vie qu'il prétendait lui devoir.

Cagliostro reconnut aussi successivement le fougueux conseiller au Parlement, Du Val d'Esprémesnil, aux yeux ardents, au visage exalté ; les avocats Bergasse et Thilorier, partisans de toutes les idées nouvelles, qui fréquentaient assidûment les loges franc-maçonniques, les séances de Mesmer, les réunions de la Société des amis des noirs, les leçons du physicien Charles, et enflammaient la jeunesse du barreau d'un feu de curiosité et d'émancipation, que les anciens parlementaires auraient dit séditieux. Le baron de Planta, écuyer du prince de Rohan, cardinal-archevêque de Strasbourg, représentait dans la salle une haute influence que les témoignages historiques les plus précis attestent avoir été constamment favorable à l'enchanteur philanthrope. Enfin, on ne pouvait pas ne pas remarquer un grand vieillard aux longs cheveux blancs, au teint rouge, à l'œil bleu, dont nous saurons bientôt le nom.

L'attention de Cagliostro devait être naturellement portée sur les groupes des spectateurs que lui avait signalés

madame de la Motte. Il put vérifier la véracité de son assertion en ce qui considérait la baronne d'Oliva ou de Signy, quand il la vit, assise entre le comte de la Motte son introducteur et M. Réteaux de Villette, ancien camarade du comte dans la gendarmerie, demeuré son ami, plus encore celui de sa femme.

Leur voisine, d'une fraîcheur un peu fanée, et dont l'attitude avait plus l'air du roman que celui de la majesté, n'en avait pas moins avec la reine Marie-Antoinette une ressemblance si extraordinaire que tout le monde en fut frappé et chuchotait autour d'elle.

Elle, qui fréquentait peu le grand monde, et qui tout en n'ignorant pas le parti qu'elle pouvait tirer de ses charmes, n'avait jamais songé à profiter pour sa fortune d'une auguste ressemblance, paraissait plus étonnée que flattée de l'empressement dont elle était l'objet. Elle jetait à la dérobée sur le petit miroir ovale enchâssé dans son éventail de plumes d'autruches, un coup d'œil inquiet, se demandant si son visage était altéré, si le corsage de son peignoir d'indienne de soie à fleurs roses sur fond gris, à taille lâche et à plis bouffants, et qu'à cause de cela on appelait une *chemise*, semblait trop échancré aux yeux puritains, si les barbes de sa *Thérèse* (c'est le nom qu'on donnait à la coiffure qu'elle portait) étaient fripées ou ses coqueluchons déchirés.

A la hauteur de ce groupe, mais du côté opposé, il y en avait un plus intéressant encore, composé d'abord d'une dame d'un certain âge plutôt que d'un âge certain, au visage ridé, avivé de rouge, mais aux yeux toujours jeunes, mobiles et spirituels.

Cette dame, en grand habit, portant fièrement sur la tête l'échafaudage, un peu suranné, de dentelles, de fleurs

et de plumes, en vogue à la cour vers 1780, cachait à demi, derrière ses falbalas gonflés par la baleine, un personnage à tête de pomme rainette, au crâne poli comme une bille de billard, et un autre personnage beaucoup plus jeune, mais au visage empreint d'une gravité mélancolique et précoce.

Le premier de ces personnages, dont la perruque, martialement redressée sur l'oreille, ne dissimulait qu'à moitié la calvitie, répondait à merveille, par son attitude raide et militairement pédagogique, par son habit de drap brun, au large galon, où s'épanouissait la rosette rouge de la croix fleurdelysée d'or de l'ordre de Saint-Louis, au signalement du commandeur de Malivoire.

Il était assis, l'épée entre les jambes, à côté de son élève, et Mentor coudoyait Télémaque. Le gouverneur, l'œil sans cesse arrêté par la coiffure aux luxuriants développements de la marquise d'Urfé, mordait sa lèvre d'un air assez ennuyé, et ses pommettes saillantes, passant du rose au rouge violet, attestaient chez lui l'impatientie nostalgique du grand air.

Pour son pupille, le chevalier Roger d'Urfé, son attitude modeste, sa physionomie rêveuse indiquaient une de ces natures délicates que l'habitude du froissement rend pour ainsi dire indifférentes, qui se dédommagent du pli d'une perpétuelle contrainte par la liberté de l'imagination et vivent plus dans le ciel que sur la terre.

Le voisin frivole ne pouvait rien trouver de remarquable dans ce jeune homme au visage pâle, à la lèvre fine, aux grands yeux noirs noyés de langueur, aux cheveux châtons poudrés et frisés à la grecque, à l'habit à la française, en droguet de soie couleur *boue de Paris*, à la veste grise brodée de noir, à la culotte marron bouclée sur un

bas blanc rayé de bleu, qui portait avec une élégance native mêlée de gaucherie provinciale ce costume sans prétention.

On eût dit d'un jeune étudiant, de souche parlementaire, aspirant au petit collet, à ce choix de nuances sombres, à cet air timide et réservé, sans l'épée qu'il portait en homme qui sait s'en servir, et sans la croix de Malte, d'or à quatre branches, émaillée de blanc, qui était attachée par un ruban noir à sa boutonnière.

Mais pour un observateur plus sérieux et plus attentif que le commun des curieux, qui s'arrêtent aux surfaces, il y avait quelque chose d'attirant, un je ne sais quoi de distingué et de charmant dans cette figure à la mâle douceur, dont une pudeur presque féminine colorait à tous moments la pâleur, dans ces yeux de velours dont la sérénité pensive était parfois traversée d'étincelles trahissant l'ardeur intérieure.

On devinait la profondeur sous cette limpidité, l'énergie sous cette mansuétude, la volonté sous cette apparente indifférence, l'homme enfin dans ce jeune homme.

Cagliostro était trop perspicace pour ne pas considérer avec une attention pleine d'intérêt ce jeune chevalier d'Urfé que personne ne regardait, et qui, les yeux perdus dans l'idéal, ne regardait personne.

Il eut le pressentiment qu'il le reverrait et que ce jeune inconnu ne tarderait pas à jouer un rôle dans sa vie.

Il se promit donc de demander sur son compte à madame de la Motte des renseignements plus détaillés que ceux qu'elle lui avait fournis. Un jeune homme étrange et fantasque, avait-elle dit, presque ridicule par ses goûts studieux, par une sagesse et une piété qui n'étaient ni de son âge, ni de son temps. Il avait été élevé d'abord

chez les bénédictins de Pontlevoy, puis il avait achevé ses études en qualité de *chambrier*, c'est-à-dire de pensionnaire à chambre, sous la surveillance de son gouverneur, au collège du Plessis.

Le commandeur de Malivoire était un ancien compagnon d'armes, pendant la guerre de Sept-Ans, du marquis d'Urfé, brave à toute épreuve, et assez aimable quand il n'était pas dans ses humeurs noires de courtisan berné de la fortune, d'adorateur déçu du hasard, de décavé incurable.

Car le commandeur n'avait qu'un défaut; mais celui-là pouvait tenir lieu de tous les autres. Il était joueur comme les cartes, pour employer l'expression vulgaire.

On s'expliquait même assez mal, au premier abord, le choix qu'avait fait de lui le marquis d'Urfé pour diriger, à travers les tentations de Paris, l'inexpérience d'un jeune homme de qualité.

Mais, en y réfléchissant, on comprenait très-bien ses raisons.

D'abord, le commandeur, qui avait perdu devant le tapis vert sa fortune et sa carrière, pouvait sembler corrigé de sa funeste manie, et à ce titre capable, plus que personne, de détourner son élève de fautes qui lui avaient coûté si cher. Son expérience de repentant offrait plus de garanties qu'une honnêteté sans défaillance. D'ailleurs, comme sa fierté avait survécu, plus indomptable que jamais, à ses revers et à ses déchéances (la fierté, fleur vivace des ruines!), son ami n'avait trouvé que ce moyen de lui faire accepter, à titre de gages, des secours qu'il eût repoussés comme un affront s'il eût pu y voir une aumône.

Voilà tout ce qu'avait appris Cagliostro sur le gouverneur et son pupille.

Il jeta un dernier regard à deux personnages également revêtus de l'habit monastique, et qui étaient assis à l'écart dans la pénombre l'un à côté de l'autre, mais sans se regarder et sans se parler, comme frère Tant-Pis et frère Tant-Mieux.

Dans le premier, robuste chartreux quinquagénaire à l'air extatique, il lui fut facile de reconnaître ce dom Gerle, prieur de Pont-Sainte-Marie, dont la curiosité hardie et la mysticité passionnée eussent attiré, en un temps de disciplines moins relâchées, les sévérités de ses supérieurs.

Dans l'autre, avec plus de surprise et même d'émotion, maigre, pâle, l'œil brûlant de ce feu sacré de l'Évangile qui cherche partout le combat et la conquête et prend, partout où il le trouve, le bien de Dieu, Cagliostro retrouvait le père Loth, l'éloquent et actif procureur des Minimes de la place Royale, le directeur de sa femme et de sa fille.

L'adversaire résolu des curiosités téméraires et des audaces coupables, dont il avait cru parfois rencontrer la contradiction à son foyer, portait maintenant jusqu'à son théâtre la protestation de sa tête rasée, de son visage d'ascète, de son habit de bure, de sa corde serrée aux reins, pour contre-balancer l'effet de l'approbation et des encouragements du moine visionnaire, et réparer, en la couvrant de l'ombre de sa robe brune, le scandale de la présence habituelle, aux séances de Cagliostro, de la robe blanche de dom Gerle.

Sans trop se troubler de l'apparition de ce léger nuage à l'horizon de son triomphe, le magicien, qui en avait vu bien d'autres, quitta son observatoire assez satisfait, en somme, de l'inspection de la salle et de la revue de l'assemblée. Il tira le cordon d'une petite sonnette qui tinta à l'orchestre, où les musiciens n'attendaient que ce signal,

et au bruit harmonieux de leur prélude, accueilli dans l'auditoire par une rumeur de contentement, il rentra dans son cabinet.

La comtesse de la Motte avait fait merveille, et, dans le peu de temps qui lui avait été laissé, avait mis à profit, avec un art consommé, les ressources de cette garde-robe orientale collectionnée par Cagliostro durant ses voyages, et qui faisait de son arrière-cabinet un véritable magasin de costumes.

Elle avait laissé à Rosalba, comme vêtement de dessous, cette robe de cachemire blanc qu'elle portait avec une grâce si pudique et si fière. Mais elle avait dégagé ses épaules, dévoilées de la guimpe de gaze qui ombrait leur chaste nudité, et relevé ses manches, de façon à découvrir la beauté sculpturale de ses bras.

Puis elle avait jeté sur elle une de ces tuniques manteaux aux manches ouvertes tombant jusqu'à terre comme des ailes reployées, de cette mousseline transparente, aérienne, presque impalpable dont la trame mêlée de fils d'or semble tissée avec des rayons de soleil.

Sous ce vêtement ondoyant, chatoyant, que portent encore au repos les almées, Rosalba ressemblait à une jeune prêtresse d'Isis, allant à ses mystères d'un pas scandé par le bruissement métallique des bracelets cerclant les poignets, des anneaux rampant autour des chevilles, des besans frissonnant à la ceinture et des imperceptibles grelots de la sandale à talons d'or.

Sur sa chevelure dénouée, dépoudrée, dont les boucles blondes ne gardaient plus qu'une légère teinte de givre, la comtesse avait placé une sorte de diadème ou bandeau diapré de pierreries au-dessus duquel se balançait la symbolique étoile de diamants, et que rattachait du front

à la nuque une couronne de fleurs de lotus. Un collier de grosses perles entourait le col et en faisait valoir les harmonieuses lignes. Des scarabées en or émaillé pendaient à ses oreilles.

Rosalba, dont le reflet des lumières, dardé sur son éblouissante coiffure, nimbait le front comme celui des vierges sur fond d'or des hypogées de Thèbes, tenait à la main une sorte de thyrses ou caducée surmonté d'une petite colombe d'onyx aux ailes déployées après laquelle, enroulant ses anneaux à la baguette, courait une couleuvre d'émail modelée avec un art qui donnait l'illusion de la vie et de la réalité.

Cagliostro, à la vue de sa fille si ingénieusement, si poétiquement parée, s'inclina devant la comtesse avec un remerciement muet plus éloquent et plus flatteur que toutes les paroles; puis il s'écarta de quelques pas pour mieux se rendre compte de l'effet, et éclata alors en exclamations admiratives, laudatives, ravies.

— *E pure!* (c'est beau!) déclara-t-il enfin, après avoir joui des délices de cette contemplation extatique, d'amateur retrouvant un chef-d'œuvre.

Et ce chef-d'œuvre était à lui : c'était sa fille!

Il marcha vers une armoire, en tira un flacon enfermé dans un réseau de paille fine et brillante comme du filigrane et un gobelet de cristal de Bohême. Il se versa une rasade du précieux vin d'Espagne que contenait le flacon, son vin de bataille, disait-il.

Puis, avec un geste inspiré :

— Allons, s'écria-t-il, allons, *bellissima, carissima, andiamo alle stelle* (1). Ou plutôt, non, reprit-il en se ra-

(1) Allons aux étoiles!

visant, permettez que j'é vous garde pour la bonne bouche, pour le bouquet de mon feu d'artifice. Il ne faut pas gâter le public en commençant par le meilleur. Je vais d'abord le mettre en haleine par un boniment de ma façon qui m'a toujours réussi, et par quelques expériences qui ne vous intéresseraient pas autant que lui.

La comtesse, blasée sur les prodiges de second ordre auxquels faisait allusion Cagliostro, ne demandait pas mieux que de se reposer un peu. Rosalba, tout entière à une sorte d'obsession, l'œil fixe et dilaté et semblant prêter l'oreille à une voix qu'elle seule entendait, se rassit en faisant le geste d'acquiescement de la victime résignée. Pour occuper l'ennui d'une conversation réduite aux monosyllabes, la comtesse, qui avait les faims irrégulières et les soifs subites des tempéraments nerveux et fiévreux comme le sien, sonna.

Cagliostro lui avait dit, en la quittant et en la priant de continuer à sa fille ses soins maternels :

— Vous êtes maîtresse ici.

Et cela était vrai.

Madame de La Motte n'eut qu'à dire, en effet, au laquais qui avait paru sur la porte, à son appel :

— Portez des rafraîchissements.

Une minute après, elle était installée devant un plateau chargé de glaces, de sorbets, de confitures sèches, de gaufres et de massépains à la frangipane, et grignotait de sa dent de souris les friandises au milieu desquelles fourrageait son doigt distrait.

Nous croyons inutile de faire assister le lecteur à cette première partie des exercices, ou plutôt, comme il le disait gravement, des expériences physiques de Cagliostro. En 1784, on se pâmait d'admiration devant des artifices et

des prestiges qui, quelques années plus tard, n'auraient pas eu le même succès par suite des progrès accomplis, des découvertes réalisées.

Le tour de la colombe tuée et ressuscitée, celui du bouquet de fleurs poussant dans le vase vide au commandement de l'opérateur, celui de l'anneau d'or fondu au creuset et du diamant brûlé sous les yeux du public, dans une cloche remplie d'oxygène renversée sur la cuve à mercure, où une lentille convergente concentre la chaleur d'un foyer ardent, suivant l'expérience faite la première fois par Lavoisier; enfin l'apparition spectrale douée du mouvement par une illusion d'optique et de la voix par un subterfuge de ventriloquie : tout cela, dès le commencement du dix-neuvième siècle, était réalisé par les Robertson, les Comus et ne passait plus pour miracle; c'est aujourd'hui un jeu pour les adeptes de l'art porté si loin par les Robert-Houdin, les Brunnet, les Robin.

Mais, en 1784, il en allait autrement. Cagliostro avait affaire à une société frivole, passionnée pour l'inconnu, affamée de nouveauté, et d'autant plus crédule pour tout ce qui touchait aux mystères de la nature, aux problèmes de la science, qu'elle affectait d'être plus sceptique pour tout le reste. Les époques où la religion perd de son empire sont précisément celles où la superstition domine, et l'on ne s'affranchit du joug des grandes croyances que pour tomber sous celui des petites.

Ajoutons à cela que nous sommes en un temps tourmenté, non-seulement par l'effervescence des idées et des passions nouvelles, dont la fermentation s'aigrit et dont l'explosion approche; nous sommes aussi dans un temps de décadence universelle, de ruine des grandes fortunes, de discrédit des grands noms, de prodigalités ministérielles

et royales, creusant cet abîme du déficit où tombera la monarchie, en un temps où le luxe s'efface, où la mode abdique devant les uniformités économiques importées d'Angleterre et d'Amérique, en un temps où va disparaître l'usage de la poudre, des plumes, des dentelles, des fleurs, des diamants, où à la faillite sérénissime du prince de Rohan-Guéménée, qui engloutit trente-six millions, va répondre (en 1787) la faillite de la grande faiseuse parisienne, de mademoiselle Bertin se retirant des affaires, devenues impossibles, avec un passif de deux millions.

De tous côtés abondaient donc les gens endettés, déclassés, besoigneux, ruinés, blasés, demandant à l'élixir des empiriques, au fourneau des alchimistes, à ce dieu Hasard qui a pour autel une table de jeu, le secret de prolonger la vie, de faire durer la jeunesse, de reculer les bornes du plaisir, de ressusciter les fortunes ensevelies.

De là le crédit des thaumaturges, des magiciens, des sorciers ; de là le succès des Saint-Germain et des Cagliostro. De là les acclamations qui saluèrent ce charlatan de génie, et l'ovation enthousiaste qui lui fut faite, lorsqu'il fit circuler dans l'assistance émerveillée un petit lingot d'or qu'il venait de fabriquer ; lorsque surtout, après avoir fondu l'anneau que, sur sa demande, lui avait fait passer la marquise d'Urfé, et avoir changé en un résidu de charbon le diamant de cet anneau, il lui rendit un anneau semblable à celui qu'il avait fait disparaître, orné d'un diamant plus gros de moitié que celui qui venait de s'évanouir en flamme et en fumée.

Ce tour merveilleux ne coûtait cependant au magnifique prestidigitateur que de l'aplomb, de l'adresse et un sacrifice de cinq mille livres. Mais la recette était de vingt mille, et Cagliostro n'épargnait jamais l'argent qu'il ga-

gait d'ailleurs si facilement lorsqu'il s'agissait d'affirmer sa puissance, de confondre ses adversaires, d'entretenir un lucratif et flatteur fanatisme.

Il ne borna point sa libéralité au témoignage en apparence désintéressé que venait d'en recevoir la marquise d'Urfé, cliente qu'il tenait particulièrement à soigner. Il voulut faire participer l'assemblée tout entière à ses largesses.

La première partie de son programme accomplie, il demanda à l'assistance la permission de se reposer pendant quelques instants, qu'elle emploierait elle-même à se restaurer et à se rafraîchir. Un silence d'acquiescement étonné mais satisfait ayant répondu à cette offre, prélude d'une nouvelle merveille, Cagliostro fit un signe. Une nuée de laquais débouchant du fond de la salle débarrassa en un instant de tout obstacle la large avenue qui séparait les deux côtés de l'assemblée.

Ces préliminaires achevés, le magicien siffla trois fois dans un sifflet d'or qu'il tira de sa poche, donnant ainsi, dit-il, le signal aux génies qu'il avait à ses ordres.

Un grondement sourd, pareil à celui d'une tempête souterraine, se fit entendre sous le plancher débarrassé de tout tapis. A ces grincements, à ces craquements réguliers, se mêlait, par intervalle, un gémissement aigu pareil à celui de la corde qui glisse sur des poulies.

Soudain le parquet s'entr'ouvrit peu à peu, laissant béant une sorte de gouffre de vingt pieds de long sur six de large.

Beaucoup étaient d'abord encore plus effrayés qu'étonnés.

Mais ce fut une explosion de rires et de bravos, quand la cause mystérieuse, objet de tout cet émoi, eût produit

son effet. Du fond de l'abîme était sortie majestueusement une immense table d'ambigu chargée d'argenterie, de cristaux, de fleurs, de flambeaux, mais réjouissant encore plus l'odorat que la vue, par les paons et les faisans truffés, les galantines glacées dans leur gelée, les consommés savoureux, les chocolats fumants, les jambons vermeils, les fruits appétissants, les confitures multicolores, les glaces, les sorbets, les amphores de cristal remplies d'un Sillery écumeux, qui présentaient de toutes parts aux convives de ce festin improvisé de quoi apaiser la faim, désaltérer la soif les plus exigeantes, de quoi satisfaire les voluptés les plus raffinées de la gourmandise, de quoi glorifier enfin un amphitryon qui se conduisait en prince, alors que tant de grands seigneurs se conduisaient en bourgeois.

De chaque côté de la table centrale avaient aussi surgi du parquet, comme de gigantesques champignons, six tables accessoires chargées de verres, d'assiettes, de serviettes, de couverts de rechange, de tout ce qu'il faut enfin pour le service, et qu'à cause de cette destination, on appelait *servantes*.

Le parquet de Trianon garde encore la trace de l'énorme coupure, condamnée par l'austère Louis XVI, qui permettait, sur l'ordre de Louis XV, à une table toute servie de monter au moyen d'un puissant jeu de bascule des profondeurs des cuisines.

Le voluptueux monarque était ainsi dispensé de l'assistance de tout valet et exempté de la crainte de tout indiscret, de tout fâcheux, dans ces soupers intimes avec ses courtisans favoris et les dames de sa société particulière, où il se plaisait trop à oublier qu'il était roi et à se souvenir qu'il était homme.

Cagliostro copiant Louis XV, cela était tout naturel, et peu de gens s'en scandalisèrent dans une assemblée dont la majorité préférait Louis XV à Louis XVI, et un bon repas au plus éloquent sermon.

Pendant que la salle de représentation de Cagliostro, changée en salle de festin, remplie du bruit des gais propos, de l'odeur capiteuse des fleurs, des vins et des mets, figurait assez bien avec son lustre, ses galeries, les attitudes variées des convives, leur pittoresque désordre, son orchestre de musiciens, une copie accommodée au goût du siècle, à perruques, à talons rouges, à poudre et à mouches des *Noces* de Véronèse, l'auteur de tous ces enchantements était passé dans son cabinet, était rentré dans sa coulisse, pendant qu'on changeait derrière la toile baissée la décoration du théâtre.

Quand il jugea le moment venu de rentrer en scène :

— Eh bien ! *figlioletta mia*, es-tu prête ? demanda Cagliostro à Rosalba, qui s'était levée, en effet, pâle et douce comme la victime à l'appel du sacrificateur.

— Oui, mon père, répondit-elle d'une voix plus assurée que celle de l'interrogateur, qui ne pouvait se défendre d'une certaine émotion à la pensée d'un si hasardeux coup de partie.

Mais il n'avait pas seulement le costume d'un fataliste, il en avait le caractère. Il avait l'audace de ceux qui se croient une étoile. Il se contenta donc, et en souriant :

— Du reste, ton rôle est simple. Tu n'auras qu'à répéter ce que je te dirai de voir.

— Il est encore plus simple, mon père, dit-elle, je dirai ce que je verrai.

— Oui, répéta-t-il comme pour se rassurer par cette insistance, tu diras ce que tu dois voir. Comtesse, supplia-

t-il de son ton câlin en se penchant vers madame de la Motte, ajoutez à tant de services celui de ne pas vous éloigner d'elle... et de moi. Si vous daigniez rester assise dans l'ombre de la coulisse, votre vue me porterait bonheur.

Et il ajouta à son oreille un mot gracieux qui acheva de la décider.

— Soit, dit-elle simplement.

— Lorsque, après avoir terminé ma formule d'invocation, je frapperai trois coups avec mon épée, Rosalba entrera et je la présenterai à un public que j'ose promettre d'avance idolâtre.

La comtesse et Rosalba s'assirent dans la coulisse.

Au signal de Cagliostro, le rideau se leva lentement, découvrant, au bruit d'applaudissements qui couvrirent un moment de leur tonnerre, l'harmonieux murmure de l'orchestre, le paysage d'Orient dans l'étrange splendeur duquel le magicien avait heureusement encadré la scène d'évocation et de divination qui allait terminer le spectacle beaucoup plus dramatiquement qu'il n'eût jamais osé l'espérer... ou le craindre.

La scène représentait, comme nous l'avons dit, un paysage égyptien vu de nuit. Rien n'y manquait, ni les pyramides à l'horizon, ni la bande vaporeuse moirée de feu par le reflet mouvant des barques filant dans l'ombre, une étoile au front, qui représentait le Nil lointain; ni, au second plan, l'oasis de palmiers avec ses campements de caravanes, ses tentes côniques, ses chameaux et ses dromadaires, accroupis dans le sable humide de la source pour respirer sa fraîcheur et découpant sur la clarté nocturne leurs gigantesques silhouettes.

L'effet de ce tableau si pittoresque de la nature et des

mœurs arabes, était augmenté par tout ce qui pouvait contribuer à fortifier, à justifier, en quelque sorte, l'illusion du spectateur.

Un fort courant de lumière électrique, jaillissant d'un appareil de Volta placé dans la coulisse, projetait sur tout ce paysage nocturne cette lumière moelleuse, veloutée, lactescente, qui donne si bien l'impression du rayonnement lunaire.

Au premier plan, ce n'étaient pas des figures peintes, mais des figures mouvantes et vivantes qui attiraient le regard. Ce premier plan représentait la porte du Temple de la Nature, digne de ce nom, car il se composait tout simplement d'un immense entassement de quartiers basaltiques sur le léger *humus* desquels le vent du désert avait semé la graine ailée et griffue des plantes saxifrages et des fleurs des ruines.

La bouche de la caverne sacrée, pour le moment fermée par une porte de fer que gardaient de chaque côté des sphinx colossaux, au profil tronqué, à l'œil aveugle, au pied onglé, digne emblème du mystère, était surmontée d'une sorte de crinière ébouriffée, formée par un enchevêtrement inextricable de lianes enroulant leurs nœuds serpentins autour des gerbes ou des massifs épineux des cactus et des aloès, pareils tantôt à un monceau de massues hérissées de pointes, tantôt à des faisceaux de lances.

A côté de chaque sphinx se promenaient, dans une faction circulaire, deux nègres farouches, au masque épaté, vêtus de la cuirasse de buffle cotelée d'or, de la jupe écarlate, des jambières de mailles, et coiffés du morion à pointe des gardes des tyrans abyssins. Le cimeterre en faucille au côté, la pique à pointe barbelée dans une main, le bouclier convexe, tressé d'osier entremêlé

de lanières d'acier, dans l'autre, ces deux sentinelles avaient fort redoutable mine, fort effrayante allure, et nul n'aurait pu reconnaître en eux deux des laquais du comte de Cagliostro, habillés et maquillés, il est vrai, à miracle, par un peintre sans ouvrage qui n'avait point, pour cette métamorphose de deux Picards en Nubiens, marchandé ni son temps, ni sa peine, ni son bitume.

Deux autres superbes spécimens, non plus de la race africaine, mais de la race asiatique, non plus noirs de peau, mais d'un bistre aussi farouche qu'artificiel, étalaient de chaque côté de la coulisse leur tête enturbannée, barbue et moustachue d'heiduques du sérail, d'icoglans des jardins persans.

L'orchestre avait entamé une de ces symphonies bizarres, énervantes, mélancoliques, du répertoire moresque, où, sur un accompagnement sourd et monotone des timbales et du tympanon comme sur un canevas sombre, la flûte et le rebec brodent tour à tour de rapides et gutturaux arabesques de mélodies. C'est sur ce rythme progressivement accentué que l'on voit, aux haltes de l'oasis, les chameliers enivrés peu à peu d'une sorte de folie chorégraphique contagieuse, quitter les outres pleines sur lesquelles ils sont assis en cercle, et tourner en mesure et s'entrechoquer en cadence sur le sable qui empoudre leurs jambes velues.

La symphonie, après avoir précipité son rythme jusqu'à une sorte de paroxysme, qui avait pour but de traduire l'essoufflement et le vertige des valseurs qu'elle entraînait, s'arrêta court sur un formidable *tutti* des peaux ronflantes, des cuivres exaspérés, et la porte de la caverne sacrée s'ouvrit brusquement avec un bruit de sépulcre qui éclate.

Du fond de son ombre mystérieuse surgit lentement, hiératiquement le mage Cagliostro, dont le costume étrange et le salut à l'orientale, humble et superbe à la fois, provoquèrent dans l'auditoire enchanté de toucher à la fin d'une impatiente attente, une triple salve d'applaudissements.

On s'attendait à un discours de l'enchanteur. Mais il garda le silence et n'en parut que plus éloquent, car les rites magiques qu'il allait accomplir frappaient l'imagination plus vivement que toutes les paroles.

Sur un signe de lui, les deux serviteurs moresques, qui gardaient d'un air si rébarbatif chaque côté de la coulisse, s'ébranlèrent et, quittant leur attitude sculpturale, marchèrent vers l'intérieur du théâtre d'un pas automatique, pour reparaitre au bout d'un instant avec leur même gravité d'acolyte.

L'un portait une table ronde ou guéridon d'ébène qu'il recouvrit d'un tapis fond noir sur lequel étaient brodés en écarlate les signes cabalistiques des rose-croix du degré suprême.

L'autre tenait d'une main un globe de cristal à pied rempli d'eau clarifiée, qu'il plaça sur la table, et un candélabre d'or à sept branches chargé de bougies roses dont chacune dardait une lumière odoriférante.

Ces préparatifs accomplis, les deux serviteurs bronzés les complétèrent en rapportant de la coulisse, vers laquelle ils s'étaient dirigés tous les deux, une sorte de paravent fermé en laque de Chine, à fleurages émaillés, capitonné de satin rouge à l'intérieur. On eût dit une litière coupée par le milieu, une sorte de chaise à porteurs sans vitre.

Ils installèrent devant la table au gobelet d'eau cristal-

line, au candélabre étincelant, cette espèce de *loggia* destinée à isoler la *voyante*, qui allait s'asseoir sous son abri, de toute communication avec l'extérieur, à préserver son regard, fixé sur le bocal enchanté, de toute diversion. Enfin, un des appariteurs apporta cérémonieusement à Cagliostro, qui paraissait plongé, sur le devant de la scène, dans une sorte de concentration méditative, un coussin de velours blanc sur lequel rayonnait une truelle d'or.

Cagliostro prit la truelle et fit dans la direction des points cardinaux le geste d'un maçon qui jette le mortier sur les assises d'une cité idéale.

Puis, congédiant d'un signe l'acolyte, il se dirigea brusquement vers la coulisse où attendait assise, invisible, à côté de la comtesse de la Motte, sa fille Rosalba, la saisit par la main et l'entraîna sur la scène où son apparition provoqua un murmure de surprise et d'admiration. Elle pénétra sous la voûte capitonnée de la *loggia* où elle s'assit, pudique et résignée, sur le tabouret qui allait servir de trépied à cette poétique pythonisse. Puis, triomphant de l'émotion qui, à la vue des spectateurs, avait coloré sa pâleur d'un subit incarnat, elle promena sur l'auditoire le regard héroïque et ingénu de la jeune martyre à son entrée dans l'arène.

Cagliostro, en proie lui-même à une émotion qu'il dissimulait avec peine, passa derrière le paravent et, tirant son glaive, il frappa solennellement sur le fragile et sonore pavillon qui abritait la *voyante* les trois coups d'appel de l'esprit divinateur. Il remit son épée au fourreau, passa sur le devant de la scène, prit tour à tour la main droite et la main gauche de Rosalba, souffla sur l'une et sur l'autre en prononçant une formule inintelligible, les

baisa successivement et tint lui-même un instant ses deux mains étendues et jointes sur le globe de cristal.

Alors, au grand étonnement des spectateurs, l'eau contenue dans le bocal s'agita comme sous un courant invisible et entra en une sorte d'ébullition phosphorescente, pendant que le visage, devenu plus pâle, de Rosalba frémissait légèrement lui-même, que ses lèvres s'entr'ouvraient et que ses grands yeux se dilataient, envoyant en quelque sorte leur regard inspiré bien au-delà et au-dessus des choses extérieures.

L'évocateur repassa derrière la loggia qu'il dominait, visible seulement pour le spectateur ; puis tirant de nouveau son glaive étincelant et comme enflammé, il frappa trois coups sur la *loggia* et la scène d'incantation s'engagea par le dialogue suivant :

— Vous pour qui, par une faveur unique, l'avenir va déchirer ses voiles, réfléchissant sur le cristal de cette eau merveilleuse comme sur la surface d'un miroir, l'ombre distincte des choses futures, parlez ! qu'y voyez-vous ?

— Je n'y vois rien encore ; mais je sens que je vais voir. Quelque chose, que je ne puis définir, intercepte encore la communication ; c'est comme un nuage sur l'étoile, mais qui s'agite et tend peu à peu à se dissiper.

— C'est juste ; ce nuage tombera au souffle décisif de l'adjuration suprême. Je vais la prononcer.

Et Cagliostro, les bras étendus, murmura quelques paroles étranges.

— Regardez maintenant, ordonna-t-il, que voyez-vous ?

— Le nuage s'agite, mais ne se dissipe pas encore. Je sens en moi comme une force prisonnière qui voudrait s'échapper et qui ne le peut. Des images confuses flottent devant ma vue, les paroles viennent à mes lèvres et res-

tent en deçà. Il me semble qu'il faudrait, pour que je pusse répondre, que je fusse interrogée.

— C'est juste; pour que l'avenir se révèle, il ne suffit point de l'être privilégié doué du don de lire ses caractères mystérieux, il faut encore des êtres assez curieux, assez hardis pour passer devant le sphinx, au risque d'en être dévorés.

Et Cagliostro, s'avancant sur le bord de la scène :

— Que ceux, ordonna-t-il, qui veulent connaître leur sort et ne craignent point le tête-à-tête avec le fantôme de leur destinée, s'avancent vers moi et prennent place au premier rang de cet auditoire.

Il se fit dans l'assistance, à cette injonction du devin, un mouvement confus. Plusieurs personnes s'étaient levées, comme pour répondre à l'appel de Cagliostro. D'autres s'entretenaient à voix basse d'un air animé. Mais nul n'osait commencer. Tout élan déterminant, parmi les hommes réunis, a besoin d'un signal et d'un exemple.

Pour donner aux hésitants le temps de se décider, et couvrir le bruit de ces chuchotements qui semblaient l'importuner, Cagliostro fit un signe, et l'orchestre entonna une mélodie bizarre, monotone, où le grondement des timbales, frappées en sourdine, le bourdonnement des violons et l'ululation des flûtes se mêlaient dans une proportion habilement calculée pour produire sur les imaginations cet effet d'entraînement nécessaire au résultat attendu.

Le banc du premier rang de chaque côté de la salle s'était promptement dégarni, mais il demeurait encore vide, quand un murmure d'étonnement et de satisfaction à la fois parcourut l'assemblée.

L'appel de Cagliostro n'allait pas demeurer stérile. Un

des spectateurs se décidait à servir lui-même de spectacle et à braver le respect humain pour interroger le destin. Ce n'était pas une témérité juvénile qui inspirait cette initiative. Le personnage qui s'avancait le premier vers la place destinée à ceux qui ne reculaient pas devant la vision de leur avenir était un vieillard.

D'un pas lent et comme lassé par les fatigues de la vie, surtout de la vie intérieure, car la méditation et ses solitaires angoisses plus que les luttes de l'action avaient ridé son visage et courbé ses épaules, marchait, vers le banc d'interrogation, au milieu d'une double haie de curieux, un homme grand, maigre, aux yeux d'un bleu pâle enchâssés dans des paupières flétries, au long nez, aux lèvres épaisses, au teint bronzé par le hâle des tropiques. Son costume comme son visage avait quelque chose d'étrange, de fantastique.

Une épaisse cravate de mousseline blanche aux nœuds irréguliers flottait autour de son cou. Une sorte de houppelande ou douillette de laine blanche enveloppait son corps et ajoutait encore à l'effet de sa démarche erratique. Le front était large, bombé, chauve; mais une épaisse chevelure blanche couronnait l'occiput et retombait en boucles ondoyantes jusque sur les épaules.

Cagliostro s'inclina devant ce grand vieillard qui venait de s'asseoir le premier en face de la voyante, avec l'impassibilité modeste du général qui, pour encourager les jeunes gens, s'installe tranquillement sous le feu.

Quand l'inconnu répondit à l'interrogation muette de l'*impresario* par la déclaration de son nom, Cagliostro redoubla son salut et il y eut un mouvement dans la salle.

Le grand vieillard s'appelait Jacques Cazotte.

Le branle était donné. Les hommes sont tous un peu

comme les moutons de Panurge. Il n'y a de difficulté qu'à faire sauter le premier. Les autres sautent d'eux-mêmes. Aussi le second, le troisième et le quatrième imitateur furent-ils salués à leur passage par un mouvement de plus en plus décroissant de surprise et de sympathie. Le danger qu'on affronte seul semble exceptionnel; le danger qu'on affronte à plusieurs paraît banal. En tout spectacle, c'est au premier acteur qui paraît qu'appartient la fleur des applaudissements.

Cependant, nul n'avait un visage vulgaire de ceux qui suivirent le patriarche de l'illuminisme au *banc des condamnés*, comme le dit à demi-voix un plaisant qui ne savait pas si bien dire. Ni l'amiral comte d'Estaing, le compagnon et l'émule de Lally, voué à la même fatalité tragique; ni l'avocat Bergasse, l'éloquent et passionné adversaire de Beaumarchais; ni le fougueux tribun des échauffourées parlementaires, le petit Mirabeau des enquêtes, un des héros de la résistance légale au despotisme ministériel, armé des lettres de cachet, Duval d'Esprémesnil, ni enfin la mystérieuse et coquette menechme de la reine, la baronne d'Oliva, n'étaient de ces personnages qu'on est exposé à coudoyer à tous les coins de rue. Ils avaient tous de ces têtes qui valent la peine d'être regardées.

Au moment où l'invitation du Grand-Cophte avait provoqué dans son auditoire ces mouvements divers dont la confusion touche au désordre, le groupe composé de la marquise d'Urfé, du chevalier Roger et de son gouverneur, le commandeur de Malivoire, avait paru ressentir assez vivement le contre-coup de l'agitation générale. Seulement il s'était divisé en deux parties inégales, qui, loin de suivre la même direction, en prirent une opposée.

La marquise, moins désireuse de servir de spectacle que de jouir du spectacle, s'était avancée non vers le premier banc réservé aux interrogateurs du Sphinx, mais vers celui qui le suivait immédiatement. Elle voulait surtout bien entendre et bien voir. C'était surtout une curieuse. Quand on a la plus grande partie de sa vie dans le passé, on se préoccupe moins de l'avenir que du présent.

Le chevalier Roger d'Urfé n'apportait pas au spectacle le même désintéressement relatif. C'est une sympathie irrésistible, c'est une attraction impérieuse, c'est un intérêt déjà ardent et passionné qui lui avaient fait donner le signal de cette évolution vers le haut de la salle avec une impatience naïve qu'il avait peine à contenir et sous l'aiguillon de laquelle il devançait parfois celle que le respect ne lui permettait que de suivre. Il est temps de préciser la nature de cet entraînement enthousiaste dont les conséquences vont nouer le drame de cette histoire. Roger, tel que nous l'avons dépeint, doit apparaître aux yeux du lecteur avec une nature à la fois très-candide et très-raffinée, un caractère généreux, un esprit élevé, accessible à toutes les pures ivresses que donne l'art, capable de toutes les nobles faiblesses du cœur. Mais ce n'était pas l'artiste ou du moins le *dilettante* qu'avaient séduit surtout les habiles prestiges de cette mise en scène digne des ingénieux *impresarii* des magiques *Nuits* de Sceaux, du temps de la duchesse du Maine et de sa galère de rameurs d'esprit. Dans tout ce spectacle si bien combiné, Roger n'avait vu qu'une personne et depuis lors il ne la quittait plus des yeux. Cette personne, c'était Rosalba, dont la poétique apparition, réalisant enfin ce rêve si longtemps chimérique d'une jeunesse éprise de l'idéal, l'avait ravi aus-

sitôt au premier des sept ciels de l'amour héroïque.

Non moins impérieuse, mais bien autrement vulgaire, était la raison pour laquelle le commandeur de Malivoire avait faussé compagnie à son élève, sans que celui-ci s'en aperçût et sans que la marquise, qui avait surpris son furtif mouvement de retraite vers la porte, parût s'en of-fusquer. Elle tenait peu au voisinage du commandeur. Il avait dans les jambes des impatiences qui se trahissaient parfois par un froissement involontaire et maladroit des jupes majestueuses de la coquette douairière, sous lesquelles il était comme enseveli. Il tirait trop fréquemment de sa poche un mouchoir des Indes maculé de tabac, qui était insupportable à la délicatesse des nerfs olfactifs de madame d'Urfé. Enfin son air ennuyé et son visage cramoyé semblaient à cette dernière, non sans raison, faire un repoussoir trop énergique, presque brutal, aux déclin savamment ménagés de sa beauté automnale.

C'est donc sans regret et même avec l'espoir d'un départ sans esprit de retour que madame d'Urfé, qui n'aimait guère le commandeur, peut-être parce que son mari l'aimait beaucoup, le vit se diriger vers la porte, par une série de marches et de contre-marches, attestant l'expérience d'un manœuvrier. M. de Malivoire, enchanté de cette distraction de son élève, de cette permission tacite de la marquise, enfila donc l'escalier de sortie avec la satisfaction d'un joueur en veine qui fait charlemagne.

Cette formule, empruntée à l'argot des tripots, vient ici fort à point pour nous ménager la transition nécessaire à l'explication des motifs qui aiguillonnaient l'impatience du déserteur. Cette impatience n'était autre que celle d'aller faire sa partie accoutumée dans le salon fané, aux bougies sordides, de cette maison privilégiée de la rue

Thiroux, où une dame de Taillecroup exploitait la permission de donner à jouer chez elle, le soir, et de fournir asile inviolable aux amateurs du creps, du biribi et du pharaon. Le commandeur perdait volontiers chez elle l'argent qu'il avait et même celui qu'il n'avait pas. C'était le prurit des cartes qui faisait tout à l'heure trembler ses mains fiévreuses. A la faveur d'un spectacle, captivant pour les autres, indifférent pour lui, il allait donc une fois encore pouvoir assouvir sa passion et apporter aux tricheurs qui fréquentaient comme lui les salons de la dame de Taillecroup son tribut quotidien.

Sur la porte illuminée de l'hôtel aux abords gardés par le guet et encombrés de curieux, le commandeur remettait machinalement dans sa poche sa carte d'entrée désormais inutile, quand il se sentit tiré par la manche et entraîné à l'écart par un *quidam* discret, au chapeau enfoncé sur les yeux, à la houppelande couleur de muraille. Ce quidam n'avait pas d'autre but que de lui proposer la négociation de ce laissez-passer dont le commandeur n'avait plus que faire. Le commandeur prêta fort courtoisement l'oreille à des ouvertures si opportunes; et après quelques instants de conversation mystérieuse, il troquait contre cinq louis le passe-port qui permettait à son cessionnaire de rentrer à sa place dans la salle où se tenait cette séance de prestiges à laquelle Cagliostro n'avait pas le moins du monde songé à l'inviter.

On en jugera et on comprendra le mouvement de désappointement et de dépit du magicien quand il reconnut dans le nouvel arrivant, dont il ne s'expliquait pas l'intrusion, qui? le docteur Guillotin lui-même.

Celui-ci, avec l'air doublement narquois d'un timide qui fait le faraud et d'un homme qui sait le prix de l'ar-

gent, était entré d'un pas délibéré, sans compromettre sa dignité par la moindre ébauche de salut, et, sans se douter du danger, il était allé s'asseoir au premier banc en face de l'estrade, à côté de Jacques Cazotte. Puis il avait appuyé son menton sur sa canne et il attendait que l'on commençât, bien décidé à s'amuser ou plutôt à ennuyer son rival de la rue Saint-Gilles autant que le comporte et le permet un sacrifice de cent livres.

Pendant ce temps, le commandeur de Malivoire, avec le pas hâtif et résolu d'un avare allant au gain, d'un voluptueux allant au plaisir, d'un prodigue allant à la dépense, d'un joueur allant au jeu, et c'est tout dire, se dirigeait gaiement vers le temple de la Fortune et du Hasard, où il allait engager, sur le chiffre même de sa carte vendue, qui l'avait frappé par son allure fatidique, une de ces combinaisons de superstitieux, de ces martingales infaillibles qui aboutissent presque toujours aux déceptions et aux désespoirs du décavé.

— 89; j'ai idée que c'est un bon chiffre, se disait le commandeur en pénétrant dans cet antre doré où s'était engloutie sa fortune avec celle de tant d'autres; ce qui permettait à madame de Taillecroup de mener un certain train et de tenir un certain état dans le monde, sans autres revenus que sa part dans les bénéfices d'une industrie dont la caisse des fonds secrets de la lieutenance générale de police et la caisse des hôpitaux prélevaient les deux tiers. Nous laissons M. de Malivoire aux phases de sa fugue et aux émotions de sa lutte contre le guignon accoutumé; et nous revenons à la séance de Cagliostro, où allaient s'agiter des péripéties autrement dramatiques.

Le vœu du Destin, qui veut être interrogé, qui veut avoir des victimes à dévorer, le vœu plus débonnaire de

Cagliostro, qui cherchait tout simplement des spectateurs de bonne volonté, capables d'affronter le hasard de la bonne aventure publique et de lui servir ainsi de compères le plus innocemment et de la meilleure foi du monde, ayant été satisfait, rien ne manquait plus à la consultation de ses éléments nécessaires, et le dialogue avait repris, au milieu d'un silence vraiment religieux, entre le mirobolant évocateur et sa poétique et touchante interprète.

— Voyez-vous, maintenant ?

— Oui.

— Que voyez-vous ?

— Je vois une rue.

— Dans quelle ville ?

— Ici, à Paris.

— La reconnaissez-vous ?

— Oui, c'est la rue Saint-Honoré.

— Qu'y voyez-vous ?

— J'y vois une foule curieuse, agitée, irritée ; elle semble attendre un spectacle.

— Les habitants des maisons qui bordent la rue partagent-ils cette impatience ?

— Quelques-uns, dont on aperçoit derrière la vitre, sous le rideau soulevé, le visage inquiet ou railleur. Mais beaucoup de fenêtres sont fermées. Tout le monde ne veut pas voir ; pour les uns, ce qui va passer est un triomphe ; pour les autres, c'est un deuil.

— Que voyez-vous maintenant ?

— Quelque chose que je ne voudrais pas voir.

Et Rosalba, frissonnante, se recula vivement et voila ses yeux de ses mains.

— Il le faut, intima la voix impérieuse de Cagliostro.

Obéissez et penchez-vous de nouveau sur le miroir de l'avenir.

Rosalba obéit, comme courbée par une main invisible.

— Que voyez-vous ? insista l'évocateur.

— Je vois des hommes à cheval, la mine farouche. Des armes luisent dans leurs mains.

— Ensuite ?

— Une charrette attelée d'un cheval blanc.

— Que voyez-vous sur cette charrette ?

— Deux hommes que tout le monde regarde et qui ne regardent personne. L'un d'eux tient une corde à la main, et cette corde...

— Dites.

— Cette corde maintient liées derrière son dos les mains d'un homme assis sur un banc placé en travers de la charrette, les pieds sur la paille, le visage faisant face à la foule qui accompagne la charrette en vociférant.

— L'homme aux bras liés est-il seul dans la charrette ?

— Non, il a plusieurs compagnons ; mais on ne regarde que lui.

— Pourquoi ?

— Je ne sais ; peut-être à cause de sa taille, de son air, de ses yeux pleins de défi, de sa lèvre crispée, de ses cheveux drus et gris, de sa chemise entr'ouverte sur sa poitrine pendant la lutte à laquelle a mis fin la corde qui empêche ses bras d'y montrer la trace de ses blessures. Car c'est un soldat qui va où on le mène en soldat, vaincu, mais non dompté.

— Où le mène-t-on ?

— Parbleu ! s'écria la voix rude du comte d'Estaing, cela se devine assez. N'insistez pas, monsieur le sorcier, par égard pour les nerfs féminins.

— Pouvez-vous désigner, continua Cagliostro, agacé par l'interruption et le rire sarcastique qui l'avait accompagnée, le nom de cet homme aux bras liés, qui fait si fière mine sur la charrette ?

— Je ne le puis ; j'ignore son nom.

— Pourriez-vous dire, du moins, s'il est dans cette assemblée une personne qui lui ressemble ?

— Je ne le pourrais que si j'y étais autorisée.

— Nous sommes ici pour cela, reprit le comte d'Estaing ; et, me mêlant de deviner à mon tour, je crois pouvoir me porter garant de l'assentiment de mes voisins.

En effet, soit respect humain, soit courage réel, nul parmi les compagnons du comte au banc des interrogateurs du Destin ne fit mine de le désavouer.

Le comte s'inclina en remerciement de cette adhésion.

— Vous le voyez, dit-il de sa voix ironique, vous pouvez parler, et quel que soit celui de nous auquel ressemble l'homme de la charrette, aux bras liés, je suis certain qu'il ne murmurerait point contre votre révélation ; jamais pire arrêt du sort n'ayant été prononcé par une plus jolie bouche. S'agirait-il de moi, par hasard ?

Rosalba ne répondit point ; mais une teinte rosée envahit sa pâleur, et elle dut se retenir à la table pour ne point tomber. Elle se sentait défaillir d'émotion.

— Qui ne dit mot consent, reprit le comte d'Estaing ; et jamais silence ne fut plus éloquent. Merci de l'horoscope, je m'en doutais. Je pourrai du moins, grâce à vous, le moment venu, prendre mes précautions, ce que n'a pu faire ce pauvre Lally.

Et le comte abaissa les yeux avec une complaisance mystérieuse sur une bague de prix qu'il portait au doigt

annulaire de la main droite. Le chaton était creux et contenait dit-on, une goutte du poison le plus subtil de l'Inde, de ce poison libérateur qui a trompé plus d'une fois l'espoir du stoïque.

Il est plus facile de comprendre que de peindre l'émoi produit dans l'assemblée par cette dramatique scène. Mais l'auditoire n'était pas au bout de ses étonnements ; et ce n'est pas en vain que Cagliostro lui avait promis du nouveau. Il allait même lui en donner bien au delà de son programme.

— Maintenant que je suis fixé sur ce qui me concerne, avait conclu le comte d'Estaing, je ne serais pas fâché de savoir à quoi m'en tenir sur le compte des autres. On n'aime pas à être seul en un tel voyage, surtout quand on n'aurait que l'embarras du choix comme bonne compagnie. Quelqu'un de ces messieurs qui m'avoisinent voudrait-il me faire l'honneur de partager mes risques ? car enfin il n'y a là qu'un risque, et un bon averti en vaut deux.

— C'est à eux de le demander au Destin, qui ne répond que s'il est interrogé, déclara Cagliostro.

— Je m'inscris au jeu de M. le comte d'Estaing, s'écria, en se levant, de sa voix habituée à dominer les tempêtes parlementaires, le conseiller Duval d'Eprémèsnil. Aussi bien ce n'est pas m'engager à grand'chose que de parier pour lui, car nous courons la même fortune, et, s'il est de ceux qui perdent, je ne vois aucun plaisir à être de ceux qui gagnent.

— Votre désir va être exaucé, déclara Cagliostro, mais n'oubliez point qu'il est des questions indiscretes, et dont on peut avoir à se repentir.

— Je ne m'en dédis point. Je ne vis plus depuis longtemps que par curiosité.

— Soit. Voyante, que voyez-vous ?

— Je vois, par un soleil ardent, une grande multitude aux abords d'un grand château dont les fenêtres vomissent la flamme et la fumée. J'entends le bruit du canon mêlé au crépitement de la fusillade... Un homme, au visage ensanglanté, se sauve à travers un jardin verdoyant, poursuivi par une troupe armée. On l'atteint, on le saisit... je ne vois plus rien.

— A la bonne heure, observa d'Eprémesnil, si le but est le même, du moins il y a une certaine variété dans les moyens. Tant mieux ; il n'y a rien d'ennuyeux comme d'avoir la fin de tout le monde ; car le jour où l'on touchera à nous, je ne vois pas trop qui pourrait se flatter d'être épargné.

— Que voyez-vous ? interrompit Cagliostro, répétant sa formule banale à la fois et sinistre à Rosalba, penchée de nouveau sur le gobelet fatidique, et de nouveau frissonnante.

— Je vois, dit-elle d'un accent qui pénétrait au fond des âmes comme son œil dilaté par la terreur et la pitié plongeait au fond du mystérieux avenir, je vois une grande foule qui suit une petite charrette...

— Et sur cette charrette un homme aux bras liés derrière le dos. C'est convenu, continua M. d'Eprémesnil avec une ironie voulue qu'une crainte secrète faisait pourtant trembler.

— A qui, dans l'assistance, ressemble le patient ? demanda Cagliostro, que la contagieuse émotion de l'assistance gagnait peu à peu et qui commençait à se reprocher la témérité qu'il avait eue en confiant à une voyante trop lucide ou trop sincère le sort de sa popularité.

Il se trompait en cela, car rien n'a de succès auprès des

hommes comme ce qui les effraie, puisqu'ils le préfèrent souvent à ce qui les flatte.

A la question posée par Cagliostro, ce n'est pas Rosalba, c'est d'Eprémesnil lui-même qui répondit.

— A qui voulez-vous que ressemble ce second patient, s'écria-t-il, si ce n'est à moi ? N'est-ce pas, mademoiselle ?

— En effet, murmura Rosalba.

— Ainsi l'a décidé l'inévitable destin. Soit. Je ne me plains pas de mon lot. J'ai bu le fond amer de la gloire et de l'amour. Il n'y a rien à regretter en ce monde que le parfum des roses et la vue des jeunes filles comme vous ; mais les roses se fanent trop vite, et trop vite aussi passe la vierge idéale qu'on ne rencontre qu'une fois et qui ne se retrouve plus.

Et le violent, devenu pensif, se tut, absorbé dans ses souvenirs, et peut-être dans ses regrets.

— A mon tour, dit en se levant dans toute sa hauteur, le corps drapé à l'antique dans sa houppelande de laine blanche, le grand et spirituel vieillard nommé Jacques Cazotte, cerveau volcanisé comme un morne des Antilles, sourire aussi gracieusement pétillant, lorsqu'il le voulait, que le vin mousseux de ce coteau de Pierry, où il avait son ermitage. A mon tour ; mais ne me faites pas languir. Les philosophes de mon âge sont toujours pressés. Si l'amour de l'humanité, le progrès des lumières et de la raison ne peuvent conjurer les accès de cette fièvre de barbarie qui saisit périodiquement les peuples en pleine civilisation ; si, même au temps que nous rêvons, le courage, les services rendus à la patrie, la vertu, l'éloquence, le génie, ne dispensent pas de la persécution et ne préservent pas de l'échafaud, menez-m'y tout de suite. Mieux

vaut être la victime que le bourreau. Le sort qui vous a livré ses secrets, mademoiselle, n'a rien à vous refuser de ses grâces. La faveur que je sollicite n'est pas de celles qui font des jaloux. Tant d'autres sont pressés d'allonger la route que je désire abréger !

— Hélas ! s'écria Rosalba, je voudrais que votre vœu fût réalisé ! Mais la fatalité est implacable, et il faut qu'elle le soit pour avoir résisté non à vos prières mais à celles de l'ange même du dévouement filial qui marche à vos côtés.

— Ma fille Elisabeth ! murmura Cazotte. Elle a tout deviné. Je commence à croire à la réalité du don merveilleux de cette charmante et fatale pythonisse.

Je n'irai donc point seul. Ah ! la grâce est terrible, déclara-t-il tout haut. Je la refuse. Écartez, écartez de mon sort mon Elisabeth.

— Que voyez-vous ? reprit Cagliostro qui n'aimait pas les dialogues entre la scène et le parterre, et dont la machinale et tragique intervention ressemblait à celle du croupier quand il donne le signal de la partie suprême, celle d'où dépendent la fortune ou le désespoir.

— Je vois une maison triste et sombre ; on dirait une prison. Une foule menaçante encombre les abords du guichet entr'ouvert.

— Que voyez-vous encore ?

— Je vois des blessés, des mourants, des morts, dépouillés, demi-nus. Un homme à cheveux blancs apparaît, entraîné par des forcenés. Un sabre ensanglanté est levé sur sa tête. Il ferme les yeux pour ne pas voir l'éclair du coup fatal. Soudain les sicaires s'agitent, se troublent, se détournent. Une jeune fille, aux cheveux épars, aux yeux étincelants sous ses larmes, se précipite. Elle prend le vieil-

lard entre ses bras. Puis, je la vois tenant, pâle, un verre rouge à la main. Puis je ne vois plus rien. Tout a disparu.

Et Rosalba se redressa d'un mouvement si brusque, les bras étendus en arrière, qu'elle renversa la *loggia*, qui tomba à terre, de côté, avec un bruit mat.

L'attention et l'émotion de l'auditoire étaient telles que nul ne s'aperçut, pour ainsi dire, de ce léger accident. Et sur la scène, Cagliostro comme pétrifié, n'ayant fait aucun signe, nul serviteur ne bougea. A quoi bon s'évertuer à rétablir ce *décorum* théâtral dont la jeune et poétique devineresse, arrivée au maximum d'intensité de son inspiration, n'eût pas supporté l'obstacle? Elle étouffait sous ce léger mais importun abri.

— Que voyez-vous encore? répéta Cagliostro, qui, d'actif devenu passif, de maître impassible devenu serviteur dominé, obéissait lui-même à ce courant magnétique qu'il avait déchaîné et ne faisait plus que suivre ces impulsions irrésistibles, dont il gardait encore en apparence la direction.

— Je vois, répondit Rosalba qui eût voulu se taire et ne le pouvait plus, une grande place au soleil, remplie d'une multitude dont les mille têtes s'agitent comme une moisson sous le vent. Au pied d'une statue équestre renversée se dresse un échafaud qu'entourne un double cordon de soldats. Sur cet échafaud s'élève un gibet aux bras fermés, pareil à un cadre gigantesque. Ah!

— Que voyez-vous encore? répéta Cagliostro.

— Ce n'est pas une corde au nœud coulant, qui pend de ce gibet. C'est une hache sans manche suspendue au sommet cintré de la machine, et dont le tranchant poli brille d'un éclat sombre.

Ici, le docteur Guillotin eut un haut-le-corps.

— Comment se peut-il faire? grommela-t-il... Notre secret, pourtant, a dû être bien gardé.

— Que voyez-vous encore? interjeta Cagliostro qui paraissait jouer un rôle, mais qui le jouait si bien qu'il éprouvait les sentiments qu'il semblait peindre, et qu'avec son mouchoir il épongeait, de temps en temps, à son front, une sueur fiévreuse.

— Un grand mouvement se fait dans la multitude. Un homme paraît, grand, au visage ridé, aux longs cheveux blancs. Deux autres hommes le tiennent par les bras. Il monte, d'un pied encore ferme, les degrés de l'échelle. Il est sur la plate-forme. Il lève les mains vers le ciel. On le saisit; on le dépouille de son habit. Il courbe la tête. Un éclair luit, suivi du bruit sourd de la foudre qui tombe. Un nuage rouge me cache tout le reste. Je ne vois plus rien.

— La jeune fille de tout à l'heure était-elle encore aux côtés du vieillard, quand il a paru à vos yeux? demanda Cazotte d'un ton ferme.

— Non, il était seul.

— Dieu soit loué! murmura l'interrogateur.

Et il retomba dans une sorte d'assoupissement méditatif.

— Monsieur le magicien, déclare le comte d'Estaing interpellant Cagliostro, c'est fort bien, mais un peu monotone. Ne pourriez-vous nous donner du nouveau?

— Le sort interrogé, répondit solennellement le Grand-Cophte, ne répond pas au gré de ceux qui le consultent. Il dicte et nous traduisons. Il dit ce qui sera, non ce qui devrait être.

— Soit; mais si monsieur que voilà se prête à l'expé-

rience, j'ai quelque idée que son horoscope diffèrera un peu des précédents. Cela nous reposera. Nous autres, condamnés, ne serions pas fâchés de rire un peu. Pour moi qui n'entends rien à votre grimoire, je gagerais volontiers qu'il aura la vie plus longue que nous. Il semble fait pour durer.

Et le comte désigna d'un doigt indiscret, en s'excusant de la liberté grande, le docteur Guillotin, qui ne parut pas à son aise.

On entendait dans l'assistance le bruit de rires étouffés.

— Pourquoi m'affligerais-je de l'exception que vous voulez bien me prédire d'avance ? dit d'un ton assez maussade le voisin ainsi signalé à une attention un peu moqueuse ; je m'en féliciterais au contraire, si mes faibles services peuvent encore longtemps être utiles à l'humanité, dont j'ai toujours cherché à soulager ou du moins à abréger les souffrances.

— Monsieur est philanthrope ? demanda le comte.

— Je m'en flatte ; et de plus je suis médecin.

— L'un et l'autre vont fort bien ensemble.

— Pour vous servir, si j'en étais capable.

— Grand merci ; mais je n'ai plus besoin de rien étant destiné, vous l'avez entendu, à user d'un remède qui guérit de tous les maux, y compris celui de la vie. Mais vous, mieux partagé par votre étoile, je gage que vous ne mourrez que de vieillesse et dans votre lit.

— En effet, intervint Cagliostro qui s'avancant sur la scène, remplaça devant le gobelet révélateur Rosalba, affaissée derrière lui, à demi-pâmée. Je ne vois flotter à côté de l'image de M. le docteur, magiquement réfléchi dans ce vase, que les signes irrécusables de la longévité. Je

vois l'éclair briller, la foudre tonner sur sa tête ; mais par suite de je ne sais quel mystérieux préservatif, dont il a le secret, le tonnerre tombe toujours à côté.

— Voilà ce que c'est que d'être en bons termes avec celui qui le lance, dit le comte d'Estaing. Il fait bon avoir des amis, des clients partout. Mais vous devriez bien, docteur, nous dire votre recette, contre honoraires, bien entendu. Il en est ici qui la payeraient fort cher.

— A mon grand regret, je ne puis que vous refuser, répondit non sans malice le docteur, qui n'allait pas tarder à avoir les rieurs de son côté, puisque je la possède sans m'en douter, et l'applique sans le savoir.

— Désolé ! j'aurais aimé, tant vous me semblez rond, à être de vos clients.

— Vous en serez peut-être, répondit le docteur avec un singulier sourire.

Puis avisant Cagliostro, qui faisait mine de rendre à la voyante la place qu'il avait un moment usurpée, il l'interpella en ces termes, destinés à le provoquer à descendre à son tour au rang de patient, et à sonder pour son compte cet avenir qu'il découvrait si volontiers aux autres, sans trop le farder vraiment :

— Halte-là ! monsieur le sorcier. Puisque vous avez bien voulu, sans attendre que je vous le demande, me favoriser de la communication de mon horoscope, ne pourriez-vous mettre le comble à vos bontés, à votre crédit et à la satisfaction de cette assemblée en consultant le destin pour votre compte, tout haut, et en vous montrant aussi brave devant sa réponse que tous ces messieurs l'ont été, et moi-même, sans grand mérite, il est vrai.

Sur ce, le docteur releva ses besicles sur son front et darda un regard malin sur le Grand-Cophte, qui ne s'at-

tendait pas à cette botte-là et, malgré toute son assurance, fut un moment interloqué. L'assemblée approuvait visiblement l'initiative imprévue et hardie de l'interpellant. Elle ne subissait pas sans quelque velléité de révolte le joug despotique de l'enchanteur. Elle avait cette curiosité féroce de tous les hommes réunis. Il avait suffi de cette provocation insolite pour déterminer contre lui un courant de contradiction qui pouvait s'aigrir jusqu'à l'hostilité. Que faire ? Hésiter était déjà dangereux. Refuser était ridicule. Il ne manquerait pas de gens pour dire que cet homme si habile avait ses maladresses, que cet homme si hardi avait ses pusillanimités, et qu'il n'osait pas affronter pour lui-même les mystères de cet inconnu dans lequel il pénétrait si bravement pour les autres. Ce qui chiffonnait Cagliostro, ce n'était vraiment pas d'être mis ainsi en demeure de s'improviser un horoscope. Il avait assez d'esprit pour cela. Mais s'il se le faisait heureux et flatteur, à son goût enfin, il offensait tous ceux auxquels il venait de révéler des destinées ingrates, et s'il se le donnait effrayant et terrible il donnait par là sur lui une dangereuse prise à la malchance. Comme tous les sorciers, Cagliostro était superstitieux. Il croyait trop à ses propres prestiges pour avoir jamais osé interroger le sort pour son compte. En face de ce gouffre, il prenait le vertige. Il avait peur. On a vu des soldats, braves au feu, pâlir devant une araignée ou ne pouvoir supporter la vue d'une salière renversée. Le dompteur hésite à entrer chez ses bêtes avant de les avoir préparées, énervées, mises au point où il se sent garanti contre un subit retour de férocité. De grands virtuoses ne sauraient se servir d'un instrument autre que le leur. Beaucoup de médecins hésitent à se soigner eux-mêmes. Ces préjugés, ces scrupules, ces répugnances expliquent la

réponse de Cagliostro à son provocateur, réponse par laquelle, avant de la subir, il cherchait à éluder une désagréable et néfaste épreuve :

— Je ne demande pas mieux que de me prêter à la fantaisie de M. le docteur Guillotin, surtout si elle est confirmée par le vœu de cette illustre assemblée. Ce n'est pas moi qui vis en commerce réglé avec le *Fatum* que sa vue face à face peut étonner. Je dois toutefois déclarer que l'expérience peut fort bien avorter ; car, — c'est là un aveu qui me coûte quelque peu à faire — le privilège que le ciel m'a accordé et m'a permis de communiquer, de voir dans l'avenir d'autrui, est compensé par l'ignorance où je suis condamné à vivre en ce qui touche ma propre destinée. Supérieur au commun des mortels par ce don de seconde vue, je suis inférieur à moi-même par cette sorte de cécité dès qu'il s'agit de mon sort. Ainsi l'a voulu la sagesse suprême. Je ne refuse pas toutefois d'essayer de soulever le bandeau qui...

— Je ne vous en demande pas tant, riposta le tenace docteur, qu'enflammait le pressentiment de quelque revanche maligne, vengeresse de son échec de la rue Saint-Gilles, et ne prétends pas vous mettre en contradiction avec votre aveu, en état de rébellion contre cette impuissance que compensent tant de supériorités. Mais sans sortir des limites qui sont assignées à votre pouvoir, il vous est loisible de faire appel tout comme un autre à la lucidité de cette charmante interprète, dont je n'ai nulle raison, et vous encore moins, de contester la compétence.

Cagliostro était pris au piège ; il n'y avait qu'à s'exécuter.

Il le fit aussi galamment que possible, en attirant jusqu'à ses lèvres, à force de volonté, un sourire tranquille.

Il ne l'était pas, lui, cependant ; car il jeta de côté à sa fille, qui avait gardé, durant cette scène, une attitude passive, indifférente, inexplicable pour lui, un regard d'intelligence qu'elle lui parut éviter. Était-ce la crainte de trahir, aux yeux de l'assistance qui les ignorait certainement, les liens filiaux qui la rattachaient à Cagliostro, ou celle de défaillir dans l'accomplissement de quelque projet secret ? Nous l'ignorons ; toujours est-il qu'elle parut faire appel à toutes ses forces pour résister à l'émotion d'une épreuve à laquelle elle était décidée plus que celui qui allait la subir par son intermédiaire.

— Allons, s'écria la voix narquoise du docteur Guillotin, ne vous faites pas prier davantage, seigneur comte de Cagliostro, ou nous croirons que vous y mettez de la mauvaise grâce, ce qui ne saurait convenir à un homme qui tient ouvert dans ses mains le livre des destinées. La page qui vous concerne est blanche à vos yeux ; mais, pour des yeux désintéressés, il n'en saurait être de même. Je ne suis point initié à vos mystères ; mais je suis convaincu que si vous voulez à votre tour considérer ce miroir liquide et y réfléchir votre image, elle y demeurera fixée. Nous n'aurons plus qu'à attendre la révélation des attributs dont le sort l'environnera...

L'assemblée était trop visiblement de l'avis de l'indiscret et tenace docteur, pour que Cagliostro résistât plus longtemps. Il y allait de son prestige. Il se raidit donc contre sa répugnance et, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il s'avança vers le vase rempli d'eau, se pencha sur ce miroir liquide et se retira en arrière.

A peine Cagliostro eut-il prononcé la formule sacramentelle : Que voyez-vous ? que Rosalba, qui en avait déjà trop vu, sans doute, pâlit et se recula vivement avec

un cri, comme si elle eût été mordue par un serpent.

— Que voyez-vous ? répéta bravement Cagliostro ; mais sa voix était altérée.

— Que voyez-vous ? répétèrent machinalement dans l'assistance quelques personnes plus curieuses et plus impatientes que les autres.

Rosalba, le visage contracté, le sein frémissant, obéit à l'injonction, et d'une voix troublée :

— Je vois, dit-elle, l'image du comte de Cagliostro. Une sorte de nuage opaque s'abaisse sur lui. Le nuage se dissipe, et je le vois dans un cachot, enchaîné sur un grabat qu'éclaire à peine un maigre rayon de la lumière du jour filtré par d'épais barreaux de fer entre-croisés, fermant une haute lucarne.

— Que voyez-vous encore ? demanda intrépidement Cagliostro.

— Je ne vois plus rien.

Il respira bruyamment, puis avec un sourire, il s'avança sur la scène, et interpellant le docteur :

— Votre désir, monsieur, est exaucé. Vous savez les épreuves que l'avenir me réserve. Elles n'ont rien qui doive étonner ni décourager un bienfaiteur de l'humanité comme moi. J'ai fait de bonne heure connaissance avec les vicissitudes de la fortune, l'ingratitude des petits, l'aveuglement des grands. Jusqu'à ce que la Bastille tombe, les hommes comme vous y feroient mettre volontiers les hommes comme moi.

— Vous vous trompez, monsieur, répliqua le docteur vexé par le rire d'approbation avec lequel l'auditoire avait accueilli ces paroles d'une crânerie et d'une malice toujours agréables aux foules. La Bastille n'est pas du tout le logement que je vous souhaite. Vous manqueriez

par trop aux plaisirs du peuple français. Puis, la persécution ferait trop bien vos affaires pour faire les miennes. Ce qu'il faut désirer pour ses adversaires, ce n'est pas l'honneur de l'adversité qui éclaire et purifie, c'est le danger de la prospérité qui corrompt et aveugle. Sur ce, j'ai bien l'honneur de vous tirer ma révérence. Il se fait tard, allons nous coucher.

Et le docteur, prenant sa canne et son chapeau, se leva et fit mine de se retirer.

Mais il avait compté sans le comte d'Estaing, qui l'arrêta brusquement au passage et le contraignit à s'asseoir.

— Halte-là ! vertubleu ! monsieur le docteur, dit-il ; on ne se quitte pas ainsi entre gens de bonne compagnie. Vous êtes satisfait, je le comprends. Vous vous en tirez à bon marché et craignez peut-être que l'oracle ne se dédise. Vous parlez d'aller vous coucher ; mais c'est faire injure aux gens qui ne dorment pas. Vous oubliez enfin que la séance n'est pas finie, et qu'il est encore des personnes altérées de la soif de l'inconnu. Peut-être est-ce au moment du bouquet que vous donnez malencontreusement le signal du départ. Pour moi j'ai encore une requête à adresser au sphinx, et peut-être ne suis-je pas le seul.

— En effet, moi aussi je veux savoir ! s'écria une voix vibrante.

Et la comtesse de La Motte, bondissant de la coulisse, s'élança sur la scène au grand étonnement de ceux qui, dans l'auditoire, la connaissaient, à la surprise non moins grande des autres.

Tout entière à l'accès de cette fièvre de curiosité qui venait de la saisir et d'en faire sa proie, la comtesse ne fit que traverser la scène, au milieu de l'étincellement de

ses pierreries, du bruit de la soie et des dentelles qui ondulaient sur elle et scandaient son pas.

Le temps de s'arrêter devant Cagliostro, de le fixer de son œil ardent et de lui dire ces seuls mots :

— Je le veux !

Le temps de s'arrêter devant Rosalba, de la toiser d'un air de défi, et de lui répéter :

— Je l'exige !

Et la brillante et fougueuse apparition était rentrée dans la coulisse où, appuyée au dossier de son fauteuil, comme si elle posait pour son portrait, elle attendait le résultat de sa subite et impérieuse provocation au destin.

— Vous voyez bien, docteur, dit le comte d'Estaing, qu'il ne faut pas être si pressé. C'était peu galant à vous. Quand le sorcier va plier bagage, il y a toujours là pour se précipiter une femme en retard que la curiosité gagne, et qui veut savoir, elle aussi, ce que l'avenir lui réserve.

— Quelle étrange fantaisie ! disait à voix basse à l'oreille de son voisin et camarade baron de Retaux de Villette, le comte de La Motte, fort embarrassé. Les femmes n'en font jamais d'autres. Heureusement qu'elle n'a fait que passer sur la scène comme un ouragan, et que peu de gens ici, hormis vous et moi, la connaissent.

— Et encore, murmura philosophiquement M. de Villette, qui peut se flatter de connaître une femme et sa femme ?

A ce moment, Cagliostro, qui prévoyait quelque malencontre, mais à qui l'impétueuse algarade de la comtesse n'avait laissé aucun moyen décent de lever la séance et de prendre congé, prononça de nouveau la formule sacramentelle :

— Que voyez-vous ?

— Je vois... répondit Rosalba.

Et elle sembla hésiter. Ses yeux se fermèrent. La voix expirait dans sa gorge.

— Allons ! allons ! lui cria la comtesse à la cantonade, en aiguillonnant Rosalba d'un regard ardent, dites vite, est-ce que vous croyez que j'ai peur ?

— Je vois, dit lentement la voyante, une cour de prison, par une aube blafarde. Quelques passants aux grilles, quelques têtes curieuses aux fenêtres intérieures. Deux hommes se tiennent debout, l'un vêtu de noir, un papier à la main, l'autre vêtu de rouge, au pied d'un grand escalier. Non loin de la dernière marche, je vois un lourd fauteuil de géhenne avec des cordes attachées au dossier et à chaque bras. Je vois aussi un faisceau de verges et un fourneau au brasier ardent, sur lequel chauffent des tenailles de fer. Des huissiers du Châtelet et des gardes de la maréchaussée se promènent impassibles autour de ces préparatifs silencieux et sinistres.

— Que voyez vous encore ?

— Je vois... ah !

— Dites.

— Je vois une voiture déboucher de dessous la voûte obscure d'un porche plongeant dans une cour...

— Que voyez-vous dans cette voiture ?...

— Une femme hagarde, échevelée, demi-nue, qu'on a arrachée au sommeil, entraînée seulement vêtue de sa robe de nuit et enveloppée d'une couverture. Elle se débat avec fureur, avec cris, avec larmes entre les bras des exempts et des geôliers qui l'obligent à descendre. Elle se précipite pour leur échapper. Elle tombe. On la relève. On la traîne devant l'homme noir qui lit son papier, devant

l'homme rouge, qui saisit le paquet de verges, pendant qu'un aide penché sur le brasier attise le feu avec un soufflet.

— Que voyez-vous encore ?

— Ah ! pitié !... s'écria Rosalba d'une voix anhéante.

— Dites.

— L'homme noir la fustige et brise trois verges sur les épaules de la patiente, dont la blancheur se marbre de teintes rouges. J'entends des cris qui n'ont plus rien d'humain. Je vois l'écume sortir de ses lèvres, le feu jaillir de ses yeux.

— Que voyez-vous encore ?

— On attache l'infortunée au fauteuil dont elle soulève en ses convulsions le poids colossal. Il faut quatre hommes pour la maintenir en dépit de ses liens. Ah ! l'horreur !

— Dites.

— L'homme noir a fini et s'est tu ; l'homme rouge a saisi les tenailles de fer rougies au brasier ardent. Il s'approche et les applique sur l'épaule de la patiente. J'entends un cri de bête fauve. La chair grésille et fume. Un effort suprême la dégage à demi ; le fer ardent glisse jusqu'à son sein et le flétrit de la marque d'infamie ; la double lettre V.

— Que voyez-vous encore ? demanda Cagliostro d'une voix tremblante.

— Je ne vois plus rien.

Et Rosalba se renversa sur son siège à demi-pâmée.

Cagliostro se précipita vers elle et la reçut dans ses bras.

Le bruit et le désordre causés par cet incident étouffèrent un autre bruit produit par la chute d'un corps dans le couloir qui conduisait dans le cabinet du Grand-Cophte.

Cagliostro avait cherché de l'œil la comtesse à son

poste dans la coulisse. Elle avait disparu. Elle avait eu l'énergie de se porter jusque dans l'ombre du couloir, croyant avoir le temps de gagner le cabinet. Mais à mi-chemin, ses forces l'avaient trahie, le vertige de la syncope s'était emparé d'elle, et elle avait glissé à terre privée de sentiment.

— La représentation est terminée, déclara Cagliostro tenant toujours la tête de sa fille sur sa poitrine.

Et il fit signe aux hommes de manœuvre, d'abaisser le rideau qui s'ébranla, en effet, sur son axe.

— Je ne plains pas mon argent, se disait le docteur Guillotin en s'en allant. Une seule chose me chiffonne, c'est de penser que ce faquin en serait quitte pour la prison.

Le rideau commençait à descendre, quand le comte d'Estaing, pendant que l'auditoire s'écoulait lentement, fit signe qu'il voulait parler, au nom de la partie de l'assistance qui affluait autour de l'estrade et débordait la balustrade de l'orchestre. Sur un regard de Cagliostro, la toile s'arrêta.

— Merci, comte de Cagliostro, déclara M. d'Estaing, de cette dramatique soirée. Nul de ceux qui y ont assisté ne l'oubliera sans doute. Merci de nous avoir jugés dignes d'entendre sans faiblir des révélations qui, pour beaucoup, n'avaient rien d'agréable. Il en sera de notre avenir ce qu'il en sera. Quand on s'avise de connaître d'avance les choses futures, il vaut mieux en avoir une image ressemblante que flattée. La crainte trompe toujours moins que l'espérance. Au moment de nous retirer, nous voudrions emporter pourtant l'espoir, nous exprimons du moins le vœu que cette pure et charmante jeune fille qui vous sert d'interprète...

— C'est ma fille, dit Cagliostro avec amour et avec orgueil.

— Tous mes compliments. Raison de plus pour lui souhaiter, dis-je, d'échapper à cette fatalité dont nous serons les victimes coupables, et d'être heureuse autant qu'elle est innocente.

— Monsieur, répondit Rosalba qui ouvrit les yeux et, se redressant, échappa aux bras de son père, je n'ai jamais cru être infallible et jamais plus désiré que ce soir de me tromper. Mais si je puis garder des illusions en ce qui touche les autres, je n'en saurais avoir en ce qui me concerne. Je ne connais pas mon sort, mais je le pressens, et si l'on peut errer sur ce qu'on croit voir, il n'en est pas de même sur ce que l'on devine. Mon destin sera celui de tous les prophètes. Le don de la prescience se paye cher. Nul de ceux qui l'ont possédé n'a été exempt des malheurs qu'il a prédits. Au siège de Jérusalem, le dernier d'entre eux, qui parcourait les remparts en prêchant la pénitence et se lamentant, tomba, à la vue des assiégeants et des assiégés, transpercé et écrasé par la grêle de pierres et de traits qui partit tout d'un coup d'une des machines ennemies. Il portait sur son épaule une colombe affamée, éperdue, qu'il avait recueillie, apprivoisée, et qui ne le quittait plus. Elle tomba aussi, tout inoffensive qu'elle fût, frappée d'une flèche, et rougit, dans le sang de son maître mêlé au sien, son plumage blanc.

— Vous vous trompez, mademoiselle, ou du moins vous omettez la fin de l'histoire. La colombe ne fut que blessée. Ramassée au pied du rempart par un soldat de Titus, pansée, guérie, elle suivit sous les orangers d'Italie son nouvel ami, et oublia dans un nid parfumé les désastres dont elle avait été témoin, les malheurs qu'elle avait vus et les ruines de la Judée.

Rosalba chercha des yeux en souriant l'auteur de l'interruption.

Mais elle ne put le reconnaître.

Le chevalier Roger d'Urfé s'était détourné en rougissant et offrait respectueusement son bras pour la conduire jusqu'à la porte, à la marquise sa mère, suivi d'un œil de curieuse sympathie, dans sa modeste retraite, par le comte d'Estaing, qui n'avait rien à ajouter qu'un salut à ce qui venait d'être si bien dit...

Quelques minutes après, le Grand-Cophte était assis dans son cabinet entre le comte de la Motte et le baron Retaux de Villette, en face de l'ottomane où Rosalba se reposait de tant de secousses, à côté de la comtesse de la Motte, qui reprenait peu à peu le sentiment et rentrait, comme on va le voir, en possession de tout son sang-froid.

A la vue de Rosalba, elle se jeta sur elle, et l'étreignant à l'étouffer :

— Ah! c'est vous, chère petite, dit-elle d'un ton caressant. Une autre vous en voudrait à ma place de la belle peur que vous vous êtes amusée à me faire. Moi je ne vous en aime que plus. C'est bien fait pour moi. Je profiterai de la leçon et ne braverai plus les devineresses. Qu'importe l'avenir? Souvenons-nous du passé et occupons-nous du présent.

— Baron, ajouta-t-elle en se tournant vers M. Retaux de Villette, je compte sur votre bras pour me reconduire jusqu'à ma porte. Chère enfant (et elle baisa encore Rosalba au front avec une effusion toute maternelle), vous devez tomber de sommeil, et voilà Pellegrina qui vous réclame.

Elle montrait la vieille nourrice, inquiète, qui paraissait sur la porte.

— Ne vous contraignez pas pour moi. Du reste, je vous donne l'exemple, et je pars. Excusez, cher comte, l'alerte que je vous ai donnée. On n'est pas toujours maîtresse de ses nerfs.

Cagliostro s'inclina d'un air un peu jaloux et préoccupé.

Le comte de la Motte s'ennuyait, suivant son habitude, bâillait à la dérobée et, pour passer le temps, s'amusait à faire tourner l'un autour de l'autre les deux pouces de ses mains croisées sur ses genoux.

Rosalba sortit, appuyée sur le bras de sa vieille nourrice. La comtesse de la Motte, qui l'avait suivie dans sa retraite d'un regard vipérin, se pencha à l'oreille de M. Rétaux de Vilette et lui dit :

— Cette jeune fille est d'une santé bien délicate. Elle aurait besoin de changer d'air. A Paris, quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu...

A ce moment, et comme la comtesse — après avoir communiqué à son confident ordinaire une appréciation que, avec l'habitude acquise de son caractère, il n'avait pu s'empêcher de trouver d'un menaçant augure — se levait pour prendre congé, un valet frappa discrètement à la porte.

— Entrez, prononça Cagliostro d'un air bourru.

Le valet portait sur un plat d'argent une lettre qu'il tendit à son maître, qui la prit brusquement en lui intimant d'un regard l'ordre de se retirer.

Après quoi il rompit le cachet et parcourut la missive dont la lecture parut le plonger dans un vif désappointement.

— Qu'est-ce ? murmura la comtesse en minaudant. Vous paraissez désagréablement surpris de la nouvelle

contenue dans cette lettre. Confiez-la-nous, nous sommes de bon conseil.

— Elle serait en tout autre moment bienvenue, répondit Cagliostro; mais après le tour imprévu qu'a pris ce soir ma consultation prophétique, je ne sais vraiment si je dois me fier à une avance de la fortune qui peut cacher une trahison.

— Ne vous pressez pas trop d'accuser le hasard. C'est notre ami. Nous jugerons du cas qu'il convient de faire de son intervention quand nous vous aurons entendu.

— La lettre est de madame Bibaut de Misery, première femme de chambre de la reine, qui désire me consulter *incognito* et me donne, dans ce but, assignation dans les trois jours au palais de Saint-Cloud.

Un éclair de triomphe traversa les yeux de la comtesse.

— C'est parfait! s'écria-t-elle en frappant ses mains l'une contre l'autre. Nous voilà pied en cour. N'oubliez pas mon placet.

— Mais que faire et que dire?

— Faire ce qui convient pour plaire; dire ce que l'on désire entendre. Le succès, dans le pays où vous allez, est tout entier dans ces deux mots.

— Vous savez bien que le destin n'est pas courtisan. Vous en avez eu la preuve ce soir.

— Il l'est, quand son interprète a intérêt à l'être. C'est une affaire de souffleur. Vous n'avez pas assez soufflé Rosalba ce soir. Aussi a-t-elle joué son rôle d'une façon trop indépendante.

— Elle n'est pas de celles qu'on fait parler comme on veut.

— Elle est de celles dont on peut, du moins, obtenir le silence quand il s'agit de gens qu'elle aime. Sa franchise

est assez bonne pour moi. Mais elle ne voudra pas faire de la peine à la reine ; car elle l'aime.

— Comment le savez-vous ?

— Je l'ai deviné rien qu'à l'expression de sa physionomie, rien qu'à l'accent de sa voix, lorsqu'il est question d'elle. Mes yeux et mes oreilles, en pareil cas, ne me trompent pas.

— Vous me rassurez un peu.

— Soyez tranquille, tout ira bien ; vous obtiendrez d'elle sur ce point tout ce que vous voudrez. La reine, de son côté, ne verra pas impunément notre virginale pythonisse. C'est un atout dans notre jeu.

A ce moment, un grand et gros homme, la perruque en désordre, tout essoufflé, fit irruption dans la pièce, malgré les efforts de deux laquais qui s'évertuaient en vain à le retenir.

C'était le chevalier Du Bruel, le fervent adepte, le partisan enthousiaste, souvent le parasite importun de Cagliostro.

Il se précipita aux genoux du Grand-Cophte, prit sa main, la baisa.

— O grand homme, s'écria-t-il d'une voix déclamatoire, entrecoupée par l'émotion, recevez l'hommage de mon admiration et de ma reconnaissance. Pour rien au monde je n'eusse manqué au devoir de vous féliciter et de vous remercier.

— Vous ne me devez rien, déclara Cagliostro d'un ton maussade, ou peu de chose, et vous vous exagérez par trop vos obligations envers moi.

— Comment ! je ne vous dois rien ou peu de chose ? C'est à vous de le dire, parce que rien ne vous manque, même la modestie dont le génie pourrait se dispenser.

Mais moi je veux penser et soutenir le contraire, envers et contre tous, envers vous-même, avec tout le respect qui vous est si légitimement acquis. Ah ! je ne vous dois rien ou peu de chose ? Je vous dois la vie tout simplement. Sans vous il y a longtemps que je souperais chez les ombres au lieu de souper avec vous, comme je le ferai tout à l'heure si vous m'y invitez. Et ces bêtises qui prétendaient me faire sortir comme les autres par la porte commune, moi qui suis votre plus belle cure, votre plus ancien guéri, moi que vous sauvez tous les jours, moi dont l'existence est votre perpétuel miracle, votre œuvre, votre chef-d'œuvre ! Non, s'il m'eût fallu subir l'affront de me coucher sans vous saluer, je crois, je suis sûr que je n'y eusse pas résisté et que j'eusse rendu à son auteur cette vie qui serait inutile si vous ne me permettiez pas de vous la consacrer.

Et le digne héros de la reconnaissance fit mine d'essuyer une larme.

— Relevez-vous, mon cher chevalier, mon cher ami, déclara, radouci, Cagliostro, qui n'était pas pour rien du pays de ce cardinal Mazarin dont le mot : *Tu m'aduli, ma tu mi piace* (tu me flattes, mais tu me plais) est justement célèbre, et qui se fût trouvé inhumain en ne déployant pas quelque clémence à l'endroit d'un fidèle si convaincu qu'il n'en sentait plus le ridicule.

— Mon cher chevalier, mon cher ami ! A la bonne heure, vous me rendez justice, répondit le gros homme, qui cependant ne se relevait pas.

— Relevez-vous donc, chevalier, dit en riant la comtesse. Vous voyez bien que le maître vous pardonne.

— Excusez, adorable comtesse, c'est que je ne le puis pas. La fatigue, l'émotion, le plaisir...

La comtesse sonna.

— Relevez monsieur, dit-elle aux deux laquais survenus à son appel.

On releva le chevalier Du Bruel; on le mit d'aplomb, non sans peine. On le poussa vers un fauteuil, qui gémit sous le poids.

Et comme la reconnaissance est une vertu trop rare pour n'être pas récompensée, il fut admis à l'honneur de partager, c'est-à-dire de dévorer à lui tout seul, à peu près, tout le souper réservé à Cagliostro. Le but était atteint de cette simagrée quotidienne, dont le succès faisait encore rire dans la rue la comtesse et ses deux cavaliers.

— On a eu bien de la peine à le relever avant souper, disait le baron Retaux de Villette; mais s'il se jette encore à genoux après souper, devant le grand homme, il faudra, pour le hisser sur ses pieds de palmipède, le secours d'un cabestan!

VI

VOYAGE A SAINT-CLOUD

Trois jours après les scènes que nous avons racontées, deux voitures traversaient, par une radieuse matinée, le bois de Boulogne, faisant ce voyage de Saint-Cloud, si cher aux bourgeois de Paris à la fin du dix-huitième siècle qu'il a donné lieu à des relations plus ou moins humoristiques, dans le goût de celle de Chapelle et Bachaumont, et à plusieurs poèmes.

C'était un poème, en effet, et de ceux qui sont à la portée de tous et que tous sentent, et qu'il vaut mieux vivre que lire, que cette promenade favorite des bonnes gens allant déjeuner sur l'herbe au bois de Boulogne et dîner dans les bois de Meudon, et marchant du pas allègre du dimanche au milieu des files de fiacres trimballant les noces populaires des fricassées de poulet du *Cadran-Bleu* ou des *Vendanges de Bourgogne*, aux matelotes et aux gibelottes du pont de Saint-Cloud.

On se rendait alors de Paris à Saint-Cloud, soit par la voie du coche d'eau en courant sur la Seine de tranquilles

bordées, soit par la route de terre, en longeant la rive droite du fleuve jusqu'à Auteuil. De là, on quittait le voisinage de la Seine et on traversait le Point-du-Jour, en laissant à gauche la route de Versailles, par Billancourt et Sèvres. On se dirigeait ensuite, en ligne droite, vers le rond-point de Boulogne par où l'on accédait à l'entrée du pont de Saint-Cloud.

La première des voitures dont nous suivons l'itinéraire était celle du comte de Cagliostro. Il s'y carrait en face de sa fille Rosalba et de la comtesse de la Motte, qui occupaient le fond.

Dans la seconde voiture, carrosse de louage aux ordres de la comtesse de la Motte, se tenait seul pour le moment, en son grand uniforme de majordome, Spalatro, rentré en grâce auprès de son maître, en apparence du moins.

Il y a à noter cette circonstance, que le cocher de Cagliostro s'étant trouvé subitement malade, avait été remplacé sur son siège par un automédon de rechange, d'origine italienne, à la dévotion de la comtesse, qui l'employait quelquefois, et qu'on nommait Baldassare.

L'audience accordée à Cagliostro, au nom de la reine, par madame Bibaut de Misery, sa première femme de chambre, était pour une heure indéterminée après le dîner de Sa Majesté. On avait donc tout le temps de faire, sans se presser, les deux lieues et demie qui séparaient la place Louis XV du pont de Saint-Cloud.

On aurait même eu tout le loisir nécessaire pour déjeuner chez un des traiteurs de l'avenue d'arrivée. Mais Rosalba et Cagliostro lui-même avaient déclaré qu'ils avaient besoin, pour disposer de tous leurs moyens dans une conjoncture aussi importante, d'être à peu près à jeun, et n'avaient rompu l'abstinence qu'en avalant au

départ une tasse de café et quelques gouttes du cordial des jours de combat.

La lettre d'audience de madame de Misery avait invité Cagliostro à se présenter à la grille du château dans le plus modeste appareil, et dans les conditions de costume et d'équipage les moins propres à éveiller l'attention.

Cagliostro s'était prêté de son mieux à cette consigne. Mais il était difficile à ce souverain de l'opinion, enivré de sa popularité, de se plier au joug d'un strict incognito. Il avait bien consenti à prendre un cocher de rencontre et à imposer la lévite sombre du grison à ses laquais. Pour lui, il s'était mis aussi simplement qu'il l'avait pu. C'est dire que ses manchettes et son jabot étaient du plus pur malines, que ses boucles de souliers étincelaient de diamants, que ses doigts étaient chargés de bagues de prix.

Quant à son costume, il en avait éteint de son mieux l'habituel et compromettant éclat. Son chapeau n'était paré que d'une garniture de plumes blanches et d'une dentelle d'or. Son habit à la française était noir, mais d'un velours de deux cents livres l'aune. Une veste de drap d'argent et des culottes de poulx de soie bleu sombre, complétaient cet accoutrement d'une simplicité relative pour un homme habitué à un faste théâtral, mais qui n'avait, comme on voit, rien de trop rustique.

La comtesse, qui ne devait pas participer à l'audience, mais qui avait tenu à être du voyage pour styler et endoctriner jusqu'au bout son représentant et tenir au degré de chaleur voulu son zèle pour les intérêts débattus dans le placet dont il s'était chargé, avait réduit sa coquetterie aux atours de la saison et de la circonstance, c'est-à-dire convenables à une excursion agreste et à un retour nocturne.

Pour Rosalba, vouée par son goût et peut-être par une sorte de vœu secret aux couleurs virginales et angéliques qui lui allaient si bien, le bleu et le blanc, elle portait une robe de taffetas blanc brodée de myosotis; elle était enveloppée tout entière d'une sorte de mantelet de la même étoffe, à écharpe et à pèlerine bordée d'une garniture plissée en satin azur; et sa tête aux boucles blondes, légèrement poudrée, émergeait d'un capuchon doublé de dentelles qui encadrait délicieusement son visage, à la douce pâleur de lys, aux yeux noirs pleins d'une poétique langueur...

Son père ne songeait qu'à son effet; la comtesse de la Motte, ne pensait qu'à son placet; elle, en proie à cette mélancolique ivresse, à cette joie attendrie qu'on respire dans les rayons discrets, dans les parfums adoucis d'une belle journée d'automne, elle rêvait silencieuse au bruit étouffé des roues glissant sur la mousse des sentiers, elle écoutait les gazouillements de la haie et les bourdonnements de l'abeille autour des cytises et des genévriers.

Parfois, son cœur dilaté se serrait tout à coup et son œil devenait humide. C'est qu'elle revoyait l'image de sa mère, telle qu'elle lui était apparue lors de leurs hâtifs adieux du matin. Elle se rappelait avec quelles étreintes passionnées, avec quelle effusion de larmes l'avait embrassée la comtesse, qui semblait ne pouvoir se détacher d'elle, ne pouvoir se rassasier de la regarder.

Autour de sa maîtresse, la vieille nourrice Pellegrina, plus jaune et plus ridée que de coutume, ce semble, allait et venait, dissimulant sous un air affairé l'émotion d'une sorte de pressentiment. Ces deux affections gardiennes de sa vie avaient-elles donc quelque motif de s'alarmer

à son sujet ? Que pouvait-elle craindre, au bras de son père, dans le palais même de la reine ?

Ces dernières considérations finirent par prévaloir dans l'âme de Rosalba. Il y a, d'ailleurs, dans l'influence de la nature, en septembre, à ce moment où elle goûte elle-même, après les efflorescences du printemps, et les effervescences parfois brutales de l'été, la joie tranquille et recueillie de la maturité, un je ne sais quoi de rassérénant qui s'insinue jusqu'au plus profond du cœur, avec cette brise attiédie dont la caresse n'enfièvre plus.

Rosalba ressentit cette influence qu'on semblait partager autour d'elle ; car, ayant regardé son père, elle le vit lui sourire, et ayant regardé la comtesse, celle-ci, pour toute réponse à ce qu'elle voulait bien considérer comme une sorte d'avance, se pencha vers elle et l'embrassa de l'air le plus affectueux du monde.

Ce qui acheva de rassurer Rosalba, un moment inquiète sans trop savoir pourquoi, c'est que dans son esprit, à la pensée des adieux maternels du matin, des soupirs étouffés de la vieille Pellegrina et à ces images éplorées, succédèrent la pensée et l'image de ce jeune homme, inconnu pour elle, qui lui avait fait trois jours auparavant, à la fameuse séance de prédiction, d'une voix si timide et si tendre, un si joli compliment.

Elle avait pu à peine l'entrevoir, quand il battait en retraite, craignant de montrer son visage, après avoir découvert son cœur. Elle aurait pu tout juste dire, si on l'eût interrogée, s'il était petit ou grand, brun ou blond. Et pourtant il occupait déjà une place dans son imagination, cette place donnée à certaines figures entrevues par une involontaire sympathie, que ne décourage pas, au contraire, le vague des traits et le

mystère des intentions. C'est toujours un visage voilé d'abord, peu à peu éclairci, qui s'empare de nous, et les plus nobles, les plus grandes passions, à leur aube, ont ces obscurs commencements et ces indécisions à la faveur desquels leur feu pénètre et s'allume. Rosalba en était déjà arrivée à ne pouvoir penser sans ressentir quelque chose de l'attrait qu'elle avait exercé sur lui, à ce jeune homme si doux qui semblait triste comme elle et lui avait si délicatement offert la protection d'un de ces dévouements qui ne trompent pas.

Le voyage se passa sans incident notable. A la porte d'Auteuil seulement, un homme en habit gris, au passage de la voiture, sortit vivement de la guinguette tenue par le Suisse et, faisant signe au cocher d'arrêter, se présenta à la portière, le chapeau à la main.

— M. de Villette! murmura la comtesse à la vue du survenant, en répondant à son salut par un sourire gracieusement étonné. Ah! la rencontre imprévue, mais l'heureux hasard!

La rencontre n'eût pas paru, aux yeux d'un observateur un peu méticuleux, aussi imprévue que le disait la comtesse, et le hasard heureux eût semblé rentrer dans la catégorie de ces impromptus préalablement concertés dans le silence du cabinet.

Mais Cagliostro n'était pas là pour la contredire, ni pour lui chicaner ses distractions. Au contraire, l'apparition de M. de Villette lui parut fort opportune, et il témoigna par son accueil le gré qu'il lui en savait. Il connaissait la comtesse. Elle allait s'ennuyer toute seule; et elle n'était pas bonne quand elle s'était ennuyée. Le plus souvent il en portait la peine.

M. de Villette, en s'offrant à point pour servir de ca-

valier à la comtesse, durant une attente qui pouvait être assez longue, et lui tenir compagnie, débarrassait Cagliostro. Aussi ne fit-il pas la moindre objection et approuva-t-il d'un signe des plus gracieux, d'un geste des plus hospitaliers, la proposition suivante, émise par la comtesse, avec le ton qui donnait à ses désirs la valeur d'un ordre :

— Si personne n'y voyait plus de difficulté que moi, vous ne vous contenteriez pas d'un salut à la portière, cher baron; vous monteriez auprès de nous, et pendant que les élus pénétreront dans le sanctuaire de la faveur royale — d'où je suis exclue — vous pousseriez avec moi jusque dans le parc votre promenade, me garderiez de la solitude et me feriez la charité de la conversation.

Devant l'assentiment unanime que rencontra cette ouverture, M. de Villette ne se fit pas prier davantage : il ouvrit la portière, s'assit à côté du comte de Cagliostro et ne répondit que par le silencieux acquiescement et le sourire béat du sigisbé à la dernière réserve émise en ces termes par la comtesse, évidemment pour la forme :

— J'espère que vous ne me faites le sacrifice d'aucun engagement, que je n'usurpe sur personne et n'entreprends que sur votre liberté?

— M. de Villette est trop heureux de vous la consacrer, *cara contessa*, dit Cagliostro, et il fait bien d'en être enchanté, car il nous serait impossible de le plaindre.

Entre gens aussi habiles et aussi intéressés à dissimuler leur pensée véritable, les compliments étaient une ressource trop commode pour être volontiers épuisée, et c'est sur un échange de congratulations réciproques et de mutuelles félicitations que la voiture arriva aux abords du château de Saint-Cloud.

Parvenus au terme de leur voyage, le comte de Cagliostro et sa fille se séparèrent de leurs compagnons. Ceux-ci montèrent dans la voiture de la comtesse, dont Spalatro se trouva expulsé, et poursuivirent leur excursion jusqu'aux bois de Ville-d'Avray, en donnant rendez-vous à leurs amis pour le retour au pavillon, qu'on appelait déjà, comme aujourd'hui, de Breteuil, au haut du parc de Saint-Cloud.

La voiture où se trouvaient Cagliostro et sa fille continua de gravir l'avenue montueuse qui conduisait aux grilles de la conciergerie et des communs du château.

Là, ils s'arrêtèrent. Spalatro descendit du siège, où il partageait la place du cocher, et fut envoyé en avant-courrier, en parlementaire, chez le concierge, d'où il revint avec le laisser-passer verbal de ce fonctionnaire.

Seulement, comme ces visiteurs étaient de ceux qui n'ont que les petites entrées, la grille ne s'ouvrit point, et c'est en traversant le pavillon occupé par le concierge que Cagliostro et sa fille, après avoir renvoyé leur voiture, dirigée par Spalatro, au rendez-vous de l'avenue de Breteuil, furent introduits dans la première enceinte du château.

Leur arrivée du reste était prévue et leur visite annoncée; car un garçon bleu (ou valet de la livrée du roi, divisée en garçons bleus et garçons rouges, de la couleur de leur habit) se présenta au concierge, investi, dit-il, de la mission de conduire les survenants où ils devaient aller; et celui-ci se déchargea d'eux sur ce nouveau guide qu'ils suivirent avec empressement.

Sur l'observation du valet, que l'air était un peu vif à la traversée des cours et des jardins, Cagliostro, qui avait une oreille de courtisan et comprenait à demi-mot, jeta

une légère pelisse sombre sur les épaules de sa fille, et il voila des plis croisés d'une ample lévite ou, comme on disait déjà, redingote de soie noire à gros grains, le chatoiement de sa veste de drap d'argent.

Le château de Saint-Cloud venait d'être acheté pour la somme de six millions à la maison d'Orléans, et le roi avait fait présent à la reine de cette résidence qu'elle convoitait depuis longtemps, où elle se trouvait à mi-chemin de ces Parisiens qui la boudaient et dont elle voulait reconquérir les bonnes grâces ; où elle échappait à l'ennui solennel de Versailles et aux restes importuns de l'ancienne étiquette ; où elle retrouvait, avec un air plus pur, un horizon plus vaste, un théâtre plus digne de la royauté, ces joies intimes, ces plaisirs champêtres, cette vie patriarcale pour lesquelles Trianon était devenu un cadre trop étroit, trop romanesque, trop frivole, trop enfantin. Ce qui convenait à la jeunesse de la Dauphine ne pouvait plus s'accorder avec la gravité de la reine, deux fois mère et près de le redevenir pour la troisième fois.

Marie-Antoinette était triste ; il n'était pas étonnant qu'elle n'eût pu un jour résister à la pensée de consulter *incognito*, par l'intermédiaire d'une de ses femmes, le sorcier en renom, le devin à la mode qu'on nommait Cagliostro.

La reine occupait l'aile gauche du palais de Saint-Cloud.

Arrivés au pied de l'escalier qui conduisait à ses appartements et à ceux de la première femme de chambre en quartier, qui leur étaient contigus, Cagliostro et sa fille furent invités à voix basse par le valet qui leur servait de guide à attendre un instant. Il disparut et revint au bout

d'un moment avec la prière, de la part de madame de Misery, de faire quelques tours de promenade dans le jardin réservé de la reine, pendant que sa première femme de chambre se ménagerait le loisir de les recevoir.

Obéissant volontiers à cet avis, ils traversèrent un assez long vestibule à portes vitrées et descendirent par un petit escalier de marbre rose dans ces jardins réservés, qu'on appelait les parterres de la reine, où le valet qui les y avait introduits les laissa seuls.

L'architecte favori de Marie-Antoinette, Mique, et son décorateur de prédilection, le peintre Hubert Robert, avaient tiré le plus ingénieux parti de l'exposition du jardin réservé de la reine, de ses accidents de terrain, et avaient fait merveille là comme à Trianon.

Cagliostro, qui n'était pourtant pas un rêveur, se laissait aller à ce double charme de l'art embellissant la nature, et s'absorbait dans la contemplation enivrée de ce point de vue féerique, de ce magnifique panorama, formé par les coteaux boisés de Meudon et d'Issy, les masses verdoyantes de Boulogne et d'Auteuil, la Seine au milieu déroulant ses méandres d'azur, et Paris dans le fond, avec ses monuments, ses dômes, ses clochers empruntant au lointain et au soleil la poésie d'une ville d'Orient.

Pendant ce temps Rosalba, ses blancs vêtements flottant à la brise et donnant à sa démarche quelque chose d'aérien, errait avec une grâce mutine, la joue empourprée par un plaisir enfantin, à travers les allées sablées et les dédales moussus de ce jardin enchanté.

Elle descendait les degrés de ces escaliers, aux portiques de treillage, aux arcades abritant chacune un oranger, aux pilastres surmontés de la tête en boule d'un tilleul.

Elle s'arrêtait devant les parterres à l'échiquier multicolore, embaumés de l'odeur des tubéreuses, des héliotropes, des œillets.

Elle s'égarait tour à tour du côté de la salle verdoyante dite des *Fraîcheurs*, du belvédère, surgissant au milieu d'un buisson de roses, de myrtes et de jasmins, du pont rustique, du bassin à la vasque de marbre, aux naïades grelotantes, plongées à demi dans l'eau.

Elle disparaissait au milieu du bocage aux arbres exotiques, où les espèces les plus rares, le mélèze pleureur, le pin d'encens, l'yeuse de Virginie, le chêne rouge d'Amérique, l'acacia rose, le févier et le sophora de la Chine mariaient leur ombre et mêlaient les nuances d'une gamme de feuillage allant du vert au pourpre noir et au rouge cerise.

Bientôt il fallut s'arracher à ses naïves délices. Le valet introducteur était revenu. Cagliostro et sa fille traversèrent sur ses pas une longue enfilade de petites pièces tendues et meublées de toile peinte de Jouy et pénétrèrent dans une salle d'attente, dont la porte entre-bâillée brodait d'une ligne ondoyante de lumière la portière de tapisserie à demi-tirée qui ne la masquait plus qu'à moitié.

Le valet s'étant retiré sans mot dire, ils s'assirent, et le léger bruit de leurs pas étouffé par le tapis, ne parut éveiller aucune attention, aucune méfiance dans la pièce voisine d'où leur arrivaient quelques mots d'une conversation assez vive, dont malgré eux ils entendirent la fin.

— Hé quoi! c'est vous Bœhmer, encore vous, toujours vous, et pour la même affaire, je gage? disait une voix hautaine, légèrement irritée.

— Hélas! oui, madame, répondait une voix piteuse, dolente, marquée d'un certain accent germanique. Je ne saurais avoir d'espoir qu'en Votre Majesté, et j'ai osé compter...

— Vous avez eu tort. Votre qualité de joaillier de la couronne, qui vous donne de droit de vous trouver sur mon passage quand je vous ai fait appeler, ne saurait vous donner celui de m'importuner.

— Pardonnez-moi, madame, mais je suis bien malheureux.

— C'est votre faute. Pourquoi avoir mis toute votre fortune, toutes vos espérances sur une affaire unique, de plus en plus irréalisable? Pourquoi avoir réuni à grands frais cette parure de diamants qui depuis sept années demeure entre vos mains faute d'acquéreur, car je pense bien que si vous me la proposez encore c'est que vous n'avez pas trouvé de meilleur moyen de vous en défaire?

— En effet, madame. Il y a comme une fatalité sur ce collier, si magnifique pourtant, si laborieusement formé de pierres choisies. Nous devons déjà sur lui deux cent mille francs à M. de Saint-James; ce qu'il nous a coûté de négociations, de voyages, de commissions illusoire, est inouï. Tout a été vain. Ni le Portugal, ni l'Angleterre, ni le sultan n'en ont voulu, aux conditions les plus avantageuses cependant.

— Je le comprends; un bijou de seize cent mille francs a aujourd'hui de quoi faire réfléchir les plus prodigues, les plus magnifiques.

— Il n'a tenu cependant qu'à Votre Majesté de le posséder.

— En effet, lors des relevailles de mes premières cou-

ches, en 1778, le roi eut la bonté de me l'offrir. Mais vous savez mieux que personne ce que je lui répondis, en le remerciant : « Nous avons plus besoin d'un vaisseau que d'un bijou. »

— C'était le moment de la guerre ; aujourd'hui...

— Aujourd'hui, la situation n'est pas meilleure. Le goût des pierres précieuses est passé en France et je tiens à honneur d'y avoir contribué... Vous n'avez pas à vous plaindre d'ailleurs. Je vous ai acheté des boucles d'oreilles d'un prix assez raisonnable, puisqu'il s'élève à 375,000 livres, et je sais le temps et la peine que j'ai mis à les payer. Sans le roi qui m'a aidée...

— Ces girandoles appellent le collier qui les complète et les fait valoir.

— Ce n'est pas mon avis. C'est du superflu ; et il faut aujourd'hui songer au nécessaire. La plus belle parure d'une reine de France, ce sont ses enfants...

— Ah ! madame, cet héroïsme me ruine.

Et on entendit le bruit sourd que fit l'interlocuteur de la reine en tombant à genoux devant elle. D'une voix entrecoupée par les sanglots, le malheureux homme ajouta d'un accent désespéré :

— Madame, je suis déshonoré, perdu, si Votre Majesté n'achète pas mon collier. Je ne survivrai pas à tant de malheurs. D'ici, madame, je pars pour en finir avec mes chagrins en me précipitant dans la rivière.

— Levez-vous, Bœhmer, ordonna la reine d'un ton qui n'admettait pas de réplique, et rentrez en vous-même. Je n'aime point de telles déclamations, et les gens honnêtes n'ont pas besoin de supplier à genoux. Je vous regretterais si vous vous donniez la mort, comme un insensé auquel je prenais intérêt ; mais je ne serais nullement res-

ponsable de ce malheur. Non-seulement je ne vous ai pas commandé l'objet qui cause en ce moment votre désespoir ; mais toutes les fois que vous m'avez entretenue de beaux assortiments, je vous ai dit que je n'ajouterais pas quatre diamants à ceux que je possédais. J'ai refusé votre collier. Le roi a voulu me le donner, je l'ai refusé de même ; ne m'en parlez donc jamais. Tâchez de le diviser et de le vendre et ne vous noyez pas. Je vous sais très-mauvais gré de vous être permis cette scène de désespoir en ma présence. Qu'il ne vous arrive jamais de choses semblables ; sortez !

Sur ce brusque congé, accentué encore par un geste impérieux, le joaillier éconduit se retira à reculons en balbutiant quelques excuses.

Il traversa, le dos courbé, la sueur de l'émotion collant à ses tempes ses cheveux d'un blond jaune, en serrant convulsivement contre sa poitrine son malencontreux écrin, la salle d'attente où se trouvaient Cagliostro et sa fille, et il s'esquiva piteusement, non sans lancer au ciel de gros soupirs, non sans embarrasser plus d'une fois gauchement dans ses jambes l'épée de son habit de cérémonie.

Le bruit d'une porte ouverte et refermée se fit entendre dans le salon d'où il sortait, qu'envahit bientôt le silence.

Ce silence, au bout d'un certain temps, fut troublé par un pas léger, un pas de femme évidemment, car il était accompagné du murmure de la soie et des dentelles frôlant le tapis.

C'était madame Bibaut de Misery qui, les compliments et les excuses d'usage échangés avec les visiteurs, les introduisit dans la pièce où venait d'avoir lieu la courte

scène dont ils avaient été, sans le vouloir, les témoins auriculaires.

C'était un petit salon de jeu, sur les panneaux duquel s'étalaient en relief, les instruments de la vendange et les attributs de la comédie : guirlandes de raisin, corbeilles et paniers à fruits, masques et tambours de basque, castagnettes, pipeaux et guitares. Le lustre pendait d'une rose de fleurs. Dans un coin le billard en bois de rose avec incrustations de cuivre doré ; du côté opposé, le piano-forte. De chaque côté de la cheminée, soutenue par des boucs en cariatides, le métier à tapisserie, la table de quinze, le trictrac.

La porte du fond de ce petit salon s'ouvrait sur un boudoir tendu de gros de Tours à fond blanc encadré et orné de bouquets et de rubans bleus. Des écharpes frangées de perles et de soie de Grenade nouaient les rideaux. Un canapé et deux bergères de gros de Tours bleu à médaillons blancs garnissaient les embrasures des fenêtres. Sur la cheminée une pendule au cadran porté par les deux aigles d'Autriche et sur le socle treillagé de laquelle se détachaient en médaillon la houlette d'Estelle et le chapeau de Némorin.

Madame de Misery indiqua du geste deux fauteuils au comte de Cagliostro et à sa fille et s'assit elle-même devant un paravent à six feuilles de la même étoffe bleue et blanche que les tentures et l'ameublement.

— Monsieur, dit-elle à Cagliostro, l'affection et le dévouement peuvent seuls excuser la démarche que j'ai pris sur moi de faire auprès de vous. Il n'est bruit à Paris que de vos cures, de vos prodiges et de la pénétration prophétique dont est douée votre fille, sans doute cette charmante personne qui vous accompagne?...

Cagliostro s'inclina avec une superbe modestie, tandis qu'un pudique incarnat colorait la pâleur de Rosalba.

— La reine, continua madame de Misery, bien que jouissant d'une excellente santé et de la meilleure constitution du monde, a eu des commencements de grossesse assez pénibles. Avec cette sensibilité délicate qu'elle porte en toutes choses, Sa Majesté s'est alarmée sur l'issue de ses couches prochaines. Un accident dont elle a été témoin, et dont a été victime une dame qu'elle honorait de son intimité, n'a pas peu contribué à augmenter chez elle des inquiétudes qu'elle prétend avoir le caractère de pressentiments. Bien que ne partageant pas ses craintes, nous qui avons le bonheur de l'approcher et de la servir, nous en ressentons le contre-coup et voudrions l'arracher à cette attristante influence. J'ai songé à faire appel à vos lumières, qui dépassent la portée ordinaire, et à invoquer le témoignage d'un homme pour qui l'avenir, dit-on, n'a pas de mystères et qui vit dans le commerce du destin, si comme je l'espère, ce témoignage doit nous être favorable.

— Madame, déclara Cagliostro d'un ton solennel, votre sollicitude n'a rien que de louable et ne peut rencontrer que mon approbation. Mon dévouement, du reste, avait deviné et devancé le vôtre; et depuis plusieurs jours, j'ai fait appel aux ressources, qui me sont familières, de la kabbale et de l'astrologie, pour établir l'horoscope de la reine, bien résolu à tenir secret le résultat de mes investigations solitaires, s'il n'était pas conforme à vos désirs et aux miens...

— Eh bien, monsieur? demanda madame de Misery d'un ton anxieux.

— Je trouve du plaisir à vous dire que les signes in-

terrogés ont été suffisamment favorables pour que...

— Parlez vite, au nom du ciel !

— Pour que je n'hésite pas à me livrer devant vous à une consultation plus approfondie.

— Ah ! ce que vous me dites me fait du bien, et je commence à respirer. Il ne me reste plus qu'à vous prier de procéder sans retard à votre opération et à mettre à votre disposition tout ce qui pourra vous être nécessaire pour cela.

— Si j'étais un charlatan, comme tant d'autres, s'écrie Cagliostro avec un haussement d'épaules de superbe mépris, à la pensée d'indignes rivaux, je vous demanderais une foule de choses difficiles, impossibles même à obtenir, et je chercherais à surprendre votre imagination par un étalage affecté de formules incompréhensibles, par un appareil compliqué, effrayant, théâtral, de conjuration. Mais je puis me passer de tels moyens. La vraie science, comme la Nature, procède avec simplicité.

A défaut de la reine dont l'auguste présence serait utile, mais n'est pas indispensable, j'aurais besoin d'un portrait, quel qu'il soit, de Sa Majesté, et d'un objet, ruban, dentelle, bijou, ayant touché à sa personne et lui appartenant. Un vase ou gobelet de cristal rempli d'eau, un flambeau à trois ou cinq branches portant chacune une bougie allumée ; une table ou bureau, ce bonheur-du-jour, par exemple, en marqueterie et mosaïque, placé près de vous, pour supporter le gobelet et le flambeau ; un tapis bleu, rouge ou noir, pour voiler aux yeux de la voyante toute saillie importune, tout éclat contraire, et je serai en mesure de poser au Destin qui vous répondra par cette innocente bouche la ou les questions que vous voudrez bien me suggérer. Car je ne sais quelles limites vous avez

assignées à votre légitime curiosité et si elle a plusieurs objets ou se borne à un seul.

— Monsieur, répondit madame de Misery un peu troublée, car la voix cuivrée, les gestes inspirés, l'air fatidique du thaumaturge lui en imposaient au point de l'intimider, je crois qu'il faut savoir se borner avec le Lestin, et qu'il n'aime pas les questions trop nombreuses ou trop indiscrètes. Aussi me tiendrais-je pour satisfaite et m'estimerais-je fort heureuse si vous me mettiez à même, par des augures favorables, de disposer Sa Majesté à la confiance dans l'avenir en ce qui touche la chose qui lui tient et nous tient le plus à cœur en ce moment, le vœu qui prime et comprend d'ailleurs tous les autres, c'est-à-dire le succès de sa grossesse.

— Je ne puis qu'approuver, prononça sententieusement Cagliostro, qui n'était pas venu pour contredire, cette réserve et ce tact qui ne sauraient m'étonner venant d'une personne comme vous.

Un peu ragaillardie par ce compliment dont le personnage de Cagliostro relevait la banalité, madame de Misery se rendit, pour réunir les objets indiqués comme instruments nécessaires de l'évocation, dans la pièce voisine, où il se fit un certain mouvement, et où passa un moment comme un bruit de chuchotements étouffés.

Quelques instants après tous les préparatifs étaient achevés.

Le paravent, poussé vers la fenêtre de face, avait voilé les feux du jour qui ne laissait plus tomber que de haut un rayonnement amorti.

Sur le bonheur-du-jour, couvert d'un tapis, avaient été placés le gobelet de cristal rempli d'eau et le candélabre aux trois bougies allumées.

Madame de Misery avait remis à la fois entre les mains de Cagliostro, et dans un même but, le bijou ayant appartenu à la reine et son portrait. C'était un médaillon d'or admirablement guilloché et orné d'un cordon de diamants. En l'ouvrant, on voyait le portrait de Sa Majesté, exquise miniature, chef-d'œuvre du pinceau de Halle.

Rosalba, pâlisante et frissonnante, comme toutes les fois qu'on changeait sa chaise en trépied et qu'on l'obligeait de lire dans ce livre des destinées, invisiblement ouvert devant elle par le rare, étonnant et fatal privilège de sa prescience, avait mis ses mains tremblantes dans celles de son père, qui fit le simulacre de souffler sur ses yeux et sur ses lèvres.

Puis elle jeta un rapide coup d'œil sur le portrait du médaillon ouvert, le referma et l'approcha du gobelet. A ce contact répondit, à la grande surprise de madame de Misery, une sorte de bouillonnement de l'eau.

— La communication est ouverte, prononça Cagliostro. Voyante, que voyez-vous ?

— Je vois une allée de verdure doucement éclairée par la lumière du jour tamisée par la voûte des feuillages entrelacés. Au fond de l'avenue est un petit temple octogone, aux colonnettes de marbre.

— Que voyez-vous encore ?

— Je vois une jeune et belle dame, d'une taille élégante et noble, marchant d'un pas majestueux.

— Décrivez son visage.

— Sa tête est d'un ovale allongé un peu étroit du bas. Ses cheveux d'un blond cendré, un peu rares sur le front bombé, retombent sur ses épaules en boucles poudrées et encadrent poétiquement un col admirablement attaché, un col de déesse. Elle porte comme on porte une cou-

ronne une coiffure faite de plumes, de nœuds de rubans et de fleurs que fixe du côté gauche une aigrette de diamants. Ses yeux sont petits et bleus, d'un regard spirituel et doux; le nez fin, légèrement aquilin; les lèvres vermeilles, un peu fortes peut-être.

— Qu'est-ce qui vous frappe le plus dans ce visage?

— Le sourire et le teint; le sourire est enchanteur; le teint, malgré une ombre passagère de fatigue et de mélancolie, est d'une fraîcheur et d'un incarnat éblouissants.

— Décrivez le costume.

— Une robe de dessous en taffetas gris, à un seul volant, ornée de biais de satin rose, bordés de dentelle; un corsage échancré, à double collerette de point d'Angleterre, à échelle de cinq nœuds de perles, à manches courtes, évasées au coude, à triple bouillon; la robe de dessus en satin nacarat; à chaque bras un bracelet de perles à cinq rangs; la double montre à chaîne, terminée par un lambrequin de perles.

— Cette grande et belle dame est-elle seule dans sa promenade?

— Non, elle tient deux enfants par la main, une jeune fille et un garçon qui se ressemblent comme la sœur et le frère.

— Tracez le portrait de l'un et de l'autre.

— La jeune fille, aux longs cheveux bouclés, partagés sur le front et ondoyant sur les épaules, relève sur sa jupe de satin lilas sa robe de gaze mouchetée d'or de façon à y serrer la moisson de fleurs, débordante de chaque côté, qu'elle a faite dans les parterres. Le petit garçon, suspendu d'un côté à la main maternelle, tient de l'autre un large chapeau empanaché à la Henri IV. Un ruban bleu suspend à son cou la croix du Saint-Esprit, qui brille sur

sa veste et son habit de satin rayé rose et bleu, doublé de taffetas vert pomme fleuri d'argent.

— Que voyez-vous encore ?

— Je vois comme un nuage qui s'élève devant la belle dame ; de ce flocon vaporeux et léger sort peu à peu la forme d'un enfant blanc et rose, aux yeux fermés, à cheval sur un dauphin. L'enfant ouvre les yeux, sourit à la dame qui se penche vers lui et l'embrasse d'un air maternel, pendant qu'il joue naïvement avec le ruban bleu et le Saint-Esprit de son frère.

— Dieu soit loué ! s'écria madame de Misery en frappant des mains. La reine accouchera heureusement d'un prince qui partagera avec son frère notre amour et nos espérances.

. A ce moment, comme touchée d'un souffle invisible, une des trois bougies allumées au candélabre, s'éteignit tout à coup.

Madame de Misery regarda, étonnée, Rosalba qui avait fait un mouvement de terreur et de pitié.

— Que voyez-vous encore ? se hâta de demander Cagliostro, que l'incident avait frappé, et qui ne voulait pas laisser à l'attention de madame de Misery le temps de s'y arrêter.

— Je vois, répondit Rosalba, un ciel serein dans lequel brille, d'un éclat de constellation, le signe du Bélier. Dans la campagne, où les arbres bourgeonnent, je ne vois qu'un immense tapis vert diapré de primevères, blanches, jaunes et bleues.

— C'est au commencement du printemps, c'est à la fin de mars, qu'auront lieu, prononça Cagliostro, les couches de la reine qui, comme vous le voyez, seront doublement heureuses et bénies.

— C'est là une bonne nouvelle dont je veux vous remercier la première en personne, monsieur le devin, dit une voix animée par une joyeuse émotion, que Cagliostro reconnut pour être la même que celle qu'il avait entendue, quelques instants auparavant, gourmandant le fâcheux Bœhmer, mais maintenant aussi douce, aussi claire, aussi tendre qu'elle était tout à l'heure sèche, hautaine, irritée.

Rosalba se leva avec un tel empressement qu'elle faillit renverser la table de divination, que madame de Misery n'eut que le temps d'écarter.

Cagliostro, qui tournait le dos à l'apparition, lui fit face avec non moins de vivacité et se courba dans une inclination presque gémuflexe.

La personne qui survenait ainsi à l'improviste, mais la bienveillance aux yeux et le sourire aux lèvres, n'était autre que la reine elle-même, heureuse d'être délivrée de l'attente silencieuse durant laquelle elle avait assisté, invisible, non sans anxiété ni fébrile impatience, à la consultation du Destin organisée en son nom par madame de Misery.

On n'a pas de peine à croire ce que l'on désire; et c'est avec une joie confiante que la royale châtelaine de Saint-Cloud avait entendu le sort, par la voix de sa virginale interprète, prononcer un arrêt favorable à ses vœux.

— Écartez ce paravent, ma chère Misery, ordonna gracieusement Sa Majesté; puisque vos espérances sont devenues les miennes, et que nous voyons clair dans cet avenir qui nous paraissait si sombre tout à l'heure, laissons entrer le jour. Cette jolie enfant ne peut que gagner à être vue de près.

— Et Votre Majesté n'y saurait rien perdre, murmura

Cagliostro, dont le visage respirait une admiration si sincère, que son compliment, d'une naïveté un peu familière, ne déplut point.

La reine était radieuse. L'émotion avait animé son visage; et c'était vraiment une apparition merveilleuse que celle de Marie-Antoinette dans le dernier épanouissement, dans le suprême éclat de sa beauté, que le vent de l'adversité devait bientôt faner, s'avancant avec cette grâce majestueuse dont elle garda jusqu'au bout l'attrait et le prestige, tenant à chaque main un de ses deux enfants : Marie-Thérèse-Charlotte, née le 19 décembre 1778, et Louis-Joseph-François, né à Versailles, le 22 octobre 1781, mort à Meudon, le 4 juin 1789, telle qu'on la voit dans le fameux portrait en pied peint par l'artiste suédois Werthmüller, et offert par elle, en 1785, à Gustave III.

La prédiction de Rosalba devait être vérifiée par l'événement, et le 27 mars 1785 devait naître à Versailles Louis-Charles, duc de Normandie, futur Louis XVII.

La reine n'avait pu qu'être frappée de la divination vraiment étonnante avec laquelle la jeune inspirée avait décrit, sans les connaître, sa figure et son costume; et elle ne pouvait que témoigner une bienveillance mêlée d'admiration et de reconnaissance à une personne douée d'un privilège si extraordinaire de seconde vue et si intéressante par elle-même.

Aussi est-ce avec une grâce attendrie et charmante qu'elle s'approcha d'elle, et, la voyant tremblante d'une émotion qu'elle attribua à l'effet de sa présence imprévue, s'excusa du trouble où elle l'avait jetée.

— Remettez-vous, mon enfant, dit-elle, et pardonnez à l'impatience qui ne m'a pas permis de prendre le temps de me faire annoncer. C'était l'impatience de vous félici-

ter et de vous remercier du plaisir que vous m'avez fait. Je vous ai un peu surprise. Je le regrette.

— Madame, répondit Rosalba, votre bonté me comble. Mais vous n'avez aucun reproche à vous adresser. Je savais que vous étiez là.

— Quoi! vous l'aviez deviné? Au fait, rien ne doit m'étonner de vous. Mais moi, qui n'ai pas votre lucidité, j'ai besoin d'être éclairée par vous sur des désirs que je ne saurais deviner. Je veux que votre père et vous, qui l'avez mérité les premiers, receviez d'avance le don d'usage en l'honneur de ces heureuses relevailles que vous m'avez prédites. Parlez; comment puis-je reconnaître le plaisir que vous m'avez fait, le service que vous m'avez rendu, quand même ils devraient n'être que le plaisir d'une illusion, le service d'une espérance; et quel présent vous puis-je faire, qui vous laisse de cette journée un souvenir digne de moi?

— Madame, déclara Cagliostro, les secrets de la science et les faveurs de la fortune me mettent au-dessus de tout besoin et de tout désir vulgaires, et je suis trop payé de mes faibles peines par l'honneur de n'avoir pas déplu à Votre Majesté. Mais il est d'autres personnes auxquelles je porte un légitime intérêt, qui sont moins heureuses que moi, et qui, dans leur lutte contre le sort, ont dû mettre leur dernier espoir en mon intercession. Ce n'est donc ni pour moi, ni pour les miens que je me fais sollicitateur et suppliant. C'est en faveur d'une femme du plus grand mérite, qui porte un nom historique, que j'implore la bonté de Votre Majesté. Ses titres et ses vœux sont exposés dans la requête que je prends la liberté de déposer à vos pieds.

Cagliostro fit mine, en effet, de mettre son placet aux

pieds de la souveraine, qui fit un geste sur lequel il se releva, laissant la supplique dans ces belles mains ouvertes devant lui.

La reine prit le placet et jeta les yeux sur le papier déplié.

A peine l'eut-elle parcouru qu'elle fit un mouvement d'impatience et de dédain, et rougit légèrement, en accentuant son mécontentement d'un haussement d'épaules.

— Savez-vous ce que contient ce papier? interrogea-t-elle en fixant sur Cagliostro étonné un regard scrutateur.

— Non, madame. Je l'ai pris de confiance, bien certain que...

— Vous pourriez vous tromper. Mais j'aime mieux qu'il en soit ainsi. Eh bien! puisque vous l'ignorez, je vais vous dire ce que renferme cette impérieuse supplique, cette requête indiscrete. Madame de la Motte-Valois, qui l'a signée, demande, du ton dont on exige, une augmentation de mille écus au moins sur la pension de quinze cents livres qu'elle doit, ainsi que son frère et sa sœur, à mon intervention. Peut-être cette prétention est-elle plus en rapport avec ses besoins qu'avec ses droits. La source de mes libéralités n'est point inépuisable, et j'en dois leur part à des infortunes plus imméritées et plus dignement supportées que la sienne.

Cagliostro, étonné, baissa la tête avec componction.

— Mais voici le plus fort, reprit la reine. Votre protégée, votre cliente, celle que votre silence défend en ce moment plus éloquemment, plus habilement que toutes les paroles, invoque mon appui dans une de ces affaires dont d'habitude je ne me mêle point. Manquant des titres qui pourraient donner quelques chances à un procès, elle ouvre, sur recours gracieux, une demande en retrait li-

gnager des terres d'Essoyes, de Fontette et de Verpillières, qui ont été détournées des mains des héritiers de Saint-Rémy, apanagés par Henri II, entre celles de divers. Le dernier d'entre les détenteurs aurait été M. Orceau de Fontette, intendant de Caen, qui aurait récemment remis les biens ci-dénomés entre les mains du roi à titre d'échange. Il ne s'agirait donc, au dire de la requérante, que de décider cette réintégration qui dépend absolument de lui. La chose est, à mon avis, de plus de difficulté et de plus de conséquence qu'elle ne semble le supposer. Le temps est passé où les rois et les reines n'avaient à consulter que leur bon plaisir...

— Ce n'est pas une décision immédiate que peut attendre madame de la Motte, objecta Cagliostro, pour corriger l'effet fâcheux d'une requête maladroitement rédigée; c'est la protection seulement de Votre Majesté qu'elle sollicite.

— Soit. J'aime mieux prendre les choses ainsi qu'être réduite à un refus, ce qui m'est toujours pénible, ce qui me le serait particulièrement aujourd'hui. Je vous promets donc de faire examiner soigneusement ce placet par mon intendant M. Augeard, qui me soumettra la lettre qu'il convient d'écrire à cet égard au baron de Breteuil, ministre de la maison du roi.

— Merci, madame, déclara Cagliostro en s'inclinant, nous n'en saurions demander davantage à la plus extrême bienveillance de Votre Majesté.

— Je dois faire remarquer cependant, continua la reine, que cette bienveillance, madame de la Motte n'en est pas à la connaître et à l'éprouver.

— Je ne l'ignore pas; et j'ai été témoin de la profonde et respectueuse reconnaissance avec laquelle celle qui en a été l'objet célèbre vos bienfaits et bénit leur auteur.

— Je doute un peu, permettez-moi de vous l'avouer, de la sincérité de cette gratitude. Madame de la Motte n'est pas une solliciteuse ordinaire. Elle ne craint pas d'être importune. Elle a essayé, pour percer jusqu'à moi, de forcer toutes les barrières. Elle y fût peut-être parvenue si les renseignements que j'ai reçus sur son compte ne m'avaient forcée à la mettre au rang de ces clientes de la faveur souveraine qui ne la méritent pas assez pour ne pas l'épuiser très-vite. Il me paraît difficile de rassasier d'ailleurs ses exigences, même en y consacrant tout mon pouvoir. Sans doute, il faudrait pour la contenter un sacrifice, qui, je l'avoue, est au-dessus de mes forces : celui de descendre d'un rang qu'elle regarde comme usurpé.

La reine avait prononcé ces mots, faisant allusion aux prétentions insensées des derniers Valois (de la main gauche), avec une amertume et une ironie telles, que Cagliostro ne put que s'incliner en balbutiant une respectueuse contradiction :

— Ah! madame...

— Brisons là et quittons ce sujet, qui n'est point agréable. Je ferai en cette affaire tout ce que je pourrai, tout ce que je devrai. Des vœux que j'exaucerai plus facilement, j'en suis certaine, et que je ne trouverai pas indiscrets, je le gage volontiers, ce sont ceux de votre charmante fille, à qui nous ne saurions tous deux, sans injustice, enlever plus longtemps la parole.

— Ma fille, intervint Cagliostro, qui fit à Rosalba un signe qui n'arriva pas à son adresse, intercepté par le regard observateur de la reine, n'a d'autre volonté que celle de son père ; et je suis certain que le premier usage qu'elle fera de la liberté que veut bien lui accorder Votre Majesté,

sera de prêter à ma requête une influence que je n'ai pas su trouver.

— En effet, je dois... murmura Rosalba.

— C'est l'innocence plaidant la cause du malheur, appuya théâtralement Cagliostro.

— Laissez donc parler votre fille, monsieur, ordonna la reine avec cette douceur impérieuse qui n'admettait pas de réplique et devant laquelle, lorsqu'elle prenait son air de vouloir, disait-on, les plus hardis à la cour, et M. de Besenval lui-même, *plongeaient*, suivant l'expression de ce dernier. Les jeunes filles peuvent avoir des désirs qu'elles ne confient pas toujours à leur père et qu'il n'appartient pas toujours à un père de satisfaire. Pour moi, je m'engage sans peine à exaucer les vœux qu'elle voudra bien m'avouer. Ne l'embarrassez donc pas et ne la troublez pas ainsi de votre regard. Vous voyez bien que la voilà toute effarouchée, toute tremblante et prête à fermer en pâmoison ses yeux de colombe.

En même temps la reine, écartant Cagliostro, se plaçait devant Rosalba et relevait d'un doigt caressant sa tête pâlissante, courbée sur son épaule.

— Parlez, mon enfant, dit-elle, seriez-vous incommodée? ou au moment de me demander ce que vous désirez la timidité ferait-elle expirer la voix sur vos lèvres?

La royale petite fille à l'œil tendre, à la coquette parure de bergère Watteau, Madame, qui avait près de six ans, se joignait à sa mère pour encourager naïvement Rosalba.

Le Dauphin, qui était un enfant réfléchi et tranquille, s'était absorbé dans un coin à feuilleter un livre qu'il avait, assis sur un tabouret, déployé sur ses genoux et dont il contemplait les gravures.

— Madame, répondit Rosalba qui semblait lutter contre un malaise dont son visage portait l'empreinte, la grâce que j'ai à demander à Votre Majesté est si inusitée, si hardie, si indiscreète que je n'ose...

— Dites toujours, ordonna doucement la reine, en se courbant comme pour rendre l'aveu plus facile en approchant son oreille.

Dans le mouvement qu'elle fit en avant, elle sentit sa gorge serrée par le velours rouge qui entourait son col, et dont la boucle de diamants avait glissé. Sans attribuer d'autre importance à cet accident de toilette, insignifiant en effet, la reine dégrafa le velours et l'ôta de son col.

— Ah! merci, madame! s'écria Rosalba, dont l'œil se dilata, dont la lèvre crispée se détendit, dont le sein parut délivré d'un poids mystérieux, et qui respira librement.

— Hé quoi! demanda la reine étonnée, vous aurais-je exaucée sans le savoir?

— Oui, madame, c'est fait.

— C'est donc ce velours pourpre qui vous gênait? Que ne le disiez-vous donc plus tôt! Il ne me va donc pas bien?

— Non, madame; tout vous sied à merveille, excepté ce velours rouge autour du cou.

— Excusez, madame, cette fantaisie d'une sensibilité nerveuse surexcitée, d'une imagination exaltée, implora Cagliostro.

— Comment donc? dit la reine, puisque cela lui fait plaisir et semble la délivrer d'une obsession pénible. Elle a peut-être raison, d'ailleurs, et ce ruban rouge est d'un ton un peu vif. Je comprends qu'il ait offusqué son regard. En tout cas, c'est bien peu de chose que j'ai eu là

à lui accorder. C'est trop peu. Je veux qu'elle exprime un autre souhait. Je ne m'estime pas quitte à si bon marché.

— En ce cas, madame, dit Rosalba rougissante, que Votre Majesté m'accorde...

— Quoi donc?

— Cette rose qu'elle portait tout à l'heure à la main et qu'elle a fixée à sa ceinture.

— La voilà, chère enfant, dit la reine, touchée de cette demande si candide et si flatteuse dans son ingénuité. Elle est charmante, vraiment ! ajouta-t-elle.

Détachant de sa ceinture la rose demandée, elle la remit à Rosalba, et, se penchant sur elle, elle l'embrassa au front en disant :

— Ce n'est pas une fleur qui demain sera fanée que je veux vous laisser seulement en souvenir de moi. Vous y joindrez ce présent, de plus de valeur et de plus de durée. Puisse-t-il vous porter bonheur !

Et elle agrafa elle-même au corsage de Rosalba, dont les yeux s'étaient remplis de douces larmes, le médaillon à cordon de diamants, à miniature de Halle, qui avait servi à l'opération divinatoire et étincelait sur la table.

Alors, prenant congé gracieusement de Cagliostro et de sa fille, elle disparut, tenant ses enfants par la main, derrière la portière de tapisserie soulevée par elle d'un geste de Junon rentrant dans l'Olympe.

..... Vers le soir, Cagliostro et sa fille arrivèrent les premiers dans leur voiture, que Spalatro avait arrêtée à l'une des grilles de sortie du parc de Saint-Cloud, au rendez-vous commun du pavillon de Breteuil.

M. Retaux de Viliette et la comtesse de la Motte ne les

y attendaient pas encore. Ils avaient descendu la longue et droite avenue de Breteuil, aux ombrages épais et silencieux, et étaient allés se promener dans les bois pour dîner au retour chez un traiteur de la porte de Bellevue.

Quand ils revinrent de leur excursion champêtre, ils n'étaient plus seuls. Le couple était devenu un trio par l'adjonction d'un compagnon de route, personnage avec lequel leurs relations, pour si récentes qu'elles fussent, n'avaient pas tardé à devenir intimes sous l'influence d'une mutuelle sympathie. Nous saurons bientôt le nom de ce personnage que madame de la Motte s'empressa de présenter à Cagliostro. Mais faisant passer avant les lois de la politesse la satisfaction de ses désirs personnels et l'intérêt de ses affaires :

— Eh bien ! demanda-t-elle à voix basse avec une curiosité inquiète, à Cagliostro qu'elle avait tiré à l'écart, quelles nouvelles avez-vous à me donner ? Quel a été l'accueil fait à mon placet ?

— Moins bon il a été que nous l'espérions et le désirions ; meilleur toutefois que nous pouvions le craindre.

— Qu'est-ce à dire ? Cessez de parler par énigmes et soyez bref.

— En bref, Sa Majesté a paru formalisée, scandalisée même d'une requête dont la forme n'a pas semblé lui agréer plus que le fond.

— Je m'en doutais ! murmura la comtesse, la lèvre crispée, en frappant du pied le gazon.

— Vous auriez dû me le dire. J'aurais, mieux éclairé sur la nature et la portée du message dont vous m'aviez chargé, trouvé peut-être le moyen de vous servir plus à mon gré.

— Non ; vous étiez trop préoccupé de faire votre cour pour bien plaider ma cause.

— Voilà comme vous me récompensez de m'être chargé de votre commission...

— Vous oubliez qu'il n'y a de récompense que pour les commissions bien faites. Ne voudriez-vous pas que je vous félicitasse de mon échec ?

— Je regrette de n'avoir pas réussi du premier coup. Mais il n'y a pas de ma faute. D'ailleurs l'affaire n'est pas perdue. Il y aura de la difficulté, voilà tout. Mais vous avez l'habitude de surmonter les obstacles ; et nous réparerons demain, après-demain, à la première occasion, cette légère déception.

— Non, il est trop tard ; je suis lasse de m'humilier. C'est la guerre, soit. Au fond, j'aime mieux cela.

Madame de la Motte rompit cet entretien particulier pour présenter à Cagliostro et à sa fille, le compagnon qu'elle avait recruté en route.

— Monsieur le comte, mademoiselle, dit-elle, j'ai l'honneur de vous présenter un homme des plus aimables, avec lequel un heureux hasard, la bonne fortune d'une rencontre de promenade, m'ont fait renouer des relations anciennes, mais superficielles, qui ne peuvent désormais être qu'intimes et durables.

— Il ne tiendra pas à moi, madame la comtesse, qu'il n'en soit ainsi. Je ne puis considérer notre rencontre que comme une faveur du sort faite pour me dédommager de bien des disgrâces. Je serai fort heureux aussi de cultiver la connaissance de M. le comte de Cagliostro sous vos gracieux auspices.

Cagliostro s'inclina.

— M. Bœhmer, continua la comtesse, associé de M. Bas-

sange et joaillier de la reine, qui veut bien se considérer comme mon obligé, quoique en vérité il ne me doive encore rien.

— Comment, madame? sans vous, sans vos conseils, vos encouragements, je crois bien que j'étais homme à céder aux pires suggestions du désespoir. En vous voyant, en vous écoutant, j'ai repris goût à la vie et confiance dans l'avenir. Aussi déjà ma reconnaissance est sans bornes, comme le service que vous m'avez rendu est sans prix.

— Bagatelles que tout cela! répondit la comtesse, en frappant joyeusement d'un petit coup de son éventail la main que Bœhmer tendait vers elle. Toute autre que moi eût agi, à ma place, comme moi. Ce n'est pas impunément qu'on peut rencontrer un homme prêt à se jeter à la rivière.

— J'étais disposé à le faire, en effet, comme je l'avais dit.

— Ce sont là choses bonnes à dire parfois, toujours inutiles à faire. Il y a toujours un meilleur parti à prendre que celui de s'aller noyer.

— Hé quoi! monsieur, dit Cagliostro, vous en étiez là? Quel dépit, quel déboire ont-ils pu pousser à telle extrémité un homme dont les affaires sont prospères, que bien des gens envient, et qui passe pour avoir cette clef des Mille et une Nuits qui ouvre la porte des trésors de Golconde?

— Monsieur, dit la comtesse, en a sous son bras un assez bel échantillon pour donner des vellétés de friponnerie aux plus honnêtes gens.

Bœhmer tressaillit involontairement à cette plaisanterie.

— Eh bien! monsieur, continua Cagliostro, avouez que cette idée que vous aviez là tout à l'heure, et dont la

comtesse vous a dissuadé si à propos, n'était pas une idée de millionnaire.

— Que voulez-vous ? j'avais perdu la tête. On est négociant, et les affaires ont leur fièvre ; on est artiste, et il est dur, quand on apporte un chef-d'œuvre, d'être rebuté.

— C'est le destin des cours, déclara philosophiquement Cagliostro. Les grands ont leurs caprices, et dans leur commerce on risque de manger, comme a dit plaisamment un courtisan célèbre, plus d'un crapaud par jour. Mais tout se digère ; j'en ai fait l'expérience. Je veux dire par là que tout se répare. Croyez-en un homme qui ne s'est jamais découragé.

— Certes, un exemple comme le vôtre est le plus éloquent de tous.

— Que faut-il pour changer le mal en bien, l'échec en triomphe, pour faire que ce qui a été refusé la veille soit offert le lendemain ? Ce tout, ce rien, qu'on nomme l'occasion, le hasard.

— Et des amis zélés et en crédit pour faire naître cette occasion, pour profiter de ce hasard, ajouta la comtesse. Or, ces amis, vous les avez.

— Oh ! madame, comment pourrai-je reconnaître le service d'une protection si généreuse, d'une intervention que je sens d'avance si efficace ?

— Quand je rends un service à un ami, je ne demande rien que le plaisir de l'obliger ; quand je fais une affaire, je ne prétends à aucun salaire avant le succès, déclara la comtesse. Quand vous aurez reçu la réparation méritée, quand la reine, qui est une femme, aura changé d'avis, comme une femme qu'elle est, et désirera aussi ardemment qu'elle l'a refusé aujourd'hui dédaigneusement de se parer d'un bijou qui ne convient qu'à elle, eh bien !

alors, ma foi, je ne suis pas plus désintéressée qu'une autre, et nous verrons ce que vous pourrez faire pour l'instigatrice d'un tel revirement, l'auteur d'une telle métamorphose. Pour le moment, il n'y a plus qu'à remonter en voiture et qu'à repartir pour Paris. Madame Bœhmer doit commencer à être inquiète de votre retard.

Là-dessus, on monta en voiture.

Cagliostro, qui avait d'autant plus approuvé la comtesse qu'il déclarait tomber de sommeil, fut autorisé à demeurer seul dans son carrosse, en compagnie de Spalatro.

M. Retaux de Villette et la comtesse de la Motte, M. Bœhmer et Rosalba, montèrent dans l'équipage loué par madame de la Motte. Les deux cochers se lestèrent d'un coup de vin à la guinguette du pavillon et, fouettant vivement leurs chevaux, reprirent en sens inverse la route parcourue le matin, c'est-à-dire mirent le timon vers Paris...

Le soir de ce même jour, fécond en péripéties dramatiques, que nous n'avons pas encore épuisées, dix heures sonnaient mélancoliquement dans le lointain à l'horloge de la petite église d'Auteuil, au moment où trois promeneurs amis des sentiers de traverse et des brises nocturnes longeaient lentement le bois de Boulogne, se dirigeant aussi vers Paris. Ils traversaient, pour rejoindre la route, que blanchissait la lune, de Saint-Cloud à la capitale, ces hautes et sombres futaies aux recoins pittoresques qui avoisinent la porte d'Auteuil, contiguë elle-même au village.

Tout en rêvant, tout en causant, tout en se courbant dans les herbes à la poursuite d'une luciole, tout en s'arrêtant pour écouter un chant d'oiseau ou admirer un effet de lumière glissant sur les feuillages, ils étaient arrivés à

ce contour du bois, isolé et solitaire entre tous, qu'on appelle encore la *Retraite*. C'est là que la tradition plaçait le théâtre de plus d'un événement romanesque, de plus d'un accident tragique. Il n'était pas, en effet, d'endroit plus propice que la *Retraite* pour les poètes en quête d'inspiration, les désespérés à la recherche d'une mort sans témoins, les galants en bonne fortune, les duellistes jaloux de se couper tranquillement la gorge, les voleurs à l'affût d'un mauvais coup.

Pour tout cela rien ne convenait mieux que la *Retraite*, si ce n'est deux points du bois non moins célèbres et tout voisins : la *Mare d'Auteuil* et le *Rond des Chênes*.

La Mare d'Auteuil, avec ses bords hérissés d'ajoncs marins et bordés de saules, et son tertre disposé en labyrinthe ; le Rond des Chênes, fragment de forêt séculaire, aux troncs énormes contemporains de François I^{er}, attiraient tour à tour, irrésistiblement, tous les promeneurs qui se risquaient du côté de la *Retraite*. On n'échappait point au charme mystérieux de ce petit lac sauvage, où le chevreuil venait boire, de cette masse sombre et fraîche du bois voisin, pleine du silence sacré de la solitude.

Les trois promeneurs nocturnes que nous avons montrés errant à travers les sentiers qui emmêlaient leur écheveau autour de la Mare d'Auteuil et du Rond des Chênes, et qu'il est temps de présenter plus en détail au lecteur, n'étaient autre que le commandeur de Malivoire, le chevalier Roger d'Urfé, son pupille, et le bon abbé Cibir, curé de Marcilly-en-Forez.

Nous avons vu, au début de ce récit, le pasteur du malheureux village incendié et grêlé puiser, dans son zèle ingénu, le courage de venir chercher jusque chez Cagliostro, c'est-à-dire en plein pays ennemi, le bien de ses pau-

vres. Encouragé par cette aubaine, le digne prêtre avait prolongé son séjour à Paris, encouragé dans cette résolution par le concours que lui avait prêté la marquise d'Urfé, dont l'influence avait fait pleuvoir dans son aumônière d'abondantes libéralités. De plus, elle lui avait annoncé l'intention de venir bientôt sur les lieux présider avec lui à la distribution de ses largesses réparatrices. Le bon abbé ne s'était pas fait prier pour prolonger son séjour à Paris, sachant bien que ses ouailles trouveraient leur compte à ce retard, et qu'il serait largement compensé par l'active collaboration, qu'il assurait ainsi à ses bonnes œuvres, d'une personne aussi charitable et aussi généreuse que la châtelaine de la Bâtie.

Devenu, grâce à cet arrangement, le commensal de l'hôtel de la rue de Verneuil, l'abbé Cibier s'était trouvé naturellement le compagnon de promenade de Roger d'Urfé, qu'il connaissait depuis l'enfance, dont il avait ébauché l'éducation et dirigé les premiers pas dans les sentiers du *Gradus* et le jardin des racines grecques.

Nous connaissons aussi les liens qui attachaient l'un à l'autre, le commandeur de Malivoire et le chevalier Roger d'Urfé. En dehors de ses fugues périodiques, destinées à satisfaire sa passion du jeu, dont le commandeur s'était assuré la liberté et l'impunité en profitant du moment où son élève tenait le soir compagnie à sa mère, et n'avait plus besoin de ses conseils, c'était un gouverneur modèle, et il ne quittait pas Roger plus que son ombre.

Il n'hésitait même pas à faire quelquefois à son devoir le sacrifice de sa manie; c'est ainsi que le jour dont nous parlons, il avait renoncé sans trop de peine aux attraits du salon de la marquise de Taillecroup pour accompagner son élève dans une excursion aux environs de Paris qui

ne pouvait avoir pour lui qu'un médiocre agrément.

Car le commandeur était l'homme du milieu du siècle, c'est-à-dire profondément indifférent aux pompes et aux œuvres de la nature. Pour lui, aucun paysage ne valait un salon bien éclairé ; et, en fait de points de vue, il n'estimait que ceux de l'Opéra.

Au contraire, Roger d'Urfé appartenait à cette génération curieuse jusqu'à la passion des mystères de la nature, des problèmes de la science, qu'un lever d'aurore enthousiasmait, qu'un beau coucher de soleil attendrissait jusqu'aux larmes, qui s'intéressait à l'hysope autant qu'au cèdre, qui étudiait les mœurs des fourmis et les lois de l'abeille, qui comprenait le langage des oiseaux chantant l'hymne du réveil, le matin, et goûtait la mélodie monotone soufflée par le vent du soir dans le feuillage des arbres frémissants.

Seulement, dans cette génération, il y avait deux écoles, plus tard deux parties : l'école de ceux qui ne regardaient que la terre et glorifiaient le génie humain de toutes les découvertes qu'ils faisaient ; l'école de ceux qui voyaient au ciel l'auteur de toutes les merveilles et bénissaient Dieu de les leur montrer. Élevé précieusement dans un de ces sanctuaires domestiques où brûlait encore le feu austère de l'ancienne foi et des anciennes mœurs, Roger d'Urfé appartenait à l'école de ceux qui ne voyaient dans les progrès de la science, dans les conquêtes de l'esprit d'investigation, que des motifs de plus de croire, de s'humilier, de prier.

C'est avec une alacrité de catéchumène, un enthousiasme de néophyte chrétien, que le jeune homme exerçait tour à tour ses facultés d'observation et d'analyse, et à chaque nouvel aspect de sa promenade pédestre, s'ar-

rétait pour faire part à ses compagnons, le commandeur qui bâillait, le curé qui souriait, des aperçus qui lui suggéraient son expérience précoce de naturaliste. Roger s'était porté à ce côté de la science avec une ardeur naïve et féconde. Les longues courses du chasseur avaient profité en lui au botaniste et au forestier. Jean-Jacques eût pris plaisir à se promener avec lui, malgré sa misanthropie, comme il le faisait dans les dernières années de sa vie avec un jeune homme destiné à être célèbre, qu'on appelait le chevalier de Saint-Pierre. Et un autre jeune homme qu'on appelait le chevalier de Chateaubriand n'eût pas trouvé Roger d'Urfé un moins agréable compagnon de promenade sur ce chemin du Mont-Valérien, cher à tous les poètes, à tous les rêveurs du temps, sur les pentes duquel l'histoire littéraire nous montre encore ces autres chevaliers, de Chénier et de Saint-Martin.

Le bon abbé Cibier, émerveillé des connaissances de son ancien élève, de celui qui, encore, à la chapelle du château d'Urfé, ne dédaignait pas de servir sa messe et de lui offrir à l'autel l'encens et le vin avec la simplicité d'Éliacin, prenait un plaisir extrême à l'écouter.

Pour le commandeur, hormis ces bâillements que nous venons de signaler et qu'il excusait en les disant nerveux, il affectait du moins de prendre à la conversation autant d'intérêt que possible. Mais il demandait qu'on fût indulgent et qu'on fît la part de son infirmité. Pour lui, la campagne avait une odeur de fumier à laquelle il préférait celle de la poudre à la bergamotte et même celle de la poudre à canon. Les voix de la nature lui semblaient la plus désagréable des cacophonies. Il n'hésitait pas à mettre dans son estime un perdreau truffé sur un autre rang qu'une omelette au jambon ; et du plus bel ouvrage de ce

grand artiste qu'on nomme le Créateur, il n'eût pas craint de dire, tout respect gardé pour l'auteur, ce que Louis XIV disait des chefs-d'œuvre de Mieris, de Teniers et de Van Ostade : « Otez-moi de devant les yeux ces magots ! »

Mais le commandeur, qui avait tant besoin de tolérance, n'était pas intolérant ; et il convenait volontiers que son élève, en dehors de ce qu'il était chargé de lui enseigner, c'est-à-dire les principes de l'art de la guerre : l'équitation, les armes, en savait beaucoup plus long que lui.

Grâce à ces égards mutuels, à ces concessions réciproques, la promenade se passa le mieux du monde : le curé parlant de ses pauvres, des réparations de l'église, de son bonheur de revoir bientôt fumer le toit de son presbytère, Roger, parlant de ses chiens et de ses herbiers, tout en butinant pour ces derniers, et le commandeur ne parlant de rien, mais n'en pensant pas moins.

Il pensait que depuis quelque temps la veine semblait tourner du bon côté et que la fortune paraissait disposée à réparer les torts qu'elle avait envers lui. Depuis quelques jours, en effet, la chance se déclarait pour lui, et il avait, comme on dit, un bonheur insolent, surtout quand il avait pour associé au jeu un aimable et habile homme, à tournure et à langage militaires, qu'on appelait le baron de Retaux de Villette, dont il avait fait récemment la connaissance, qu'il se promettait bien de cultiver ; surtout quand il avait pour adversaires trois nobles étrangers, aux allures un peu mystérieuses, mais à la bourse non suspecte, car elle sonnait et trébuchait à souhait, qui ne se quittaient point d'un pas : le petit marquis de Costanza-Rioseco, le grand baron Otto de Knigge et le gros docteur Cornelius Bøede. Ces relations avaient été pour le

commandeur l'occasion sinon la cause d'un fort agréable changement dans ses affaires. Il gagnait au lieu de perdre, et ses bénéfices de la semaine n'allaient pas à moins de mille louis, qu'il espérait bien augmenter le lendemain. Pour le moment, il se résignait sans trop de peine à une interruption d'un jour. Cette résignation est beaucoup plus facile à ceux qui gagnent qu'à ceux qui perdent : les premiers puisent dans leurs succès l'espérance de nouveaux profits, et cette espérance n'a pas les impatiences ni les âpretés du conquérant repoussé qui se rue à la revanche et à la vengeance.

Le commandeur était heureux, et c'est en souriant qu'il vit Roger pousser un cri de surprise et de joie, et se précipitant dans un hallier en revenir en tenant à la main, d'une main tremblante de l'émotion du triomphe, une plante d'assez piètre apparence.

— Enfin, la voilà, je la trouve, cette fugitive, cette coquette, cette revêche, qui se dérobait depuis longtemps à mes recherches, et avait échappé jusqu'ici à la captivité de mon herbier.

Et le jeune homme montrait avec orgueil sa conquête, c'est-à-dire cette fleur qu'il avait si longtemps et si vainement poursuivie dans les buissons, dans les gorges, dans les ruines où elle se plait, dans ces solitudes abruptes où elle semble cacher une sorte de douleur ou de honte mystérieuses, si bien exprimées par sa trompe courbée, agitant fièrement et tristement une grappe de clochettes sanguinolentes ; c'était une sorte d'asphodèle dont il répétait avec enthousiasme le nom un peu pompeux : *Hemerocallis* (beauté du jour).

— Je tiens ladite plante pour admirable, rien que sur votre témoignage ! s'écria narquoisement le commandeur ;

mais j'aime mieux qu'un autre se hâte et s'essouffle à ce jeu-là que moi, conclut-il, tandis que le jeune homme, tout entier à sa proie, la plaçait avec des soins particuliers dans le compartiment d'honneur de la petite boîte oblongue en fer recouvert de velours, qu'il portait suspendue en bandoulière sur son habit de taffetas blanc rayé de bleu.

Le jeune homme, ce sort fait à la prisonnière, se retourna si vivement vers son censeur qu'il trébucha dans son épée et faillit choir sur le gazon.

De là nouvelles railleries de son Mentor.

— Avouez avec moi que c'est une singulière idée, et qui ne peut germer que dans un cerveau de vingt ans, que de garder son épée pour herboriser.

— Pour le jour, je vous l'accorde, répondit gaiement Roger, mais pour le soir, c'est autre chose : il y a tel coin de ce paysage si pacifique, tel moment du retour le mieux accompagné où il n'est pas inutile d'avoir une épée au côté, et tels hasards de rencontre ou de discussion dont on ne saurait se tirer décemment avec une épingle à piquer les papillons.

— Voilà bien encore une de vos idées ! Quelle mauvaise rencontre voulez-vous que nous fassions dans les bois de Meudon, si ce n'est celle d'un mauvais diner ? car malgré l'appétit qu'on récolte à vous suivre, et le gai pétitement des poêles de l'hôtelier chez lequel nous dînerons dans deux heures en votre compagnie, je doute que ce Vatel agreste soit de force à lutter avec le maître-queux de l'hôtel d'Urfé, qui est, celui-là, je le dis avec conviction, pour un connaisseur, un véritable artiste.

Et le commandeur, au souvenir de celui auquel il devait plus d'une de ses bonnes fortunes de gourmet,

souleva son chapeau sur son crâne poli, avec une com-
ponction qui fit rire à la fois le curé et son élève.

— Soit, riez ; mais convenez que vous avez tort de
gâter d'avance la digestion, déjà difficile par elle-même,
du brouet noir de votre restaurateur rustique par ces
appréhensions puériles, ces pressentiments de mauvaise
rencontre.

— Pourquoi pas ? Il ne messied jamais de prendre ses
précautions. On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Il y a des endroits, et celui où nous sommes est du
nombre, où il n'arrive jamais rien. Pas le moindre
voleur. C'est là, cependant, un mérite à la portée de tout
le monde. Aussi, ne vois-je vraiment pas pourquoi, moi
qui n'herborise pas et qui me sens cependant gêné par
mon épée, je me suis embarrassé de ce meuble et de ce
poids inutile ; car, enfin, quand on est las, on sent la sur-
charge d'une plume. Je ne sais ce qui me tient de la
troquer contre un bâton, qui serait, ma foi, beaucoup
plus utile.

— Qu'à cela ne tienne, dit l'abbé Cibier en riant.

Et dégrafant le ceinturon du commandeur, il prit son
épée qu'il passa sous son bras, lui laissant dans la main à
sa place le gourdin de cornouiller sur lequel s'appuyait
sa main robuste, veinée par un sang généreux d'un lacis
empourpré comme la feuille du pampre à l'automne.

C'est ainsi qu'en devisant, qu'en jouant, qu'en badi-
nant on arriva dans les bois de Meudon. Là la curiosité
et l'érudition spéciales de Roger donnèrent encore toute
carrière à leur activité et à leur expansion. La sylvicul-
ture avait pris sa part de cet essor vraiment remarquable
des sciences naturelles sous l'impulsion des Linné, des
Buffon, des de Jussieu, des Lavoisier, qui devait honorer

le siècle. La forêt de Fontainebleau, le bois de Boulogne, le bois de Meudon avaient été enrichis de plantations nouvelles, grâce à l'influence réparatrice et réparatrice du premier médecin du roi, M. Lemonnier. C'est à ce savant, ami de Linné, successeur de Jussieu aîné à la chaire de botanique du Muséum, que fut due l'introduction du pin sylvestre, qui ne craint ni les froids de nos hivers, ni les gelées de nos printemps, qui prospère dans les terrains les plus secs, dont les racines rampent à la surface du sol, à fleur de terre, ou s'enfoncent dans le sable.

Roger applaudissait aux progrès de ce vivace conifère fraternisant avec les pins de lord Weymouth, les pins laricios, les genévriers de Virginie, les épicéas. Plus loin, il énumérait les essences diverses acclimatées pour le repeuplement des bois : les érables, les platanes, le micocoulier de Provence, le vernis du Japon, l'aune cordiforme, l'orme planera de Sibérie ; il notait au passage dans les taillis, dans les gaulis, les arbrisseaux de petite futaie, le troëne, le fusain, la bourdaine, le houx, les viornes. Il distinguait sous ses pas, tour à tour les plantes herbacées qui forment la rude litière des cerfs et des daims, hôtes de la forêt ; la bruyère, le genêt, la fougère, le fragon épineux, l'ajonc.

Sur les dix heures du soir, au moment où, de retour de leur promenade dans les taillis et les chaillis des coteaux de Meudon, nos promeneurs contournaient la mare d'Auteuil, Roger leur montrait encore, tour à tour mêlés aux chênes séculaires qui forment le sombre et circulaire rideau du bois sur ce point, les châtaigniers, les bouleaux, les charmes, les trembles, les frênes, qui se cachent derrière lui, et le cordon de hêtres pourprés qui lui sert de bordure.

Avant de regagner la route de Saint-Cloud à Paris, nos trois causeurs s'étaient assis dans un fond de clairière pour goûter un instant de repos, lorsque leur tranquille sieste fut troublée par un bruit inusité qui les mit en alerte.

C'était comme un bruit sourd de roues et de piétinement de chevaux, mais étouffé à ce point que le tapis de mousse ne suffisait pas à expliquer ce phénomène bizarre d'une voiture roulant, de chevaux trottant dans l'allée du bois sans cahots, sans grincements, avec le simple et presque imperceptible sillage d'une proue qui fend une eau paisible. Ce qui ajoutait à l'effet fantastique de cet équipage mystérieux qui semblait glisser en l'air, tant il faisait peu de bruit sur l'herbe, c'est que, malgré l'obscurissement subit de la nuit, devenue orageuse et voilée d'une sombre tenture que piquait à peine, de ci, de là, quelque clou étincelant d'étoile, les lanternes du carrosse n'avaient pas été allumées.

Roger fit à ses deux compagnons, à la lueur d'une rapide intermittence de la lumière lunaire, un signe qui signifiait :

— Pas un mouvement. Je vais observer pour vous ; il va se passer quelque chose.

Et il se mit en embuscade derrière une haie de houx et d'agaves, sans s'occuper des pointes de feuille ou des épines de branche qui égratignaient son visage, uniquement préoccupé de profiter, dans cette palissade naturelle, d'un point ouvert ménagé à la portée de ses yeux par une solution de continuité formant lucarne de cet enchevêtrement de frondaisons et de ramures.

A première vue, cette marche sous bois, si prudente que les roues de la voiture étaient matelassées et que les

sabots des chevaux étaient tamponnés de chaussons de paille et d'étoupe, fut jugée suspecte et dangereuse, quoique non encore menaçante, par notre observateur à l'affût.

Il continua son enquête, et sa méfiance fut redoublée par l'allure du personnage couvert d'un manteau, qui éclairait, à vingt pas en avant, la marche du taciturne carrosse. Cet avant-courrier avait, en effet, une attitude des plus inusitées. Les deux pans de côté de son manteau rejetés sur l'épaule, le découvraient portant d'une main un falot, de l'autre une épée nue.

Roger chercha en vain à apercevoir son visage. Il était masqué sous son chapeau rabattu.

Les portières de la voiture étaient fermées, et il était impossible de deviner ce qu'elle recélait dans son ombre.

Le cocher avait une mine patibulaire. Il suffisait de le voir pour mal augurer de l'expédition.

Derrière la voiture marchaient quatre hommes, dont deux étaient aussi masqués, la main à la garde de l'épée, dont les deux autres, la figure simplement noircie, conduisaient en main deux chevaux de selle.

— Eh bien ! dit à voix basse à ses compagnons Roger qui les avait rejoints, vous allez voir qu'une épée dans les bois les plus idylliques en apparence n'est pas un meuble inutile. Ou je me trompe fort, ou il va y avoir ici tout près de la besogne pour nous. Monsieur de Malivoire, à la rescousse ! Nous ne serons pas trop de deux ; et même rien ne me dit que nous ne serons pas obligés de demander à M. le curé un coup de main. Il est brave, je le sais, et va nous le montrer une fois de plus, car nous avons affaire, à mon humble avis, à une tentative d'assassinat ou de rapt des mieux combinées.

— Vous croyez ? demanda le commandeur en re-

bouclant son ceinturon et en mettant l'épée à la main.

— J'en suis sûr ; ce n'est pas dans un but de promenade inoffensive qu'on matelasse les roues de la voiture, qu'on tamponne les pieds des chevaux pour dissimuler son arrivée et prendre bonne position de guet-apens ; car on ne peut donner un autre nom à une rencontre où l'on est armé et masqué d'un côté, et de l'autre, sans doute, sans masque et sans arme.

— Les malfaiteurs, si malfaiteurs il y a, dit l'abbé Cibier, ont compté sans la Providence, c'est-à-dire sans nous, dont elle veut bien faire ses instruments. J'aimerais mieux parler qu'agir, convertir que frapper ; mais, si le pasteur voit ses ouailles en danger, il a le droit, il a le devoir de les défendre, et, en présence du loup, il se rappelle que sa houlette est aussi un bâton.

Pendant que nos trois champions de la faiblesse opprimée s'avançaient en tapinois à couvert, écartant doucement les branches du taillis qui leur fouettaient la figure et prenaient poste, inaperçus, sur un petit tertre, hérissé de buissons en broussaille, d'où ils dominaient les alentours, la voiture mystérieuse était mise en panne derrière un bouquet d'arbres.

Les deux cavaliers masqués remontaient en selle et s'installaient en vedette de chaque côté de l'avenue ombragée qui débouchait de la route de Saint-Cloud à Paris, et conduisaient au rond des Chênes, dont l'ombre gigantesque s'allongeait sur une pelousse où murmurait doucement un filet de source.

Le personnage au falot, suivi le long de la haie de chaque côté par les deux valets à la figure noircie, coiffés d'un mouchoir, sur lequel était posé leur chapeau, s'avavançait au milieu de l'avenue.

Le piège était dressé, toutes les précautions étaient prises. Il n'y avait plus à attendre que la proie, et elle arrivait sans doute dans ces deux voitures dont on distinguait au loin l'ombre mouvante et les reflets de lanterne rasant le bord des fossés.

La première de ces voitures contenait, il est temps de le dire, la comtesse de la Motte et Rosalba, accompagnées du baron Rétaux de Villette et du joaillier Bœhmer.

Dans quel but, pour quel motif, l'équipage, sur l'ordre de la comtesse, avait-il abandonné la route pour venir longer la Retraite, la mare d'Auteuil et faire halte au Rond des Chênes? On ne discute pas avec les caprices de jolie femme, et madame de la Motte n'admettait pas de contestation sur ses fantaisies.

Pour M. de Cagliostro, il était loin d'être en mesure de contredire et de contrarier cette digression. Il était à deux cents pas, couché dans sa voiture, dormant et même ronflant sur les coussins du fond, sous la garde de Spalatro, qui l'observait en souriant d'un sourire malin.

Peut-être le digne serviteur se souvenait-il qu'à la guinguette du pavillon de Breteuil, son maître ayant exprimé le désir de se rafraîchir, désir partagé par sa fille, la comtesse était entrée chez le traiteur pour donner les ordres nécessaires, et avait poussé la bonne grâce jusqu'à revenir portant un plateau, deux verres et une carafe de limonade, qu'elle avait voulu servir elle-même à ses amis.

Cagliostro n'avait pas tardé à ressentir un énervement, une torpeur qu'il avait attribués à la fatigue, et c'est alors qu'il avait émis le vœu, si gracieusement accueilli, de demeurer seul dans sa voiture afin d'y reposer à l'aise.

Rosalba, aux nerfs plus déliés, aux esprits plus subtils, avait résisté à l'influence soporifique et repoussé ce

réseau captieux du songe dont une main invisible semblait chercher à envelopper sa tête. Mais elle n'avait pu se défendre d'un certain irrésistible amollissement, d'un engourdissement progressif qui avaient attiédi le sang dans sa veine et l'avaient plongée dans cet état demi-cataleptique où la lucidité de l'intelligence éveillée lutte contre le nuage des sens obscurcis.

Elle avait donc pu voir, mais comme à travers un voile et sans se rendre compte de leur signification, les regards d'intelligence que se jetaient la comtesse et M. de Villette, assis en face l'un de l'autre.

Pour le joaillier Bœhmer, il ne voyait rien, par la bonne raison qu'il ne regardait rien, ayant bientôt pris le parti, quoique sans y être incité par l'influence d'aucun breuvage artificieux, de fermer la paupière, en serrant toujours contre son cœur le fameux coffret aux diamants.

Arrivée au bout de l'avenue, la voiture s'arrêta et le cocher descendit sous le prétexte, qu'il énonça à demi-voix en jurant, de rattacher une lanière rompue des harnais. Une fois à terre, il déclara que ses chevaux avaient soif et fit mine de les dételer pour les abreuver au filet de source dont on entendait, non loin de là, bruire dans le calme de la nuit le flot murmureux.

Il n'eut pas le temps de réaliser son dessein. Saisi à bras-le-corps par un homme qui s'était approché à la faveur de l'ombre, tiré dans son manteau et entraîné à terre, il y demeura sans mouvement, étendu comme si un coup secret l'eût fait passer soudain de vie à trépas.

Pendant ce temps les deux cavaliers masqués, accourus au galop, cernaient la voiture et, jetant son falot sur le gazon, l'homme qui le portait, l'épée nue, se présentait à la portière, suivi de ses deux estafiers à la figure noircie,

intimant à voix basse, mais d'un ton farouche, l'ordre aux voyageurs de descendre.

A cet ordre, la comtesse fit mine de se pâmer, et le joaillier Bœhmer, laissant glisser à terre son précieux coffret, faillit s'évanouir pour tout de bon, en murmurant d'une voix étranglée par la surprise et par la peur :

— Mes diamants, mon Dieu ! mes diamants !

Mais les survenants, paraît-il, n'en voulaient ni à lui ni à ses diamants, car Rosalba effarée s'étant présentée à la portière, ils l'ouvrirent si brusquement que, emportée par l'élan, l'appui qui la soutenait glissant devant elle, elle tomba dans les bras des ravisseurs.

Elle n'eut que le temps de pousser un cri. Elle était déjà bâillonnée, la tête enveloppée d'un voile épais et emportée à grands pas vers la voiture sombre qui était venue se placer en travers de la route pour faciliter le transbordement.

Elle se débattait en vain, avec de sourds gémissements, entre les bras de ces hommes robustes habitués à porter de plus lourds fardeaux, à maîtriser de plus rudes résistances.

Le baron Rétaux de Villette ne pouvait décemment assister à l'enlèvement sans prendre au moins en apparence fait et cause pour la victime.

Il sauta à terre plus gauchement qu'il ne convenait, et plus mollement qu'il n'appartenait au témoin indigné d'une lâche tentative de rapt, il engagea le fer avec un des ravisseurs.

L'issue de ce combat plus bruyant que meurtrier et où le choc des fers entre-croisés faisait jaillir plus d'étincelles que de gouttes de sang de leur pointe toujours arrêtée à temps, ne parut pas inspirer la moindre appréhension aux

deux cavaliers de soutien qui jugèrent plus utile de protéger les efforts des deux valets entraînant, emportant Rosalba palpitante vers la voiture.

Ils y fussent certainement parvenus à temps sans la subite irruption, sur le théâtre d'une lutte inégale, de trois hommes dont deux tenaient l'épée à la main, dont le troisième brandissait un énorme bâton, et qui annoncèrent par des coups résolus en même temps que par des paroles énergiques, leur détermination d'empêcher à tout prix le crime qui se commettait sous leurs yeux, ou d'en châtier implacablement les auteurs.

— Alerte! alerte, lâches coquins! criait d'une voix tonnante le commandeur de Malivoire qui avait retrouvé son entrain de Hastembeck et de Minden, nous sommes en force et vous allez payer cher votre équipée!

— Tenez bon, monsieur, criait de son côté Roger d'Urfé au baron de Villette, aux côtés duquel il venait se placer, et dont il attribuait à la fatigue le jeu réduit à la parade, j'accours vous prêter main-forte!

Roger, en effet, se fendit sur l'adversaire du baron, qui reprenait haleine à l'écart, avec une telle vigueur et une telle souplesse à la fois que celui-ci s'aperçut vite du changement. Avec le baron, le duel ressemblait à un assaut de parade où les jouteurs n'apportent d'autre passion que celle d'une pacifique victoire, et où nulle haine, nulle crainte n'anime leur bras. Mais le moment était passé de ces attaques bénignes, de ces ripostes courtoises; avec Roger, qui ne ménageait point sa peau, il fallait défendre la sienne et en découdre sérieusement, abandonnant le tricotage de tout à l'heure.

Pendant que nos champions s'escrimaient d'un côté, de l'autre, le commandeur, impatient de se rapprocher de

son élève pour lui prêter renfort au besoin, portait à l'un des cavaliers masqués un coup d'épée à la cuisse qui lui faisait pousser un cri de rage et de douleur. En même temps, d'un fouetté sec il souffletait le museau du cheval qui hennissait furieusement et partait à fond de train, emportant son cavalier dans une course effrénée à travers les taillis, dans l'ombre desquels il disparaissait avec un bruit terrible de branches fracassées et foulées aux pieds.

Le brave abbé Cibier n'avait pas perdu non plus son temps. Il avait poussé droit à l'équipage et d'une main énergique essayé d'arracher les rênes au cocher. Celui-ci, en se penchant pour les retenir, avait failli perdre l'équilibre et, furieux, avait allongé à la hauteur du visage du survenant un coup de fouet qui n'arriva pas à son adresse, l'abbé ayant fait un bond rapide en arrière, de sorte que les chevaux reçurent au retour le châtiment qui lui était destiné. Ils bondirent; la voiture oscilla, recula et fit demi-tour. Les malandrins qui y portaient Rosalba évanouie durent rebrousser vivement pour n'être pas écrasés.

Là ne se borna point leur déconvenue; car, profitant du moment où la voiture à moitié détournée lui présentait son avant-train, l'abbé envoya au limonier un si fort coup de gourdin sur la tête qu'il chancela, puis se cabra, excita son compagnon et, malgré les efforts du cocher, rejeté en arrière et tirant de tout son poids sur les rênes, l'entraîna ainsi que la voiture avec un grondement d'ouragan, dans la direction de la mare d'Auteuil.

Un seul cavalier masqué demeurait au soutien des deux estafiers qui, flairant l'affaire mauvaise, avaient déposé Rosalba sur l'herbe et faisaient mine, l'un de résister le couteau à la main, l'autre de décamper. Cette dernière

tendance prévalut facilement quand ils virent l'air dont les abordaient, l'un par la droite, l'autre par la gauche, l'abbé Cibier et le commandeur.

Le cavalier venait du reste de leur donner l'exemple.

Il avait entendu son compagnon, serré de près par Roger, grommeler avec un accent germanique prononcé :

— *Der teufel!* je suis touché. *Renfort!*

Au lieu de porter au défaillant l'appui demandé, le cavalier jugea plus prudent de déguerpir et il le fit.

Mais avant d'enlever sa bête et de piquer des deux, pour concilier autant que possible son intérêt et son devoir, sa sympathie et sa poltronnerie, il poussa subitement aux deux combattants, passa brusquement entre eux, les sépara ainsi et disparut au milieu d'un nuage de fumée produit par la détonation d'un pistolet qu'il avait déchargé au passage.

Quand la fumée se dissipa, Roger, rudement froissé par le poitrail du cheval, gisait à terre, à côté de son épée rompue, et l'épaule labourée par la balle qui avait ricoché contre une pierre avant de le frapper.

Son adversaire avait profité de la diversion pour s'esquiver. Le commandeur accourut, pendant que l'abbé Cibier, penché sur Rosalba, abandonnée par ses ravisseurs, la soulevait sur son séant et lui prodiguait les encouragements en attendant de plus efficaces secours.

En voyant fuir l'adversaire de Roger, le commandeur avait crié au baron de Villette, devant lequel il passait :

— Arrêtez-le! arrêtez-le!

Mais le baron, singulièrement distrait, paraît-il, avait eu à peine le temps de relever son épée, sur laquelle il s'appuyait, la pointe fichée en terre.

Enjambant d'un élan inouï une haie qui lui faisait obs-

tacle, le fugitif s'était évanoui dans les ombres de la nuit.

Mais dans le brusque mouvement qu'il avait fait pour détalier, son chapeau et son masque étaient tombés à la fois, et il suffit d'un regard du commandeur pour le dévisager.

Il crut le reconnaître, et murmura :

— J'ai déjà vu cette figure quelque part.

Puis, répondant tout haut à un doute qui venait de traverser son esprit :

— On dirait le baron de Knigge, dit-il. Bah! ce n'est pas possible!

Alors, hélant M. de Villette qui s'avavançait, assez embarrassé, d'un pas incertain vers le cercle lumineux produit par le rayonnement du falot posé à terre :

— Monsieur de Villette, je crois? dit sèchement le commandeur.

— En effet, balbutia son interlocuteur.

— Seriez-vous blessé?

— Non... pourquoi cette question?

— Je croyais que dans une affaire comme celle-ci, un homme comme vous ne se reposait que s'il en avait reçu le droit par une blessure.

M. Rétaux de Villette ne répondit pas à cette remontrance sévère.

Comme il se dirigeait vers la voiture où se trouvaient madame de la Motte et le joaillier Bœhmer, à peine revenus de leur panique :

— Par ici, monsieur, par ici, aidez-moi à relever ce jeune homme, qui a été moins heureux que vous! ordonna rudement M. de Malivoire.

M. de Villette obéit d'assez mauvaise grâce.

A ce moment, la voiture du comte de Cagliostro, con-

duite au pas par le cocher, déboucha de l'avenue sur le théâtre des événements que nous venons de raconter. Le comte, réveillé par la détonation, accourait en se frottant les yeux, suivi de Spalatro dont le sourire sournois avait fait place à un air éploré, plus de circonstance.

— Qu'est-ce? que se passe-t-il? demanda Cagliostro effaré.

En même temps, voyant à la lueur du falot et des lanternes des deux voitures, qui projetaient sur l'arène une lueur éclatante, sa fille, ses cheveux épars, ses vêtements blancs en désordre, qui revenait peu à peu à elle grâce aux soins de l'abbé Cibier :

— Rosalba! s'écria-t-il, blessée peut-être!

Et il courut à la jeune fille, la soulevant dans ses bras et la couvrant de baisers et de larmes.

— Allez au plus pressé, mon père, répondit celle-ci d'une voix tremblante, en s'arrachant à son étreinte. Il y a là un jeune homme blessé, à l'héroïque intervention duquel je dois mon salut. Moi, je n'ai été qu'effrayée. J'ai cru ne plus vous revoir. Mais lui a plus besoin de vos soins que moi. Prodiguez-les-lui donc. Car sans lui...

— Sans lui, déclara Bœhmer qui, sa cassette entre les bras, avait pris sur lui de descendre de la voiture, ne voyant plus sur le lieu de l'attentat que des amis. Oui, sans doute, mais il ne faut pas oublier que c'est M. de Villette qui, le premier...

— Voilà comme on écrit l'histoire! observa, en haussant les épaules, le commandeur de Malivoire.

— Je répète, s'écria Rosalba, qui s'avança appuyée sur le bras de l'abbé Cibier, que c'est à ce jeune homme et à ses deux courageux compagnons que je dois le salut.

En même temps elle adressa un regard de fier mépris

à M. de Villette, qui baissa les yeux et se détourna pour offrir le bras à la comtesse de la Motte qui, elle aussi, avait voulu descendre de voiture.

Cagliostro, excité par les déclarations reconnaissantes de sa fille à un devoir d'humanité auquel il se portait d'ailleurs toujours avec zèle, avait mis genou en terre, et, à la lueur du falot que le commandeur, son épée sous le bras, avait approché du visage pâli et contracté de Roger, il avait, aidé de Spalatro, enlevé au blessé son habit, ouvert d'un coup de stylet sa chemise ensanglantée, et sondait la plaie de son épaule.

— Ce ne sera rien, prononça le maître, quelques jours de fièvre, puis de repos, et il n'y paraîtra plus. La balle a seulement éraflé la chair où elle a tracé un sillon noirâtre, heureusement peu profond.

En même temps, se penchant vers la petite boîte de fer recouverte de velours noir, giberne du naturaliste que Roger portait en sautoir, il y montra un trou creusé par la balle; et, ouvrant la boîte, il retrouva le projectile au milieu des plantes et des fleurs.

— C'est cette petite boîte qui a été la plus endommagée, déclara Cagliostro, et il vaut mieux que cela soit ainsi. C'est là un objet facile à remplacer, de même que les plantes et les fleurs qui s'y trouvent. Ce qui eût été une perte irréparable, c'est celle de ce beau et intrépide champion de ma fille que j'aime presque autant qu'elle, depuis qu'il l'a sauvée.

— Dieu soit loué! s'écria l'abbé Cibier en joignant les mains sur une mentale action de grâces. Mais comment transporter, dans cet état, ce malheureux enfant à l'hôtel d'Urfé?

— L'hôtel d'Urfé? demanda Cagliostro, serait-ce donc...

— C'est le chevalier Roger d'Urfé qui reçoit en ce moment vos soins, déclara l'abbé Cibier.

La comtesse de la Motte fit un mouvement.

— Voici M. le commandeur de Malivoire, son gouverneur, continua l'abbé, et si son élève en avait eu besoin il aurait pu prendre de lui aujourd'hui une belle leçon de courage.

— Monsieur le curé de Marcilly s'oublie comme toujours, déclara le commandeur; mais il nous a montré aussi qu'il ne craignait point le danger, et que tout bon prêtre au secours du prochain vaut le meilleur des soldats.

— Monsieur le curé, demanda Cagliostro, n'ai-je pas eu l'honneur de vous voir déjà une fois?

— Et vous avez rempli la bourse de mes pauvres. Vous le voyez, un bienfait n'est jamais perdu, puisque, par la grâce de Dieu, j'ai pu...

— Je remplirai encore une fois votre aumônière, monsieur le curé, s'écria Cagliostro; mais songeons au plus pressé. Je voudrais bander la plaie de notre blessé, après quoi vous m'aidez à le transporter...

— Où donc?

— Dans ma voiture; il y sera sous ma garde et je ne le quitte plus que guéri.

— Quel embarras je vous donne! murmura d'une voix éteinte Roger qui avait rouvert les yeux.

— C'est bien le moins que mes soins et mon hospitalité soient assurés à celui qui m'a rendu aujourd'hui le plus signalé des services. Spalatro, il y a du linge, de la charpie, des bandelettes dans la trousse de la voiture, cours les chercher.

Mais avant qu'il fut revenu, Rosalba avait tendu son

mouchoir, et c'est cette fine batiste brodée qui éteignit le premier sang sorti de la blessure.

— J'ai soif, soupira Roger.

Rosalba s'élança du milieu du groupe qui l'entourait.

Elle ne tarda pas à revenir.

Elle avait puisé à la source un peu d'eau dans le creux de sa main, et, faute de coupe, elle approcha sa main des lèvres du blessé, qui but avidement les quelques gouttes d'eau fraîche qui s'en échappaient.

Quelques minutes après le pansement, opéré par Cagliostro, le blessé réconforté par une gorgée de son élixir, que le fameux empirique lui avait fait avaler, était transporté dans sa voiture, où une pile de vêtements lui servait de coussin.

L'abbé Cibier et le commandeur, enfin Cagliostro, assis aux côtés de son cher blessé, prenaient place dans la voiture.

Rosalba, accourant, voulut aussi y monter; Cagliostro accéda à son vœu, et, l'attirant dans ses bras, l'assit à côté de lui, non sans avoir dit :

— Et la comtesse ?

— La comtesse, déclara Rosalba, n'a que faire de moi, et ne regrettera point ma compagnie.

La comtesse, en effet, demeura seule avec M. de Vilette et M. Bœhmer, et ne parut pas fâchée de cette combinaison.

Rosalba, à la pénétration de laquelle rien n'échappait, n'avait pas été sans remarquer l'indifférence singulière que madame de la Motte avait manifestée en présence de l'attaque de la voiture. Elle l'avait, il est vrai, aussitôt dissimulée sous un apparent évanouissement. Mais son attitude avait paru étrangement suspecte à la jeune fille,

de même que la mollesse de l'intervention de M. de Villette, et cette équivoque contenance qui semblait trahir en lui un complice secret de l'attentat.

Ce qui inspirait à Rosalba une si juste méfiance et un si légitime éloignement n'était pas sans causer quelque embarras à la comtesse et à M. de Villette. Aussi n'eurent-ils garde de se plaindre d'être privés de sa présence, qui était un reproche, et de ne plus voir en face d'eux ce clair et pénétrant regard qui fouillait leur conscience.

On arriva vers minuit aux barrières.

Là, loin de diriger sa voiture du côté de la rue de Verneuil, Cagliostro répondit à l'interrogation du cocher :

— Touche à l'hôtel de Cagliostro.

Et, comme le commandeur et l'abbé se récriaient sur leur impatience de voir la marquise d'Urfé, de la rassurer, Cagliostro leur ferma la bouche en disant :

— Ce jeune homme est mon hôte. Je réponds de lui, mais à condition de le garder et de le veiller cette nuit. Madame la marquise d'Urfé, que vous irez dans ma voiture rassurer vous-mêmes, quand vous aurez assisté à l'installation du chevalier dans la chambre d'honneur de ma maison, pourra dès demain venir avec vous s'assurer par ses yeux que je suis un bon médecin et que, si j'ai mes défauts tout comme un autre, je n'ai pas celui d'être ingrat.

VII

LE CHÂTEAU-SPHINX

Quinze jours après les événements que nous avons racontés, un carrosse de voyage, après avoir quitté la route poudreuse plantée d'ormes séculaires qui conduit de Montbrison à Montverdun et Marcilly, descendait le chemin verdoyant, non loin duquel serpente le ruisseau du Lignon, qui mène au village et au château de la Bâtie.

Sur le siège, à côté du cocher, nous retrouvons un premier personnage de notre connaissance.

C'est Spalatro qui garde la dignité silencieuse, convenable à un majordome exilé, dépaysé, effarouché, assis, par suite d'un hasard fâcheux, à côté d'un subalterne.

Regardons dans l'intérieur de la voiture. Nous serons encore bien plus étonnés.

Sur le damas gris du fond s'étale, dans le costume de deuil et avec le visage de circonstance qu'elle a l'habitude de prendre chaque fois qu'elle rentre dans ses foyers, la marquise d'Urfé.

A ses côtés est assise, vêtue de cette robe blanche qui est

comme son uniforme, drapée dans les plis flottants d'un mantelet bleu, le visage ombragé d'un voile tombant d'un chapeau de paille à plumes blanches et bleues, une charmante jeune fille dont la pâleur s'anime d'une teinte rosée, par suite de la fatigue et du plaisir de ce voyage salutaire à travers le grand air et les paysages provinciaux.

Cette jeune fille que la marquise couve parfois d'un œil adouci, attendri, et tout maternel, et qui répond à ce regard par les démonstrations d'une affection tempérée par le respect, c'est Rosalba Cagliostro.

En face se tient le commandeur de Malivoire, le menton appuyé sur sa canne, médiocrement épris de la nouveauté de ce trajet pittoresque à travers les champs, les prés et les bois, qui ferme les yeux au spectacle mouvant déroulé de chaque côté du carrosse, et s'absorbe dans le regret nostalgique des arbres du boulevard et de cette lanterne verte, phare de sa promenade nocturne habituelle, qui pend au portail de l'hôtel de Taillecroup, rue Thiroux, à la chaussée d'Antin. Parfois il relève la tête, comme éveillé en sursaut. Un bruit d'ailes d'oiseaux espiègles se poursuivant dans les buissons ou le frémissement du vent qui passe dans les feuillages lui ont rappelé, par une illusion ironique et douloureuse, ce bruit délicieux des cartes battues les unes contre les autres et déployées en éventail par un doigt exercé.

Son élève, le chevalier Roger d'Urfé, dont la blessure se cicatrise et qui ne garde plus d'autres traces de la soirée tragique où nous l'avons vu tomber, champion de l'innocence opprimée, sur le gazon de l'arène du Rond-des-Chênes, que la pâleur et la langueur de la convalescence, est assis à côté de lui et contemple de temps en temps

avec un sourire où pointe la malice son distrait gouverneur.

De temps en temps aussi, à la dérobée, il jette un coup d'œil timide sur Rosalba qui évite son regard, mais qui le sent passer sur elle, et pudiquement rougit.

Par suite de quelles circonstances retrouvons-nous loin de Paris, sur la route du château de la Bâtie, résidence automnale de la famille d'Urfé, les voyageurs que nous venons de nommer et d'esquisser, c'est ce qu'il importe, tout d'abord, d'expliquer au lecteur.

Le lendemain de l'affaire du Rond-des-Chênes, Roger d'Urfé, après une nuit un peu fiévreuse et agitée, s'était éveillé au chant des oiseaux du jardin dans un lit moelleux, sous les courtines de lampas bleu qui ne s'ouvraient que pour les hôtes privilégiés de Cagliostro.

Le comte n'avait voulu laisser à personne le soin de veiller auprès du blessé. Il n'avait pu toutefois se dispenser de le partager avec madame de Cagliostro, qui avait voué un dévouement passionné au sauveur de sa fille.

C'est donc la main habile du célèbre empirique qui avait levé le premier appareil posé sur sa blessure, l'avait renouvelé, et c'est la main de la comtesse qui avait, chaque fois que s'interrompait un sommeil troublé, tendu au malade altéré la potion salutaire où il buvait le rafraîchissement et le calme.

Dès le matin, la marquise d'Urfé, prévenue et rassurée par l'abbé Cibier et le commandeur de Malivoire, était venue embrasser son fils et s'installer à son chevet.

Elle ne le quittait que lorsque Cagliostro, intervenant au nom et avec l'autorité de son art, écartait de la chambre, afin de laisser prendre au blessé un repos nécessaire, les gardes-malade, c'est-à-dire la marquise, madame de

Cagliostro, aussi maternelle qu'elle dans ses sollicitudes et dans ses soins, Pellegrina et Rosalba, qui entraient de temps en temps sur la pointe du pied, épiait d'un œil inquiet le moindre indice favorable sur le visage de celui qui avait fait à sa cause le sacrifice de son sang.

Les femmes sont vite liées par la communauté de ces sentiments généreux qui leur sont si naturels, l'admiration pour le courage, la pitié pour le malheur, la reconnaissance pour le dévouement. Les relations entre la marquise d'Urfé et la famille de Cagliostro devinrent donc bientôt intimes. Dès que la marquise cessa de craindre pour son fils et qu'elle eut reconquis la liberté de son esprit et de son cœur, elle donna cours, avec sa vivacité habituelle, à l'estime que lui inspirait la comtesse, si pieusement résignée à ce sort mystérieux dont elle portait le fardeau avec une discrète mélancolie. Elle subit plus facilement encore l'attrait sympathique qui rayonnait autour de Rosalba ; pour Cagliostro, elle le considérait comme un homme de génie, supérieur encore à sa réputation, et elle ne parlait de lui qu'avec un enthousiasme passionné.

Les soins donnés à son fils avec une si infatigable et si heureuse habileté, les rapides progrès de son retour à la santé, achevèrent par la reconnaissance une conquête déjà si avancée.

Au bout de huit jours, Roger se levait et pouvait se promener dans le jardin de l'hôtel de Cagliostro, l'épaule encore bandée et le bras soutenu en écharpe, tantôt en compagnie de sa mère, tantôt en compagnie du commandeur de Malivoire, qui offrait galamment son bras à Rosalba.

La comtesse de la Motte avait fait prendre régulièrement de ses nouvelles par M. Rétaux de Villette ou par

son mari ; mais sous prétexte d'une indisposition, elle s'était astenue de reparaître à l'hôtel, comme si elle y eût senti sa présence déplacée ou eût craint de compromettre un secret qu'elle tenait à garder.

Mais si elle ne venait pas à l'hôtel de la rue Saint-Claude, Cagliostro n'avait pu éviter de se rendre de temps en temps rue Neuve-Saint-Gilles, ne fût-ce que pour s'informer de l'état de la santé de la comtesse.

Il n'est pas sans intérêt pour nous de reproduire une de leurs conversations, car elle eut des conséquences décisives sur le parti qui ne tarda pas à être pris dans une délibération de famille où nous trouverons Cagliostro se faisant l'écho fidèle et même servile des suggestions de son artificieuse amie.

— Eh bien ! avait débuté la comtesse, voilà notre jeune héros qui va de mieux en mieux et ne tardera pas à être mis par vous hors d'affaire. Encore un miracle à ajouter à votre liste.

Cagliostro s'inclina, comme s'il n'eût pas senti la nuance un peu ironique du compliment.

— Mais ce n'est pas tout de vaincre, continua madame de la Motte, il faut profiter de la victoire. Jamais plus belle occasion ne s'est offerte à vous, dans l'intérêt de nos desseins communs. Je me plais à croire que vous n'allez point la laisser échapper.

— Je ne comprends pas... déclara Cagliostro, un peu confus de cet aveu d'infériorité.

— Toujours le même. Pour un grand homme, vous êtes par trop léger. Avez-vous donc déjà oublié ce que je vous ai dit au sujet de la famille d'Urfé et de ce trésor mystérieux dont on la prétend dépositaire ?

— Non, certes, et j'ai même quelquefois pensé...

— Ce n'est pas assez ; il faut agir. Il importe, tout d'abord, d'éloigner votre fille.

— Éloigner ma fille ! vous n'y songez pas ?...

— Si vous l'aimez pour vous seulement, en égoïste qui préfère voir briser son idole que la mettre en sûreté, oui ; mais si vous aimez Rosalba pour elle, en père et non en jaloux, non. Dans le premier cas, absorbé par une affection aveugle, vous ne vous rendez pas compte des dangers que garde pour elle désormais le séjour de Paris. Dans le second, vous êtes prêt à faire à son salut le sacrifice de ne pas la voir pendant quelque temps. Et vous vous trouverez coupable de ne pas profiter de l'occasion unique qui va s'offrir à vous de lui assurer un inviolable asile.

— Un asile ! où ?

— Il faut tout vous dire ; il y a des moments où vous ne devinez rien. La tentative d'enlèvement dont Rosalba a failli être la victime ne vous a donc rien appris ?

— Je n'ai encore vu là qu'un attentat isolé, inspiré peut-être par le hasard de la rencontre, peut-être même la suite d'une méprise.

— Un attentat isolé, un hasard, un accident, une méprise ! s'écria la comtesse. Ah ! vous en êtes encore là ! On voit bien que vous dormiez, et n'avez vu que le dénouement de l'affaire avec des yeux encore mal ouverts. Sans cela, vous auriez compris qu'il n'y a rien de moins impromptu, de plus prémédité qu'une tentative de rapt qui a pour agents des hommes armés et masqués, pour instruments une voiture aux roues matelassées, aux chevaux chaussés d'étoupe et de paille, qui choisit pour théâtre le coin le plus solitaire, le plus sourd, le plus accidenté du bois de Boulogne...

— Vers lequel c'est vous-même qui avez dirigé notre

retour, comtesse, bien à l'insu certainement du guet-apens qui nous y attendait, interrompit Cagliostro, qui avait cette coïncidence sur le cœur.

— Ah! ne m'en parlez pas! s'écria la comtesse en levant les yeux au ciel avec l'expression du regret le mieux joué. Il serait peu généreux à vous d'insister sur ce hasard incompréhensible. Vous ne sauriez d'ailleurs rien ajouter aux reproches que je me suis faits depuis, de cette fantaisie aussi fatale qu'innocente; j'en suis encore malade. Mais si j'ai contribué sans le vouloir au danger, c'est une raison de plus de contribuer au salut. Je vous le répète donc, il serait puéril de se faire illusion. Vous avez affaire à des ennemis déterminés à tout pour assouvir leur haine, et qui sachant bien qu'en vous frappant dans votre fille, ils vous attaquent au plus profond du cœur, ne reculeront devant aucun moyen pour réussir.

Cagliostro, sentant bien que la comtesse était dans la logique et dans la vérité, ne put que courber la tête sous le poids d'une inquiétude facile à comprendre. Quand il la releva, il trahit l'anxiété qui le rongait par ces mots qui imploraient un conseil :

— Que faire?

— Que faire? Vous ne pouvez, sous prétexte de sa sécurité, tenir Rosalba en charte privée. Elle ne résisterait pas à ce régime de méfiance et de captivité. C'est une fleur qui a besoin d'air et de soleil. Vous ne pouvez non plus vous condamner à ne pas la quitter d'un pas, à l'accompagner dans ses moindres sorties, à la veiller la nuit, à la garder le jour. A cette faction prolongée, vous vous épuiseriez vous-même sans profit; car il arrive toujours un moment où l'œil se ferme, où l'oreille se lasse; et il suffit, pour tout perdre, d'une minute de défaillance, d'un ins-

tant de confiance et d'oubli. Ne pouvant écarter le danger qui plane sur vous, qui vous menace dans ce que vous avez de plus cher au monde, il faut éloigner du danger votre fille. Il faut qu'elle quitte Paris, qu'elle se cache dans une retraite ignorée, inaccessible, et qu'elle échappe ainsi à la conspiration odieuse qui s'est promis cet otage, sinon cette victime.

— Vous avez raison cruellement, comtesse, dit Cagliostro, mais vous avez raison. Que je périsse s'il le faut de désespoir de ne plus la voir, pourvu que ma fille vive ! Mais ce refuge dont vous parlez, où le chercher ?

— Vous n'êtes pas en veine aujourd'hui ou vous ne vous mettez pas en frais. Cet asile, il faut le chercher où il importe de le trouver, non-seulement dans l'intérêt de Rosalba, mais dans le nôtre. L'art est de faire d'une pierre deux coups. Que diriez-vous de l'hospitalité de la famille d'Urfé ?

Cette question éclairait de telles perspectives que Cagliostro, émerveillé et un peu effrayé aussi de cette combinaison à laquelle il n'eût pas osé songer, fit un mouvement où la méfiance le disputait à l'admiration.

— Que pourriez-vous objecter ? continua la comtesse avec un sourire sardonique. Est-ce le voisinage du trésor secret des jansénistes qui vous gênerait ? Pour moi, il m'attirerait, au contraire, à votre place et déterminerait mon choix.

— Mais comment oser émettre une proposition si hardie, si indiscreète, si importune peut-être ? balbutia Cagliostro qui essayait en vain de se dérober à l'engrenage.

— D'abord, il n'en coûte rien d'essayer. Ensuite à quoi vous servent votre prestige, votre empire, si vous n'y puisez pas les moyens d'inspirer ce que vous souhaitez,

de suggérer ce que vous désirez? A quoi vous sert enfin votre habileté, si vous ignorez jusqu'à l'artifice si vulgaire de vous faire offrir ce que vous ne voulez pas avoir la peine de demander? A quoi vous sert de passer pour un maître, si vous n'êtes qu'un écolier?

— Mais comment s'y prendre pour?...

— Il n'y a qu'à se laisser faire, déclara la comtesse impatientée de ces hésitations, au point de hausser les épaules. D'où vous viennent ces scrupules? Jamais plus belle partie. Vous avez tous les atouts en main, et vous vous demandez quelle carte jouer. Celle que vous voudrez, la première venue. Est-ce de la marquise que vous redouteriez quelque objection? Elle vous admire; elle brûle de trouver l'occasion de vous rendre service pour service, hospitalité pour hospitalité. Mieux informée elle eût pris les devants, fait les avances. Mettez-la sur la voie; vous verrez comme elle y marchera.

— Soit; mais...

— Mais quoi? Est-ce votre fille que vous craignez de contrarier? Rassurez-vous; elle sera enchantée du voyage et plus encore du but. Est-ce le chevalier Roger d'Urfé qui vous inquiète? Mais vous qui l'avez soigné, vous qui avez pu mettre le doigt sur son pouls, le doigt sur son cœur, qui avez pu lire sa pensée dans ses yeux, vous n'avez donc pas deviné ce que devina le médecin d'Antiochus quand Stratonice passa devant son lit? Vous n'avez donc pas vu qu'il adore Rosalba et que Rosalba tient déjà à la vie autant par lui que par vous. Ah! ces savants! Ah! ces pères! Mais ils ne savent donc rien voir de ce qui se cache, rien entendre de ce qui se tait? Mais moi, dès le premier jour, je ne m'y suis pas trompée. Ces jeunes gens s'aiment, vous dis-je.

Cagliostro fit un geste qui voulait dire :

— Ah ! cette fois, c'en est trop ! Comment pouvez-vous savoir ?

— J'en mettrais ma main à couper, déclara la comtesse. Et ce n'est pas, croyez-le bien, parce que Roger a risqué sa vie pour délivrer votre fille. Ce n'est rien que cela. On le fait quand on est de bonne race, quand on a le sang chaud, le cœur généreux, pour une indifférente, pour une inconnue, pour la première venue qui est menacée, maltraitée, entraînée par le droit brutal du plus fort. On le fait parce qu'elle est femme, qu'elle est faible, qu'on est brave. Mais ce qu'un homme ne fait que pour la femme qu'il aime, c'est ne pas oser lui parler, ne pas oser la regarder, et trembler et rougir devant elle comme il ne le ferait pas devant la mort. Eh bien ! je l'ai vu, moi, et l'œil d'une femme sur ce point est infaillible et n'a besoin que d'un regard. Roger d'Urfé est à jamais le chevalier de Rosalba Cagliostro, qui ne le reniera point, car il est noble, beau, pur, je dirai presque virginal comme elle, car ils suivent le même rêve, aspirent au même paradis, car il est fait pour elle, comme elle est faite pour lui.

— Je le répète, comtesse, hasarda Cagliostro, qui ne voulait pas convenir du premier coup que sa perspicacité avait été en faute et le cédait à celle de son Égérie ; vous allez un peu vite en besogne, et pourriez bien vous leurrer d'une chimère.

— Chimère, si vous voulez ; mais elle m'est chère. Et pourquoi chimère, pourquoi leurre, après tout ? Ces enfants n'ont-ils pas dix-huit ans pour les sentir, et un cœur fleurissant pour s'en servir comme les autres ? Pourquoi s'éloigneraient-ils l'un de l'autre, quand tout conspire à

les rapprocher, alors que certains s'unissent malgré tout ce qui devrait les séparer? Ces enfants s'aiment, vous dis-je, et il est bon qu'il en soit ainsi. Rosalba est belle; elle sera assez riche si vous savez vouloir profiter des avances que vous fait à son intention la fortune; le chevalier n'est pas un mauvais parti.

— Mais ses vœux?

— Les vœux de Malte ne sont pas d'une rigueur implacable. On l'en fera relever. Ils s'épouseront, ils seront heureux et nous aussi par la même occasion, puisque le bonheur des enfants est celui de leurs parents et de leurs amis. Vous voyez donc bien qu'il n'y a aucun inconvénient, et qu'il y a au contraire de grands, de nombreux, d'inappréciables avantages à ce que, le plus tôt possible, Rosalba, sous la direction de la marquise, sous la garde de son chevalier, aille embaumer de sa grâce et de sa vertu les antiques lambris du château des d'Urfé.

— Comme elle va pleurer! dit naïvement Cagliostro dont la raison était vaincue et qui n'avait plus que des scrupules de cœur.

— Rassurez-vous, elle se consolera. Il n'y a rien comme la poudre des chemins pour sécher les larmes des adieux. Puis elle ne partira pas seule. Songez que son cœur, qui hier était peut-être à vous tout entier, sauf la part de l'inconnu, la part de l'absent, est aujourd'hui en partage, et je ne répondrais pas que vous eussiez encore la plus forte moitié. C'est le destin! D'ailleurs, elle ne partira pas sans savoir que votre séparation sera courte, que vous ne résisterez pas au désir de la revoir, que vous vous souviendrez à propos qu'il y a longtemps que vous n'avez visité votre bonne ville de Lyon, que vous y avez des affaires importantes, que c'est une ville à me montrer, et

que le château de La Bâtie est bon à connaître dans ses replis les plus mystérieux, ses avenues les plus souterraines. Une fois là...

— Eh bien ? demanda Cagliostro avec une certaine anxiété.

— Une fois là, déclara madame de la Motte, nous verrons. Ne nous pressons pas de spéculer. Ne violentons pas le destin. A chaque jour suffit sa peine. En voilà assez pour aujourd'hui. Allez faire votre cour à la marquise. Je ne suis pas devineresse comme vous êtes devin, ce qui me permet d'y voir parfois plus clair que vous. Mais je gagerais que la digne dame brûle de vous entretenir d'un dessein qui répond à vos désirs, et sera enchantée de vous en faire les avances, ce qui, à son âge, ne tire pas à conséquence.

La comtesse de la Motte ne s'était pas trompée. Elle avait l'expérience du cœur humain.

Le jour même, dans un conciliabule tenu exprès sur l'initiative de la marquise d'Urfé, le voyage du Forez fut résolu en principe. Il était nécessaire aux affaires de la marquise, que l'intérêt, plus que l'affection, ramenait sous le toit conjugal. Il était nécessaire au rétablissement de Roger, qui ne pouvait achever de se revivifier que dans l'air natal. Il était nécessaire à la sécurité de Rosalba, menacée par cette conjuration d'ennemis mystérieux dont l'acharnement devait s'accroître de l'insuccès d'une première tentative.

La comtesse de Cagliostro pleura, mais se résigna, comme toujours, et s'immolant à sa fille, accepta l'offre généreuse de celle qui voulait reconnaître le salut de Roger, en sauvant Rosalba.

Ce qui diminua un peu ses regrets, c'est la grâce que

Cagliostro lui accorda spontanément après la lui avoir longtemps refusée. La comtesse, pour l'accomplissement d'un vœu qu'elle avait fait (elle ne disait pas lequel, mais il était facile de le deviner à son affection survivant à ses disgrâces et à sa piété) désirait faire le pèlerinage de Notre-Dame-de-Lorette. Il fut décidé qu'elle accompagnerait Rosalba jusqu'à Lyon, pour de là se diriger vers l'Italie, et qu'à son retour elle la rejoindrait au château de la Bâtie pour la ramener à Paris, si tout symptôme inquiétant avait disparu, et si la haine de ses persécuteurs, comme il était permis de l'espérer, s'était lassée.

La vieille suivante Pellegrina devait accompagner madame de Cagliostro. Spalatro, dont l'habileté était connue à Cagliostro et dont il ne soupçonnait point le dévouement sincère à sa fille, fut chargé de veiller spécialement sur elle.

— Tu me réponds d'elle sur ta tête, lui dit Cagliostro pour toutes instructions. Malheur à toi s'il lui arrivait seulement d'avoir le pied froissé par un pli de rose ! Tu sais que tu ne m'échapperais pas et que je te poursuivrais jusqu'au fond des enfers !

Les choses ainsi convenues, on résolut, sur l'avis de Cagliostro, qui, comme médecin, voulait étudier l'effet produit sur son malade par une telle nouvelle, et n'était pas fâché comme père de se rendre compte de cette épreuve, d'annoncer dans sa chambre, en présence de Rosalba, le plan concerté.

Aux premiers mots, Rosalba, toute émue, se jeta tour à tour dans les bras de sa mère et de son père.

C'était exprimer par le langage le plus éloquent de tous, celui des larmes, les alarmes de son affection, le regret d'une séparation imprévue.

Puis, se redressant soudain, avec un charmant élan de confiance et de gratitude qui acheva de lui gagner les bonnes grâces de la marquise, elle s'avança vers elle et baisa respectueusement la main de celle que la délégation de ses parents constituait sa gardienne et sa seconde mère.

La marquise l'attira sur son cœur et l'embrassa tendrement.

Roger, aux premiers mots qui lui révélaient un dessein qu'il n'eût jamais osé croire possible, se souleva sur son séant et ouvrit les yeux étonnés de l'homme qui voit subitement se réaliser son rêve.

Puis sa pâleur s'illumina d'une rougeur subite et il laissa retomber sur l'oreiller de son fauteuil sa tête languissante, fatiguée par le poids du bonheur.

— Laissons agir ce remède suprême, déclara Cagliostro, qui doit décider de la cure. Notre cher malade sera, je l'affirme, bientôt en mesure de supporter les fatigues du chemin le plus doux qu'il soit possible de suivre en ce monde, le chemin qui ramène à la maison paternelle.

— Avec une sœur de plus, ajouta la marquise.

Il n'est pas besoin d'en dire davantage pour expliquer comment, par une belle après-midi de la fin de septembre, roulait vers le château de la Bâtie le carrosse de voyage de la marquise d'Urfé, contenant avec elle les plus sympathiques héros de notre histoire.

La comtesse de Cagliostro s'était séparée d'eux à Lyon, complètement rassurée sur le sort de sa fille qu'elle laissait entre bonnes mains, sous la double garde de la marquise et de sa belle-sœur, la comtesse Chryséide d'Urfé, chanoinesse du chapitre noble d'Alix, en Bourbonnais.

— Ne vous effarouchez pas de ce nom antique et épi-

que, ma chère enfant, avait dit la marquise à Rosalba. Ma belle-sœur, sous des dehors froids, des mœurs sévères et un costume sombre, celui de son ordre, qu'elle ne quitte point et dont le deuil convient à son humeur, cache un esprit distingué et un cœur généreux. C'est la meilleure personne du monde, et ce n'est pas M. le curé qui me contredira.

— Non certes, confirma l'abbé Cibier. La chanoinesse est une digne et sainte personne, adorée de mes pauvres, que n'effrayent point la raideur de son aspect et la rudesse de ses manières. Ils savent, pour l'avoir éprouvé, que c'est au milieu des ronces que la rose exhale son parfum le plus doux et que les châtaignes les plus savoureuses sont celles dont l'enveloppe est la plus épineuse.

A ce moment, on arrivait aux premières maisons du village de Marcilly. Les notables du lieu, le bailli en tête, accompagné par le prieur du monastère voisin de Montverdun, étaient venus processionnellement au-devant du bon pasteur, auquel faisait fête tout le village en liesse, et qu'on reconduisit triomphalement au presbytère, sur la porte duquel pleurait de joie sa veille sœur et gouvernante, dame Gertrude. On descendit au seuil de la modeste et propre maison enguirlandée du pourpre jaunissant des treilles. La marquise et ses compagnons se reposèrent un instant dans la salle de compagnie ou parloir aux murs blanchis à la chaux, aux fauteuils de velours d'Utrecht, présent du château, dépouillés pour la circonstance de leurs housses de toile grise. On mangea les gâteaux et les fruits d'une collation frugale, arrosés du vin blanc d'honneur, et les hôtes de la Bâtie reprirent le chemin du manoir, renouant la conversation au point où ils l'avaient laissée. La marquise avait évidemment le dessein

de s'étendre plus longuement qu'elle n'avait pu le faire encore sur les ridicules et les travers de la tante Chryséide, afin de prévenir tout malentendu.

— Avez-vous lu l'*Astrée*, mon enfant? demanda-t-elle à Rosalba rougissante.

— Non, madame... balbutia celle-ci.

— Ne vous intimidez pas. Ma question, je le comprends, a lieu de vous étonner. Une jeune fille ne lit point de romans, et ceux du jour ne sont pas faits pour mériter une exception. Mais l'*Astrée* n'est pas un roman comme les autres, c'est un chef-d'œuvre. Son auteur est la gloire de notre maison. Son livre a été le bréviaire d'éducation morale, le compagnon de chevet de plusieurs générations de nobles et vertueuses dames, de preux et sages chevaliers. Les évêques même, et entre autres le célèbre Camus, évêque du Belley, et le célèbre Huet, évêque d'Avranches, ont préconisé sa salutaire influence. Saint François de Salles en faisait cas. C'est donc là un ouvrage que vous pourriez avoir lu, et que vous devez lire. J'ai appris à y lire sur les genoux de ma mère. Vous en trouverez plus d'un exemplaire au château. Et il n'est pas un manoir des environs où l'on ne conserve, à côté des Heures dont les doigts des aïeules ont fatigué les pages, presque aussi souvent feuilleté qu'elles, et gardant la trace des larmes de leurs rêveries solitaires, un de ces livres aux tranches rouges, aux plats armoriés, reliques profanes, mais traditionnellement vénérées dans notre Forez. Vous traversez en ce moment le paysage où Honoré d'Urfé a placé la scène de la plupart des rencontres et des entretiens de ses bergers raffinés. Le Lignon est notre fleuve du Tendre. La sœur du marquis d'Urfé porte à côté de ses noms chrétiens, le nom des héroïnes de l'*Astrée* :

Chryséide, la véhémence amie de l'énergique Arimant. J'ai eu bien de la peine à empêcher que mon fils ne s'appelle Tircis ou Sylvandre, et pour peu que vous vous y prêtiez, vous ne serez plus pour elle que Sylvie. Il faut lui passer ces petits ridicules, son âge les excuse, sa bonté les ennoblit, ses malheurs les rendent touchants.

— Ses malheurs ? demanda Rosalba avec intérêt.

— Oui, ses malheurs ; celui surtout qui l'a décidée à un perpétuel célibat et dont elle porte encore le deuil. Je veux vous conter cette aventure parce qu'elle a des détails comiques dont vous pourrez une fois tout à votre aise sourire impunément, afin que vous gardiez ensuite tout votre sérieux lorsque vous recevrez aussi l'inévitable confidence de ce chagrin toujours saignant, et n'en voyiez plus que les côtés vraiment douloureux et émouvants.

Roger ne put s'empêcher de protester doucement.

— Pourquoi raconter cette histoire, ma mère ? dit-il.

— Parce qu'il faut, mon enfant, que notre pupille la connaisse, afin de ne pas être trop étonnée quand une autre que moi la lui racontera en en brodant sans doute un peu le vulgaire canevas. D'ailleurs, il ne s'agit ici que d'un personnage assez médiocre ; ceci soit dit, les illusions de la tante Chryséide mises à part et ses regrets respectés, regrets auxquels vous avez droit de ne prendre aucune part, car vous n'avez pas connu M. de Montpipault, et s'il eût vécu, vous ne seriez point à beaucoup près l'héritier que vous êtes.

Roger se tut et la marquise continua :

— Ma belle-sœur s'était donc éprise d'un gentilhomme de campagne, d'un certain âge, d'une fortune assez chétive, et d'un caractère fort fantasque, comme on peut en juger par le caprice qui lui prit de préluder à ses noces

par une excursion autour du monde. Mais tous les goûts sont dans la nature, et je ne discute point l'engouement où sa fiancée était de lui et est demeurée, puisqu'elle pleure encore le destin tragique qui arrêta aux fiançailles les projets nuptiaux et fit payer de la vie à cet acharné voyageur son goût des promenades maritimes.

— Il est mort! s'écria Rosalba. Il reste de lui, au moins un tombeau?

— Où il serait assez difficile de s'agenouiller, comme vous l'allez voir. Il faut donc vous dire que M. de Montpipault s'était embarqué en janvier 1771, sur la *Princesse Sophie-Albertine*, en partance pour le tour du monde. Au retour de son long voyage, le bâtiment visita les côtes de la Nouvelle-Zélande. La curiosité du bizarre fiancé l'engagea et l'égara dans les terres. Les indigènes, peu hospitaliers, ne firent qu'un morceau du pauvre Montpipault qui fut cerné avec quatre ou cinq de ses compagnons d'aventures, garrotté de cordes d'écorce tressée et emmené au campement rudimentaire de la tribu.

Là, ils furent dépouillés, mis à la mode édenique du lieu, et on brûla devant eux en feu de joie leurs habits, hormis les boutons, dont les insulaires se firent des bijoux.

Depuis lors, chaque jour, sans autre mauvais traitement, ils étaient frappés, foulés, frottés par tout le corps, hormis cependant la tête. Les prisonniers considéraient cette cérémonie comme une toilette, ce n'était qu'une cuisine. M. de Montpipault ne s'effraya point trop d'abord et croyait en être quitte à bon marché. Il se félicitait même de l'hospitalité et des soins de ses maîtres, il interprétait comme un témoignage de considération et de bonté, la nourriture assez choisie qu'on lui servait et la surveil-

lance sans hostilité dont on l'environnait. Ces égards n'étaient, hélas ! dictés que par une féroce gourmandise.

Un certain jour de fête, les sauvages, les sauvagesses et les sauvageons se réunirent en cercle autour des prisonniers. M. de Montpipault fut choisi comme le mets le plus honorable. On le mit à mort sans autre façon en lui ouvrant l'estomac avec un caillou aiguisé. On le rôtit, on le dépeça, on le mangea. Les chefs et les princes dévorèrent sa cervelle et ses doigts, qui sont pour eux les morceaux friands et de choix de l'espèce humaine, puis on calcina ses restes, hormis quelques osselets, que les convives suspendirent à leur ceinture ou à leur col, dans des sortes de sachets.

Les autres camarades furent mangés à leur tour, et plus tôt ou plus tard, selon leur apparence. Ils y passèrent tous, hormis un matelot jugé trop coriace. Il vint à bout de s'échapper, de gagner la côte, et je ne sais comment, après bien des hasards et presque par un miracle, il fut aperçu et recueilli par un brick qui passait. Il raconta le drame, certifia la mort et le genre de mort de ses compagnons de malheur. Il n'eut pas le temps de rapporter la moindre des amulettes que les sauvages s'étaient fabriquées avec les restes de leurs victimes. Il vint ici s'échouer comme une épave et y reçut l'accueil dû au seul témoin de la catastrophe et à une sorte de souvenir vivant du défunt. Il est le valet de confiance de la comtesse Chryséide. Il se nomme Yves Varech. Et voilà comment la sœur de M. d'Urfé ne s'est jamais mariée et pourquoi vous hériterez d'elle un jour, monsieur mon fils, conclut la marquise, qui remarqua, non sans un certain dépit, que personne n'avait souri à son récit, hormis le commandeur de Malivoire.

Elle lui sut gré de l'attention, qui lui rendit moins sensible la leçon de cette privation d'un succès sur lequel elle avait compté.

En ce moment deux hommes, deux valets endimanchés, envoyés par le châtelain de la Bâtie en reconnaissance, sortirent des buissons et souhaitèrent respectueusement la bienvenue, de la part de leur maître, aux arrivants, qu'ils précédèrent ensuite au galop en avant-courriers pour signaler leur approche.

Au détour du chemin apparut bientôt le château de la Bâtie, qu'on ne découvrait pas de loin puisqu'il était situé en plaine, qu'il n'avait rien des forteresses féodales, en vrai manoir de plaisance à l'italienne qu'il était, dépassant à peine de ses toits aux balustres de marbre, que dorait le soleil couchant, la hauteur des luxuriantes frondaisons au milieu desquelles il était enseveli.

Le château de la Bâtie, que nous aurons le devoir de décrire bientôt en détail, pour aider le lecteur à comprendre les moindres péripéties du dénouement de notre drame, dont il est le dernier théâtre, n'était pas comme nous l'avons dit, un manoir retranché, fortifié, à ceinture de fossés, à pont-levis, à machicoulis, à barbicanes, défendant une entrée étroite et rébarbative; c'était une maison de plaisance, reconstruite en 1548 par Claude d'Urfé, à son retour d'Italie, sur le plan des plus beaux modèles de la Renaissance.

On y accédait sans difficulté et presque de plain-pied.

Le concierge ouvrit à deux battants la grille à flèches dorées et l'immense huis de chêne sculpté, aux fines ciselures de fer, qui fermait son portail voûté, à tournure d'arc de triomphe. Sur le fronton deux Renommées, la trompette aux lèvres, supportaient les écussons accolés

des d'Urfé : de vair au chef de gueules, et des Nancre : d'azur au chevron d'or, accompagné en chef de deux roses d'argent et en pointe d'un soleil d'or. La voiture s'avança au milieu d'une spacieuse cour d'honneur, entourée de pavillons en arcades, aux fines colonnettes, au tût enguirlandé de pampres.

On accédait au corps de logis et à la galerie en encorbellement, aux larges portes vitrées, qui en couronnait le pourtour, non par un escalier, mais par une rampe d'une inclinaison si bien ménagée pour les facilités de l'ascension, que les carrosses la gravissaient aisément et déposaient les hôtes au seuil du premier étage, gardé par deux sphinx de marbre dont le piédestal portait l'inscription caractéristique : *Sphingem habe domi* (garde ton secret chez toi).

C'est à ces emblèmes du mystère, à ces animaux hiératiques dont l'image était multipliée de tous côtés par une prédilection remarquable du fondateur du château, qu'il devait son renom légendaire et le nom de *Château-Sphinx* qu'on lui donnait volontiers dans le pays.

Le marquis d'Urfé était un personnage à la physionomie grave et austère, aux yeux gris surmontés d'épais sourcils, aux cheveux blancs précoces, car sa taille haute et droite et ses allures robustes accusaient à peine la soixantième année, qui avait fort grand air malgré la simplicité d'un costume qu'il relevait par une imposante dignité.

Il revenait sans doute de la chasse, car il était botté et éperonné. Un couteau à poignée d'ivoire pendait à son côté, attaché à un ceinturon de cuir serré autour de sa taille. Il était vêtu d'un habit de velours côtelé fauve, galonné d'acier.

Il se tenait debout sur la première marche du perron, ayant à sa droite un moine franciscain, aumônier et commensal du château, et le sieur Bardache, son écuyer et intendant.

Il était entouré de ses chiens favoris, lévriers, limiers, chiens courants et bassets, tenus en laisse par un piqueur en habit rouge, le cor en sautoir. Un trait patriarcal de cette réception un peu martiale, qui en adoucissait le caractère, c'était la présence de nombreux pigeons qui voltigeaient en essaim autour de sa tête et picoraient tranquillement sur les balustres de la rampe. Ils ne semblaient pas s'effaroucher le moins du monde des abois rauques de la meute, énergiquement réprimés par le claquement strident d'un fouet, qui dirigé par le marquis d'une main sûre, allait mordre les oreilles des récalcitrants.

La marquise avait prévenu ses hôtes, qui ne s'en formalisèrent pas, de ces manies cynégétiques de son mari, l'homme du monde, disait-elle, qui aimait le plus les chiens et vivait le plus avec eux depuis que Crébillon le tragique était mort. Du reste, c'était là un faible traditionnel dans la famille, puisque la belle Diane de Châteaumorand, la noble chasseresse et amazone, épousée par Honoré d'Urfé, en avait sa chambre remplie et les admettait jusque sur son lit.

Le marquis d'Urfé embrassa tendrement son fils, baisa à la joue, cérémonieusement, comme le roi les nouvelles présentées, la marquise sa femme, tendit la main au commandeur de Malivoire et baisa avec une galanterie un peu surannée, le bout des doigts de Rosalba. Il adressa à Spalatro un regard scrutateur qui donna froid dans le dos au digne hère. Puis il se borna à ajouter :

— Madame, mademoiselle, messieurs, vous êtes les bienvenus.

Sur ce laconique discours, il offrit la main à la marquise, la conduisit gravement au salon, suivie de tout son monde, s'inclina et remonta dans ses appartements pour procéder à quelques menus frais de toilette.

A sept heures, la cloche du souper ayant résonné dans la cour, le marquis d'Urfé, en habit de velours noir, en culotte de satin feuille morte, descendit avec sa ponctualité habituelle. Après avoir salué silencieusement l'assistance, il offrit machinalement la main à la marquise, Roger tenant aussi Rosalba par la main, et l'on passa dans l'immense salle à manger, au pavé en mosaïque, aux crédences de cèdre chargées de vaisselle d'argent et d'or, au lustre de cristal de roche éblouissant sous le rayonnement de sa couronne de bougies.

Le franciscain, père Hiéronyme, dit solennellement le *Benedicite*. Tous les convives demeurèrent debout pendant la prière. A l'*Amen*, le marquis s'assit et chacun l'imita.

Le repas excellent et servi, avec une exemplaire diligence, par quatre laquais bien dressés, que la baguette du maître d'hôtel faisait mouvoir comme des automates, ne fut ni long ni gai. Partout où était le marquis, sa présence austère jetait comme une ombre. Il n'était point causeur et donna à peine la réplique à la marquise qui essayait de l'émoustiller par des contradictions plus malicieuses que sincères, sans tirer du choc de bien vives étincelles. La conversation était plus animée lorsque la tante Chryséide y prenait sa part. Mais son absence, que nous avons remarquée, ne devait cesser que le lendemain. Elle n'avait d'ailleurs d'autre cause que son inaltérable fidélité à remplir ses obligations pieuses, dont au-

cun événement ne pouvait la détourner. La retraite qu'elle suivait au couvent de Sainte-Claire de Montbrison, de l'étroite observance de la bienheureuse sœur Collette, n'admettait ni tempérament, ni délai ; et c'est le lendemain seulement que la chanoinesse, libre de ses devoirs religieux, pourrait se consacrer à leur tour à ses devoirs de famille.

Après le souper, la marquise se plaça devant un métier à tapisserie pour se donner une contenance plus que pour travailler à un bouquet de fleurs, passé en proverbe dans le château : car les premières achevées étaient depuis longtemps fanées, que celles qui devaient les compléter n'étaient pas encore nées sous ses doigts paresseux. Elle employa surtout le temps à causer à voix basse avec Rosalba. Le bruit de ce chuchotement n'était interrompu que par celui des pièces sur le damier, champ de bataille des quotidiennes combinaisons stratégiques du marquis et du père Hiéronyme qui, par esprit de charité ou de pénitence, se laissait invariablement faire échec et mat, sans que son vainqueur se blasât sur la satisfaction d'un facile triomphe ; et par le roulement du dé jaillissant du cornet d'ébène tenu par Roger et le commandeur, attablés devant leur trictrac.

Roger était distrait et regardait plus souvent du côté de Rosalba que du côté de son jeu. Le commandeur ne prenait pas un plaisir extrême à cette partie sans autre résultat que celui de tuer le temps. Mais la chasse est l'image de la guerre, et, faute de grives, on s'y contente de merles. Du moins, à ce platonique duel, M. de Malivoire, à force d'illusions, parvenait à retrouver quelque chose des émotions orageuses de l'hôtel de Taillecroup, théâtre des comédies et des drames du creps et du pharaon.

A onze heures sonnant à la pendule monumentale du salon, représentant le principal motif du *Triomphe d'Alexandre*, d'après Lebrun, la cloche du château, ébranlée à petite volée, égrena dans l'air frais de la nuit les notes d'un mélancolique appel. On entendit des bruits de pas et de voix. La porte du salon s'ouvrit doucement, et on vit entrer en cortège, dirigé par M. Bardache, l'intendant, toute la domesticité du château, haute et basse, écuyers, valets de chambre, valets de pied, laquais, piqueurs, gardes-chasse, valets d'écurie, maître d'hôtel, femme de charge, caméristes, cuisinières, filles de cuisine, en habit de travail ou de service, défilant d'un air respectueux et recueilli ; les hommes tenant leur chapeau ou leur bonnet d'une main ; de l'autre portant la lanterne ou la lampe de la veillée.

Au dernier coup de onze heures, le père Hiéronyme et le marquis avaient arrêté net leur partie, imités par le commandeur et Roger.

Le père Hiéronyme prit dans un coin un Nouveau-Testament in-folio à tranches dorées et l'étala sur un pupitre que M. Bardache avait placé devant lui entre deux bougies allumées.

Il lut l'évangile du jour en le commentant en forme d'homélie, par quelques paroles graves et familières à la fois. Puis il fit un signe, et chacun tomba à genoux.

La prière du soir commença ; le marquis, la marquise, Roger, puis tour à tour chacun des domestiques par ordre hiérarchique disant les réponses.

La prière dite et le père Hiéronyme, la main bénissante, ayant prononcé le sacramentel *Allez en paix*, le cortège reprit sa marche pour sortir comme il était entré, et ce pittoresque défilé aux lanternes remplit l'ombre des cours

et les corridors du château de ses lumières mouvantes, de ses : *Bonne nuit !* murmurés à mi-voix.

Le marquis salua silencieusement la compagnie et entra dans son cabinet, situé dans l'aile gauche du château, suivi du père Hiéronyme, son voisin de chambre, de l'intendant Bardache, avec lequel il allait régler les comptes de la journée, du commandeur et de Roger, dont le logis avait été assigné du même côté.

Les appartements de la marquise étaient situés dans l'aile droite et la chambre destinée à Rosalba était enclavée entre la sienne et celle de la chanoinesse, sa belle-sœur. La marquise, accompagnée de ses femmes, introduisit sa jeune protégée dans sa chambre, la baisa au front, lui laissant une de ses soubrettes pour l'aider à se déshabiller, puis disparut.

A peine la porte fermée, Rosalba, agenouillée devant un prie-Dieu placé au chevet de son lit blanc aux longs rideaux de mousseline doublés de soie bleue, inaugurerait par une prière, suivant son habitude, son entrée dans l'hospitalité du château.

Puis se relevant et ayant congédié, après en avoir reçu quelques menus offices, la camériste attachée à son service, enveloppée de son peignoir de nuit, Rosalba, les cheveux dénoués pendant sur ses épaules, la lampe à la main, examinait curieusement les détails de cette chambre d'une décoration toute mythologique, suivant le goût du temps.

La pendule représentait Psyché, sa lampe à la main comme elle. Quatre grands panneaux en tapisserie des Gobelins, encadrés de cadres dorés aux clous relâchés, qui laissaient flotter les figures avec une fantastique apparence de vie, représentaient les quatre épisodes princi-

paux de l'histoire de Jason et de Médée, d'après les dessins de de Troy, par Cazette et Audran, signés et datés de 1764.

Le trumeau qui surmontait la glace était une copie, peut-être une répétition du maître lui-même, du tableau de Coypel, représentant l'enlèvement d'Europe; on y voyait, par une gracieuse idée du peintre, le taureau détournant sa grosse tête pour baiser le pied nu d'Europe.

D'un côté de la cheminée était une psyché, de l'autre une toilette recouverte de mousseline brodée d'or avec des nœuds de rubans bleus. Non loin de la toilette, par une délicate attention, dont Rosalba crut deviner l'inspirateur mystérieux, était placée une harpe. Rosalba possédait sur cet instrument encore peu à la mode un talent de virtuose de premier ordre, et le célèbre Adam la regardait comme sa meilleure élève.

Cette inspection achevée, la jeune fille puisa une goutte d'eau sacrée au bénitier enguirlandé du buis et des palmes de Pâques, suspendu au-dessus de son prie-Dieu, et soufflant sa lampe, s'endormit sous la protection de la Vierge, invoquée en fermant les yeux.

Pendant ce temps, dans le château enveloppé tout entier de l'ombre et du silence, on ne voyait plus qu'une fenêtre éclairée, on n'entendait plus qu'une voix : c'était la fenêtre du cabinet où le marquis d'Urfé, après avoir reçu et discuté le rapport de son intendant, prolongeait sa veille en lisant la gazette, enveloppé des spirales de la fumée bleue sortant à flots réguliers du fourneau de sa longue pipe de terre et mettant fin aux ébats importuns de ses deux chiens favoris, gardiens de son chevet, qu'il avait sifflés au passage, en répétant tour à tour de sa voix grave :

— Ici, *Phanor* ! A bas, *Patau*, à bas !

Le lendemain, à son réveil, Rosalba reçut de la part de la marquise, un exemplaire de l'*Astrée*, précieusement relié et armorié, et, se souvenant de son conseil, se mit à lire l'antique chef-d'œuvre du plus illustre des d'Urfé.

C'était la meilleure préparation qu'elle pût s'imposer pour recevoir dignement la chanoinesse, qui arriva dans l'après-midi, juste à temps pour prendre part au repas de famille, et paraître à ses yeux à son avantage.

La chanoinesse était une grande et maigre personne, un peu dégingandée, un peu couperosée, mais dont les yeux, pleins d'esprit et de bonté, corrigeaient l'abord plus imposant qu'attirant. Elle portait sur le camail de sa robe de soie noire, bordée d'hermine, le ruban rouge à la croix émaillée de son chapitre. Elle salua d'abord assez froidement Rosalba. Une heure après elle la déclarait charmante. Dès le soir elle l'embrassait à propos de rien, en l'appelant Sylvie, du nom de son héroïne préférée dans ce grand roman pastoral, œuvre de son aïeul, qu'elle savait par cœur.

Le marquis fit d'abord à ses hôtes les honneurs de ses jardins aux eaux jaillissantes, aux parterres enrichis du tribut de toutes les flores du monde, aux terrasses ornées de statues, aux cabinets de verdure élevant au milieu des pelouses leurs pittoresques architectures de feuillage, aux collines factices, creusées de grottes artificielles surmontées de belvédères à campanile lambrissés de carreaux de la plus fine maïolique.

Puis il les promena dans le château, où il est important à l'intelligence des dernières scènes de ce récit que nous le suivions un moment, remplissant avec un orgueil légitime ses fonctions de cicérone, les remplissant aussi

sur certains points mystérieux avec une discrétion qui excita au plus haut point la curiosité de quelques-uns de ses auditeurs.

On accédait aux jardins, sur les derrières du château, par un escalier de marbre étagant ses marches polies sur une sorte d'arche de pont voûtée sous laquelle coulait, en un léger et limpide filet, un bras détourné du Lignon, qui bruissait à peine au fond du fossé, mais qu'on pouvait en cas de danger gonfler rapidement en ouvrant une écluse jusqu'à remplir le fossé, jusqu'à inonder les jardins. La herse de fer de la porte de l'escalier une fois abaissée, le château devenait inaccessible de ce côté.

Mais on était en un temps pacifique et serein ; la herse de la porte de l'escalier demeurait à rouiller, suspendue dans les frises du fronton par des chaînes qui ne la laissaient jamais retomber, et le filet d'eau du fossé ne servait qu'à y vivifier de son courant limpide le tapis vert d'une immense et luxuriante cressonnière.

En revenant des jardins, le marquis, après avoir traversé avec ses hôtes le vestibule spacieux qui partageait en deux le corps de logis central, descendit dans la cour d'honneur par l'escalier latéral sur lequel débouchait une galerie ouverte et spacieuse, du genre de celles qu'on appelle en Italie *loggie*, qui traversait dans toute son étendue une des ailes du château. Il mena la compagnie à l'aile opposée, percée à une hauteur assez considérable du sol de petites ouvertures cintrées, étroites et gracieuses, auxquelles on arrivait par de petits escaliers de pierre hauts et roides, ayant juste la largeur de ces ouvertures. Elles donnaient accès dans une salle admirablement éclairée et voûtée, qui était autrefois la salle des gardes des d'Urfé, baillis du Forez, par un titre depuis Henri II héréditaire

dans leur maison. C'est le fondateur de sa grandeur politique, Claude, qui, deux générations avant Honoré, auteur de son illustration littéraire, avait reconstruit, en 1548, le château de la Bâtie sur un plan auquel on peut croire qu'avaient contribué d'avance les critiques et les conseils de François I^{er}, son hôte en 1536.

Ce Claude, fils de Pierre II, celui-là même qui changea le nom primitif d'Ulphé en Urfé, jouit de la plus grande faveur auprès de Henri II, qui lui confia tour à tour la mission de représenter la France au concile de Trente, en qualité de son ambassadeur, et de le représenter auprès du Dauphin son fils, comme gouverneur. François II continua à son ancien gouverneur les bonnes grâces paternelles et le fit surintendant de sa maison après son mariage avec Marie Stuart.

C'est ce Claude d'Urfé qui, à son retour d'Italie, en 1548, reconstruisit le château de la Bâtie sur un plan où l'on retrouve à tout moment, avec des contrastes qui semblent aujourd'hui brutaux, mais qui alors ne choquaient pas, la double inspiration qu'il rapportait de son voyage : l'enthousiasme païen des arts de la Renaissance et l'enthousiasme mystique des doctrines de ce concile de Trente auprès duquel il avait représenté la monarchie.

Il fallait se reporter au temps, à ses mœurs à la fois délicates et grossières, à ses idées éprises d'antithèse et de subtilité, pour s'expliquer l'étrange voisinage des deux parties les plus originales, les plus caractéristiques du château : la chapelle, la salle de bains, toutes deux situées à l'une des extrémités du corps de logis principal et immédiatement contiguës ; de telle sorte que pour entrer dans l'une, il fallait traverser l'autre. Il est vrai qu'au

beau temps des d'Urfé, la chapelle s'ouvrait sur la cour par une porte condamnée dès la fin du seizième siècle ; mais la place n'en restait pas moins fort bizarre, et cette bizarrerie ressortait encore par le contraste des décorations des deux pièces.

La salle de bains était charmante ; disposée en forme de grotte, le pavé, les parois, la voûte étaient composés d'une marqueterie de petits cailloux et de fins graviers arrangés avec une négligence apparente ; au milieu de la muraille principale, cette grotte se creusait en forme de niche, et aux côtés de cette niche des figures de naïades et de tritons formées de ces mêmes petits cailloux sortaient de leur gaine de terre comme les divinités protectrices du lieu. Quatre grandes statues de marbre, figurant les quatre Saisons, ajoutaient autrefois la richesse du grand art à la simplicité recherchée de cette décoration. Il ne restait plus que celle d'un angle : l'*Automne*, représentée sous la forme d'un vieillard, de corps maigre et musculeux, assis dans une attitude contemplative et foulant d'un pied insoucieux les fruits qui s'échappaient de sa corne d'abondance.

Un dernier trait de cette décoration d'un caractère évidemment emblématique était la grille de la fenêtre, admirablement ciselée et sculptée, et enroulant autour des barreaux ses pampres et ses vrilles d'acier, ses raisins d'or, symbole de la fécondité.

En retrouvant partout ces idées de purification, de revivification, de maturité, de fécondité, exprimées par les allégories les plus ingénieuses et parfois les plus compliquées, on commençait à s'expliquer le voisinage, considéré d'abord comme inconvenant, de la chapelle et de la salle de bains.

C'est ce que le marquis fit ressortir dans un commentaire, destiné moins à la marquise, qui agitait son éventail d'un geste impatient, à la pensée d'une fantaisie d'architecte qu'elle persistait à trouver barbare, qu'à des auditeurs plus disposés à goûter une explication faite pour saisir, par sa simplicité subtile, bien digne du génie de la Renaissance, les esprits curieux.

Parmi ces auditeurs, dissimulé derrière la robe brune du père Hiéronyme, et portant avec orgueil le parasol et le livre de la marquise, qui s'en était débarrassée entre ses mains par une distraction accueillie avec d'obséquieux remerciements, se faisait distinguer par une attention soutenue, une approbation ravie, le majordome-secrétaire-valet de chambre Spalatro, empressé à rechercher toute occasion de se rendre utile, de se rendre agréable et de faire tolérer sa présence par ses services.

La marquise, interrogée la veille à son sujet, avait répondu que, bien que sa condition fût subalterne, il jouissait de la confiance de son maître, qui la lui avait témoignée en le chargeant d'accompagner sa fille, et pouvait être considéré comme une manière d'intendant, de factotum.

Sur ce rapport, le marquis avait décidé que Spalatro mangerait à la table du maître d'hôtel, avec M. Bardache, et ferait partie de son état-major domestique.

— Mon aïeul, disait donc M. d'Urfé d'une voix grave, pensait que l'homme est composé de deux substances, un corps et une âme, dont chacune requiert son médecin et son hygiène propre. La nature est le médecin du corps; Dieu est le médecin de l'âme; le moyen d'hygiène du corps est le bain; le moyen d'hygiène de l'âme est la prière et le sacrifice. Voilà pourquoi nos ancêtres, plus

préoccupés de ce symbolisme qu'ils mettaient partout que d'une sorte d'étiquette qui les inquiétait peu, et plus jaloux de l'harmonie des pièces d'une maison que de leur hiérarchie, ont placé la salle des bains auprès de la chapelle dont elle est le vestibule naturel, en se mettant à ce point de vue que la purification du corps est le prélude de la sanctification de l'âme; car nul ne saurait porter à Dieu une âme digne de lui, si elle est prisonnière d'un habitacle souillé, et il convient de ne se présenter à l'autel que lavé des taches terrestres. N'ai-je point raison, mon père, conclut le marquis en se retournant du côté du Père Hiéronyme, d'interpréter ainsi ce rapprochement, qui alors ne choque plus, et ce culte des soins du corps qui cesse d'être profane quand il est ennobli par un scrupule moral et une pensée toute chrétienne?

Le Père Hiéronyme approuva d'un signe de tête recueilli, les deux mains croisées dans les manches de sa robe de bure.

— Bravo! bravissimo! s'écria Spalatro avec une admiration naïve, dont il semblait n'avoir pu contenir l'éclat.

Cette démonstration, dont la sincérité corrigeait la familiarité, ne parut point déplaire au marquis, qui honora l'interrupteur d'un sourire plus favorable que ne l'eût voulu le commandeur, scandalisé.

— Ces Italiens, grommela-t-il entre ses dents, sont par trop expansifs et se croient sans cesse au théâtre.

— Excusez un zèle indiscret, implora Rosalba, qui voyait son suivant tourner entre ses mains, d'un air confus et embarrassé, son tricorne de feutre gris; Spalatro n'a point les façons du grand monde et a cru bien faire.

— La faute est toute pardonnée, mademoiselle, répon-

dit le marquis avec bienveillance, si toutefois il peut y en avoir à mes yeux à être de mon avis.

On était arrivé sur le seuil de la chapelle où chacun se signa dévotement, et dont on admira la décoration, qui, peintures, sculptures, marqueteries, était consacrée au symbolisme eucharistique.

Au-dessus de l'autel, un superbe ouvrage en marqueterie représentait la Cène ; sur la face principale de la table de marbre de ce même autel, un charmant bas-relief représentait le premier sacrifice de Noé après le déluge.

A la voûte de la chapelle on voyait la manne tombant comme une neige, en flocons épais, sur les Hébreux affamés ; à la voûte de l'oratoire, séparé de la chapelle par une boiserie sculptée, c'était Moïse faisant jaillir l'eau du rocher. Sur ses murailles, des fresques de style sévère et d'une riche exécution rappelaient les faits figuratifs du grand mystère chrétien, le sacrifice d'Abraham, Melchisédech présentant les pains de propitiation, le sacrifice mosaïque de l'agneau, Samson déchirant le lion, Elie nourri par l'ange, le repas pascal.

Dans l'oratoire apparaissaient, cent fois répétées, au milieu d'un luxe d'ornementation exquis, les initiales adossées de Claude d'Urfé et de sa femme Jeanne de Balzac.

La première question que suggérait la vue de ces chefs-d'œuvre d'un art savant et raffiné, dont nous n'avons ici à donner que l'idée superficielle, était celle du nom de leurs auteurs.

C'est le commandeur qui la fit.

— Les artistes que mon aïeul Claude d'Urfé avait ramenés avec lui d'Italie, répondit le marquis, étaient

des artistes profondément chrétiens, insoucieux de la gloire humaine, et qui pensaient qu'on diminue l'hommage rendu à Dieu, en y admettant le moindre alliage, si légitime qu'il paraisse, de vanité ou de lucre. Aussi la plupart ont-ils refusé de signer leur œuvre et laissé ignorer leurs noms. Il résulte seulement de papiers de famille contemporains, conservés dans mon cabinet, que les principaux auxiliaires du reconstructeur de La Bâtie, furent le Frère Damien, de Bergame, convers de l'ordre des Frères précheurs, auteur du tableau en marqueterie représentant la Cène, qui forme la porte du tabernacle; l'auteur des marqueteries de l'oratoire se nommait François Roland, de Vérone. L'un et l'autre étaient aussi de très-habiles ingénieurs, ainsi qu'on pourrait s'en convaincre en parcourant les caves immenses placées sous la chapelle...

— Et les immenses cryptes qui leur font suite, interrompit la marquise, répétant pour ainsi dire le château extérieur par un château souterrain dont les issues se prolongent jusqu'au fond des jardins, aux abords du Lignon. Enfin, nous allons donc voir ces mystérieuses merveilles dont la tradition est légendaire dans ce pays et dont j'ai rêvé plus d'une fois!

Le marquis fronça le sourcil et ne put dissimuler le mécontentement que lui causait une proposition si inopportune et si indiscreète.

— Vous vous trompez, madame, dit-il d'une voix sévère que faisait trembler une certaine émotion, je n'ai point compté vous faire faire cette promenade-là aujourd'hui.

— Oui, ce sera, comme vous le dites sans cesse pour éluder un désir bien innocent, bien inoffensif, et qui

pourtant n'a pas l'heur de vous agréer, ce sera pour une autre fois ! répondit la marquise, dont la déception n'était pas sans aigreur.

— Les femmes sont bien toutes les mêmes, déclara le marquis ; elles ne trouvent de plaisir à voir que ce qu'on ne veut pas leur montrer. Toujours l'attrait du fruit défendu.

— C'est que, connaissant la malignité des hommes et leur esprit invétéré de contradiction, elles craignent que ce qu'on ne veut pas leur montrer ne soit précisément ce qu'il y a de plus curieux à voir.

— Vous seriez fort marrie d'être prise au mot, répliqua le marquis avec une affectation d'indifférence qui ne parvenait pas à dissimuler complètement son humeur ; car il n'y a vraiment rien d'intéressant dans cette succession de salles humides et sombres, hantées seulement par les rats, les chauves-souris et les araignées.

— Tout cela est bel et bon ; mais vous ne réussirez pas à me dégoûter en m'effrayant, car vous savez bien que je n'ai pas peur.

— Pas assez quelquefois pour votre santé et votre repos. Il est de mon devoir de songer à ce que vous oubliez trop facilement. Une fluxion de poitrine, une pleurésie, une ophthalmie seraient bientôt prises dans cette enfilade de cavernes.

— Vous y allez bien, vous, et n'avez jamais rien rapporté de tout cela de vos excursions dans les entrailles du château... que la crainte d'être suivi.

— Moi, c'est différent ; mon métier est de m'exposer, en vue de certains intérêts ou de certains devoirs dont je suis seul juge, à des dangers auxquels vous devez vous faire scrupule d'exposer les autres, si vous ne les redou-

tez pas pour vous. D'ailleurs, je ne refuse point absolument de vous donner cette satisfaction, ainsi qu'à vos hôtes, s'ils partagent votre fantaisie.

— Quand ? interrogea la marquise, dont les yeux brillaient du démon de la curiosité, et qui s'empressait de prendre acte de la réserve.

— Quand ? un jour que nous aurons choisi ensemble, après que j'aurai pu faire procéder à quelques travaux indispensables de réparation ou d'appropriation, après que j'aurai fait préparer la provision de manteaux, de cordes et de flambeaux nécessaire pour ne pas s'égarer dans ces couloirs souterrains disposés, ne l'oubliez pas, en dédale, et où, quoique je possède le fil conducteur, plus d'une fois moi-même j'ai failli me perdre.

Cette conversation aigre-douce, à laquelle nul ne s'était mêlé, par une réserve facile à comprendre, n'avait pas eu de témoin plus attentif que Spalatro, qui dressait l'oreille à chacun des détails arrachés au marquis par la désagréable insistance de sa femme.

Tout en causant d'ailleurs, ils étaient parvenus, suivis de leurs hôtes, et négligeant, au grand regret de la marquise, l'escalier en colimaçon, d'où montait comme un air de gouffre et qui plongeait en effet dans les caves, ils étaient parvenus au vestibule du château.

Là, en prenant congé pour aller faire son tour de chasse habituel, pendant que le commandeur et Roger à cheval accompagneraient les dames roulant en voiture sous les voûtes verdoyantes du bois, le marquis avisa Spalatro qui se confondait en salutations, et, comme saisi d'une idée subite :

— Monsieur Spalatro, dit-il, vous êtes Italien, lettré, m'a-t-on dit, et vous avez du loisir. Le secrétaire de

l'illustre comte de Cagliostro doit être expert dans l'art de déchiffrer, surtout quand ils sont écrits dans sa langue maternelle, les manuscrits les plus ingrats. Jusqu'ici, faute d'un homme assez versé dans les mystères de la paléographie du seizième siècle et de l'elliptique langue italienne de cette époque, j'ai dû négliger de me rendre compte de certains plans, devis et relations manuscrites, laissés par le frère Damien de Bergame qui, ainsi que l'indique une note du temps, mourut au château de La Bâtie, et fut inhumé dans l'église du couvent de Montverdun. Ne pourriez-vous me rendre le service de déchiffrer, sous mes yeux, ces papiers qui peuvent contenir des renseignements précieux pour moi ?

— Trop heureux de mettre à vos ordres mes faibles lumières, monsieur le marquis, répondit Spalatro, dont cette proposition comblait les vœux secrets et ne flattait pas seulement l'amour-propre, je suis prêt à me mettre à ce travail à l'instant même.

— Non, pas tout de suite. Merci de votre zèle. Mais j'ai besoin de tirer ces papiers de leurs archives poudreuses. A demain.

Spalatro demeura seul et libre. Sa maîtresse Rosalba, sentant que le commandeur et Roger lui-même goûtaient peu sa présence, par suite d'une méfiance instinctive qu'elle ne partageait pas (aveuglement des natures candides et généreuses comme la sienne!), avait répondu gracieusement, mais négativement à l'offre de ses services, et lui avait donné congé de se promener à son gré et tout à son aise. Il se dirigea donc, plein d'une joie exubérante qu'il avait peine à contenir et qui avait besoin de se dissiper au grand air, vers les jardins, les parcourut dans tous les sens, puis, franchissant un petit

pont-levis jeté sur le Lignon, et que, dans la sécurité où l'on vivait au château on négligeait le plus souvent de relever même le soir, il gagna la campagne.

Le Forez, comme son nom l'indique, est un pays originellement très-boisé; mais, peu à peu, sa chevelure inculte et hérissée avait été éclaircie. Dans la plaine, le tapis verdoyant des prés et les onduleuses moissons avaient remplacé les épaisses et sombres futaies. La végétation sylvestre vaincue s'était réfugiée au flanc des collines qui bordent ce riant bassin dont le village de La Bâtie occupe le centre, et où l'écheveau des sentiers champêtres se déroule autour des lacs dont toute la région est semée.

Tout en marchant Spalatro laissait déborder, dans un monologue saccadé, dont il nous importe d'écouter les involontaires confidences, faites pour éclairer les mystères du drame prochain, les sentiments de haine, de cupidité, de vengeance qui agitaient son âme.

— Enfin, murmurait-il, le moment est venu où je vais me révéler par un coup de maître et faire connaître à ses dépens, à l'orgueilleux tyran de ma vie, un génie supérieur au sien! Je ferai chèrement expier à Cagliostro le crime de l'avoir méprisé. Jupiter aveugle, dit la sagesse antique, ceux qu'il veut perdre. A ce compte, je dois croire le grand homme qui se dit et se croit au mieux avec les puissances d'en haut, condamné par elles, car il est impossible d'agir plus maladroitement qu'il ne l'a fait envers moi. Me soupçonnant, non sans quelque motif, je dois l'avouer, de connivence avec ses ennemis, il a cru tout faire en m'éloignant de lui, sans songer que rien ne pouvait m'être plus agréable et lui être plus nuisible, puisqu'il me rapprochait ainsi d'eux. Il est vrai qu'il l'ignorait,

mais il aurait dû le deviner. Cette entreprise inopportune, brutale, malhabile, dangereuse du Rond-des-Chênes, que j'ai désapprouvée, que j'ai blâmée sans pouvoir l'empêcher, aurait dû lui ouvrir les yeux.

Il a oublié, au milieu des enivrements de ses succès, les déclarations comminatoires dont il a été l'objet de la part de ses adversaires encore hésitants, aujourd'hui déclarés, les délégués en France du conseil des aréopagites que son ambition a effrayé, que sa morgue a blessé. Il est vrai que je n'ai pas peu contribué à faire naître les susceptibilités, à envenimer les conflits.

Au lieu d'attribuer à ceux dont elle a été la première vengeance et qui avaient poussé l'imprudence jusqu'à l'en menacer, la tentative de rapt par laquelle ils ont essayé de se ménager le plus précieux des otages, il a cherché partout, excepté là où ils étaient, où ils devaient être, les auteurs de ce téméraire coup de main, qu'il pouvait déconcerter, désarmer, neutraliser par une série de ripostes décisives.

En cela, comme en tout le reste, il a pris le change, et a cru qu'il lui suffisait, pour épuiser son devoir, d'assurer à sa fille menacée une retraite prétendue inviolable et une apparente sécurité. Il ne tardera pas à voir ce que valent ses calculs, et combien les asiles réputés inaccessibles, les sécurités regardées comme imperturbables, peuvent décevoir la confiance qu'on leur a accordée.

Une fois mis en repos sur ce point, il n'a plus songé qu'à travailler avec la comtesse de la Motte, une fine mouche pourtant, qui se trompe comme les autres, au plan de sa campagne du Lyonnais et du Forez. A Lyon il veut, dans les loges qu'il se croit gagnées à jamais, lever l'étendard de la révolte et assurer le triomphe du schisme

qui le fait chef suprême de dissidents plus nombreux et plus puissants que les orthodoxes. En Forez, il se complait tour à tour dans la pensée de détourner à son profit, de gré ou de force, les ressources de ce trésor de lutte dont le marquis d'Urfé est, dit-on, le dépositaire, ou du moins, dans l'espoir, en cas d'échec, d'un mariage réparateur qui serait encore le plus beau de ses triomphes. Le fait est que l'obstacle ne saurait venir ni de la belle Rosalba ni du beau Roger, puisqu'ils s'aiment. Mais ce n'est pas tout. Même après avoir obtenu le consentement du père et de la mère, il demeurerait encore à obtenir l'aveu de cet hôte importun et malin qu'on oublie toujours volontiers d'inviter aux noces et aux baptêmes, et qui se venge parfois cruellement de ce dédain : le Destin.

Voilà donc leur dessein ; voilà donc le projet que couvent et caressent comme un chef-d'œuvre les deux complices, dans un mystère que ne trouble plus ma présence.

Trop tard ! il n'est plus temps de se défier de moi ; il ne sert de rien de m'avoir éloigné. Il fallait m'empêcher, monsieur le comte, madame la comtesse, d'écouter, tapi derrière une tapisserie, la conversation où vous avez échangé vos confidences sur vos destinées et conclu le pacte de cette alliance dont le trésor mystérieux des d'Urfé est le but.

Trop tard ! je connais votre secret, et vous ignorez le mien. Trop tard ; car à Lyon le baron Otto de Knigge, le professeur Cornelius Bœde et le petit marquis de Costanza-Rioseco ont pris sur vous et non à votre avantage une avance de huit jours qui a été bien employée.

Trop tard ! car au château de La Bâtie, moi-même suis fort en avance sur vous. J'ai conquis les bonnes grâces

du marquis que vous n'avez pas ; je me suis insinué dans sa confiance dont je vous fermerai à jamais les issues. Il ne me reste plus qu'à apprendre où gît le trésor dont vous connaissez seulement l'existence, et à trouver le moyen de lui faire visite en son tabernacle, seul ou accompagné, selon le cas. Vous aurez ensuite à chercher, si cela vous peut consoler, où se trouve Spalatro, qui aura mis les Alpes entre lui et vous !

A la pensée de ce bon tour, de son triomphe, de la stupéfaction effarée, désespérée, de Cagliostro et de la comtesse, auxquels il se réservait de donner d'ailleurs par-dessus le marché à retordre le rude fil d'une responsabilité qu'il ferait tomber sur eux par toutes les apparences, Spalatro, engagé dans un chemin creux, où les bœufs, le mufle ruminant, le considéraient d'un œil stupide du haut de l'échalier, et où les oiseaux, plus timides, fuyaient dans les haies, effarouchés par le passage de ce promeneur gesticulant et parlant tout seul, Spalatro ne put s'empêcher de célébrer par une sorte de joyeuse gambade sa victoire prochaine.

C'est toujours cette gambade du rêveur qui croit voir son rêve réalisé, ce saut de Perrette qui compte ses moutons imaginaires et parade déjà au milieu de sa ferme à venir, que le rêveur paye d'une entorse en trébuchant contre un obstacle inaperçu, dont Perrette expie le défi par la chute du pot au lait brisé sur les cailloux du chemin.

Spalatro tournait à peine le coude du sentier sur un point où la haie était épaisse et haute, et où un bosquet de hêtres et de châtaigniers masquait de chaque côté la vue, qu'il fut tiré de sa contemplation par un accident imprévu, désagréable, pareil comme effet à celui du ciel-de-lit tombant sur le nez du dormeur, ou de la douche

d'eau glacée arrosant soudain l'élégant qui passe sous la fenêtre de sa belle.

Une voix caverneuse avait crié :

— Halte-là! de par le diable!

En même temps, de chaque côté du taillis, agité par un bruit significatif, avait surgi un canon de fusil braqué vers le passant et interceptant sa marche.

— Jette ton argent sur la route, et qu'il y en ait assez pour mériter clémence, ou recommande ton âme à Dieu! continua une autre voix moins tonnante mais non moins impérieuse que la première, et où l'ironie avait mis son petit filet de vinaigre.

Spalatro, qui, à la première approche du danger, s'était couvert de signes de croix, obéit à l'injonction et jeta piteusement sa bourse au milieu du chemin.

— Ce n'est pas assez, reprit une autre voix sourde et bourrue qui retentit derrière le pauvre diable tremblant, indiquant par sa direction qu'on prenait des mesures pour lui couper la retraite. Cela ne sonne pas assez. Il n'y a pas là, au juger, plus d'une douzaine de louis. Nous ne ferions par nos frais. Tu gâtes le métier. Tu vaudrais bien cent louis pour le moins.

— Pitié, mes bons seigneurs! s'exclama Spalatro, c'est là toute ma fortune.

— Tant pis, car au prix de douze louis nous pouvons bien te laisser la tête. Mais nous aurons le désagrément de te couper les poignets, le nez et les oreilles pour t'apprendre à te risquer dans les chemins de traverse sans avoir au préalable mis ta rançon dans ta poche. Une autre fois, cela ne t'arrivera plus. Allons, complète la somme, ou nous allons nous payer sur ta personne : une livre de chair par dizaine de louis manquant. On te laissera le

reste. C'est tout ce que nous pouvons faire pour t'obliger. Nous te traitons en client, comme tu vois.

En même temps grinça dans le buisson le bruit strident d'un coutelas qu'on aiguise.

Spalatro était tellement convaincu du danger qu'il fut plus effrayé encore du ton goguenard et facétieux que prenait le brigand que des menaces les plus sérieusement féroces.

Il se jeta à genoux sur le milieu de l'aire poudreuse, essayant, selon sa coutume, de retarder le coup fatal et peut-être de donner à une intervention libératrice le temps de se produire.

— Grâce, mes bons seigneurs, s'écria-t-il, en joignant les mains, et ne souillez pas vos mains d'un assassinat inutile, car il est bien évident que je ne survivrais pas aux mutilations dont vous parlez.

— Le cas s'est vu, pourtant.

— Accordez-moi délai, je m'engage à vous payer le surplus de la rançon exigée.

— Où, chez le commissaire de police ?

— Non certes, ici même.

— Pour prêter ainsi sur parole, il faut avoir affaire à un homme de crédit. Quel est ton nom ?

Spalatro hésitait.

— Ton nom, je vais te le dire, cria la voix. Tu t'appelles Spalatro. Tu t'appelles aussi imbécile, car tu mérites cette épithète pour n'avoir pas reconnu à la voix, et ensuite au discours, des camarades auxquels tu fais vraiment trop beau jeu, en prenant pour des fusils de bandits, leurs fusils de chasseur, chargés, il est vrai, de plomb pour la grosse bête.

En même temps, un triple éclat de rire, fondu dans un

formidable *tutti*, retentit dans les fourrés, d'où sortirent à la fois, entourant Spalatro qui se relevait tout confus, vexé d'avoir été berné, au demeurant enchanté d'en être quitte à si bon marché, les auteurs de ce guet-apens pour rire, les acteurs de cette parodie des *Brigands*, de Schiller, d'un goût contestable, mais d'une saveur toute germanique ; une farce, enfin, légère comme une soupe à la bière et gracieuse comme une choucroute.

— Quelle peur vous m'avez faite ! balbutia Spalatro, en s'époussetant, encore blême.

— Le fait est que jamais tu n'auras fait ton acte de contrition avec plus d'esprit de pénitence, déclara le baron Otto de Knigge enchanté de la façon dont il avait joué son rôle.

— On ne se joue pas ainsi d'un honnête homme !

— Aussi ne l'es-tu pas, ricana le professeur Bøede.

— Dont on peut avoir besoin, ajouta Spalatro.

— Mais qui a encore plus besoin de vous, zézaya le petit marquis de Rioseco.

— C'est un tour à l'allemande, comme nous nous en jouons volontiers pour nous distraire, ami Spalatro ! déclara Knigge. Ne te fâche pas. Nous serions plutôt en droit de nous formaliser de n'avoir pas été reconnus. Jamais des brigands sérieux n'auraient parlé si plaisamment.

— Le fait est que c'était bien drôle, constata Bøede en ouvrant une bouche démesurée. J'ai cru que je perdrais le souffle à force de m'évertuer à retenir mon rire.

— Rendez-moi ma bourse, demanda Spalatro à Knigge, qui, par mégarde, l'avait mise dans sa poche.

— Point. Nous la gardons pour boire à ta santé, en ta compagnie, à l'hôtel de la *Lamproie*, sur le boulevard, à

Montbrison, où nous avons pris gîte. C'est la règle, les battus payent l'amende.

— Soit, dit aigrement Spalatro. En ce cas, je ne dirai rien. Je gagnerai au centuple à garder pour moi les nouvelles que j'avais à vous donner.

— Et que nous cherchions un peu à l'aventure, quand, suivant notre espérance, le hasard nous a fait vous rencontrer ici aux environs du château de La Bâtie, dont nous vous savons le commensal.

— Comment cela ?

— On a sa petite police à soi ; ce ne serait pas sans cela la peine de se mêler d'affaires. C'est d'ailleurs tout ce que nous avons appris, et cela nous a coûté assez cher.

— Rendez-moi ma bourse, intima Spalatro enhardi par cet aveu, ajoutez-y les quatre-vingt huit louis, pas un de plus, pas un de moins, qui complètent les cent auxquels vous avez taxé ma rançon ; et sans faire le fanfaron je vous en apprendrai bien davantage.

— Exécutons-nous, murmura Bœde, qui était le diplomate de la bande, à l'oreille de Knigge ; nous trouverons bien moyen de rentrer dans nos fonds.

— Soit ; niche pour niche, acquiesça Knigge en répondant à la prétention fiscale émise par Spalatro ; chou pour chou, mais le vôtre est mieux pommé, puisque notre mystification ne nous rapporte rien qu'un moment de gaieté et que votre revanche nous coûte quatre-vingt-huit louis. Les voici.

Le baron Otto tira son escarcelle, compta quatre-vingt-huit louis et les ajouta dans la bourse de Spalatro, qu'il lui rendit, aux douze qui y étaient déjà.

— Et maintenant, en échange, ajouta-t-il, que nous annoncez-vous ?

— Je ne suis pas venu seul au château de La Bâtie. J'y ai accompagné la marquise d'Urfé et son fils.

— Ah !

— Plus la signora Rosalba Cagliostro.

— Bah !

— Il n'y manque plus que le commandeur de Malivoire.

— Il est du voyage.

— Voici, dit Knigge, qui peut nous rendre l'occasion de reprendre, sur nouveaux et meilleurs frais, la tentative avortée du Rond des Chênes. Je ne serais pas fâché de rendre à mon jeune chevalier errant, avec plus de largeur et de profondeur, la petite boutonnière au pourpoint dont il m'a gratifié et qui me démange encore. Sans mon corset de buffle, je n'en étais pas quitte pour une simple piquûre.

— Et moi, continua Bœde, je trouverais un plaisir extrême à rendre à son auteur, avec usure, le coup de pointe qui me force à traîner encore la jambe, bien qu'amorti par la doublure de maille de ma culotte en peau de daim.

— Quant à moi, acheva le marquis de Costanza, avec une grimace féline, qui, par un heureux hasard...

— Qui vous est habituel, sans reproche, grommela Bœde.

— Et grâce... poursuivit le petit marquis.

— A la vitesse de votre cheval, ajouta le baron de Knigge, qui fronçait le sourcil au souvenir de la désertion de son allié.

— Ai pu, en séparant les combattants, traverser sans accroc le champ de bataille, rallier nos auxiliaires dispersés et contribuer au sauvetage de notre équipage en train de barbotter dans la mare d'Auteuil...

— ... Et rentrer à Paris en voiture tandis que nous regagnions clopin-clopant la grande cité, interrompit Bœde qui avait sur le cœur ce retour de déroute.

— Je saisis volontiers l'occasion, conclut le marquis de Costanza agacé et interloqué, de venger mes deux honorables amis, de me réhabiliter à leurs yeux et de reconquérir leurs bonnes grâces, de la perte desquelles je ne me consolerais pas.

— A la bonne heure, dit Bœde radouci, A tout pécheur miséricorde. Vous avez agi pour le mieux, puisque vous nous avez conservé le concours d'un cerveau qui vaut mieux que votre bras.

— Trêve de compliments et d'épigrammes, ordonna Spalatro, à qui l'importance de ses révélations permettait cette brusque familiarité. Il y a mieux à faire que tout cela. La meilleure vengeance que nous puissions tirer de l'ennemi commun, ce n'est pas de risquer encore la vie dans une lutte à main armée, toujours hasardeuse, puisqu'elle nous expose, outre les coups qui ne sont rien...

— Vous en parlez à votre aise, observa aigrement le baron Otto de Knigge en frottant son épaule encore endolorie. On voit bien que vous êtes un allié de robe et non d'épée.

— Je suis un politique, moi, déclara Spalatro en se rengorgeant, et je m'en flatte. J'ai lu mon Machiavel et je fais plus de cas des mérites du conseil qui dirige une entreprise que des services téméraires qui la compromettent souvent. Mais ne m'interrompez plus ou vous ne saurez rien. Je disais qu'il est toujours désagréable d'avoir maille à partir avec la police et la justice d'un pays étranger, surtout quand on a, pour redouter une enquête

approfondie, des raisons particulières que je n'ai pas besoin d'énumérer.

— Il est si facile de calomnier les antécédents d'un accusé ! approuva sentencieusement Bøede.

— Donc, messieurs, poursuivit Spalatro, pas d'imprudence, pas de violence inutile. Laissons ce luxe démodé des chevauchées nocturnes et des tournois dans les bois à ceux auxquels suffit la dérisoire satisfaction d'ajouter un coup d'épée de plus à la légende des aventures de grand chemin. Soyons positifs, allons droit au vrai but, au véritable succès, à celui qui nous vengera et nous enrichira à la fois, en laissant sur les bras au signor Cagliostro une affaire dont il mettra le reste de sa vie à se dépêtrer.

— Bravo ! s'écria Knigge, rien qu'à ces détails l'eau ou plutôt le vin m'en vient à la bouche.

— Donc plus de frivole tentative de rapt (les juges la qualifieraient peut-être plus sévèrement) d'une héroïne qui est si bien à sa place dans ce pays de roman, et dont après tout nous ne saurions que faire.

L'œil fauve de Knigge brilla d'une lueur singulière, et il protesta par un léger tressaillement d'épaules contre un désintéressement si absolu.

— Plus de ces velléités épiques, de ces fantaisies féodales de combat singulier qui ne sont plus de notre temps. Laissons vivre en paix ce jeune Amadis, qui après tout n'est pas sans m'inspirer une certaine sympathie. D'ailleurs, on peut se tromper à ce jeu, et tel qui croit tuer se trouve tué.

— C'est vrai, appuya le marquis de Costanza, qui avait une préférence marquée pour les combinaisons pacifiques.

— Pourquoi, au lieu de nous faire un ennemi du commandeur de Malivoire, ne chercherions-nous pas à nous en faire un ami ? continua Spalatro. Nous pourrions avoir besoin de lui. Il ne suffit pas d'avoir une seule intelligence dans la place où il s'agit de pénétrer, non d'assaut, mais par ruse et menée souterraine, c'est le cas ou jamais de le dire.

— Jamais le commandeur ne fera cause commune avec nous, dit Knigge.

— C'est dommage ! déclara Bœde. C'est un homme d'expédition, d'un commerce agréable et de première force au noble jeu de whist.

Mais il préfère aux jeux de combinaison les jeux où le hasard a plus de part : le biribi et le pharaon, par exemple.

— J'en sais quelque chose à mes dépens, ajouta Knigge ; car il a été à nos dernières rencontres, avant cette affaire du Rond-des-Chênes, qui ne nous aura pas brouillés, j'espère, grâce à mon déguisement, d'un bonheur insolent, et il m'a gagné fort lestement mille louis.

— Que vous ne seriez pas fâché de voir rentrer au bercail, n'est-ce pas ?

— On aime à retrouver ces égarés ; il semble qu'ils aient gagné à passer par la poche d'autrui un charme attendrissant.

— Eh bien ! il ne tient qu'à vous.

— Comment ?

— Je vous amènerai à ma prochaine visite le commandeur de Malivoire. Il va sans dire que vous ferez les étonnés en me voyant, encore plus en le voyant lui-même. Il ne faut pas qu'il se méfie de nos rapports

secrets. Si vous éventez cette mèche, adieu la mine.

— Vous nous prenez pour des enfants, je crois.

— Pour fêter l'heureux hasard de cette rencontre, vous convierez notre homme à un festin impromptu, c'est-à-dire soigneusement médité d'avance. Vous savez qu'il s'y entend et qu'il est gourmet.

— Après quoi, on se livrera aux délices de la petite partie.

— Cela ira de soi. Mais n'oubliez pas de perdre. Il faut garnir l'hameçon.

— Soit, on perdra tout le temps que cela paraîtra nécessaire, dit Bøede, qui paraissait avoir de la peine à se résigner à cet artifice de mise en scène.

— Le reste vous regarde. Un homme qui s'ennuie appartient à la tentation. Un homme qui a un vice est à qui sait en jouer. Or, le commandeur s'ennuie ; le commandeur est gourmand et joueur. Il a les deux anses, il est complet ; il ne s'agit que de savoir le prendre, et il est à nous ; il est de l'affaire qu'il s'agit d'enlever. Deux millions au bas mot. Je ne vous dis que cela.

— Deux millions ! s'écria Knigge en faisant claquer joyeusement la langue. Qu'y aura-t-il à faire ?

— Se baisser pour les prendre, quand nous saurons où est situé le trésor légendaire dont j'ai découvert l'existence et dont il ne s'agit plus que de connaître le gisement exact.

— Quand saurez-vous cela ?

— Dans deux jours peut-être.

— Alors, à trois jours de notre vue d'aujourd'hui, rendez-vous à la *Lamproie*.

— On y sera. En chasse, messieurs les chasseurs de fantaisie. Sifflez vos valets et vos chiens qui dorment à

l'écart. Egaillez-vous ; le paysan est curieux et la route ne saurait demeurer longtemps déserte. Il est inutile qu'on nous voie causer ensemble.

Les trois gentilshommes braconniers rentrèrent dans les fourrés, et Spalatro rebroussa chemin du côté du château.

Pendant que ceci se passait, le marquis d'Urfé chassait, lui, pour de bon, et ses chiens faisaient retentir de leurs abois les champs, les prés et les bois entre Marcilly et Mont-Verdun.

La marquise et le commandeur devisaient en se promenant sous les avenues de la forêt de La Bâtie.

Non loin de la voiture arrêtée à la lisière de la forêt, le Père Hiéronyme allait et venait, disant son bréviaire.

Dans une clairière, assise sur un tronc renversé, la chanoinesse écoutait, rêveuse, la lecture que Roger faisait à Rosalba, la lecture d'un volume de l'*Astrée*.

Les deux jeunes gens étaient assis se faisant face sur un tertre revêtu par la nature d'un tapis de mousse et de fleurettes.

Roger lisait, le livre posé sur ses genoux.

De temps en temps, il regardait Rosalba, prêtant une oreille attentive et charmée à cette prose abondante, au tour archaïque, à ces tableaux idéalisés du paysage même qu'elle avait sous les yeux, à ces récits faits pour charmer son imagination naïve, où agissent, mais surtout où parlent dans des grottes qui sont des sanctuaires, sous des berceaux de verdure qui sont des temples, des bergers pieux comme des ermites, des nymphes chastes comme des vestales. Elle admirait le druide Adamas, à la doctrine pure comme le christianisme, à la liturgie innocemment sanglante comme l'antique religion patriarcale, et

présidant, à la tête du chœur des eubages, vêtus de blanc, à l'immolation des victimes. Elle admirait le chevalier Alcidon, racontant comment, errant une nuit dans les campagnes de Provence, il a vu les dieux des eaux tenant conseil dans la Sorgue.

Elle admirait surtout le berger Céladon sortant de la grotte où il a bercé ses rêveries solitaires, pour entrer dans la chapelle, et, sous l'empire d'une double influence, profane à la fois et sacrée, mettant dans l'expression de son amour toute la ferveur de la religion et en entretenant celle qui en est l'objet avec le tremblement d'adoration timide qu'il venait de porter devant l'autel. Elle avait les larmes aux yeux quand, cédant au désespoir d'avoir offensé Astrée, il se jetait dans le Lignon, et quand, sauvé miraculeusement, il n'osait solliciter son pardon, cachait sa disgrâce dans une solitude sauvage et ne s'aguerrissait que peu à peu à approcher, sous des travestissements divers, de la demeure de la bien-aimée. Quand passa dans le roman la ténébreuse figure de Lériane, aux perfides artifices, Rosalba ne put s'empêcher de songer à la comtesse de la Motte.

Ils en étaient là du récit, quand le bruit d'un léger ronflement se fit entendre près d'eux.

C'était la chanoinesse qui cédait au sommeil, bercée par la voix connue et le livre adoré, mais toujours un peu monotone pour qui le sait par cœur.

Roger sourit, Rosalba rougit.

Pour ne pas réveiller la chanoinesse, il se rapprocha d'elle et continua de lire à voix basse.

Bientôt ils furent si près l'un de l'autre, que leurs têtes, quand ils se penchaient pour mieux voir dans le livre, se touchaient presque.

A un moment, elles se touchèrent et Roger ne lut pas davantage.

Ils avaient tous deux fermé les yeux, se disant par la pensée ce qu'ils n'osaient confier à leurs lèvres, quand la chanoinesse Chryséide se réveilla en sursaut.

— Si nous allions rejoindre la marquise et son cavalier? dit-elle, en dissimulant sous sa main blanche et sèche, un irrésistible bâillement. Il me semble que c'est assez lu pour aujourd'hui. Il ne faut pas tout dévorer à la fois, et des meilleures choses garder pour le lendemain.

... Spalatro, rentré dans les jardins du château, venait de passer devant une copie moderne en bronze de l'admirable groupe antique du musée de Naples, intitulé : *Satyre et Olympe*, où un satyre barbu, cornu et fourchu, assis sur un rocher, dirige sur les tuyaux d'une flûte rustique les doigts novices d'un juvénil écolier.

En vertu de quelle attraction, de quel pressentiment, Spalatro pénétra-t-il dans la grotte et s'engagea-t-il dans ses de plus en plus sombres et fraîches profondeurs? Pourquoi, parvenu au fond de cette voûte aux stalactites factices, faiblement éclairée, de distance en distance, par le maigre jour filtrant à travers des barbacanes ménagées entre les interstices des parois extérieures revêtues de lierre et de chèvrefeuille, ne s'arrêta-t-il point? Pourquoi enfin, trouvant devant lui l'orifice béant d'un petit escalier en entonnoir qui plongeait, au fond de la crypte située sous la grotte, le tire-bouchon de ses marches en spirale, descendit-il cet escalier en s'appuyant aux murs suintant une sorte de sueur glacée?

C'est ce qu'il serait assez difficile d'expliquer, beaucoup de mouvements humains étant en effet, par leur nature instinctive, inexplicables.

Toujours est-il que Spalatro, au bout de l'escalier, se trouva dans une sorte de rotonde où, sur un lit de sable et de coquillages, traînait le même filet de source qui alimentait la cressonnière des fossés.

Spalatro avait contracté, dans les hasards d'une vic accidentée, une double habitude. D'abord il avait horreur des ténèbres. Il aimait à voir clair autour de lui.

Or, la rotonde était plongée dans une pénombre désagréable que rayait à peine d'un rayonnement terne un soupirail grillé percé à la voûte et prenant jour dans la grotte placée au-dessus.

Il avait sur lui un petit arsenal de précaution destiné à satisfaire à ce besoin de lumière qui le tourmentait.

De cet arsenal, inséré dans une des longues poches de son habit, Spalatro tira une petite boîte de fer contenant un rouleau de cordelettes soufrées et un briquet.

Il battit le briquet contre un des bouts de la cordelette ignifère et produisit un échappement d'étincelles qui enflamma la mèche bientôt surmontée d'une lueur fumeuse.

En se promenant, sa mèche à la main, comme un mineur qui cherche le pétard, Spalatro avisa dans un coin un croc de fer auquel pendait une lanterne. Il la saisit, l'alluma et continua son investigation.

En marchant, il heurta du pied une sorte de marchepied à trois degrés.

Un marchepied n'est pas un meuble de luxe ; il n'a le droit d'exister qu'à la condition de servir à quelque chose. Il en est de même d'un levier en fer quand il gît à terre à côté du marchepied ; il y a entre les deux objets une relation logique, une harmonie d'usage qu'il est rare qu'un observateur curieux, comme l'était Spalatro, ne

cherche pas à découvrir, et ne finisse pas par trouver.

Ce fut le cas. Spalatro, s'orientant, plaça successivement son marchepied auprès du mur de la rotonde, dans la direction des quatre points cardinaux.

A chacune de ses stations, il frappait et sondait le mur avec son levier.

A un certain endroit, le coup ne résonna plus mat, mais creux.

Spalatro n'eut donc pas à se plaindre d'avoir cédé à la seconde habitude qu'il avait contractée durant les nombreuses captivités, toutes dénouées par des évasions merveilleuses, qui avaient, avant sa mésaventure de Viterbe, attristé fréquemment son existence et mis à l'épreuve les ressources de son esprit.

Au point où il s'était arrêté, Spalatro, hissé sur son marchepied, sa lanterne à la main, scruta le mur et finit par distinguer dans les lignes de la maçonnerie un léger défaut d'adhérence qui trahissait la présence d'une ouverture pratiquée dans le mur et dont la suture eût été imperceptible pour tout autre regard que le sien.

Il y avait donc là une porte ; et ce n'était pas la porte d'une simple armoire, d'une resserre, que celle qu'on avait ainsi dissimulée. D'ailleurs, une porte d'armoire eût sonné creux avec répercussion, le fond faisant obstacle. Ici, au contraire, le choc produisait un son qui filait comme s'il se fût engouffré dans une profondeur ouverte. Il y avait donc là une porte de couloir.

Comment s'ouvrait-elle ? Spalatro inséra la pointe du levier dans la suture. Rien ne bougea. Il aperçut alors un trou de serrure. Pour en savoir plus long, il lui eût fallu la clef ; et il ne l'avait pas. A défaut de la clef, ne pouvait-on essayer de la remplacer par une clef sembla-

ble? Spalatro le pensa, car il tira de son inépuisable poche une boîte contenant de la cire molle, et, l'adaptant à la serrure, il prit l'empreinte avec la dextérité d'un homme qui n'en est pas à sa première affaire de ce genre.

C'en était assez pour le moment. Spalatro souffla la lanterne, renversa le marchepied, jeta le levier et satisfait de sa première perquisition remonta l'escalier de la grotte pour se promener de nouveau dans le jardin en regardant voler les papillons...

Le lendemain, de bonne heure, Spalatro était installé, en qualité de secrétaire-interprète, pour ses documents de langue italienne, devant une table voisine du bureau auprès duquel était assis le marquis, fouillant dans les papiers et parchemins qui y étaient amoncelés.

Spalatro s'escrima toute la journée sur le manuscrit de la relation de son séjour à La Bâtie, pendant les années 1548 à 1555, par le Frère Damien de Bergame, convers de l'ordre des dominicains. Le savant peintre-architecte-ingénieur, doué de cette variété d'aptitudes et de ce savoir encyclopédique qui distingue les hommes éminents de la Renaissance, faisait allusion dans son récit à un genre d'ouvrages intitulé : *Lavori sotterranei* (travaux souterrains), dont le détail était compris dans un manuscrit spécial auquel il renvoyait.

Ce mémoire spécial avait-il été retenu par le marquis? avait-il disparu de ces archives? y avait-il même jamais figuré? Ce sont là des questions qui intéressaient évidemment Spalatro, mais qu'il se gardait bien de poser, de peur d'éveiller la méfiance du taciturne et sévère marquis qui n'eut pas admis longtemps dans sa chancellerie domestique un curieux et un indiscret. Le secrétaire improvisé s'efforça donc de gagner les bonnes grâces du

maître de La Bâtie pour la seule attitude qui pût lui convenir, celle du travail assidu, modeste et muet. Spalatro poussa même le zèle jusqu'à offrir au marquis de prolonger sa collaboration jusque dans la soirée.

Comme le marquis se récriait sur cette ardeur et ce désintéressement et s'excusait d'en abuser :

— Pourquoi ne ferai-je point ce que monsieur le marquis fait lui-même ? avait répondu Spalatro. Je tiendrai compagnie à monsieur le marquis, s'il le permet, pendant ses veilles de chaque soir.

— Merci, dit sèchement M. d'Urfé à qui cette obséquieuse insistance finissait par déplaire. Je veille tous les soirs, il est vrai, mais j'aime à veiller seul.

Spalatro sourit comme il faisait toutes les fois qu'il recevait un camouflet, et dans l'après-midi, le marquis ayant donné congé, parce qu'il allait à la chasse, à un collaborateur qu'il ne voulait point laisser seul dans son cabinet, Spalatro demeura dans sa chambre, où il avait trouvé de quoi occuper utilement ses loisirs.

Il était, nous l'avons dit, homme de précaution ; non content de posséder un appareil portatif destiné à lui fournir tout ce qu'il faut pour s'éclairer quand on est dans l'ombre, il était encore pourvu d'une petite trousse de serrurerie, contenue non plus dans sa poche, mais dans sa malle, et où il pouvait trouver au besoin une collection de tubes de fer de divers calibres, auxquels il ne s'agissait plus que d'adapter une poignée pour les essayer sur une serrure qu'il lui paraissait intéressant d'ouvrir.

Après avoir consulté sa série de tubes de fer gradués, et les avoir rapprochés de l'empreinte de cire durcie à l'air, qui lui fournissait le diamètre exact du trou de la serrure de la porte mystérieuse de la rotonde, Spalatro

jugea opportun de se rendre sur les lieux afin de procéder à une épreuve plus décisive.

Après quelques tâtonnements infructueux, Spalatro, hissé sur le marchepied, la lanterne allumée dans sa main gauche, parvint à trouver un tube qui s'adaptait exactement à la serrure de la porte, revêtue de maçonnerie, pratiquée dans le mur de la rotonde.

— *Euréka !* murmura-t-il, car il avait fait ses humanités et connaissait le mot fameux d'Archimède.

Il emmancha son tube d'une petite poignée ou garde de fer pareille à celle qui permet de tourner une virole, et il fit jouer dans la serrure cette clef improvisée. Un grincement sourd se fit entendre. La porte céda. Il la tira à lui ; elle s'ouvrit, découvrant la bouche béante d'un escalier sombre dans lequel il n'hésita point à s'engager.

Arrivé au bas de cette spirale humide, il se trouva en face de l'entrée de ce dédale de corridors souterrains auquel le marquis, dans la visite à la chapelle, avait fait allusion.

Il était difficile de se reconnaître de prime abord au milieu de cet écheveau de couloirs souterrains enchevêtrés les uns dans les autres, qui s'enroulait autour d'un point central ou carrefour sur lequel débouchait l'issue que tant de précautions avaient pour but de dissimuler.

Spalatro, sa lanterne à la main, considérait attentivement les moindres détails de la voûte. Il ne tarda pas à remarquer, quand il fut parvenu à une sorte de première place ou point de halte et de repos ménagé dans ce lacis de voies souterraines, une carte murale, grossièrement dessinée et coloriée, qui figurait évidemment le plan du labyrinthe et permettait de s'y diriger, pour peu qu'on

eût la sagacité nécessaire pour se reconnaître dans ces signes hiéroglyphiques.

Spalatro, dont cette première épreuve avait soumis l'esprit et les sens à une contention fatigante, résolut, en homme habile que le succès ne grise point et qui sait s'arrêter à temps, de borner à ce premier aperçu son exploration.

Il savait déjà que la porte maçonnée de la rotonde conduisait à un escalier plongeant lui-même jusqu'à l'entrée de ce dédale de couloirs souterrains, où il était, en effet, des plus dangereux de se hasarder sans fil conducteur. Il était parvenu sans encombre jusqu'à la moitié de ce dédale, ayant pris, grâce à un flair [prodigieusement sagace ou à un heureux hasard, la bonne voie située entre deux autres qui eussent déçu son attente et égaré ses pas.

Où menait cette bonne voie qu'il avait suivie par une si rare bonne fortune ? C'est ce qu'il se réserva de savoir dans la nuit même, ne doutant pas qu'elle ne fût la route de la chambre du trésor, mais ne voulant pas pousser plus loin une investigation encore hasardeuse sans être muni des provisions et munitions nécessaires dans une excursion de ce genre.

En attendant, employant le naïf mais utile stratagème du Petit-Poucet, popularisé par les contes de fées, il s'avisa, pour retrouver le chemin déjà parcouru, d'en marquer la piste par une série de lambeaux de gazette qu'il sema avec soin de distance en distance, de façon, dans son second voyage, à parvenir facilement à la *cella* ou cave centrale, où il s'était arrêté.

Le soir, en effet, quand eut sonné le couvre-feu du château, et qu'il ne resta plus sur la façade de son aile

gauche qu'une fenêtre éclairée, celle du marquis d'Urfé, Spalatro, qui s'était glissé dans la grotte, dès l'après-midi, redescendit dans la rotonde où il avait laissé sa lanterne allumée, muni de tous les engins de précaution et au besoin de salut, qu'il est sage d'emporter quand on explore des catacombes.

Il avait des armes, poignard et pistolet, pour se défendre en cas d'agression. Il avait des pinces, des tenailles, un ciseau à froid, un paquet de cordes, une lampe de rechange, un rouleau de bougie à lumignon.

Il avait mis dans un havresac, qu'il portait en bandoulière, du pain et un flacon revêtu d'osier et rempli d'eau-de-vie ; enfin, un sifflet d'alarme et d'appel, en ivoire, était suspendu à son cou.

Ainsi munitionné et approvisionné, notre explorateur, pour assurer ses derrières contre toute surprise, ferma soigneusement au verrou la porte de l'escalier conduisant de la grotte dans la rotonde. Puis il s'engagea résolument dans la spirale qui aboutissait au réseau des voies souterraines qu'il avait déjà reconnues à moitié.

Il retrouva facilement sa route, grâce aux petits papiers qu'il avait semés sur la piste.

Arrivé à la cellule centrale où il s'était déjà arrêté, Spalatro, après avoir longuement consulté le plan mural dont les indications devinrent de plus en plus distinctes à ses yeux, examina la cellule elle-même.

Elle était octogone et sur chacune de ses faces s'ouvrait une porte, sans serrure, qu'il suffisait de pousser.

Mais il s'agissait de ne pas se tromper dans son choix, car sur ces huit portes il n'y en avait évidemment qu'une de bonne. Les autres conduisaient à une impasse, peut-être à un piège, et le sphinx gravé sur chacune d'elles

était, sans doute, l'image du danger dévorant qui attendait quiconque se hasardait dans ces menaçantes profondeurs sans le moyen de s'y diriger.

Spalatro contempla successivement chacune de ces symboliques effigies du mystère. Toutes étaient semblables, hormis une qui n'avait ni griffes ni ailes.

Ce n'était pas pour rien qu'il en était ainsi. Cette différence devait avoir une raison, une signification. Supposant cette raison bienveillante, cette signification favorable, notre explorateur, après un instant d'hésitation, poussa la porte qui lui semblait privilégiée.

Il sentit sous son pied une marche d'escalier, descendit une dizaine de degrés et se trouva dans un couloir tortueux dont il suivit les méandres jusqu'à une sorte de coude ou carrefour débouchant sur une espèce d'avenue cintrée au bout de laquelle, non sans surprise, il vit trembloter sur le mur le reflet vacillant d'une lumière.

De temps en temps, le reflet était intercepté par une ombre qui allait et venait dans une pièce en redan où était placée la lumière qui produisait le reflet et où s'agitait aussi le corps qui produisait l'ombre mouvante.

Spalatro eut un frisson. Il n'était pas seul dans le souterrain. Il avait été devancé par un personnage mystérieux dont, à en juger de loin par cette porte ouverte, par cette lumière non dissimulée, par cette liberté de mouvements que trahissaient les ondulations de son ombre, la sécurité était entière. Le visiteur nocturne, arrivé sans doute au souterrain par l'issue qui s'ouvrait dans la crypte placée sous la chapelle, ne s'attendait à être ni épié, ni dérangé; ses allures n'avaient rien de furtif, elles décelaient le maître. Raison de plus pour Spalatro de trembler s'il était découvert; de la part d'un rival en

indiscrétion, d'un émule en cupidité, il pouvait espérer quartier. Il n'avait évidemment aucune merci à attendre d'un homme ayant le droit d'être là et qui l'eût surpris dans l'endroit du monde où il avait le moins le droit d'être lui-même. Le châtiment de l'intrusion ne peut être qu'inexorable, si l'intrus se trouve pris en flagrant délit par la personne même qu'il offense et sur laquelle il usurpe.

Spalatro jouait donc gros jeu. Mais cet homme, si pusillanime devant les dangers vulgaires, puisait dans la conscience d'un péril suprême, lorsqu'il pouvait l'éviter, une sorte d'héroïsme relatif.

Bien loin donc de reculer, il prit son parti, persuadé que ce qu'il y a de plus téméraire se trouve quelquefois aussi ce qu'il y a de plus prudent.

Il déposa sa lanterne dans le carrefour où il s'était arrêté en observateur, en ayant soin d'en tourner la face lumineuse du côté opposé à la voie qu'il allait suivre. Il se déchaussa et jeta ses souliers à côté de la lanterne.

Puis marchant pieds nus sur l'aire humide, glissant d'un pas sourd dont la maigreur de son corps atténuait le poids, rasant les murs, se retirant de distance en distance dans les niches qu'il rencontrait sur son passage, y demeurant avant de pousser plus loin, l'oreille au vent, l'œil aux aguets, il parvint jusqu'à la hauteur de l'orbe lumineux tracé par le rayonnement de la lampe intérieure, devant le seuil ouvert du caveau où se tenait le personnage qui l'avait devancé dans le souterrain, et là il scruta avec soin les moindres détails du lieu où il se trouvait.

Il avait en face de lui, l'abritant comme au paravent, la porte de fer qui s'ouvrait en dehors d'une large cellule voûtée.

Une seconde porte de fer, qui s'ouvrait en dedans, complétait la défense de ce réduit destiné à abriter des objets plus importants que des tonneaux, fussent-ils remplis d'un vin précieux.

A travers l'interstice produit par l'écart, entre le dos de la première porte et le mur, des gonds qui l'y scellaient Spalatro distingua, dans l'angle de la cellule située en face de lui, une sorte d'armoire de fer dont le devant, rabattu comme celui d'un secrétaire, formait table.

Devant cette table était assis sur un escabeau, tournant le dos à la porte, un homme qui puisait, dans une énorme cassette, ouverte sous sa main, des écrins remplis de pierres étincelantes, qu'il refermait après les avoir examinés, et des sacs de louis dont il comptait parfois méthodiquement le contenu.

Ce bruit de pièces d'or roulant et sonnant sur le fer, ce rayonnement de diamants, de rubis, des perles, qui étincelaient sous la lampe de cet éclat redoublé, exaspéré, des pierres précieuses longtemps enfermées et qu'irrite la lumière, étourdirent un moment Spalatro, ébloui, enivré.

Le sentiment du danger l'arracha bientôt à cette fascination, lorsque, ayant fait un léger mouvement, l'homme qui vérifiait le trésor détourna la tête et découvrit le profil anguleux et sévère du marquis d'Urfé.

Spalatro ferma les yeux, médusé par la vue de ce masque menaçant au sourcil froncé.

Le soupçon ne persista pas, heureusement pour lui, dans l'esprit préoccupé du sombre compteur, qui reprit minutieusement l'opération de vérification et de contrôle un moment interrompue.

Le résultat de cette enquête fut d'ailleurs satisfaisant,

car le marquis se leva, montrant un visage rassuré.

Spalatro, qui n'aimait pas perdre son temps, avait pres-tement appliqué contre la serrure de la porte une petite boule de cire à modeler échauffée dans sa main fiévreuse, et pris l'empreinte.

Ce travail était achevé quand le marquis referma l'ar-moire de fer, après avoir replacé sur ses rayons la cassette et les écrins, en relevant le panneau sur lequel il les avait un moment étalés.

Spalatro observa alors que l'armoire de fer n'avait point de serrure. Elle se refermait par le jeu de ressorts inté-rieurs que le simple contact du panneau repoussé mettait en action.

Peu importait à Spalatro de savoir comment l'armoire du trésor se refermait.

Il apprit sans le demander comment elle s'ouvrait; car le marquis, s'apercevant qu'il avait oublié un écrin déposé à terre pendant sa vérification, étala sa main sur le mi-lieu du panneau, qui, cédant, retomba dans sa main, découvrant de nouveau le contenu de l'armoire.

Le marquis, ayant réparé son oubli, referma l'armoire, se dirigea vers la lampe et ayant consulté sa montre, il se précipita d'un bond, effaré, à l'audition d'un certain bruit sourd pareil à celui des rouages d'une invisible horloge, vers la porte qu'il referma brusquement.

Spalatro, surpris, n'eut que le temps et eut la présence d'esprit d'ôter le chapeau à larges bords qui couvrait sa tête et de l'abattre sur la lampe que le marquis tenait à la main.

Elle s'éteignit du coup, et à ce vent, à ce bruit d'ailes, le marquis, croyant avoir affaire à une chauve-souris effrayée, tira en pestant son épée et, d'un fouetté sec,

abattit dans l'ombre, aux pieds de Spalatro, le chapeau qui lui avait si opportunément servi d'éteignoir.

— Satanée bête, s'écria-t-il, en voilà une qui, je pense, n'éteindra plus jamais aucune lampe.

Il s'avança à tâtons dans l'ombre du corridor souterrain, vers un flambeau placé à quelque distance et à la lumière duquel il ralluma sa lampe, en maugréant, pour venir refermer à double tour la porte de fer de la chambre du trésor.

Pendant ce temps, Spalatro, enchanté d'en être quitte à si bon marché, avait ramassé son chapeau et détalé, en prenant le soin d'effacer du talon, rejeté en arrière à mesure qu'il avançait, la trace de son pas sur le sable.

Quelques instants plus tard, il rentrait sans encombre dans sa chambre, n'ayant pas perdu sa veille.

Car il savait où était située la chambre souterraine du trésor mystérieux dont le marquis d'Urfé était le dépositaire ; il connaissait les moyens de tromper sa jalouse vigilance, de pénétrer jusqu'à cet opulent butin et de s'en emparer, il le croyait du moins, impunément.

VIII

LA BOÎTE A PERRETTE

Le dimanche 26 septembre 1784, il y avait branle-bas de gala à l'hôtel de la *Lamproie*, non loin de la collégiale Notre-Dame, sur le boulevard, ou, comme on disait encore, le rempart de Montbrison.

L'hôte, le digne M. Thomas Baliverne, en habit de cérémonie, agitant comme une écharpe blanche la serviette, insigne de ses fonctions, s'évertuait, s'essoufflait, suait, pérorait, excitant, de la voix et parfois du geste, les marmitons espiègles, amis de l'école buissonnière et rétifs à la voix tonnante du chef de fourneau montant du fond des cuisines, et les chambrières coquettes et bagnenaudières, jolies filles à l'œil bleu, aux cheveux blonds, au type gallo-germanique du village de Boën (colonie-boïenne), renommé pour la beauté de sa race, qui égayaient et achalandaient son auberge, mais les jours de promenade avaient l'œil au dehors plus qu'au dedans.

Pourquoi tout ce mouvement qui enfiévrerait le logis ? Pourquoi ces gourmandades et rebuffades du maître ?

Messieurs les officiers de la garnison donnaient-ils un repas de corps à un régiment de passage? Ou bien s'agissait-il du festin d'accordailles ou même des noces de quelque gentilhomme « champeistre », comme dit Honoré d'Urfé, plus riche d'aïeux que d'écus, et qui aurait eu peine à recevoir son monde dans son colombier à tourelles? Point. Il s'agissait tout simplement d'un repas à douze, mais où on devait manger et boire comme vingt-quatre, offert à quelques-uns de leurs amis par de nobles et riches étrangers de passage à Montbrison, hôtes et commensaux du digne sieur Baliverne depuis quelques jours.

Etrangers, leur accent les dénonçait pour tels ; nobles, leurs noms et leurs titres l'indiquaient ; riches, il n'y avait pas à en douter, car sans jeter l'argent par les fenêtres, ce qui est toujours de mauvais goût et sent le parvenu plus empressé de se parer que de jouir d'une fortune imprévue, ils menaient fort bon train et ne se refusaient aucune des douceurs de la grande vie.

Le matin, le commandeur de Malivoire et Spalatro, pendant que le marquis, la marquise, la chanoinesse, Rosalba et Roger allaient en carrosse entendre la messe à l'église de Marsilly, avaient manifesté le désir d'aller visiter la cathédrale de l'ancienne capitale du Forez, le tombeau de Guy IV et la fameuse salle sculptée, dorée, armoriée, réservée aux délibérations du chapitre de la collégiale, la salle du Décanat, devenue par une poétique corruption populaire, salle de la *Diana* ou *Diana*.

Sur le boulevard, en sortant de l'office, le commandeur et Spalatro, par un hasard auquel ce dernier était d'autant moins étranger qu'il feignit davantage d'en être étonné, se trouvèrent subitement face à face avec le

triumvirat, composé du baron Otto de Knigge, du professeur Bøede et du marquis de Costanza-Rioseco, toujours en serre-file et s'évertuant à emboîter le pas de ses deux collègues, gens de trop haute enjambée pour que leur petit suivant, trottinant menu comme une musaraigne, n'eût pas grand'peine à se mettre à leur amble équestre.

A peine à portée de la voix :

— Eh ! c'est ce cher commandeur de Malivoire ! s'écria le baron Otto, avec les démonstrations de la plus sincère surprise, de la plus tendre satisfaction.

— Dans mes bras ! continua Bøede en s'arc-boutant sur le jarret droit et en découvrant, les mains en corbeille, sa vaste poitrine.

Le petit marquis avait profité de la halte pour rejoindre ses collègues et s'essuyer le front.

— La surprise est partagée, répondit le commandeur d'un ton assez sec, mais le plaisir est tout pour moi. Comment allez-vous depuis notre rencontre nocturne du Rond-des-Chênes, et qu'est-il advenu de ce beau coup droit que vous porta à l'épaule mon digne élève, le chevalier d'Urfé ?

Spalatro était ébaubi.

Pour Otto, il en avait bien vu d'autres, en fait de reconnaissances imprévues et de rencontres indiscrettes ; car il ne broncha pas plus qu'un bœuf fouetté avec une rose.

Seulement, avec une dignité souriante :

— Vous vous trompez, cher commandeur, ou vous raillez. Mais s'il y a erreur, elle est drôle, et si c'est une plaisanterie, elle est bien de celles dont vous avez le secret et qui n'ont d'autre but que de vous chatouiller agréable-

ment. Vous ne faites rien comme les autres, vous autres Français, et vous êtes nés mystificateurs.

— Je ne badine point, je vous assure, riposta le commandeur, que ce sang-froid rendait sérieux. Mais où j'ai la berlue, où la dernière fois que je vous ai rencontré c'était aux environs de minuit, heure des crimes romanesques, où vous étiez en effet en train de mijoter une bonne ou plutôt une mauvaise petite tentative de rapt, avec toutes les circonstances aggravantes et herbes de la Saint-Jean et de la Grève. J'en suis fâché pour vous, mais vous avez laissé tomber votre chapeau assez mal à propos pour...

— Ce cher commandeur, il est toujours le même, facétieux à outrance !

— Mais par la corbleu ! je ne trouve point la chose aussi plaisante que vous !

— Trêve de détails. N'allons pas plus loin : car ce malentendu pourrait se gêter et ce serait dommage. Nous sommes faits pour être amis.

— Je ne demanderais pas mieux, mais....

— Quel jour, pourriez-vous me le dire, cher commandeur, se passait la scène vraiment très-romanesque, car elle appartient entièrement à la fiction, durant laquelle vous m'avez pris pour un autre, ou plutôt avez pris un autre pour moi ?

— Je m'en souviens comme d'hier ; c'était dans la soirée du 14 septembre, et l'avant-veille encore...

— Ne réveillez pas ces douloureux souvenirs. L'avant-veille, si je ne me trompe, vous m'aviez fait l'honneur de me rasler, chez cette bonne marquise de Traillecroup, la somme de cinq cents louis.

— En effet.

— Eh bien ! si cela ne vous gêne, suivez-nous. Vos doutes vont être péremptoirement levés.

A quelques pas de là se balançait au vent l'enseigne de la *Lamproie*.

Sur la porte se tenait, toujours officieux et affairé, M. Thomas Baliverne, maître du logis.

— Monsieur notre hôte, fit le baron de Knigge, dès l'abord, pourriez-vous me dire quel jour vous nous avez abrités pour la première fois sous votre toit hospitalier ?

— On n'oublie guère une pareille date, répondit aussitôt M. Baliverne, que la question, toute impromptue qu'elle fût, ne parut point surprendre. Des hôtes comme vous font trop d'honneur à ma maison pour que le jour de leur venue ne soit gravé dans ma mémoire. C'est la nuit du 14 au 15 septembre que j'ai eu l'honneur de vous servir, au débotté, le bouillon, le poulet et le champagne demandés.

— Je ne le lui fais pas dire, constata le baron de Knigge avec indulgence. L'alibi est des mieux établi ; si vous aviez parié, cher commandeur, vous auriez perdu.

— Monsieur, déclara le commandeur assez vexé de recevoir une leçon là où il croyait la donner, je suis la dupe d'une fâcheuse illusion. Du reste, j'aime mieux cela, et, si j'eusse parié, je paierais de fort bonne grâce. Veuillez, du moins, agréer mes excuses.

Et il salua de l'air d'un homme qui prend congé.

— Nous ne les acceptons pas, dit Knigge. Il faut nous faire raison de l'offense.

— Je suis à vos ordres.

— Le lieu : ici même ; l'heure, sept heures sonnant à Notre-Dame ; les armes, la fourchette d'argent et le verre de cristal. Vous êtes notre homme, et nous ne vous lâchons

plus... que sous la table, dit gaiement le baron Otto.

— Vous savez bien, répliqua le commandeur, dont l'amour-propre de solide convive se révolta, que je suis homme à vous y mettre tous les trois sans me gêner.

— C'est une épreuve à faire. Spalatro comptera les bouteilles. Acceptez-vous ce défi, à armes courtoises, je pense ?

— Je suis confus de l'honneur que je ne mérite point ; mais je ne suis pas de ceux qui reculent devant l'occasion de réparer, surtout si agréablement, une bévue.

— A la bonne heure. Je n'avais pas eu tort, je le constate sans surprise, mais non sans plaisir, de vous mettre au nombre de ceux qui ne font pas piteusement charlemagne sur un gain et qu'on est toujours sûr de trouver prêts à la revanche.

— Je m'en flatte.

— En ce cas, je commence à croire que mes cinq cents louis reviendront au bercail.

— Ils pourraient bien en débaucher cinq cents autres, et je le regretterais.

— Moi, j'en serais bien aise, car j'aime autant perdre avec vous que gagner avec un autre. Je n'en serais que plus sensible à l'honneur de vaincre un adversaire de votre force.

La conversation, qui avait débuté sur un ton qui pouvait mener à une affaire, se trouva ainsi pacifiée et rassérée à ce point qu'elle ne pouvait finir que par le souper et la partie ainsi galamment offerte.

A dix heures, la nappe blanche fut enlevée et remplacée par le traditionnel tapis vert.

A minuit, le commandeur se retirait victorieux d'un combat qui n'avait fini que faute de combattants, ayant

obligé l'ennemi à battre la chamade et à capituler à discrétion.

Le baron Otto paraissait de la meilleure humeur du monde; mais il était évident qu'il y avait dans sa contenance un certain effort et que sa philosophie n'était pas spontanée. Il y a un sacrifice et un travail dans tout héroïsme. Or, sa poche s'était allégée de cinq cents louis qui alourdissaient d'autant celle du commandeur. Celui-ci partit enchanté, la perruque un peu de travers, la queue frétilante sur son collet, l'humeur expansive et joviale. Il voyait tout en beau et souriait à l'étoile.

— Ma foi, disait-il, tout va bien qui finit bien, et notre entrevue avec le Knigge aurait pu finir plus mal du ton dont elle commençait. Mais il y a vraiment de par le monde des ressemblances bien étranges. J'aurais juré, avant d'avoir la preuve du contraire, que l'homme à l'épée, au falot, au masque tombé, qui a détalé devant nous si subtilement au Rond-des-Chênes, était le baron de Knigge lui-même. Or, ce n'était point lui, mais on peut le dire, son frère ou plutôt son ménechme. J'aime mieux les choses ainsi. Il y a plaisir à avoir affaire à un joueur de bonne compagnie, et je m'ennuierai moins au château de La Bâtie, à la condition d'aller de temps en temps souper à l'hôtel de la *Lamproie*. Du reste, je ne saurais me dérober à l'obligation de la revanche, et c'est à mon tour de payer l'écot. Mais quelle diable d'idée a le baron de ressembler, j'en reviens toujours à la méprise, c'est un tic, mais il passera, à notre aventurier de l'affaire du Rond-des-Chênes, jusqu'à ce point qu'il a dans l'épaule droite une raideur et un endolorissement qui semblent provenir d'une blessure récente! Il a sursauté quand, par mégarde, je l'ai heurté à l'épaule un moment. Je serais curieux de

savoir quelle serait en sa présence l'impression du chevalier, et je ne sais ce qui me tient de tenter l'épreuve. J'en aurais ainsi le cœur tout à fait net ; car mon élève a l'œil fin et on reconnaît toujours un homme avec lequel on s'est battu.

— Monsieur le commandeur, objecta Spalatro, avec tout le respect que je vous dois, vous me paraissez sous l'empire d'une idée fixe. C'est une chose qui ne vaut rien pour la santé.

— Et qui se gagne, peut-être ?

— Justement. M. Roger n'aurait qu'à la prendre ; et, adieu les parties fines de l'hôtel de la *Lamproie* et les opulents bénéfices d'une veine qui vous conduira à plumer complètement nos trois pigeons d'Allemagne et d'Italie. En admettant que ce soient là des ennemis, n'est-ce pas la meilleure manière de se venger que de les laisser sans sou ni maille ? Voilà qui vaut mieux que tous les coups d'épée du monde. Si mon humble conseil prévalait, vous ne feriez donc point confiance à M. Roger de doutes que vous ne pouvez plus avoir. Un homme qui attaque une voiture au coin d'un bois est un coquin, tandis qu'un homme auquel on peut gagner cinq cents louis...

— Ne saurait être qu'un honnête homme. Cela est évident.

— Donc, *motus*, si vous m'en croyez, avec M. Roger ; d'ailleurs l'endroit où vous seriez obligé de le mener pour avoir son avis n'est point de ceux où Mentor peut conduire Télémaque.

— Vous parlez d'or, mons Spalatro, conclut le commandeur, qui battait de la paupière et dont le ronflement sonore mit bientôt fin à l'entretien.

.... Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas.

Le lendemain fut aussi triste que la veille avait été gaie. Aux faveurs de la fortune avaient succédé ses rigueurs. Au lieu de revenir de l'hôtel de la *Lamproie* triomphant au delà de ses espérances, le commandeur de Malivoire en revint battu à plate couture. Non-seulement il avait perdu ce qu'il avait gagné la veille, mais sa bourse entière y était passée, mais il avait épuisé celle de Spalatro, auquel entraîné, aveuglé par la fureur du jeu, il n'avait pas craint d'emprunter cent louis que celui-ci lui avait prêtés de la meilleure grâce du monde.

La mauvaise humeur du commandeur, après un si pitoyable résultat, était telle qu'il profita, pour la soulager un peu, de l'offre que lui fit Spalatro de monter une côte à pied.

Tous deux descendirent de la voiture allégée qui fila doucement devant eux, allongeant sur la route blanchie par la lune son ombre mouvante et la double silhouette de ses chevaux.

Demeuré en arrière, M. de Malivoire se déchargea un peu le foie en pestant, en jurant, en frappant du pied, en allongeant aux arbres et aux buissons de la route, qui n'en pouvaient mais, de grands coups de canne qui faisaient désserter aux oiseaux effrayés, avec de petits cris d'angoisse, leur perchoir sous la feuillée.

Spalatro, se conformant à cette contenance, n'eut garde de contrarier la crise pendant sa période aigüe et menaçante. Il n'eût tenu à rien que le gouverneur lui rendît ses cent louis en monnaie de bois et ne soldât sa dette à coups de bâton. Mais, quand cette ire se fut apaisée et qu'il sentit tomber peu à peu, comme un voile qui s'abaisse, comme une outre qui crève, la colère qui boursoufflait son compagnon de route, Spalatro prit mielleusement la parole :

— Monsieur, dit-il, je vous croyais plus indifférent aux disgrâces de la fortune. Plaie d'argent n'est pas mortelle, dit le proverbe, et il a raison. Il n'y a que la perte, ou plutôt la suspension de la vie, pour parler comme ce mirifique signor Cagliostro, qui soit un mal irréparable quand on n'a pas sous la main ce bienfaiteur de l'humanité, pour vous ingurgiter à point son élixir régénérateur. La chance est mobile comme la girouette au vent. Si elle a mal tourné aujourd'hui, c'est pour mieux tourner demain. Pour moi, qui ne suis qu'un pauvre homme, je ne désespère point ; et, puisque vous m'avez fait l'honneur de m'admettre dans votre partie, et bien que jusqu'ici ma participation se solde par une mise de cent louis...

—... Qui vous seront rendus demain, dussé-je pour cela engager ma défroque et mes bijoux, interrompit d'un ton bourru le commandeur, agacé par ce souvenir importun, malgré la discrétion qu'y mettait son créancier.

— Ne parlons pas, je vous prie, de cette bagatelle, je suis trop heureux de perdre en si bonne compagnie ; je n'ai fait allusion à la chose que pour vous inviter à imiter ma philosophie.

Et Spalatro, se drapant dans sa cape, fit une pirouette à la Scapin.

— Philosophe tant que vous voudrez, maugréa le commandeur. Il est facile de se consoler d'avoir perdu l'argent qu'on possédait ; je pousserais même la résignation jusqu'à ne point regretter l'argent que vous m'avez prêté, puisqu'il ne vous en chault pas plus que cela ; mais vous oubliez que j'ai perdu aussi ce que je n'avais point, ce que je ne sais vraiment comment me procurer, à moins de le regagner en faisant appel aux restes de mon crédit et en tentant encore une fois la chance d'un retour de veine.

Les dettes de jeu sont dettes d'honneur. Il y va donc de mon honneur et de ma vie, car je ne survivrais pas à une banqueroute et un homme de ma sorte, en pareille extrémité, n'a plus qu'une chose à faire.

— Vraiment, s'écria Spalatro avec une impatience amicale, vous me faites de la peine ! On croirait, à vous entendre, que tout est perdu, et qu'il n'y a plus qu'à prendre son temps pour se passer déceimment l'épée au travers du corps.

— Vatel le fit pour moins.

— Vatel n'était qu'un sot, et vous êtes, grâce à Dieu, un homme d'esprit.

— On ne s'acquitte pas avec des bons mots d'une dette de mille louis.

— C'est là ce qui vous trompe ; ce fait s'est vu et se verra encore.

— Par la mordieu ! il ne ferait pas bon se moquer de moi en un pareil moment !

— Aussi parlé-je sérieusement.

— Eh quoi ! prétendrais-tu me fournir un moyen de m'acquitter d'une telle somme quand je n'en ai point, à ma connaissance du moins, le premier écu ?

— Parfaitement, il n'y a qu'à prendre votre bien où il se trouve.

— Il faut que j'aie la berlue, car je ne devine pas du tout...

— Je vais vous aider ; suivez mon raisonnement jusqu'au bout et sans vous fâcher, continua Spalatro, qui par un reste de prudence se mit hors de la portée de la canne avec laquelle son irascible voisin exécutait un moulinet enragé.

— Je te saute au col, reprit le commandeur, pour t'em-

brasser comme le plus précieux de tous les amis, si ce que tu vas me dire a le sens commun ; mais si tu t'avises de railler ou de chercher à me faire prendre les vessies pour des lanternes et une bourse vide pour une pleine, tu risques tout simplement de te faire assommer sur place ; car je n'ai pas le bras léger quand j'ai perdu.

— Je m'en aperçois de reste ; si je n'avais une martingale infailible, je ne serais pas à mon aise auprès de vous. Ecoutez-moi donc. Le marquis, votre ami, votre obligé, n'est certes pas homme à vous laisser dans l'embaras.

— Tu te leures. Le marquis d'Urfé n'en est pas à sa première contribution. Je lui coûte déjà gros. On se lasse de tout. Et plutôt que de payer mes dettes une dixième fois, je gage qu'il aimerait mieux se priver de mes services, me donner mon congé et me renvoyer chez moi avec une cartouchière jaune, comme les mauvais soldats. Si c'est là ce que tu appelles une martingale !

— Comme vous êtes pressé ! Ce que le marquis ne voudrait pas faire ouvertement, de son plein gré, ne pouvons-nous le mettre dans le cas de le faire malgré lui, à son insu ?

— Qu'est-ce à dire ? Ne vas-tu pas me proposer de voler à présent ?

— Tout de suite les gros mots ! Qui vous parle de vol ? Il s'agit d'un emprunt forcé, d'une réquisition, voilà tout. Ne l'avez-vous pas fait cent fois à la guerre, du temps de ce bon maréchal de Richelieu, qu'on appelait le père La Maraude ? Avec quoi, je vous le demande, a été construit le pavillon dit de Hanovre sur le boulevard, sinon avec les profits d'une campagne dans ce pays et le lucratif commerce des sauvegardes ?

— En pays conquis, je ne dis pas. L'argent pris sur l'ennemi...

— Ne souille pas la main qui le touche, n'est-ce pas ? Eh bien ! pourquoi en serait-il autrement de l'argent d'un ami, qui le laisse dormir improductif dans sa cave, où il ne va pas seulement le visiter une fois par an ?

— Vraiment ? demanda le commandeur attentif.

— C'est comme je vous le dis. Où donc serait le mal si, ne voulant pas lui avouer une perte qui le contristerait, si, devant l'offre qu'il ne manquerait pas de vous faire, informé de la nécessité où vous êtes, vous empruntiez au marquis, sans le lui dire, la somme dont vous avez besoin, sauf à la lui rendre avec la même discrétion ? Bien loin d'être coupable ou dommageable, ne serait-ce pas là un procédé plein de tact, de délicatesse, et digne en tout de cette amitié qui vous unit dès l'enfance ?

— Si l'on était sûr de garder les moyens de rendre comme on en a l'intention, dit le commandeur ébranlé, peut-être...

— Il y a des cas, dit sentencieusement le tentateur, qui se sentait gagner du terrain et avait vu luire dans l'œil de son interlocuteur l'ivresse de ce poison, qu'il insinuait peu à peu dans son âme, il y a des cas où l'intention est réputée pour le fait. Il est certain qu'il y a dans toute affaire humaine une part de risque, une *alea*. Mais si l'on voulait n'agir qu'à coup sûr, on ne hasarderait jamais rien. Pour moi, j'ai la conviction qu'un homme aussi habile que vous l'êtes, regagnera demain ce qu'il a perdu aujourd'hui ; et je serai témoin du remboursement comme je le serai, pour peu que vous le vouliez, de cet emprunt inoffensif, innocent, du moment que vous avez l'intention et la quasi certitude de vous acquitter.

De tout cela, à défaut de mon témoignage, il restera une preuve irréfutable, dans la discrétion même avec laquelle vous userez de la ressource exceptionnelle que je me suis permis de vous indiquer. Que vous faut-il pour relever vos affaires ? mille louis pour payer la dette, cinq cents louis pour recouvrer vos pertes et dépouiller, à votre tour, loyalement ceux qui vous ont dépouillé, moins loyalement peut-être. Eh bien ! vous prendrez devant moi quinze cents louis, pas un de plus, pas un de moins. Et, certes, il n'y a qu'un honnête homme, qu'un ami, qui puisse se contenter de cette bagatelle devant une réserve de deux millions.

— Deux millions ! s'écria le commandeur ébahi.

— Pour le moins et à en juger à vue de nez. Vous le voyez, c'est une misère. C'est une goutte puisée à la rivière ; c'est une plume tirée de l'aile de la poule aux œufs d'or, qui, certes, ne criera point pour si peu.

La voiture attendait au haut de la côte. Le commandeur et Spalatro y remontèrent et le silence ne fut pas rompu entre eux. Spalatro fit semblant de dormir. Il voulait éviter toute question, toute objection, tout scrupule. Il savait que c'est dans l'inaction et le repos que le poison agit le mieux et gagne le plus sûrement tous les membres. Il suivait seulement du coin de l'œil les progrès que faisait dans l'esprit du commandeur — on le devinait à la contraction de son visage, indice du trouble de son âme — la contagion de la pensée corruptrice qui fermentait en lui.

Quand ils arrivèrent, tout le monde dormait au château ; et leur rentrée n'éveilla personne. Elle était prévue ; les ordres étaient donnés en conséquence. Ils prirent des mains d'un valet, à moitié assoupi, chargé de les attendre

dans l'antichambre, les flambeaux destinés à éclairer leur marche dans l'immense corridor où était située la chambre du commandeur (Spalatro était logé dans le corridor correspondant à l'étage au-dessus), et montèrent ensemble les degrés de l'escalier, après avoir congédié le domestique de garde.

Tout en montant, Spalatro regardait le commandeur à la dérobée.

Celui-ci avait l'air embarrassé d'un homme qui voudrait parler et qui n'ose.

Enfin, fermant les yeux comme on fait à la vue du gouffre :

— Où m'avez-vous dit, mon ami, balbutia-t-il, que le marquis d'Urfé avait établi le mystérieux dépôt de ses économies ?

— Il y vient, pensa Spalatro.

Et du ton le plus naturel et le plus engageant du monde, il ajouta :

— Il ne tient qu'à vous de le savoir immédiatement et d'en juger par vos yeux.

— Il est peut-être bien tard, objecta le commandeur, pour une excursion de cette nature.

— Point. Tout la seconde en ce moment, tout peut la contrarier demain. Souvenez-vous du proverbe : Il faut battre le fer quand il est chaud.

— Le sort en est jeté ! murmura le joueur qui se livrait à la fatalité de sa passion.

Et il déclara avec une sorte d'énergie farouche et désespérée, buvant à pleine bouche l'amertume de sa déchéance :

— Que faut-il faire ? où faut-il aller ? Je vous suis.

— Il faut d'abord, dit Spalatro, aller dans votre cham-

bre et y remplacer vos bottes de voyage par des pantoufles qui glisseront sans le faire grincer sur le sable des allées. Vous aurez soin de découvrir et de défaire votre lit, afin que si par hasard on venait dans votre chambre en votre absence, on s'aperçoive tout de suite de ces témoignages d'occupation, et qu'on ne s'inquiète pas, de façon à vous chercher avec une insistance qui pourrait vous gêner, de ne pas vous rencontrer chez vous. Pour ce qui est de votre sortie, il y a mille manières plausibles en cette saison d'expliquer une promenade nocturne au milieu du poétique silence lunaire, *per amica silencia lunæ*, comme dit Virgile.

— Faut-il garder mon épée ? demanda le commandeur.

— Sans doute, bien que la précaution puisse être considérée comme superflue ; car un seul homme connaît le chemin par où nous allons passer, et cet homme dort du sommeil du juste.

Mais j'ai moi-même quelques petits préparatifs à faire : je descends et vous rejoindrai sur votre palier.

Quelques minutes après, le commandeur, enveloppé dans son manteau, le chapeau sans cornes rabattu sur les yeux, suivait son guide affublé du même costume d'expédition. Il y avait joint une petite lanterne sourde qu'il dissimulait sous son manteau, ne l'entr'ouvrant que lorsqu'il redoutait la rencontre de quelque obstacle et voilant, aussitôt la route reconnue, ce rayonnement indiscret.

Le commandeur était très-rouge et fort agité. Il avait gardé son épée qu'il serrait à son côté d'une main convulsive.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, se disait-il en regardant Spalatro qui le précédait d'un air qui l'eût

épouvanté s'il eût pu s'en apercevoir. Si nous rencontrions le marquis en bonne fortune de thésaurisation, je simplifierais singulièrement sa besogne. Je ferais justice pour lui en frappant ce drôle pour m'avoir mené au crime, en me frappant pour l'avoir suivi.

On arriva sans encombre à la grotte, puis à la retonde.

Là, Spalatro déclara que le chemin qu'on allait faire à travers d'étroits boyaux souterrains comportait difficilement l'usage du manteau qui rase le sol ou frôle les murailles d'une façon parfois compromettante ; que, d'ailleurs, on avait besoin d'une entière liberté de mouvements.

Le commandeur ne fit nulle objection et jeta son manteau à terre. Spalatro put voir alors qu'il avait arraché, avant de partir pour une expédition toute différente de celle où il l'avait gagnée, sa croix de Saint-Louis. Il fut peu touché de cette pudeur de soldat ; mais il ne constata point, sans une certaine vague inquiétude, que son complice ne lui était pas encore entièrement gagné ; que la lutte intérieure durait encore et qu'il pouvait lui échapper. Mais il se rassura en pensant à la vue fascinatrice du trésor, à cette soif de l'or qui s'en dégage, à jamais implacable, insatiable. Et il sourit de ce diabolique sourire du tentateur savourant d'avance le triomphe.

Nous n'avons pas à recommencer cet itinéraire souterrain que nous avons déjà minutieusement décrit.

Nous nous bornerons à dire qu'arrivé en présence de la première porte de fer qui fermait la chambre du trésor, Spalatro l'ouvrit sans trop de difficulté.

Il ne s'était pas fié à sa provision de fers forés. Nous nous souvenons qu'il avait pris l'empreinte de la serrure. A Montbrison, tandis que le commandeur perdait son

argent, lui n'avait pas perdu son temps. Il s'était enquis discrètement de la demeure de divers serruriers de la ville.

Le premier serrurier chez lequel il s'était présenté muni de son empreinte était un brave homme, vétérans du métier, au caractère bronzé comme son visage aux fumées de la forge. Il avait écouté, frémissant, les ouvertures de Spalatro; et quand il avait compris le genre de service qu'on osait lui demander, il avait, sans plus de façon, poussé hors de chez lui par les épaules l'inconnu qui venait, à prix d'or, tenter sa probité.

Chez le second, Spalatro avait eu affaire à un homme moins scrupuleux, mais timoré, qui avait éludé sa proposition, et sans violence, mais non sans dignité, avait déclaré que ce travail de contrebande, où il y avait trop à risquer, ne lui agréait pas.

Le troisième s'était montré de meilleure composition. Il était chargé de famille et peu chargé de travail. Il avait feint de croire au récit de Spalatro, qui s'était présenté à lui comme un valet de confiance menacé de perdre sa place s'il ne parvenait à remplacer une clef d'importance qu'il avait eu le malheur de perdre.

Au bout d'une heure, Spalatro avait sa clef qu'il payait d'un louis comme un ouvrage d'art, et de remerciements et de bénédictions, comme un service. Peut s'en fallut qu'il ne fut arrêté par la seconde porte de fer; car il n'avait pu prendre l'empreinte de la serrure, oubli forcé qu'il répara à l'instant. Heureusement que le marquis, à sa dernière visite, quand sa lampe avait été si brusquement éteinte par le coup de chapeau de Spalatro, qu'il avait pris pour un coup d'aile de chauve-souris, avait négligé de la fermer. Il suffit de la pousser, et les deux explorateurs entrèrent dans le caveau.

Spalatro posa sa lanterne sur l'escabeau, et s'approchant de l'armoire de fer en tâta, en palpa méthodiquement le devant, comme un médecin qui ausculte la poitrine d'un malade. A force de tâter et de palper, il parvint à trouver le ressort caché dont une simple pression ouvrait la détente. Le panneau retomba en avant, soutenu par lui, et découvrit les rayons chargés d'écrins, de cassettes, de sacs.

Spalatro ouvrit quelques écrins, fit rayonner et chatoyer aux yeux du commandeur ébloui, dont la conscience subissait le même enivrement que sa vue, les pierres précieuses dont ils étaient remplis.

Puis s'arrêtant dans cette opération, quand il en jugea acquis le résultat fascinateur :

— Ça, dit-il, il ne s'agit point de s'oublier à ces bagatelles de la porte. Il n'est point sain d'ailleurs de regarder trop longtemps cet amas de diamants et ces sacs d'or. Cela porte au cerveau. Bornons-nous à ce pourquoi nous sommes venus. Nous disons donc qu'il vous faut quinze cents louis ?

— Oui, balbutia le commandeur complètement dominé.

— Fort bien ; je vais avoir l'honneur de vous les compter, en ma qualité de témoin de l'emprunt que vous contractez, comme je serai avant peu témoin du remboursement que vous opérerez.

Et, puisant tour à tour à même d'une dizaine de sacs de louis, afin que sa prélibation fût moins apparente, Spalatro aligna quinze piles de cent louis chacune et les compta au commandeur qui les vida dans sa bourse d'une main tremblante.

Lui-même chancelait comme un homme ivre. Il avait le vertige.

— Pour vous ôter tout scrupule, déclara Spalatro, et vous montrer la confiance que j'ai en votre victoire d'après-demain, car nos voyages à Montbrison, s'ils se renouvelaient quotidiennement, finiraient par attirer une attention désobligeante, je vais emprunter à mon tour au marquis les cent louis que vous me devez et que vous lui rendrez en même temps que votre prêt.

Il prit cent louis pour son compte, et refermant les sacs avec un air de regret :

— Allons, dit-il, il faut quitter tout cela. Il faut plumer la poule sans la faire crier. Mais avouez que le marquis à une belle chance d'avoir affaire à d'honnêtes gens comme nous ! Que d'autres, à notre place, ne se contenteraient pas du nécessaire et profiteraient de l'occasion pour le dévaliser ! Mais nous, nous sommes d'honnêtes gens. Nous nous bornons à emprunter pour vingt-quatre heures ce qui nous est nécessaire et, faute d'intérêts, qui nous trahiraient, nous laisserons, en plus de la dette contractée, quelques louis que le marquis trouvera en trop et qu'il distribuera aux pauvres.

Le commandeur ne répondit rien. Ces facéties triviales l'éceœuraient. Mais qu'eût-il pu dire ? Il se sentait pris dans l'engrenage. Réflexion douloureuse pour lui, mais que Spalatro traduisait, rentré dans sa chambre, en se frottant les mains, dans un monologue beaucoup moins troublé :

— Allons ! la chose est faite. Il a mis le temps à se décider. Mais il nous appartient. Qui a bu boira. On ne s'arrête point sur cette pente. Qui le sait mieux que moi, qui y glissai jadis et qui y glisse toujours de plus en plus ? Il est vrai que je ne fais pas grands efforts pour me relever. Mais le tout est de faire une bonne fin. Et

j'y réussirai, j'espère, grâce à mon art de me ménager des complices et au besoin des responsables de bonne compagnie.

Et le digne homme s'endormit en gardant sur les lèvres le rictus d'une joie sinistre, celle que le méchant trouve non-seulement à faire le mal, mais à le faire faire aux autres.

Le lendemain, le marquis d'Urfé, quand son fils Roger vint le saluer dans sa chambre, interrompit son affectueux hommage en lui disant d'un air préoccupé :

— Ne trouvez-vous pas, mon fils, que votre gouverneur se dérange ? Le voilà soudain tout engoué de cette bonne ville de Montbrison, dont je ne croyais point les antiques attraits capables d'une telle conquête. Il y va bien souvent depuis quelques jours. Il rentre tard, toujours en compagnie de ce don Spalatro, qui s'est fait son âme damnée, et dont l'air enfariné, malgré ses obséquiosités, ne me dit rien qui vaille. Je crains qu'il n'ait fait là-bas quelque méchante connaissance. Vous devriez le surveiller un peu, veiller sur lui.

Roger ne put s'empêcher de rire à la pensée de cette singulière intervention de rôles, de Télémaque veillant sur Mentor.

Le marquis se dérida lui-même un moment ; puis, redevenant grave et sévère :

— Mon fils, reprit-il, sous une apparence plaisante, ce que je viens de vous dire est très-sérieux. Il y a dans les rapports d'un gouverneur avec son élève un échange d'influences réciproquement salutaires. Lorsque je vous ai confié aux soins du commandeur de Malivoire, je l'ai aussi un peu confié aux vôtres. J'ai pensé que si son expérience pouvait vous servir, votre ingénuité même ne lui

nuirait point, et que, par respect pour vous, il s'abstien-
drait de certaines choses dont le respect de lui-même ne
suffisait point à le dégoûter. C'est un très-brave homme,
capable de résister à toutes les épreuves, hormis peut-être
à une seule ; il n'a qu'un défaut ; mais ce défaut peut
dégénérer en vice et devenir le plus terrible de tous. Il
est joueur ; il l'a été avec passion, avec frénésie ; il l'est
demeuré peut-être, quoique avec plus de mesure, grâce à
la pénurie des occasions et des moyens ; car cela lui a
déjà coûté fort cher.

Si, malgré la connaissance que j'avais de ce défaut qui
dépare chez lui tant de belles qualités, je l'ai laissé auprès
de vous, c'est que j'ai pensé qu'il vous préserverait, par son
exemple même, du danger de l'imiter, car il n'est pas de
leçon plus éloquente que celle de la vue des angoisses du
joueur malheureux, et vous avez dû être plus d'une fois
témoin des siennes, sans compter les embarras pénibles
dont il vous épargnait par une juste pudeur, dont il me
réservait, par une confiance qui n'a jamais été trompée, la
confiance. Je voudrais donc, je le répète, que vous lui
imposiez plus souvent votre compagnie, dût en souffrir
un peu certain commerce que je ne désapprouve point
parce que je m'en fie à votre délicatesse et à votre hon-
neur pour ne point le laisser sortir des limites permises,
commerce, j'en conviens, beaucoup plus agréable d'ail-
leurs que le sien.

Cette allusion malicieuse à l'assiduité de Roger auprès
de Rosalba fit rougir le jeune homme, qui sentit son
secret deviné.

Mais le marquis n'abusa point de son embarras : il
connaissait la noblesse d'idées et la pureté de sentiments
de son fils ; et n'attachant point d'ailleurs d'importance

inquiétante à une sympathie toute naturelle dont une séparation prochaine suffirait à rompre le charme innocent, il le congédia avec une petite tape affectueuse et familière sur la joue.

Puis il reprit cette longue et intime correspondance avec l'abbé de Neufosse et le comte de Valbois, ses collègues dans le triumvirat directeur des affaires de la secte janséniste, qui occupait toutes ses matinées.

L'après-midi, le marquis partit à son ordinaire pour la chasse ; la marquise se trouvait dans son jour de vapeurs et demanda permission de garder le logis. C'est donc sous la surveillance de la chanoinesse et du commandeur que Rosalba et Roger firent leur promenade habituelle dans les environs. L'un et l'autre étaient à cheval, escortés d'un écuyer, et ils galopèrent tantôt aux côtés, tantôt en avant du carrosse où devisaient M. de Malivoire un peu énervé, un peu jauni par les émotions de la nuit, suivant d'un œil distrait le perpétuel changement à vue de cette traversée d'un pays pittoresque, au décor varié, et la tante Chryséide, assise entre ses deux livres de chevet, l'un sacré, l'autre profane, posés sur les coussins : *l'Introduction à la vie dévote*, de saint François de Sales, et *l'Astrée*.

Nous avons, jusqu'ici, peu parlé des amours de Rosalba et de Roger.

Ils étaient heureux, et le bonheur n'a pas d'histoire.

Ils s'aimaient naïvement, purement ; lui, avec le cœur des jeunes héros d'un autre âge ; elle, avec le cœur d'un ange égaré sur la terre. Nous avons donc jusqu'ici reculé devant la difficulté de raconter ce qui ne se raconte pas. Nous avons craint de déflorer, en y touchant même avec le respect qu'on apporte au contact des choses sacrées, ce poétique épisode de notre drame. O chastes délices, ô

innocentes faveurs, ô confidences ingénues, ô pudiques abandons du premier et unique amour, à l'aube radieuse et tendre de la vingtième année, entre des cœurs choisis, qui pourrait se flatter de dévoiler sans profanation vos charmants mystères? Qui dira ces larmes pures comme la rosée, ces sourires doux comme le premier rayon d'avril, ces délicatesses de sentiment plus brillantes que l'aile du papillon, plus fugitives que le parfum de la fleur? Comment exprimer enfin ce que le plus souvent Rosalba et Roger ne savaient point exprimer eux-mêmes et ne se disaient que par le muet langage des yeux? Nous jetterons donc sur ces tableaux naïfs, que nous nous sentons impuissant à reproduire dignement, ce voile de pudeur qui sied à ce qu'il y a de plus élevé et de plus pur comme à ce qui l'est le moins dans les sentiments humains.

Les plus grands bonheurs de ce monde sont aussi les plus courts : et c'est pour cela qu'il y a dans le commencement de toute félicité cette pointe d'amertume qui se mêle à son miel, c'est-à-dire le pressentiment de sa prochaine fin.

Rosalba et Roger en étaient déjà arrivés là. L'un éprouvait cette inquiétude vague, l'autre ressentait cette irrésistible mélancolie qui trouble de leur frisson toute joie humaine. Rosalba se disait qu'elle avait fait un beau rêve, dont la réalité allait la réveiller. Roger savait déjà l'événement prochain qui allait entraîner une séparation inévitable. Il tenait de sa mère et il s'était chargé d'annoncer à Rosalba la nouvelle de l'arrivée, au château de La Bâtie, du comte de Cagliostro et de la comtesse de la Motte. Mais comme il ne voulait pas empoisonner dès le début cette délicieuse et peut-être dernière promenade, comme il n'était pas sûr de garder son sang-froid et de

retenir ses larmes en disant à Rosalba : Votre père va venir ; il vous emmènera sans doute ; quand nous reverrons-nous ? il s'était réservé de garder pour le retour au château cette confiance, attendrie par la pensée des adieux.

Ils galopèrent donc à côté l'un de l'autre, suivis à une distance peu à peu augmentée par leur écuyer d'escorte, sans se parler des lèvres, mais se parlant des yeux.

Roger montait, avec une élégance et une sûreté qui faisaient honneur aux leçons du commandeur de Malivoire, qui le montrait avec un légitime orgueil à la chanoinesse, un petit aiezan fringant et capricieux.

Rosalba, pudiquement drapée dans sa longue jupe d'amazone, semblait une apparition des temps chevaleresques, tant elle portait fièrement son feutre à plume blanche, son corsage de velours bleu à boutons d'argent, à la courte basquine serrée à la taille par une écharpe de soie plissée par le vent, que rejoignait la pointe flottante de son voile d'azur, tant elle gouvernait avec aisance sa blanche haquenée.

Emportés par l'élan de leurs montures, qu'ils ne retenaient que mollement, savourant cette volupté enivrante du galop en plein air, en pleine liberté, pareille à celle de l'oiseau dont l'aile est caressée par le courant des hautes régions du ciel, bientôt nos deux cavaliers eurent atteint le bout de l'avenue ombragée où la voiture les suivait de loin ; mais ils se perdirent sous bois, sans égard pour leurs deux compagnons de route condamnés au tête-à-tête.

Au bout d'une demi-heure de cette course muette, Rosalba témoigna le désir de s'arrêter pour se reposer un instant et laisser souffler les chevaux.

C'était aller au devant des vœux de Roger, qui sauta lestement de sa selle et attachâ sa bête à un arbre. Puis, courant au cheval de Rosalba, il prit la bride d'une main et, mettant un genou en terre, aida la jeune amazone à descendre en s'appuyant sur l'autre et en l'aidant de ce vivant et galant marchepied. Elle glissa légèrement sur le gazon, ayant à peine frôlé de sa main gantée l'épaule de Roger.

Ils étaient au milieu d'une clairière bordée d'un rideau épais d'arbres aux branches entrelacées, sorte de boulingrin agreste au banc circulaire de terre tapissée de mousse, lieu de refuge et de repos ménagé aux haltes du bûcheron et du chasseur.

Ils s'assirent à côté l'un de l'autre, sans fausse pudeur, sans embarras, avec la confiance mutuelle de l'innocence et de la loyauté.

Une source voisine bruissait sous les herbes.

Rosalba se leva, se pencha vers le filet d'eau, but une gorgée limpide puisée au creux de sa main, humecta son mouchoir de quelques gouttes, jeta son chapeau sur le gazon et rafraîchit son visage terni par la sueur et la poussière de la chevauchée.

Puis, elle revint s'asseoir à côté de Roger qui l'avait suivie d'un œil d'adoration durant tout ce naïf et coquet manège, et qui, prenant son courage à deux mains, entama la conversation.

Comme toujours, c'est par des souvenirs évoqués tout naturellement que Roger arriva à l'aveu de ses espérances et de ses regrets.

— Vous souvient-il, Rosalba, dit-il d'une voix douce et triste, de cette tragique soirée où je vous rencontrai pour la seconde fois, et où, ayant eu le bonheur de me

faire blesser à votre service, je fus récompensé et au-delà en sentant votre main verser sur mes lèvres enflammées par la fièvre le baume de quelques gouttes d'eau puisées à la fontaine voisine ?

— Oui, répondit-elle, je m'en souviens aussi et je m'en souviens avec plaisir, puisque cette eau vous fit du bien. C'était bien le moins que je pusse faire pour vous, qui veniez de verser votre sang en me défendant.

— Eh bien ! reprit-il, n'en déplaise à votre père et à sa science, c'est cette eau qui m'a guéri, c'est elle qui m'a sauvé. J'y pensais tout à l'heure en vous voyant vous pencher de nouveau sur la source qui coule ici près. Mais cette eau puisée dans votre main, vous l'avez gardée pour vous seule.

— Mais vous n'êtes point blessé, que je sache ? dit-elle.

— Plus que jamais, et cette fois au cœur.

— Mais vous n'êtes plus altéré, du moins ?

— Plus que jamais.

— Eh bien ! buvez, dit-elle, en riant d'un rire espiègle, la source est faite pour vous comme pour moi, et ne se retirera point devant votre main.

— Vous feignez de ne me point comprendre ; pourtant vous ne pouvez ignorer ce qui, depuis cette soirée charmante et bénie à jamais, si vous le voulez, fatale et maudite, si vous le voulez encore, s'est passé dans mon âme.

— J'ai cru deviner bien des choses, dit-elle ; mais je ne m'en fie point à moi. Dites, et je saurai par vous si je me suis trompée.

— Eh bien ! ce que vous avez dû deviner, ce qu'il faut bien que j'ose vous dire, c'est que depuis ce soir-là, si la blessure de mon corps s'est fermée, il s'en est ouvert une à mon âme qui toujours saigne ; c'est que si j'ai été guéri

par votre père de la fièvre que le médecin peut guérir, il en est une autre qui me dévore et que vous seule pouvez calmer, comme vous seule pouvez désaltérer la soif dont je brûle, en puisant non plus quelques gouttes d'eau à cette fontaine, mais quelques gouttes d'amour à votre cœur. Je vous aime, Rosalba, et je vous le dis simplement; jamais une autre femme que vous ne portera mon nom, je le jure devant Dieu qui nous écoute.

Il s'agenouilla devant elle, et lui prenant la main :

— Maintenant, murmura-t-il, parlez et prononcez mon arrêt. Dites ce que je dois espérer ou craindre. Tout vaut mieux que l'incertitude.

Elle se pencha vers lui vivement, et avec une gravité fière :

— Relevez-vous, ordonna-t-elle. Si l'on vous voyait devant moi dans cette posture on croirait que j'ai quelque chose à vous pardonner. Or, comment pourrais-je vous faire un crime d'un aveu qui ne me déplaît point, m'offenser de sentiments que je partage?

— Soyez bénie! dit-il. Je puis vivre maintenant.

— Attendez, reprit-elle, que vous m'ayez entendue, car, moi aussi, j'ai un aveu à vous faire.

Il blêmit.

— Eh quoi! s'écria-t-il, quelque obstacle se dresserait-il entre nous?

— Asseyez-vous à côté de moi, dit-elle, et écoutez-moi. Moi aussi, je vous aime et je ne serai jamais la femme d'un autre que vous, si vous persistez dans vos sentiments lorsque je serai libre.

— Vous ne l'êtes donc pas? Quels sont donc les liens qui vous retiennent? et pour combien de temps?

— Quels liens? ceux d'un devoir impérieux, d'un

sacrifice nécessaire. J'ai pris la charge d'une âme, celle qui doit m'être la plus chère. J'ai contracté devant Dieu l'engagement de me consacrer tout entière, jusqu'à ce que mon père sauvé, remis dans la droite voie, n'ait plus besoin de moi, à une œuvre de préservation, de réparation, d'expiation de ses fautes que je poursuivrai jusqu'au bout. Dieu, qui m'a fait la grâce, me donnera la force.

— Mais ce serment ?...

— ... Ce serment est de ceux qui volontairement, librement prononcés, lient à jamais jusqu'à ce que le Seigneur qui l'a reçu dise : C'est assez ! Ce serment, je le tiendrai, dussé-je en mourir !

Roger la regardait, partagé entre l'admiration et le désespoir.

— Mais que faut-il enfin pour que vous vous considériez comme délivrée, dégagée de ce vœu si cruel pour moi ?

— Il ne l'est pas seulement pour vous. Mais Dieu allégera le joug quand il deviendra trop lourd, et il me relèvera quand je succomberai sous le fardeau.

— Celui qui est l'objet de ce sacrifice, le connaît-il ?

— Il l'ignore et doit l'ignorer. Son mérite est à ce prix.

— Mais enfin, en quoi consiste donc cette œuvre filiale dont vous avez été déjà assez l'héroïne pour ne pas en devenir la victime ? Ne puis-je vous y aider ?

— Réconcilier mon père avec ma mère ; le réconcilier avec Dieu. Lui voir demander sinon la fortune et la gloire, du moins l'existence et le repos des siens, non aux artifices et aux pratiques d'un art diabolique, mais à l'exercice de sa profession salubre, réduite aux limites de la science permise. Tel est le but auquel j'ai voué ma vie et en faveur duquel, malgré tout ce qui m'y rattache,

je suis prête à en faire le sacrifice. Ce ne sera pas sans douleur, mais ce sera, je l'espère, sans faiblesse, avec la grâce de celui qui jusqu'ici m'a soutenue après m'avoir inspirée.

Elle leva les yeux au ciel avec résignation. Lui, au contraire, courba le front vers la terre, avec l'attitude d'une sorte de protestation farouche.

— Et qu'avez-vous obtenu jusqu'ici? demanda-t-il en relevant la tête.

— Bien peu de chose encore, malgré bien des efforts et bien des grâces. Car Dieu m'a fait jusqu'à celle de m'entr'ouvrir, pour donner plus d'autorité à mes prières, les mystères de l'avenir. Il m'a permis d'y voir mon père chargé de chaînes, d'y voir flétrie par le signe d'infamie celle dont l'indigne rivalité désole ma mère, celle dont la funeste influence est plus forte sur lui que la mienne.

— Et quel est le nom de cette mauvaise conseillère? demanda Roger, qui, le soir où Rosalba avait prédit à la comtesse de la Motte le sort qui la menaçait, ne l'avait pas vu tomber dans la coulisse, épouvantée, et ignorait à qui s'appliquait cette vision prophétique, comme il ignorait d'ailleurs, le secret de ses relations coupables avec Cagliostro et les mystères suspects de sa vie.

— Le nom que vous me demandez, répondit Rosalba, ne m'appartient point, aujourd'hui moins que jamais. Et si vous le découvriez, je vous prierais de le taire. Tout est ici entre les mains de Dieu. Pour moi je n'ai rien à faire que continuer à user, pour lui ramener mon père, des grâces qu'il m'a faites et des moyens qu'il m'a fournis pour cela.

Maintenant, ajouta-t-elle, ne parlons plus de tout cela. J'ai besoin de tout mon courage pour recevoir di-

gnement la visite qui s'avance vers le château de La Bâtie, et pour supporter les adieux qui la suivront.

— Eh quoi, vous avez donc deviné ce que je n'avais pas eu encore la force de vous apprendre ?

— Vous oubliez, dit-elle en souriant, que je vois l'avenir, du moins en ce qui concerne les autres ; car, pour ce qui me regarde, Dieu m'a permis d'ignorer, et c'est peut-être la plus grande grâce qu'il m'ait faite.

— Vous savez donc que votre père?...

— Je vois mon père, accompagné de la comtesse de la Motte, partir de Montbrison dans sa voiture pour le château de La Bâtie. Ils y seront dans deux heures. Il est temps de remonter à cheval et de rejoindre, en nous excusant de leur avoir faussé compagnie, votre tante et votre gouverneur. C'est mal ce que nous avons fait là. Mais je ne suis pas toujours une héroïne, j'avais besoin d'entendre ce que vous venez de me dire tout à l'heure, cet aveu qui m'honore et me désole, qui m'élève et me déchire le cœur. J'avais besoin de vous dire ce que vous avez entendu. Je ne veux pas vous tromper. Si je ne suis pas libre, vous le demeurez, je veux que vous le sachiez. J'avais besoin enfin de pleurer une dernière fois.

Elle appuya son front contre un arbre et sanglota un moment.

Agenouillé derrière elle, il lui avait pris la main et la couvrait de larmes.

Se retournant bientôt, l'œil séché, la lèvre souriante :

— Allons, dit-elle, hâtons-nous, de crainte que nos vénérables compagnons ne se soient lassés de nous attendre !

Roger aida Rosalba à remonter à cheval, enfourcha sa bête et piqua des deux, suivi, à égalité de tête, par son intrépide compagne.

Au bout d'un quart d'heure de cette traite fournie constamment au galop, ils avaient rejoint la voiture arrêtée dans l'avenue et le commandeur et la chanoinesse qui venaient de faire un somme, ce qui leur avait rendu l'attente facile.

Lorsqu'ils parurent en s'excusant sur l'ardeur de leurs montures et le plaisir de la course qui les avaient entraînés un peu loin, la chanoinesse avait repris, honteuse de s'être laissée surprendre par le sommeil, sa lecture de *Astrée* à haute voix, et le commandeur, écarquillant les yeux et se mordant la moustache pour se réveiller, feignait de l'écouter avec une attention soutenue. Mais ce discret hommage ne désarma point l'irascible demoiselle, qui, au moment où, pour détourner l'orage, il s'avisait de gronder Roger, l'interrompit aigrement :

— Vous n'avez pas le droit de gourmander ces enfants, disait-elle, vous qui avez bâillé et dormi devant moi, en dépit du respect que vous me devez et de l'intérêt de ce chef-d'œuvre. Vous n'êtes qu'un profane.

— Je ferai observer respectueusement à madame la chanoinesse, répondait le commandeur, que ce n'est pas moi qui ai commencé, et qu'en dormant je n'ai fait que prendre le congé qu'elle m'en avait donné par son exemple.

— Vous vous trompez.

— Je dois me tromper, en effet, puisque vous l'affirmez, déclara le commandeur, pressé de mettre fin à l'incident, qui menaçait de s'envenimer. Mais je suis à l'âge, et j'en enrage, morbleu ! où l'on ne court plus les romans, où on se borne à les dormir, ou à les rêver, pour être plus poétique.

— Il n'est pas d'âge pour admirer les romans comme ceux d'Honoré d'Urfé, mon illustre aïeul, riposta la cha-

noïnesse. Là où ceux-ci trouvent des espérances, les autres peuvent trouver, du moins, des souvenirs ou des regrets. Vous devriez avoir honte de votre insensibilité. Tenez, voyez ces jeunes gens, conclut la chanoïnesse en fermant son livre brusquement, en se levant et en montrant, d'un geste olympien, Roger et Rosalba penchés sur leurs selles et écoutant sans sourire, en proie à leurs pensées, cette discussion qui, en tout autre moment, leur eût paru comique, ils n'ont eu le temps d'entendre qu'une seule page de cette admirable *Astrée*, bréviaire de prudence, source des salutaires larmes, et déjà ils ont les yeux rouges...

Le soir, en effet, comme l'avait prévu ou plutôt senti Rosalba, arrivèrent au château de La Bâtie le comte de Cagliostro et la comtesse de la Motte.

Ils y furent reçus par la marquise d'Urfé avec un empressement plein de grâce, par le marquis avec une courtoisie qui n'était pas sans quelque réserve.

Rosalba se précipita en pleurant dans les bras de son père, qui la pressa longuement sur sa poitrine ; elle embrassa plus froidement la comtesse.

L'accueil de Roger fut celui qui correspondait au partage de ses sentiments. Il salua Cagliostro avec le respect qu'il devait au père de celle qu'il aimait, au médecin qui l'avait soigné et guéri, avec la résignation mélancolique que provoquait ce retour avant-coureur d'une séparation prochaine.

Pour Spalatro, caressant comme un chien, l'échine courbée, la larme à l'œil, il cherchait à se distinguer et y parvint, par les manifestations d'une joie humble, d'un attendrissement adulateur.

Quand l'heure du couvre-feu fut venue, il s'empres-

d'offrir à son maître les services de son valet de chambre absent, et pendant qu'il l'aidait à se déshabiller, la conversation suivante s'engagea entre eux :

— Eh bien ! demanda Cagliostro avec une ironie qui cherchait, sans y parvenir complètement, à dissimuler sa crainte, car Spalatro lui paraissait depuis longtemps aussi redoutable que méprisable, à quoi avez-vous passé ici le temps, signor Politico, et l'avez-vous mieux employé qu'à Paris ?

— A Paris, répondit Spalatro avec douceur, je n'avais qu'à vous servir, et je l'ai fait de mon mieux, sans échapper à l'affront de vos méfiances, à la douleur de vos reproches. Ici, je n'avais qu'à observer, ce qui était vous servir encore.

— Tu as une manière à toi de servir les gens ; parfois on serait tenté de croire le contraire...

— Je ne pense pas qu'il y ait de doute possible pour l'esprit le plus prévenu, après les explications que je vous donnerai si vous le désirez.

— Soit ! acquiesça Cagliostro, d'un air indifférent ; je puis bien perdre quelques minutes à t'écouter, avant de m'endormir. Cela m'y aidera peut-être ; et, en cela du moins, je ne nierai pas ton utilité.

— Votre Excellence veut se gausser de moi. Pourtant si elle savait...

— Parle, en ce cas ; parle donc et ne t'amuse pas à me faire bouillir ! s'écria Cagliostro, dont le naturel impétueux, chassé un moment, revenait au galop. Peut-être prétends-tu te targuer d'avoir découvert que ma fille Rosalba a inspiré au chevalier d'Urfé les sentiments d'admiration et de dévouement qu'elle inspire à tout le monde ? Je te préviens en ce cas...

— Ce ne sont point là mes affaires, déclara discrètement Spalatro. Il est tout naturel, en effet, que quiconque connaît la jeune marquise l'adore, et ce n'est pas à moi de m'étonner de...

— Achève, monsieur l'observateur.

— ... De ce qui ne saurait vous déplaire. Il s'agit de plus et de mieux. Quoique vous ne m'eussiez donné à cet égard nulle instruction, j'ai découvert, par le plus grand des hasards...

— En aidant sans doute un peu le hasard ? tu n'es pas né curieux pour rien.

— En effet, je conviens que je suis un peu allé au-devant de l'occasion, qui n'aime pas à attendre et ne fait point les premiers pas pour de pauvres hères comme moi.

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'ai découvert le lieu où git le trésor mystérieux de la maison d'Urfé. Je sais où sont cachées la fameuse armoire de fer, la légendaire cassette qui contient les économies de la secte janséniste, la *Boîte à Perrette* enfin.

— Ah ! mais ce n'est pas tout, je pense ?

— Non, l'appétit vient en mangeant, et je ne suis pas homme à me contenter de la première bouchée.

— A la bonne heure ! je te reconnais là. Alors, tu sais aussi où est la clef ; car à quoi servirait d'avoir la cassette sans en avoir la clef ?

— Je sais aussi où est la clef.

— Et tu n'es pas aussi sans t'en être servi déjà, ne fut-ce que par curiosité ?

— Oh ! en effet, ce ne peut être que par curiosité.

— C'est par curiosité aussi uniquement que je te pose

cette question. Qu'as-tu vu dans l'armoire, qu'as-tu vu dans la cassette, et que contient ce fameux trésor des *Mille et une Nuits*, qui est peut-être une fiction aussi?

— Je ne crois pas que des écrins serrés avec tant de soin dans une caverne située au bout d'un labyrinthe souterrain soient remplis de pierreries en stras et en verroterie colorée. Mais ce dont je puis répondre, c'est que les sacs ne contiennent que des louis de bon aloi, d'un or sonnante et trébuchant à souhait.

— Je pense bien que tu ne t'es permis aucun prélèvement ?

— Pour qui Votre Excellence me prend-elle ?

— C'est déjà bien assez, c'est trop d'avoir enfreint la première obligation de celui qui reçoit l'hospitalité, celle de la discrétion.

Spalatro, qui ne s'attendait pas au reproche, ouvrit aussi largement qu'il put ses petits yeux clignotants, et une profonde stupéfaction se peignit sur son masque blafard.

— C'est là tout ce que Votre Excellence a à me dire ? balbutia-t-il.

— Que diable veux-tu que je te dise de plus ?

— Je pensais que la révélation vous intéresserait davantage.

— En quoi puis-je m'intéresser à la découverte d'un trésor auquel il m'est défendu de toucher ?

— C'est juste, bégaya Spalatro ahuri.

— Sur ce, va dormir si tu le peux. Pour moi, je sens déjà mes paupières alourdies par le sommeil du juste. Je n'ai plus besoin de tes services, te dis-je, et ne te retiens plus, *Honest Spalatro !*

Spalatro humilié de ce brusque et décevant congé, se retira à reculons.

Une fois la porte fermée :

— Il goguenarde, murmura-t-il. Il veut faire le mystificateur. C'est bon signe ; il cache son jeu. Il fait la bête pour faire le fin. C'est bien ; raillez, monsignor de Cagliostro ; nous verrons bien qui rira le dernier.

... Le lendemain, dès que Cagliostro, profitant d'une des nombreuses occasions que lui fournissait l'hospitalité commune, se trouva un moment seul avec la comtesse de la Motte et, en mesure de causer librement avec elle, voulut faire allusion à sa conversation avec Spalatro et à ses révélations...

— Je sais tout, déclara la comtesse en l'arrêtant dès le premier mot.

— Et sans doute c'est Spalatro lui-même qui...?

— Qui a espéré justement trouver auprès de moi un accueil qui le dédommageât du vôtre. Vous avez rudoyé et nargué ce pauvre garçon. Il était tout contristé.

— Je ne savais pas qu'il vous intéressât à ce point.

— Je ne m'en soucie pas plus que d'une épingle.

— Cependant, vous n'avez pas hésité à le consoler et à soigner la blessure que je lui avais faite, et que je lui aurais épargnée si je lui avait cru l'épiderme si sensible, et si j'avais pu craindre de vous mettre dans l'obligation de la panser vous-même.

— Il le fallait ; Spalatro a le droit d'être susceptible, puisqu'il l'a gagné.

— En quoi ?

— En se rendant utile. Et il faut le traiter désormais en homme sérieux.

— Vraiment ?

— Oui, car il n'y a rien de plus sérieux au monde que

la confiance traitée par vous à tort comme un commérage frivole.

— Je ne saurais me permettre d'être aussi affirmatif, ignorant encore...

— Ce que je sais déjà. Pensez-vous que j'aie perdu mon temps? J'ai voulu voir... j'ai vu. Une promenade matinale dans les jardins m'a conduite, par un heureux hasard, du côté de la grotte enchantée. Un autre heureux hasard m'a fait rencontrer à point, pour m'en faire les honneurs, votre secrétaire... Je me suis engagée avec ce complaisant *cicerone* dans le labyrinthe souterrain.

— Et vous n'avez pas eu peur?

— Peur de quoi, je vous prie?

— Peur de vous... si vous voulez.

— Il y a assez longtemps que je me connais pour m'être habituée à moi-même. Mais ne vous donnez pas la peine de railler, je vous prie. Vous savez que je suis de force à vous répondre.

— Oh! je n'ai nulle envie de jouter avec vous. Je n'ignore pas que vous avez bec et ongles, comme on dit. Aussi ferai-je patte de velours et me bornerai-je à vous dire, cette fois sérieusement, puisque vous le désirez: Ne craignez-vous point que ces avances de Spalatro ne cachent quelque piège? Ne vous méfiez-vous point de lui?

— Je n'ai que les méfiances qu'il faut avoir. S'il avait pu profiter seul de sa découverte, je crois qu'il l'aurait fait. S'il s'est adressé à vous, et à votre défaut à moi, c'est qu'il ne peut se passer de nous.

— Ne pourrions-nous nous passer de lui?

— Non. Il a le secret, et nous l'avons par lui. D'ailleurs il a donné des gages.

— Lesquels?

— Il m'a confié de lui-même les clefs du souterrain de la chambre du trésor ; il m'a indiqué le moyen d'ouvrir sans clef l'armoire de fer qui contient la cassette, les écrins. Comment douter de lui après de tels témoignages ? Il est à notre discrétion.

— Malgré tout, je ne partage point votre sécurité. Je ne suis pas sans doutes, ni sans scrupules.

— Des doutes tant qu'il vous plaira. Nous les éclaircirons. Mais des scrupules, vous ! il est trop tard !

Elle haussa les épaules et regarda Cagliostro avec l'assurance menaçante que lui donnaient la conscience de son ascendant, et la connaissance d'un passé qui le faisait fatalement son complice. Il sentit sa chaîne et baissa les yeux.

— Ne faites pas l'enfant, je vous prie, ordonna-t-elle, et gardez pour d'autres ces façons d'hermine qui ne vous siéent point. Il en est d'un trésor comme d'une honnête femme : ni l'un ni l'autre ne doivent être soupçonnés. Un magot connu est à moitié pris. Si ce n'est pas nous qui emportons la *Boîte à Perrette*, elle sera emportée par d'autres, qui en feront beaucoup moins bon usage. Car, je me plais à le répéter, ce n'est qu'une avance que nous nous attribuons, qu'un prêt que nous contractons. Une fois maîtres du nerf de la guerre, nous sommes sûrs de la victoire. Et nous restituons le capital et l'intérêt avant la visite et la vérification annuelles du dépôt par le marquis.

— Mais si l'on présumait trop de sa négligence, de sa sécurité. S'il s'avisait de...

— Il n'y a rien à craindre ; mais, comme il faut tout prévoir, une alerte, même un échec (car les plus habiles calculs sont parfois déjoués), je prendrai mes mesures

pour décharger notre responsabilité et nous ménager un garant.

— Qui sera?...

— Qui sera ce complice chargé de garder la mèche et qu'on oublie de prévenir du moment où elle éclatera. Ce rôle de dupe..., car le titre de victime serait trop beau pour lui...

— Me parait convenir à merveille à Spalatro.

— Vous avez deviné, c'est celui que je lui destine.

Et elle se mit à rire d'un rire gracieusement satanique.

— Mais par quelle combinaison? interrogea Cagliostao.

— Vous m'en demandez trop à la fois... Mais voici la compagnie qui nous rejoint. *Motus*.

Et la comtesse, de l'air le plus distrait, le plus indifférent, se mit à entamer avec son interlocuteur une de ces conversations banales qui souffrent et même appellent la présence des tiers.

Tout en causant elle abattait du bout de son parasol quelques têtes de fleurs à demi séchées, et elle foulait aux pieds avec une sorte de volupté fébrile cette jonchée de corolles décolorées, mais encore odorantes...

Le soir même de ce jour, Spalatro et le commandeur de Malivoire revinrent de leur promenade habituelle à Montbrison, où ils étaient allés dans l'après-midi, pendant que la marquise faisait à ses hôtes les honneurs des environs de La Bâtie et les menait collationner au presbytère de Marcilly.

Le souper de l'hôtel de la *Lamproie* avait été aussi gai que de coutume. Le retour était aussi triste que le souper avait été gai.

C'est que la fortune du tapis vert n'avait pas été plus indulgente au commandeur qu'à sa dernière expérience.

Il avait perdu, et, en espérant toujours gagner, s'était obstiné à perdre. Il ne lui restait plus rien des cinq cents louis qui constituaient, une fois sa dette payée, son pécule de jeu, si irrégulièrement prélevé, au titre fallacieux d'emprunt, sur le trésor du souterrain de La Bâtie. De plus, il devait cinq cents autres louis sur parole. Tel était le bilan auquel, de tentative en tentative, de paroli en paroli, l'avait entraîné le démon du jeu, qui ne fait grâces à ses dupes que pour les convertir en victimes, et auquel il appartenait désormais tout entier.

Il lui appartenait si bien que désormais engagé à jamais dans cet engrenage fatal qui saisit le joueur membre à membre et l'emporte aveuglé, fasciné, dans son mouvement vertigineux, il se résignait à la pensée d'un nouvel emprunt, s'acharnant au désir de la revanche, s'opiniâtrant à l'espoir du salut. Il hésitait à faire à Spalatro la confidence de ce désir coupable, mais il n'attendait pour cela qu'un prétexte, qu'une occasion.

Spalatro, lui, paraissait préoccupé, agacé, fatigué. Il avait eu tant à faire durant cette après-midi ! Il ne perdait pas son temps, lui, pendant que le commandeur, face à face, tantôt avec le professeur Bœde, tantôt avec le baron Otto de Knigge, assistés des aigrefins leurs collègues, perdait son argent avant le souper, pour le perdre encore après.

Spalatro avait entraîné le marquis de Rioseco, qui ne jouait pas, lui, afin qu'une des têtes du triumvirat demeurât toujours libre et prête aux circonstances, dans une promenade sur les allées du rempart de Montbrison, où avaient été agitées des résolutions décisives.

Faussant un instant compagnie au petit marquis, il s'était fafilé dans les ruelles du faubourg et avait eu

une entrevue mystérieuse avec le serrurier mal famé dont il avait déjà utilisé et grassement payé les services. Le résultat de cette conférence avait été, dans l'établi secret de l'artisan devenu son complice, la confection rapide de deux clefs d'un calibre conforme à celles déjà fabriquées sur l'empreinte de cire qui lui servait encore de mesure, grâce à la précaution prise par Spalatro, de la conserver.

Quand il rentra pour souper à la *Eamproie*, le madré compère avait concerté avec le marquis de Rioseco, digne plénipotentiaire du triumvirat, les conditions d'un pacte d'alliance offensive et défensive et le plan d'une opération commune prochaine ayant pour objet l'enlèvement du trésor ; et il possédait l'instrument indispensable de cette opération dans les deux clefs pareilles à celles qu'il n'avait livrées à la comtesse de la Motte qu'avec l'intention de s'en procurer un double, de façon à demeurer armé tout en paraissant ne plus l'être, et à rester maître de la situation tout en paraissant avoir abdiqué.

Les choses étant en cet état, Spalatro n'hésita pas à prendre les devants, et à rendre au commandeur le service de deviner tout haut une pensée qu'il n'osait exprimer afin d'arriver à le mettre de l'affaire et à s'assurer ainsi l'impunité ; car il supposait, non sans raison, que le marquis d'Urfé, s'il s'apercevait de la soustraction, aimerait mieux répondre du dépôt placé sous sa responsabilité, que de s'avouer coupable de négligence, de s'exposer à un procès scandaleux et d'y impliquer le gouverneur de son fils et son ancien ami.

— Je parie, monsieur le commandeur, hasarda-t-il, de deviner à quoi vous pensez en ce moment ?

— Je tiens le pari, dit celui-ci qui tressaillit ; mais à la

condition que le gage en sera modique, car, vous le savez mieux que personne, je ne suis ni en veine ni en fonds.

— Eh bien ! vous songez aux moyens de vous refaire, de prendre votre revanche, de regagner ce que vous avez perdu, et tout ce que possèdent vos vainqueurs, par surcroît.

— Cela est vrai, avoua le commandeur, dont l'œil morne s'illumina d'une lueur fugitive.

— Il est trop facile vraiment de ne pas se tromper à cet égard. Vous ne seriez pas l'enragé joueur que vous êtes si vous ne pensiez pas encore à jouer, et pour cela à vous munir d'un nouveau viatique.

Le commandeur, qui sentait murmurer en lui ce qui lui restait de conscience, baissa la tête et, surpris et honteux d'être ainsi deviné, ne répondit que par son silence.

— Malheureusement, continua Spalatro, c'est là une illusion décevante. Il ne nous est plus possible de procéder comme par le passé. Crédit est mort. Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

— Que veulent dire toutes ces balivernes ? demanda le commandeur avec le regard sournois d'un taureau agacé et qui va donner de la corne. Parlons sans figure ni sans pasquinade, je vous prie.

— Je vais m'expliquer, dit Spalatro, qui n'hésitait pas à faire un mensonge quand il était nécessaire à ses intérêts, et qui voulait pousser par la crainte à devenir son complice celui que l'espérance n'eut pas suffi à rendre à ce point criminel. La mèche est éventée. Le marquis d'Urfé est en méfiance, ou va agir comme s'il l'était, ce qui revient au même. J'ai surpris dans ses papiers, au moment où, appelé par M. Bardache dans la pièce voisine, il me laissait libre de le faire et de me détourner de ma traduc-

tion du manuscrit de frère Damien de Bergame, un témoignage qui ne me laisse aucun doute à cet égard. C'est une lettre à son codirecteur des affaires jansénistes, le comte de Valbois, où, répondant à une invitation de vigilance que lui adresse ce dernier, il annonce qu'il procédera sans tarder à la vérification du dépôt avant d'y prendre les fonds nécessaires pour subvenir aux frais de la campagne prochaine de polémique et de propagande.

— Eh bien ! nous avons encore le temps de..., insinua le commandeur troublé.

— Nous n'avons plus que le temps d'en finir. Il faut rendre ou prendre ; et tout ou rien. La période des attermoiements est passée ; et c'est heureux, car du train dont vous y allez, et avec la déveine qui semble vous poursuivre, vous seriez homme à perdre non-seulement toute votre part, mais la nôtre dans ce trésor, sur lequel vous ne sauriez prétendre qu'au cinquième, après nous avoir toutefois aidés à nous en emparer. Le plan est arrêté ; toutes les mesures sont prises, tous les préparatifs sont faits. Nous comptons donc sur votre concours, et j'ai cru pouvoir en répondre à mes associés dans cette délicate opération.

— Qui vous a permis, demanda rudement le commandeur, qui se raidissait contre sa destinée et essayait un suprême effort pour se dégager de la honte où il se sentait entraîné, de disposer ainsi de moi sans mon aveu ?

— Point de sottises querelles, déclara Spalatro, enhardi par l'influence qu'il sentait avoir acquise sur le commandeur et peu effrayé par ses vains efforts pour s'y disputer, certain qu'il ne lui échapperait pas. Le vin est tiré, comme on dit vulgairement, il faut le boire. La néces-

sité, la fatalité, si vous le voulez, nous gouvernent. Nous espérons avoir le temps de restituer; nous ne l'avons plus. Or, si notre secret venait à être découvert, nous ne serions, que nous ayons pris la partie ou le tout, ni moins coupables, ni moins punis. Il faut donc ou réparer ou consommer notre faute. Ne pouvant faire la première chose, il ne nous reste que la seconde à accomplir, et vivement, avant qu'on n'ait pris l'éveil. Un petit voyage d'Italie, en notre compagnie, vous fera du bien.

— Mais cependant, balbutia le commandeur qui s'accrochait à cette dernière branche, si en me bornant encore ce soir à un léger emprunt je regagnais, la fortune me redevenant favorable, tout ce que j'ai perdu et me trouvais en mesure de restituer...

— Trop tard, vous dis-je ! s'écria Spalatro impatienté, avec une brutalité qu'il savait bien devoir demeurer impunie. Vous vous perdriez, sans moi, dans le labyrinthe, et je n'oserais, à votre place, m'y risquer seul. Or, je ne saurais, dans votre intérêt, vous confier les clefs du trésor, et, dans mon intérêt, je ne vous accompagnerai point. Il pourrait nous arriver malencontre, et je ne m'en soucie point. Nous ne tenterons plus l'aventure que tous ensemble, après avoir mis au préalable, de notre côté, toutes les chances ; ce qui ne saurait avoir lieu avant vingt-quatre heures. D'ici là, si vous faiblissez, il n'existe pour vous qu'une ressource plus hasardeuse peut-être que toute témérité...

— Laquelle ? demanda avidement le commandeur.

— Celle, dit froidement Spalatro, de vous jeter aux pieds du marquis d'Urfé, de lui tout avouer, d'implorer son pardon, sans rien de plus, car je ne vous crois pas capable de nous dénoncer et d'acheter ainsi à nos dépens

une absolution qui pourrait vous être refusée. En ce cas, je vous prierais de me prévenir, afin que je puisse me mettre hors de portée... en regrettant de m'être ainsi exposé au danger dans l'unique but de vous servir...

Le commandeur hésita un instant.

— Non ! fit-il enfin avec un accent désespéré, c'est impossible. Vous l'avez dit, il est trop tard.

— Il est trop tard, en effet, pour trahir ceux qui ont eu confiance en vous. Il est assez tôt pour agir, pour obtenir au moins un résultat en rapport avec les risques, pour être riche enfin, faire de votre part d'un immense butin, à l'abri de toute poursuite, de toute inquiétude, ce qui vous conviendra et, peut-être, regagner par le jeu cette fortune que le jeu vous a prise. Alors, ma foi, si vous le voulez, s'il vous convient de vous repentir, rien ne sera plus simple que de rentrer en grâce auprès du marquis, en lui restituant ce trésor reconstitué grâce à vos bénéfices. Pour la fugue en elle-même et l'alerte, il est bien évident qu'elles vous seront facilement pardonnées, lorsqu'elles ne coûteront rien... Ainsi, monsieur le commandeur, c'est bien entendu. Vous êtes des nôtres ?

M. de Malivoire ne répondit rien.

— Qui ne dit mot consent, pensa Spalatro.

Et il avait raison....

Le mardi 2 octobre (cette précision de dates est désormais nécessaire à l'intelligence des événements décisifs qui vont se succéder, et de leur rapport entre eux), le marquis d'Urfé, une fois la veillée terminée, et chacun de ses hôtes étant rentré dans son appartement, fit appeler son fils dans sa chambre et l'y retint assez longuement. Nous jugerons, par ses termes mêmes, des graves motifs qui avaient provoqué cette entrevue.

Le marquis paraissait fort soucieux. Comme il se plaignait aussi depuis deux jours d'un retour douloureux de sa maladie de foie, sa souffrance physique lui servait à dissimuler sa souffrance morale. Les doutes et les craintes qui la causaient ne devaient point apparaître aux yeux de Roger. Le marquis gardait donc son secret, mais au prix de dévorantes angoisses, d'intimes déchirements qui lui arrachaient parfois un soupir aussitôt étouffé.

Roger, qui respectait et aimait son père, le plaignait sincèrement; son visage était sans nuage en dehors de cette ombre de tristesse et de pitié filiales. Il était évident qu'il ne devinait rien de l'objet secret des préoccupations paternelles, et que dans sa loyauté candide, incapable de soupçonner les autres, il ne pouvait craindre d'être soupçonné. Comment, d'ailleurs, lui qui ignorait jusqu'à l'existence du trésor du souterrain de La Bâtie et jusqu'à la qualité de dépositaire de la caisse janséniste qu'avait son père, comment eût-il pu se douter de la découverte inquiétante, de l'irritante constatation qui, depuis vingt-quatre heures, empêchaient le marquis d'Urfé de dormir ?

A sa dernière visite nocturne de vérification à la chambre du trésor, visite faite sans méfiance, mais uniquement pour obéir à son serment de dépositaire qui l'obligeait à un contrôle hebdomadaire, le marquis, sans pouvoir même soupçonner le nom des auteurs de ce détournement et les moyens employés pour triompher de tant de difficultés d'accès, de tant de précautions et de résistances, qu'il considérait ce dépôt comme inviolable, avait trouvé un déficit de trente mille livres.

Ce fait n'a rien qui nous étonne; mais il l'étonnait, lui, jusqu'à la stupéfaction; il l'effrayait même jusqu'à la

terreur par des motifs que nous connaissons bientôt et que nous pourrions pressentir, rien que par certains mots de l'interrogatoire indirect qu'il jugea indispensable de faire subir à son fils.

Non pas qu'il le crût coupable, capable même de l'être, mais, en raison de sa naïveté, il pouvait espérer en tirer quelques éclaircissements, comme il pouvait aussi redouter qu'il ne fût pris pour dupe et pour victime par des gens qui devaient désespérer de l'avoir pour complice.

Aussi est-ce à la faveur de témoignages de confiance que le marquis essaya de sonder l'âme de son fils. Mais, comme on va le voir, partout cette âme candide résonna franchement, et l'ingénuité des réponses du jeune homme rassura dans le marquis d'Urfé le juge en inquiétant le père.

— Mon fils, débuta le marquis, vous voilà à l'aube de la virilité, à l'âge de raison et de sagesse, surtout quand on y a les dispositions précoces que vous montrez. Aussi ai-je résolu de vous associer plus intimement à l'exercice de ma prérogative de chef de famille dont vous devez hériter, de vous aguerrir par ce partage à des devoirs peut-être prochains; enfin, de me décharger un peu sur vos jeunes épaules d'un fardeau qui pèse parfois aux miennes. C'est là une mesure toujours bonne à prendre, quand bien même, comme moi, on n'éprouverait pas la lassitude, on n'aurait point les pressentiments auxquels dispose la maladie. Il est sage de prévoir la mort, il est chrétien de s'y préparer. Il est donc tout naturel que ce soir, en revoyant mon testament, j'aie songé à vous initier à ces secrets du gouvernement domestique que vous ne devez plus ignorer, parce qu'ils sont de ceux qui exigent l'oreille et la main d'un homme, et qu'il serait imprudent

de laisser tomber en quenouille. Asseyez-vous là devant moi, ce que j'ai à vous dire étant aussi long que grave, de même que ce que nous aurons à faire ensuite.

Roger s'inclina et s'assit en silence à la place que lui avait désignée, avec cette autorité des anciennes mœurs, aujourd'hui trop énervée, le chef de famille.

Pendant ce temps, celui-ci, qui s'était levé, prenait, sur la table chargée de livres et de papiers qui était devant lui, un grand volume in-4° relié à ses armes, à la tranche rouge ternie, aux pages fatiguées par un long usage, aux caractères archaïques. C'était un exemplaire traditionnellement conservé dans sa maison de l'*Ancien et du Nouveau Testament*, suivi du cahier de pages blanches, à demi-rempli déjà d'écritures diverses et jaunissantes, destiné à l'inscription des dates solennelles, naissances, mariages, morts, et formant le Mémorial de la famille.

Le marquis étala le livre sur la table, se découvrit pieusement, l'ouvrit et le baisa avec les marques d'une sorte de respect attendri.

Puis debout, drapé dans sa longue robe de chambre de velours noir, usée à la place des genoux, il se retourna vers son fils, et d'une voix solennelle :

— Levez-vous un moment ! ordonna-t-il.

Roger se leva.

— Vous allez jurer, continua le marquis, sur ce livre sacré, gage de notre foi et de nos espérances communes, dépositaire de nos archives de famille, témoin des prières de vos aïeux, de ne révéler à âme qui vive, sous aucun prétexte, sans restriction ni réserve, ce que je vais vous dire.

— Je le jure, dit simplement Roger, la main étendue

sur le saint livre, puis imposée dans la main paternelle.

Le marquis prit une plume, la trempa dans l'écritoire et dressa brièvement, au mémorial de famille, procès-verbal de la prestation de serment.

Puis il remit sur sa tête son bonnet noir fourré de martre, s'assit, fit signe à son fils de l'imiter et procéda en ces termes à la confidence solennelle qu'il venait de mettre sous la garde de l'Évangile :

— L'association religieuse dont vous savez que je suis l'un des chefs, et dans les principes de laquelle vous avez été élevé, possède un trésor de lutte, de persécution, d'exil, dont la confiance de mes coreligionnaires, confiance qui m'inquiète souvent autant qu'elle m'honore, m'a constitué le gardien, et que des cotisations régulières, des libéralités testamentaires, d'heureuses spéculations ont grossi, jusqu'à lui faire atteindre, malgré bien des pertes, bien des sacrifices, la somme d'environ deux millions...

Le marquis jeta sur son fils, à l'énoncé de ce chiffre, un coup d'œil scrutateur.

Roger ne sourcilla point.

— Cette somme de deux millions, continua le marquis, est représentée par des valeurs diverses : numéraire en or, billets de la Caisse d'escompte, traites à vue sur un certain nombre de maisons sûres, notamment : Hans Costard à Lyon, et Sarrazin à Bâle ; enfin, et surtout, par des écrins de pierreries et de bijoux. J'ai procédé hier à la vérification de ce dépôt dont la garde m'est confiée, et j'ai reconnu qu'il était intact, moins une certaine somme dont l'absence, si elle ne provient pas d'une erreur, ne peut s'expliquer que par une soustraction qu'il ne m'est encore permis d'imputer à personne...

Le marquis regarda encore Roger dont l'attitude sans embarras n'exprimait qu'une surprise fort légitime.

— Il y a là, pour moi, poursuivit le marquis, un avertissement dont je dois profiter. Je suis forcé de reconnaître, d'abord, que les retraites souterraines, les serrures multipliées, les portes de fer ne sont pas une sauvegarde suffisante, que la cupidité peut deviner ce que la prudence humaine croit le mieux cacher, et qu'il est des convoitises que ne découragent pas les plus redoutables mystères. Peut-être ce qu'il y a de plus simple, en pareil cas, est-il ce qu'il y a de plus sûr. Peut-être, au lieu de laisser ce trésor, loin de mes yeux et de mes oreilles, à l'abri de ces portes que je croyais inviolables, et qui ont cependant leurs trahisons, vaut-il mieux transporter le dépôt qui m'est confié, ici même, dans une armoire secrète, cachette moins compliquée. Peut-être rien dans les engins les plus menaçants, les artifices les plus meurtriers de l'art mécanique, ne remplace la surveillance directe et permanente d'un homme dont l'œil ne se ferme guère, et dont la main armée, en présence de l'auteur d'une tentative coupable, ne tremblerait pas, quel qu'il fût.

Roger écoutait avec une attention respectueuse ; mais il était facile de comprendre que ces détails n'intéressaient que médiocrement cet esprit délicat, ce cœur généreux, ce rêveur doux et triste, épris d'idéal et poursuivant dans la vie une chimère qui n'était pas la chimère aux ailes d'or, objet de tant d'ambitions vulgaires.

— Par tous ces motifs, conclut le marquis, qui ne constatait pas sans plaisir et sans orgueil cette noble indifférence, j'ai résolu d'abord de vous initier au secret, afin de partager avec vous la surveillance qu'il exige, la respon-

sabilité qu'il impose ; ensuite de transporter, avec votre aide, séance tenante, de la chambre souterraine dans celle-ci, les valeurs diverses qui composent le trésor ; enfin, de vous donner les instructions et les pouvoirs nécessaires pour que, au cas où je viendrais à défaillir par mort subite, accidentelle, et dans l'incapacité de vous les transmettre, vous les possédiez d'avance et soyez en état de prendre toutes mesures, étant dûment constitué mon mandataire et successeur.

— Ah ! mon père ! s'écria Roger avec une émotion affectueuse, pourquoi ces tristes prévisions ? Est-ce à votre âge, dans toute la force de la vie, qu'on peut songer?...

— C'est précisément, mon fils, quand on est encore, à peu de chose près, bien portant, qu'il faut songer au moment où on ne le sera plus. La santé ne nous est point donnée à autre effet que celui de nous fournir le temps et la force de nous préparer à la maladie. Mais ne nous attendrissons point dans cet ordre de considérations qui m'ont toutefois permis d'apprécier une sollicitude filiale dont je vous remercie. Il est de nous ce qu'il plaît à Dieu qui, soit qu'il frappe, soit qu'il épargne, doit être béni. En attendant qu'il dispose de nous, disposons de la liberté qu'il nous laisse d'agir suivant ce que nous croyons être le devoir et le droit. Procédons à ce pour quoi je vous ai mandé et opérons ce transbordement qui ne sera, grâce à votre aide, ni bien long ni bien difficile, car deux millions en pierreries et en papier, sauf quelques sacs de louis, ne font pas un grand volume ni ne tiennent pas grande place.

Le marquis alla à une armoire, en tira deux petites lanternes, les alluma, fit signe à Roger d'en prendre une, jeta sur ses épaules un manteau, l'engagea à en faire

autant, et tous deux se dirigèrent vers la chapelle.

Ils s'inclinèrent en passant devant l'autel, qu'éclairait doucement le reflet de la lampe du sanctuaire, toujours allumée, et s'engouffrèrent dans l'escalier en colimaçon qui conduisait à la crypte placée sous la chapelle.

Le marquis tira une clef de sa poche, ouvrit une petite porte de fer, et il se trouva avec son fils devant un double arceau donnant accès à un double couloir souterrain qui débouchait sur le petit carrefour central, au fond duquel était située la cave du trésor. La disposition de ce corridor souterrain, partagé en deux moitiés égales par un mur de six pieds percé par intervalles de petits judas grillés dont les vantaux pouvaient être ouverts ou fermés à volonté, était bien digne de ce génie de méfiance et de surveillance qui l'avait inspirée. Elle permettait au maître, averti à temps d'une tentative de détournement ou la soupçonnant, de suivre à couvert, invisible, le voleur entretenu par l'illusion de la solitude dans une fausse sécurité, puis, au débouché du corridor double qu'il croyait simple, de fondre sur lui avec tout l'avantage de la surprise et de le happer au collet, médusé.

Cette ingénieuse disposition du double corridor, la situation de la crypte au-dessous de la chapelle, à laquelle on ne pouvait accéder que par une galerie intérieure, d'où on ne pouvait sortir que par l'escalier de la cour d'honneur, placé sous le regard de cent fenêtres, pour rencontrer encore au portail l'interrogatoire, bienveillant le jour, mais farouche la nuit, du concierge; tous ces motifs de sécurité avaient fait réserver à l'issue beaucoup moins surveillée de la rotonde et de la grotte du jardin, les obstacles et les défenses du dédale.

Une simple porte, une simple clef avaient donc paru

suffisantes, grâce aux circonstances ci-dessus énumérées, pour mettre à l'abri, du côté de la chapelle, la chambre du trésor.

Le marquis et Roger y pénétrèrent, et le premier put constater une fois de plus l'impassibilité de son fils, que la vue de ces pierreries rutilantes, étincelantes, chatoyantes, de ces portefeuilles pleins de papiers précieux, de ces sacs gonflés de louis avait laissé tout à fait indifférent.

En quelques voyages rapides et furtifs, le déménagement fut opéré.

Quand ils revinrent à la chambre du trésor pour la dernière fois, le marquis s'y arrêta un moment à tourner une grosse clef dans le trou d'une sorte de cadran sans heures, mais à double aiguille, placé au fond de l'armoire de fer. La clef tournait avec un grincement sinistre, et dans la sonore profondeur des murailles, à chaque pas circulaire de l'instrument, s'éveillait un grondement pareil à celui de mystérieux rouages mis en mouvement.

Le marquis, avant de refermer les deux portes de fer de la chambre du trésor, se hissa aussi sur un escabeau et, saisissant le fil de fer, muni au bout d'une sorte d'hameçon, qui pendait de la voûte au-dessus de la porte, il l'accrocha à un petit anneau imperceptible qu'il souleva de l'ongle, au sommet de ladite porte.

Toutes ces précautions, qui n'éveillèrent même pas la curiosité de Roger, une fois prises, il remonta avec son père dans la chapelle, et tous deux regagnèrent la chambre d'où ils étaient sortis. Là, le marquis se plaçant en face de la cheminée, de manière à réfléchir exactement son image dans la glace qui la surmontait, fit brusquement volte-face et se trouva ainsi le visage au mur, tendu d'une de ces tapisseries de Flandre, désignées dans les in-

ventaires du quinzième siècle sous le nom de *voleries* ou pièces à *esbattement de chasse*.

Le panneau devant lequel il se trouvait représentait l'épisode de la halte; les tables mobiles dressées en plein champ, les pages tenant les chevaux en main, les piqueurs ramenant les chiens, les galants cavaliers aidant les belles amazones à descendre de leurs montures et les conduisant gravement à ce festin champêtre que suivront les joyeux devis du Décaméron.

En pressant un ressort caché sous le panneau, à la place correspondant à la figure d'un des personnages de ces noces cynégétiques, le marquis provoqua un léger écartement de la trame et placé dans l'œil même du personnage, étincela un imperceptible trou de serrure, tel qu'une clef de montre seule pouvait y tourner.

C'est, en effet, avec une clef d'or toute mignonne, une miniature de clef, qu'il détacha de sa breloque, que le marquis ouvrit cette miniature de serrure. Le panneau de tapisserie s'écarta comme une porte qu'il était. Cette porte en masquait une autre en chêne massif, à armature de fer, que le marquis ouvrit avec une clef beaucoup plus grosse que la première et qui donna accès à une sorte d'immense armoire, ou plutôt de retrait voûté dans lequel, en se courbant, deux hommes pouvaient se mouvoir. Les portefeuilles, les écrins, les sacs furent transportés dans ce réduit, et cette besogne de précaution et de préservation accomplie, le marquis et Roger sortirent de la cachette qui fut soigneusement refermée et placée de nouveau sous la garde du panneau de tapisserie mobile.

— Mon fils, dit alors le marquis en embrassant tendrement Roger, vous voilà investi des droits et devoirs de ma survivance. Cette pensée que je puis compter durer encore

et me continuer en vous rassure les inquiétudes et allége le fardeau de mon gouvernement. Je suis plus tranquille en présence de l'idée de l'inconnu, de l'imprévu, du hasard, que d'autres adorent comme une idole, mais où je vois, moi, comme vous, le masque et comme qui dirait l'*incognito* de la Providence. Elle peut faire de moi ce qu'il lui plaira. Je sais du moins que le soin de ce dépôt sacré dont je me suis chargé, et dont je viens de vérifier le chiffre après y avoir ajouté ce qui y manquait, est entre loyales et fidèles mains.

J'ai une dernière recommandation à vous faire, dit le marquis, si je venais à disparaître de ce monde à l'improviste.

— Ah ! mon père ! s'écria Roger avec émotion.

— L'homme est un soldat sans autre consigne que d'attendre le passage du chef et que la mort parfois relève brusquement de sa faction. Il faut donc toujours prévoir le cas d'une fin subite et même violente... Si donc je venais à succomber à notre destinée commune sans avoir eu le temps de me reconnaître, vous saurez que dans un portefeuille de tabis bleu à fermoir d'argent que j'ai joint à ceux que nous venons de mettre à l'abri de tout danger, vous trouverez mon testament, un bilan du dépôt à la date de ce jour, et deux lettres scellées à l'adresse du comte de Valbois et de l'abbé de Neufosse. Vous saurez aussi que la clef du panneau mobile est celle en forme de trèfle d'or qui pend à ma breloque et que, dans le premier tiroir secret, à gauche de ce secrétaire, est enfermée la clef de la cachette voûtée. Et, maintenant, je ne vous retiens plus. Allez dormir, mon fils, du sommeil de votre âge et de votre sagesse ; moi, je tâcherai de trouver celui du devoir accompli.

Sur l'accolade qui suivit cet affectueux congé, Roger sortit et le marquis demeura seul.

— Grâce à Dieu, se disait-il, je n'ai pas de doutes à concevoir à l'endroit de Roger, et je me suis mis en mesure de n'avoir plus à redouter pour lui les dangers auxquels pouvait l'exposer son ingénuité même. Rien aujourd'hui ne saurait l'entraîner du côté du souterrain. Maintenant que le père est rassuré, le maître peut se montrer implacable. Gardez-vous, messieurs les chercheurs de trésor, qui avez trouvé le moyen de lever sur le mien une encourageante dîme ! Quel moyen ? je l'ignore, et je n'ai plus besoin de m'en préoccuper. Continuez de l'employer, si cela vous plaît, et cela vous plaira, sans doute, puisqu'il vous a réussi. Vous apprendrez à vos dépens combien une telle raison peut être illusoire. Cette déception sera votre leçon. Déception cruelle, leçon terrible ! Mais quoi ! n'ai-je pas le droit de me défendre chez moi ? N'ai-je pas au moins dans ma maison droit de haute et complète justice ? Il sera longtemps parlé de celle que je vais faire. Gardez-vous, messieurs les voleurs, car je me garde ; la communication avec cette chambre du fil de la sonnette d'alarme et d'appel est rétablie. Le mécanisme subtil est remis en mouvement. Malheur à ceux, quels qu'ils soient, qui oseront le braver !

... Le lendemain mercredi, 3 octobre, par une de ces belles journées de la fin de l'automne qui ont les grâces mélancoliques d'un printemps expirant, le comte de Cagliostro et la comtesse de la Motte se rendirent de bonne heure, dans leur voiture, à Montbrison, où ils avaient, paraît-il, affaire.

Rosalba, un peu souffrante, un peu lasse, manifesta le désir de ne point les accompagner, et ce désir ne sembla

point leur déplaire. Roger connaissait trop dans ses moindres détours la capitale des comtes de Forez pour être encore tenté de compter les beautés qui survivent à ses rides, et qui fleurissent ses ruines. Le rôle de *cicéron* n'était point son fait, et il pouvait être rempli à merveille tour à tour par le commandeur, qui s'était déclaré, sans que personne en prît ombrage, le *patito* de la belle comtesse, et qui employait à lui faire une cour platonique les restes de sa voix et de sa honne humeur ; par Spalatro, devenu un serviteur modèle, et qui n'avait jamais déployé plus de câlines humilités, plus de félines douceurs auprès d'un maître que ce manège ne trompait jamais et flattait toujours.

La marquise d'Urfé et la tante Chryséide se chargèrent de distraire Rosalba par une promenade moins fatigante qu'une excursion à la ville et où Roger leur servirait naturellement de guide et de cavalier. On lirait en famille, sous le parasol encore vert des pins de la clairière, un chapitre de plus de *l'Astrée*, et on goûterait (c'était le lot de la marquise et de la chanoinesse) le plaisir qu'il y a encore à voir marcher dans la jeunesse des autres, surtout quand on les aime, l'image de sa propre jeunesse, et à revivre par le souvenir dans le passé...

Si le commandeur était galant, il était encore plus joueur. Aussi s'inclina-t-il avec une apparente contrariété, mais avec une satisfaction réelle, lorsque, arrivés à Montbrison, la comtesse de la Motte lui dit avec un gracieux sourire :

— Monsieur, je vous remercie de vos soins. On n'est pas plus chevalier que vous ne l'êtes. Mais je dois reconnaître l'abnégation avec laquelle vous me les prodiguez, en n'en abusant pas et en n'ajoutant pas à vos aimables

sollicitudes celles du *cicerone*. Nous avons affaire ici, le comte de Cagliostro et moi, et remettons à un autre jour la bonne fortune de vous avoir pour guide. Je vous rends donc votre liberté. Nous nous retrouverons à quatre heures sur le parvis de la Collégiale, où notre voiture vous attendra.

Le commandeur, ainsi dégagé de la corvée qu'il redoutait, s'empressa de profiter de ce gracieux congé, et nous devinons sans peine de quel côté il porta ses pas. L'hôtel de la *Lamproie* l'attirait par un irrésistible aimant. Il s'y rendit donc, y trouva le baron Otto de Knigge, le professeur Bøede et le marquis de Rioseco, et bientôt, dans la chambre théâtre de leurs ébats habituels, le bruit des cartes froissées se mêla au bruit du choc des verres.

A trois heures, le commandeur était sombre et ses hôtes radieux. Il perdait encore cent louis sur parole, et ils les gagnaient par conséquent, ce qui explique cette différence d'humeur et d'attitudes.

A ce moment, Spalatro accourut tout essoufflé, ayant trouvé moyen de fausser compagnie à son maître, sous un de ces prétextes honnêtes dont fourmille la cervelle des serviteurs amis de la maraude et de l'école buissonnière.

— Messieurs, dit-il, un seul mot et je m'esquive, car il ne faut pas qu'on puisse soupçonner nos rapports. Tout serait perdu. Or, mon maître est ici et il pourrait lui prendre fantaisie de me chercher, de suivre ma trace. Il a le flair d'un policier, et, malgré les détours que j'ai pris...

— Au fait, déclara brusquement le baron de Knigge, ton maître, dis-tu, est-ici ? De quel maître parles-tu ?

— De qui pourrais-je parler, si ce n'est de l'illustrissime Cagliostro ?

— Seul ?

— Non, en compagnie de la divine comtesse de la Motte.

— Tant pis, observa Bœde. Celle-ci est une fine mouche, et, si elle se mêle de nos affaires, il y a lieu de prendre garde. Qui s'y frotte s'y pique.

— Vous avez raison d'être en méfiance, déclara Spalatro : car si Cagliostro et la comtesse sont ici ce n'est pas précisément pour chercher les moyens de vous être agréables, au contraire. Heureusement pour vous, je veille sur nos intérêts communs. Et nous avons la partie belle, car ils ignorent notre secret, et j'ai deviné le leur.

— De quoi donc s'agit-il ? demanda Knigge.

— Oh ! de peu de chose ; de nous couper l'herbe sous le pied tout simplement et de vous rendre le camouflet que vous avez ménagé dans les loges de Lyon au fondateur de la maçonnerie égyptienne, au Grand-Cophte et à son Egérie.

— Nous aurons avant peu sur eux l'avantage de la fortune. L'argent est le nerf de la guerre, et bientôt la *boîte à Perrette*..

— S'ils vous laissent l'ouvrir avant eux...

— Qu'est-ce à dire ? Poursuivraient-ils la même proie ?

— Précisément.

— Qui donc a pu les mettre sur la piste ?

— Leur instinct naturel et leur habileté, car, il faut le reconnaître, ils ne sont pas maladroits. Ce que nous avons pu apprendre, ils ont trouvé moyen de le savoir. Ils connaissent l'existence et la situation du trésor.

— Le tout est d'arriver premiers.

— Et pour cela de les retarder, car ils ont sur nous l'avantage d'être dans la place. Je me charge de ce soin.

— Comment cela ?

— En feignant d'être leur complice. Le moyen réussit toujours. Ils avaient besoin de moi. J'ai reçu leurs confidences et me suis bien gardé de leur refuser mon concours... dans le but de les faire échouer.

— Je te reconnais là. Tu es impayable, Spalatro.

— N'allez pas vous servir de cette raison pour ne pas me payer.

— Sois tranquille. Tu es sûr de la part opime. Tu l'as bien gagnée. Mais quel moyen d'éviter cette concurrence déloyale, et de faire en sorte que nos rivaux ne trouvent plus la poule d'or au nid ?

— Un seul, qui n'exige que ce que vous avez : de la résolution. Procéder la veille à une opération que je m'arrangerai de façon à ne leur faire tenter que le lendemain.

— Bravo ! ah ! le bon tour ! s'écria Bœde en frappant des mains. Il me tarde qu'il soit accompli !

— Il n'y a plus longtemps à attendre. Il ne s'agit plus de barguigner, ni de baguenauder. Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud. A demain. Le coup est pour minuit sonnant. A dix heures soyez arrivés en voiture à l'auberge dite des *Quatre-Chemins*, à une demi-lieue de La Bâtie. A onze heures, cachés sous vos grands chapeaux et vos longs manteaux d'expédition, soyez à vous promener tranquillement dans le petit chemin creux qui longe les confins du jardin. Imitiez le cri du chat-huant pour m'avertir de votre présence. Je vais concerter avec le marquis de Rioseco, s'il veut bien m'accompagner quelques instants, le surplus des dispositions à prendre pour que vendredi le comte de Cagliostro ne trouve à glaner que sur nos restes...

Un rire général accueillit cette boutade, qui anticipait sur le triomphe et le préjugait si agréablement.

Spalatro sortit en causant avec le petit marquis de Rioseco, accompagné à distance par le commandeur de Malivoire qui avait assisté à l'entretien en témoin passif et résigné, et marchait sombre et silencieux...

Dès leur retour au château de La Bâtie, le comte de Cagliostro, laissant la comtesse de la Motte monter dans son appartement pour réparer dans sa toilette les inévitables outrages d'un voyage à travers les dernières poussières d'un octobre orageux, se rendit chez le marquis d'Urfé.

— Monsieur le marquis, dit-il, dès l'abord, je viens pour vous remercier de votre noble hospitalité et vous faire part d'une circonstance imprévue qui ne me permet pas, à mon grand regret, d'en profiter plus longtemps.

— Ce regret est partagé, soyez-en sûr d'avance, répondit le grave châtelain de La Bâtie, et n'attribuez pas à une vaine curiosité, mais à un sincère intérêt pour tout ce qui vous touche, mon désir d'apprendre la cause de ce brusque départ:

— J'ai trouvé à Montbrison, reprit Cagliostro, des nouvelles assez inquiétantes de la santé de Mme de Cagliostro, qui a été forcée de s'arrêter à Bologne, et, m'écrit son médecin, de s'y aliter. Cette nouvelle, qui abrège notre séjour, modifiera aussi notre itinéraire, et, au lieu d'attendre ici le retour de la comtesse, c'est à nous d'aller à son devant jusqu'en Italie, poussant de relai en relai jusqu'à meilleures informations. Il me reste une grâce à vous demander.

— Je suis à vos ordres.

— La santé délicate de ma fille Rosalba, sa sensibilité

exaltée, me font un devoir de la ménager et de lui cacher ma détermination de partir d'ici, dès vendredi matin, 5 octobre, de lui dérober surtout la cause de cette détermination. Vous êtes père, monsieur le marquis ; si donc, comme je n'en doute pas, vous approuvez les sollicitudes qui me dictent ce parti, j'ose vous prier de vous mettre de moitié dans un innocent complot et de nous aider à entretenir ma fille jusqu'au dernier moment dans l'illusion d'un prochain retour de sa mère, et, en attendant, de la continuation de son séjour ici.

Le marquis acquiesça d'autant plus volontiers à cette proposition, qu'elle concordait avec ses propres souhaits. Il n'avait guère de peine à se rendre compte du sentiment profond et partagé, des liens, déjà solides, qui unissaient le généreux Roger à la charmante Rosalba, et il n'était pas fâché de leur épargner, à tous deux, les douleurs et les entraînements de l'adieu.

Il demeura donc convenu entre les deux pères, coalisés dans l'intérêt commun, que Rosalba n'apprendrait qu'au moment de monter en voiture la direction dans laquelle elle s'éloignait et qu'en route les motifs de ce subit départ.

Pour Roger, le marquis se promit de faire en sorte que, ce jour-là, il se trouvât absent du château.

Par suite de ces coïncidences d'intérêts, la démarche du comte de Cagliostro, bien loin de porter ombrage au marquis et de lui inspirer des soupçons, lui parut, au contraire, dictée par les motifs les plus plausibles et, en tout cas, par les scrupules les plus honorables.

— Je commence, disait-il quant il fut seul, à revenir sur le compte de mon hôte et à comprendre l'engouement qu'il a inspiré à la marquise. Certainement sa conduite

en cette circonstance est d'un brave homme. Il comprend les obstacles qui s'opposeraient à un mariage, et il préfère rompre, tandis qu'il en est temps encore, les liens de cette passion naissante avant d'être impuissant à les dénouer. Le procédé est des plus nobles, et ce grand homme vaut décidément mieux que sa réputation.

... En descendant de chez M. d'Urfé, sûr d'une discrétion qu'il s'était habilement ménagée, Cagliostro rencontra la comtesse de la Motte, et tous deux, libres de la présence du commandeur et de Spalatro, leurs compagnons de voyage, trouvèrent agréable à la fois et nécessaire d'échanger leurs impressions. Le comte offrit son bras à M^{me} de la Motte, et le couple ami, en attendant le signal de l'heure du souper donné par la cloche de la cour d'honneur, se dirigea vers les jardins.

— Eh bien ! disait la comtesse, de ce ton nerveux, agacé, qu'elle avait au moment des crises décisives, s'il vous restait encore des scrupules, je pense que la communication que je vais vous faire les dissipera. Le triumvirat des aréopagites est à Montbrison. Un tel acharnement à nous suivre, ou plutôt à nous précéder durant tout le cours de notre voyage, ne saurait être sans motifs, et ces motifs, il est assez facile de les présumer d'après...

— D'après?... interrogea Cagliostro, dont l'air soucieux attestait que la nouvelle lui était peu agréable, mais qui voulait éclairer ses soupçons à la lumière de ceux de la comtesse, souvent plus perspicace que lui.

— D'après les ennuis et les embarras qu'ils vous ont créés à Lyon.

— Mais dont j'ai heureusement triomphé.....

— Non sans peine. Eh bien ! ces dignes seigneurs sont à Montbrison pour prendre leur revanche, ou pour vous

permettre de prendre la vôtre, selon que vous profiterez ou non de l'occasion. Pour les croire capables d'un mauvais coup, il suffit de les connaître; pour deviner qui leurs desseins menacent, il suffit de peser le nouveau et significatif détail que je livre à vos méditations. Spalatro serait d'accord avec eux que cela ne m'étonnerait pas. Je dirai plus, c'est le contraire dont je serais surprise.

— Certes, il n'en est pas à sa première perfidie. Cependant, il ne suffit point...

— Il suffit de savoir ce que je vais vous dire. J'ai rencontré, au détour d'une allée du rempart à Montbrison, tout à l'heure, votre féal secrétaire, suivi à distance par le commandeur, l'air morne et la tête penchée. Spalatro s'entretenait de la façon la plus amicale avec ce petit chafoin de marquis de Rioseco.

— Vraiment! s'écria Cagliostro frémissant.

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Vous a-t-il aperçue?

— Non, car j'ai aussitôt rebroussé chemin, et tout me porte à croire qu'il n'a pu me reconnaître. Je marchais devant eux à une assez grande distance et voilée.

— De quoi diable ces deux coquins pouvaient-ils s'entretenir? se demanda Cagliostro, le poing crispé.

— A coup sûr ce n'était pas d'œuvre pie. Quant au sujet précis de leur entretien, je l'ignore, mais je le devine. Il s'agissait évidemment de nous devancer dans le souterrain et de nous escamoter la *boîte à Perrette*.

— Sur quoi se fonde cette appréciation?

— Sur ce fait, que Spalatro est homme à manger toujours à deux râteliers, à avoir toujours deux cordes à son arc, à tirer toujours double moûture d'un sac, à garder enfin un intérêt dans chaque camp contraire. Cette dupli-

cité fait partie essentielle de son caractère. Il est né double, comme d'autres naissent simples. Ce calcul s'explique à la fois par la cupidité, la malice et la peur. Il peut être le meilleur de tous comme il peut être le plus mauvais. Tout dépend...

— Du succès.

— Naturellement ; en telle affaire il n'y a que le succès qui compte. Mais le succès lui-même dépend...

— De quoi donc ?

— De nous, de ce que nous ferons. Une mèche éventée n'est plus bonne à grand'chose. Pour rendre ce bon Spalatro aussi ridicule qu'il est odieux, pour le punir de ses trahisons, pour tirer une éclatante vengeance de ces trois implacables ennemis de votre influence, de ces trois auteurs de la tentative infâme qui a failli vous ravir votre fille...

— Quoi ! vous croyez ?

— J'en suis sûre.

— Malheur à eux !

— Oh ! permettez, pas d'esclandre ; c'est à petit bruit qu'on se venge le mieux. D'ailleurs, dans l'espèce, il n'y a pas à hésiter : nos représailles sont prêtes. Et trouvez mieux en ce genre, si vous pouvez, qu'une revanche qui ne coûte rien qu'un peu de résolution et qui peut rapporter deux millions.

— Que faut-il faire ?

— Prendre les devants sur nos ennemis ; déjouer le calcul de Spalatro par ce calcul même ; le battre en le copiant ; lui témoigner tous les égards qu'il mérite ; lui persuader qu'il est toujours de l'affaire ; et la faire avant lui, et sans lui...

— Par quel moyen ?

— Rien de plus simple. Je causerai ce soir avec Spalatro, qui a décidément plus de confiance en moi qu'en vous...

Cagliostro ne put s'empêcher de sourire.

— ... Je conviendrai avec lui de procéder à nous trois, vendredi 5 octobre, après-demain, au déménagement du trésor...

— Mais, y avez-vous songé? il y a là sans doute un fardeau trop lourd à porter, même à trois.

— Rassurez-vous. Deux millions en papier et en diamants ne sont pas un poids au-dessus de nos forces. Nous laisserons, en fait d'or, ce que nous ne pourrions emporter. Il faut que tout le monde vive. L'opération ainsi conçue peut même se faire à deux. Et nous ne serons que deux. Et c'est demain jeudi 4 octobre que nous la tenterons.

La comtesse, dont cette combinaison attestait le diabolique génie, jeta sur Cagliostro ébahi un regard de superbe supériorité.

— Mais, objecta celui-ci, ne craignez-vous point?...

— Quoi? que Spalatro ne se laisse pas prendre au piège sans doute? Il y tombera au contraire sans difficulté. Il n'y a rien de plus facile parfois à duper qu'un fripon. Si nous pouvons nous passer de lui il ne peut se passer de nous.

— Mais en quoi donc consiste, à votre sens, son calcul, et dans quel but a-t-il lié partie avec mes ennemis?

— Son calcul consiste à s'assurer l'avenir, au cas probable où il ne serait pas content de nous; mais l'avenir seulement. Pour le présent, il est notre complice, sauf à devenir bientôt notre adversaire; c'est alors qu'il faudra s'en méfier.

— Croyez-vous qu'il ait gardé pour Otto de Knigge,

Bœde et Rioseco le secret de sa découverte, qu'il nous a confié ?

— Oui, parce qu'il sait bien qu'au sortir du souterrain, il serait assassiné; moyen usité entre telles gens pour simplifier le partage du butin. Sa sécurité nous répond de sa discrétion.

— L'hypothèse étant admise, et les valeurs portatives composant la plus grande partie du trésor une fois dans nos mains et dans nos malles, comment comptez-vous partir d'ici vendredi matin, en évitant toute algarade de Spalatro frustré et mécontent ?

— Frustré! il ignorera qu'il l'est, puisque c'est sans lui que par le chemin qu'il m'a enseigné nous serons parvenus tous deux jusqu'au trésor, une nuit avant celle où il se flatte de nous servir de guide, à la condition de participer à l'aubaine. Nous partirons sans éclat, sans adieux, dans notre voiture, pour Montbrison, comme pour une simple excursion, pareille à celle d'aujourd'hui; de Montbrison, sous un prétexte facile à trouver, nous pousserons jusqu'à Lyon. Là, nous déclarerons à Spalatro que nous avons, par suite de certains symptômes, témoignant chez le marquis d'Urfé de soupçons éveillés, renoncé à une entreprise devenue par trop hasardeuse, et ajourné l'expédition concertée à un moment plus opportun, celui d'une visite à notre retour d'Italie.

— Il ne nous croira pas.

— Qu'importe, s'il dissimule et s'il se tait ?

— Mais s'il se révolte, résiste, menace ?

— Toute preuve lui manquant, il se résignera à être pacifique, ne pouvant être dangereux. Une fois en Italie, s'il devient gênant...

— Eh bien ?

— Eh bien, nous nous souviendrons que l'Italie, ce pays des volcans, des cavernes, des solfatares, des brigands, est la terre classique des accidents de voyage. Un malheur est si vite arrivé ! Qui pourrait s'étonner, qui pourrait s'inquiéter, au milieu des hasards de cette nature complice, de la disparition d'un simple domestique, alors que chaque année celle de plus d'un voyageur de marque y demeure mystérieuse et impunie ?

Cagliostro, fasciné, subjugué, suivait la comtesse, se dirigeant avec elle vers un quinconce d'ifs, de buis et de myrtes, taillés en forme de pyramide et formant, reliés l'un à l'autre par un rempart encore épais de charmille à peine jaunissante, une sorte de cabinet de verdure, avec table de fer et banc circulaire de gazon.

Comme ils se disposaient à entrer dans cet édifice champêtre, ils en virent sortir assez précipitamment le chevalier Roger d'Urfé, qui les salua au passage, non sans quelque embarras, et, avec une discrétion qu'ils apprécièrent, s'éloigna dans la direction du château.

Ils pénétrèrent dans l'enceinte verdoyante et s'assirent sur le banc de gazon pour se reposer un moment avant de regagner, à l'appel de la cloche du souper, l'hospitalière salle à manger du châtelain de La Bâtie.

Préoccupés de ce qu'ils venaient de se dire, de ce qu'ils allaient se dire encore, ils n'attachèrent aucune importance à un léger bruit pareil à celui d'un pas sur le sable et d'un frôlement de robe à travers les herbes, qu'ils attribuèrent à un lever de brise, à un brusque départ d'oiseau effarouché, au subit détallement d'un des chiens favoris du marquis faisant sa sieste à l'ombre au retour de la chasse.

— Ainsi donc, continua la comtesse, tout est prévu,

tout est entendu. Demain jeudi 4 octobre est le grand jour ou plutôt la grande nuit. A minuit un quart, minuit et demi, suivant l'heure du congé pris et du couvre-feu, rendez-vous à la grotte de Satyre maître de flûte. Je vous y attendrai en équipage de descente dans une mine...

— Mais pourquoi choisir cette voie, la plus longue, la plus difficile pour accéder au souterrain ?

— Sans doute, mais c'est celle que je connais.

— Etes-vous sûre de ne pas vous tromper ? Nous pourrions payer une erreur fort cher, de la vie peut-être.

— Eh bien, nous mourrions ensemble ! Ce serait une consolation.

La comtesse sourit, en voyant la mine un peu déçue de son interlocuteur, d'un sourire sarcastique.

— Il paraît que vous goûteriez peu cette consolation. Vous êtes déjà tout pâle. Rassurez-vous et fiez-vous à moi. J'ai la tête solide, habituée au vertige ; je ne bronche pas devant l'abîme ; je n'oublie jamais le chemin par lequel je suis une fois passée. J'ai l'expérience des labyrinthes. Et le fameux dédale de frère Damien de Bergame est pour moi un jeu d'enfant. Si donc nous pénétrons par la grotte, c'est parce que cette voie alambiquée n'a plus de secrets pour moi, malgré ses captieux détours. C'est surtout parce que nous pouvons ainsi entrer dans le souterrain et en sortir sans courir trop de risques d'être vus. L'accès par la grotte est beaucoup moins hasardeux que l'accès par la chapelle. En cas d'alerte, nous n'aurions d'issue que la cour du château et pourrions être pris au guichet du portail comme dans une souricière.

— Fort bien. Vous n'avez plus d'autre recommandation à me faire ?

— Une dernière seulement. Munissez-vous de vos

pistolets et de votre épée, quoique très-probablement vous ne deviez point avoir lieu d'en faire usage ; mais il faut tout prévoir. On ne sait jamais au juste ce qui peut arriver.

En ce moment, la cloche de la cour d'honneur sonna le souper.

Tous deux se levèrent.

— Allons, dit la comtesse en prenant le bras de Cagliostro, il est du devoir de convives bien appris de ne point se faire attendre.

Ils sortirent du quinconce et se dirigèrent vers le château.

A peine s'étaient-ils éloignés qu'une forme blanche se précipita dans l'enceinte qu'ils venaient de quitter.

C'était Rosalba, pâle comme sa robe, se soutenant à peine et obligée de s'arrêter en s'appuyant d'une main à un arbre, de l'autre comprimant les battements de son cœur palpitant.

Elle avait tout entendu, ayant, au moment où le bruit des pas du couple qui s'avavançait lui avait fait craindre d'être surprise, causant avec Roger d'Urfé, passé par un des arceaux latéraux du cabinet de verdure. Elle était demeurée cachée derrière le rempart de charmille, attendant le départ des promeneurs importuns qui avaient troublé son entretien avec le chevalier.

Au retour de la promenade, qui s'était effectuée de bonne heure, et avant le retour de Cagliostro et de la comtesse de leur excursion à Montbrison, la marquise et la chanoinesse étaient rentrées dans leur appartement.

Rosalba et Roger étaient demeurés à causer, en les attendant, dans le jardin.

Pourquoi ? Que pouvaient-ils avoir encore à se dire ?

D'abord, les amoureux n'ont jamais épuisé la conversation. Puis, ce qu'ils s'étaient dit devant la marquise et la chanoinesse, c'est ce que tout le monde peut entendre. Il leur restait à se dédommager de cette contrainte en se disant enfin ce qu'on ne peut se dire qu'à deux. Tous deux pressentaient une séparation imminente. Tous deux voulaient encore se consoler et se lier par les promesses mutuelles d'adieux sans témoins.

C'est ainsi qu'ils étaient allés s'asseoir sous la voûte verdoyante du quinconce aux feuillages entrelacés de lianes, de vigne vierge, de chèvrefeuille et de lierre.

Là, en entendant le pas encore lointain du comte de Cagliostro et de la comtesse de la Motte, qu'il avait reconnus à travers une lucarne pratiquée dans la charmille, Roger, ne voulant exposer Rosalba à aucun embarras, l'avait quittée, et, comme nous l'avons vu, de l'air le plus naturel du monde, il avait croisé en les saluant les deux promeneurs.

Rosalba, demeurée seule et rougissante, bien qu'entre ces deux pures créatures il n'eût pas été échangé une parole que ne pussent entendre les anges (mais l'innocence a de ces pudeurs farouches), ne voulut pas affronter la présence de son père et de la comtesse. Elle sortit du quinconce par un arceau intérieur, et elle s'éloignait d'un pas de biche blessée, quand elle entendit les premiers mots de la conversation qui la clouèrent à sa place d'observatrice furtive par une sorte d'invincible attraction. Ce n'était pas curiosité indiscreète et coupable. Elle avait, au contraire, le pressentiment qu'elle remplissait, en restant là, un devoir.

Elle avait donc tout entendu de ce bref et significatif entretien que nous avons reproduit. Bien qu'il gardât

pour elle, non initiée au commencement de la conversation, plus d'un côté mystérieux, elle devinait que son père allait, sous l'influence funeste qui l'obsédait, s'exposer à un grand danger, tout au moins au pire de tous, celui d'une grande faute. Ce rendez-vous nocturne, ces mots de labyrinthe, de souterrain, d'équipage de mine, cette recommandation d'être armé, toutes ces circonstances troublaient sa pensée, enfiévrèrent son cerveau et y déposèrent comme des brandons enflammés. Il fallait se contenir, se dominer pourtant. Il fallait garder la force de sourire ; il fallait dissimuler, afin de pouvoir remplir sa mission de préservation et de salut. Elle sentait que jamais elle n'avait eu plus besoin de toute sa force, de tout son courage, de tout son dévouement.

— Soit, dit-elle, ce rendez-vous est un défi pour moi, je l'accepte. J'y serai, moi aussi, armée de ma seule affection, de ma seule colère contre le démon tentateur ; je lui disputerai mon père, j'empêcherai, je réparerai, et, s'il le faut, je punirai.

Elle tira de son sein un petit poignard à gaine de velours, à manche d'or, en fit jouer la lame, et le replaça sur sa poitrine après avoir jeté un héroïque regard de confiance et de remerciement à l'arme libératrice.

Puis elle regagna le château et parut dans le salon, où on n'attendait plus qu'elle, avec un visage pâle, mais calme, et ce sourire pensif des vierges du Vinci.

— Excusez-vous, ma fille, de votre retard involontaire, dit Cagliostro piqué et qui essayait de gronder.

— Et pourquoi, monsieur, mademoiselle s'excuserait-elle ? s'écria avec une galante vivacité Roger d'Urfé. Les jeunes filles comme mademoiselle de Cagliostro ont

toujours de ces secrets de charité ou de dévotion qu'il convient de respecter. C'est à nous d'attendre ; c'est à elle d'être attendue, surtout quand elle revient, comme il arrive, je le gagerais, de prier pour nous, pauvres pécheurs, à l'oratoire de Notre-Dame-des-Fleurs, au fond du jardin.

— Bravo ! s'écria le commandeur, voilà qui est parlé en vrai chevalier de Malte.

— Tant que Roger vivra, dit en souriant la marquise, la vertu opprimée aura un défenseur et les tyrans du sérail n'ont qu'à se bien tenir.

Roger avait rougi à son tour de l'élan généreux auquel il s'était laissé emporter, et à table, quand il put regarder impunément Rosalba, il lui demanda pardon des yeux d'avoir osé la défendre et de l'avoir fait au prix d'un mensonge.

... Le soir, Spalatro, mandé par la comtesse de la Motte dans sa chambre, eut avec elle un entretien qu'il est inutile de reproduire ; mais il ne l'est pas de rapporter l'impression de joyeux et malin triomphe qu'il lui laissa, et qu'il traduisit, une fois rentré chez lui, par le monologue suivant :

— Décidément, la comtesse est moins forte que je ne le croyais : La voilà convaincue qu'après-demain vendredi, 5 octobre, je tirerai les marrons du feu pour Cagliostro et pour elle, trop heureux de l'honneur de leur avoir révélé le trésor, de leur en avoir indiqué le chemin, procuré la clef, tout cela pour être congédié, sacrifié, peut-être pis, le jour où je m'aviserais que le plaisir de les servir est une récompense insuffisante ! Eh bien ! non, vous vous trompez, mes bons amis, et vous avez cru Spalatro plus naïf qu'il ne l'est. Jeudi soir, c'est-à-dire

demain, Spalatro descendra dans le souterrain bien accompagné, et, le vendredi, libre à vous de le faire. Vous n'y trouverez que des restes, des rebuts, que les os de la poule égorgée et mangée à votre santé. Qui sera bien attrapé ? c'est vous, je crois. Mais vous savez le proverbe : *Tardé venientibus ossa*. Vendredi matin, je serai en route pour l'Italie, avec ce bon commandeur qui m'intéresse, je ne sais pas pourquoi. Aussitôt hors de portée, j'écrirai au marquis d'Urfé une lettre qui ne le fera point rire, ni qui ne fera pas rire le comte de Cagliostro, auquel je mettrai toute l'affaire sur les bras. Comment s'en défendrait-il ? Comment ferait-il croire qu'il n'y a pas connivence entre lui et moi et que je n'étais point, chargé du butin, parti en avant-courrier, lorsqu'il m'a pris la fantaisie toute naturelle de me l'approprier en laissant mon maître en gage ? Comment esquivera-t-il cette responsabilité ? Ce sera une jolie scène ! Je voudrais en être témoin. Battu et mécontent, voleur et volé, que direz-vous du tour, monsieur le goguenard ?

Et Spalatro s'endormit tranquille, sans qu'il lui vint un seul instant la pensée que peut-être au même moment ceux qu'il croyait berner se complaisaient à faire le même calcul que lui et lui préparaient une déception semblable à celle qu'il leur ménageait.

Le jeudi 4 octobre, sur les cinq heures du soir, l'intendant du marquis d'Urfé, M. Bardache, demanda à être introduit chez son maître, et eut avec lui un entretien qui les laissa, l'un et l'autre, assez préoccupés.

On le comprendra par la nature de cette communication, qu'il importe de ne pas laisser mystérieuse pour nos lecteurs, comme elle le demeura pour les hôtes du château.

M. Bardache était venu donner avis au marquis de deux observations faites par le maître jardinier Pacôme et par le garde-chasse en chef Martial, et qui leur avaient paru suspectes.

Le premier avait remarqué, dans l'après-midi, les allures équivoques, les allées et venues de trois personnages au langage étranger, qu'une voiture suivait à distance, et qui semblaient étudier avec soin les confins du château, du côté des jardins.

Le second, étonné des inquiétudes et des furetages de son chien, durant une promenade d'inspection dans les jardins, avait suivi l'intelligent animal, de piste en piste, jusqu'à la grotte et de là jusqu'à la rotonde creusée dans ses soubassements. Là, le chien, flairant comme une piste imperceptible à l'œil, était tombé en arrêt devant un objet brillant au milieu de la demi-obscurité de la rotonde.

Le garde-chasse s'était baissé et avait ramassé à terre un nœud de rubans fanés, épanoui sur une boucle d'or, semée de pierres fausses, qui semblait être la bouffette d'un soulier de femme. Sur le mur en face on distinguait la trace fumeuse d'une lanterne qui avait dû y être suspendue.

M. Bardache avait exhibé la pièce à conviction au marquis, qui secoua la tête en murmurant :

— Il paraît que j'avais raison de me méfier. Ceci est évidemment une boucle détachée d'un soulier de femme. Du moment qu'il y a une femme dans l'affaire, cela devient dangereux.

— Quels ordres monsieur le marquis a-t-il à me donner ? demanda l'intendant.

— Aucun, mon brave Bardache, sinon de garder à l'office le plus strict silence sur tout ceci ; de bien surveiller

vos verres et vos bouteilles, à votre table surtout, et de vous tenir ce soir à ma disposition à tout événement, avec Pacôme et Martial.

M. Bardache s'inclina en silence et se retira cérémonieusement, tandis que le marquis se disait :

— Ce n'est peut-être qu'une fausse alerte ; néanmoins il y a lieu de veiller : Il pourrait bien y avoir du nouveau cette nuit...

Personne ne se fût douté de cette prévision à voir la figure souriante avec laquelle le marquis fit ce soir-là les honneurs du souper à ses hôtes.

Parmi les convives figurait le brave et vénérable curé de Marcilly, l'abbé Cibier, auquel le père Hiéronyme avait cédé respectueusement son privilège de dire le *Benedicite* et les *Grâces*.

On mangea beaucoup, l'on but à proportion ; cela donne une contenance et dispense de parler.

Or, chacun s'entretenait avec soi-même, et, sans la marquise et la tante Chryséide, qui se trouvaient obligées d'entretenir la conversation, elle eût singulièrement languie, malgré l'attention machinale et le zèle affecté que semblaient mettre par intermittence, à y prendre part, des convives distraits.

Le marquis lui-même, par moment, échappait à son rôle de dissimulation et d'aménité et se montrait absorbé.

Mais il se contenait encore plus que le commandeur de Malivoire qui, lorsqu'il laissait tomber son masque d'impassibilité et de sérénité, trahissait, par les ravages de son visage, une angoisse secrète.

Tout en plaçant son mot au hasard, comme le joueur distrait jette sa carte, il se disait, avec de sourdes envies

d'échapper par la mort volontaire au désespoir de sa déchéance :

— C'en est fait, le sort en est jeté, dans deux heures je serai tout à fait déshonoré !

Cagliostro était loin d'être tranquille; mais il avait depuis longtemps l'habitude de faire taire sa conscience; et lorsqu'il voyait Spalatro, adjudant officieux et obséquieux du maître d'hôtel, l'aider dans son service, il songeait à sa vengeance, et le plaisir qu'il y trouvait effaçait tout le reste à ses yeux.

La comtesse, tout entière à l'idée du triomphe et du butin, souriait de ce sourire énigmatique qu'elle avait, pareil à celui de la Joconde de Léonard.

Roger regardait à la dérobée Rosalba, pâle sous son auréole de cheveux blonds, l'œil fiévreux, la lèvre inspirée, et il n'avait qu'une pensée, qu'un sentiment, l'adoration, le regret.

Elle ne songeait plus à la séparation prochaine. Frémissante comme la feuille avant l'orage, des pressentiments précurseurs d'une crise prochaine, elle adressait à Dieu, mentalement, cette courte prière :

— Seigneur, faites que sois assez forte pour l'héroïsme et le martyre, pour sauver et punir !

Après souper, — tandis que Spalatro, à la table de l'intendant, faisait le gracioso, tout en essayant en vain, observé de près, de glisser dans le verre de ses convives quelques gouttes d'une liqueur narcotique dont il ne parvint pas à se ménager la complicité et dont le flacon demeura inutile dans sa poche, — le commandeur fit une dernière partie avec le curé, pendant que Rosalba, sur la prière de ses hôtes, se mettait à sa harpe, et, l'œil au

ciel, les charmaît par ses variations improvisées sur un motif de Piccini.

A onze heures, le comte de Cagliostro se leva, et chacun put remarquer, sans en deviner la cause, ses démonstrations de reconnaissance pour l'hospitalité dont il était l'objet et l'air pénétré dont il prononça un *bonsoir* qui, pour le marquis et pour lui, était un adieu.

Tante Chryséide et la marquise reconduisirent la comtesse de la Motte et Rosalba dans leur appartement. Roger était triste; il avait besoin de solitude. Il était pieux, il avait besoin de prière.

Il profita du désordre du départ pour s'esquiver inaperçu, traverser la galerie intérieure et descendre dans la chapelle à demi éclairée par la lumière mystérieuse et comme furtive de la lampe qui oscillait suspendue à la voûte du chœur.

Il s'agenouilla; il pria, il médita; et un peu réconforté par l'espérance qui se mêle toujours dans le sanctuaire aux regrets les plus douloureux, il s'assit, rêveur, sur un siège de chêne sculpté placé à côté de l'autel...

..... Pendant ce temps, le marquis rentrait dans sa chambre, accompagné du père Hiéronyme et de l'abbé Cibier, auxquels il avait dit simplement :

— Venez, messieurs, je vous prie, avec moi, nous causerons; je pourrais avoir besoin de vous ce soir.

Dans l'antichambre, les deux compagnons du marquis trouvèrent debout à leur approche, respectueusement découverts, M. Bardache, l'épée au côté, et Marliat et Pacôme, appuyés de la main droite sur leurs fusils, leurs chiens couchés à leurs pieds.

Cet appareil, le signe d'intelligence que fit en passant le marquis à ses serviteurs ne laissèrent pas d'intri-

guer un peu le moine et l'abbé. Mais ils étaient tous deux personnes discrètes, et ils contièrent leur impression, pensant d'ailleurs qu'il n'y avait là qu'un rendez-vous de rapport, avant la ronde nocturne habituelle.

Pendant que le marquis causait avec l'abbé Cibier et le père Hiéronyme, le commandeur de Malivoire, en humeur de promenade, se dirigeait vers le jardin et ne tardait pas à être rejoint par Spalatro.

Le cri du chat-huant, signal convenu, se fit entendre dans le silence de la nuit, du côté du chemin creux.

Au douzième coup de minuit, les deux groupes affiliés avaient opéré leur jonction et s'étaient fondus en un seul.

Spalatro prit la tête du cortège, et le commandeur, le baron Otto de Knigge, le professeur Bœde, le marquis de Rioseco, tous dûment armés, le feutre sur les yeux, le fourreau de l'épée soulevant le manteau, s'engagèrent sur les pas du chef de l'expédition, par une lune voilée, vers la grotte du *Joueur de flûte*.

Là, Spalatro battit le briquet, alluma les falots que le commandeur et lui cachaient sous leurs manteaux, et les ravisseurs du trésor disparurent, laissant la porte du souterrain ouverte, en cas d'accident dans les couloirs du labyrinthe...

..... Un quart d'heure ou vingt minutes après, deux ombres glissaient furtivement dans les allées du jardin conduisant à la grotte et s'arrêtaient dans la rotonde.

C'étaient la comtesse et Cagliostro, en costume d'expédition.

Là, comme on le pense, quand ils eurent allumé leur lanterne, leur surprise ne fut pas médiocre de voir sur le sable les vestiges d'un récent passage et de trouver la porte du souterrain ouverte.

— Bredouille ! murmura Cagliostro avec une satisfaction secrète, dissimulée sous une apparence de désappointement. Nous avons été devancés.

— Par qui ? demanda la comtesse avec impatience.

— Je ne sais. Peut-être par ce coquin de Spalatro.

Elle haussa les épaules.

— La peur vous aveugle, dit-elle. Quand je me donne la peine de persuader à un homme ce que je veux, il le fait, parce qu'il sait bien que je ne pardonne pas une désobéissance. Spalatro est convaincu, il est gagné, il nous appartient.

— Certes, vous avez des moyens de persuasion irrésistibles ; nul ne le sait mieux que moi ; cependant, cette porte ouverte me tient en méfiance, et Spalatro me demeure suspect.

— Comment se serait-il chargé à lui seul d'enlever le trésor ? Je ne le crois pas de cette force.

— Il n'est peut-être pas seul.

— C'est cela ; tandis que vous y êtes, pourquoi ne transformeriez-vous pas en complice ce brave commandeur de Malivoire, avec lequel il se promenait il n'y a pas une demi-heure dans le jardin, tous deux bayant à la lune.

— *Chi lo sa ?* fit l'Italien en secouant la tête avec le fatalisme sceptique de son pays.

— Eh bien ! nous en aurons le cœur net. Dussé-je y aller seule, j'irai. Il ne sera pas dit que je me serai arrêtée parce qu'au lieu de trouver la porte fermée, je l'ai trouvée ouverte. C'est peut-être là une avance du hasard.

— Si ce n'est pas un piège.

— Il serait bien mal combiné, en tous cas, puisqu'il nous permettrait de surprendre Spalatro, s'il s'était avisé

de vouloir faire bande à part, de le saisir en flagrant délit et de l'immoler au besoin sur la proie qu'il aurait voulu nous ravir. Je ne suis qu'une femme, mais malheur à celui ou à ceux qui voudraient me disputer le passage ! Je suis armée aussi !

Et la comtesse brandissait d'un air menaçant un pistolet qu'elle avait tiré de sa poche.

— Allons ! dit-elle, et puisque vous ne voulez pas me précéder, suivez-moi. Je suis une curieuse implacable, et, dût-il m'en coûter la vie, j'aurai le mot de cette énigme !

L'aventurière, avec cette intrépidité froide, qui était un des traits de son caractère, et la rendait capable de l'héroïsme du mal, comme elle l'eût, mieux dirigée, rendue capable de l'héroïsme du bien, s'avança, suivie de Cagliostro fasciné, vers la porte du souterrain, se hissa sur l'escabeau qui servait de marchepied et s'engouffra dans la gueule sombre de la caverne.

Le seuil franchi, elle ferma la porte.

— Que faites-vous ? demanda son compagnon étonné.

— J'ai la clef, je ferme la voie de la retraite à quiconque voudrait la prendre sans moi.

Au bout de quelques minutes, ayant franchi les humides couloirs du dédale enroulant leur écheveau autour de la cellule centrale aux huit portes surmontées de sphynx et au plan mural, que nous connaissons, la comtesse et Cagliostro s'arrêtèrent au carrefour où nous avons vu, lors de la première visite au trésor, Spalatro s'arrêter lui-même.

Cagliostro et la comtesse furent bien étonnés lorsqu'ils aperçurent, au bout de l'avenue souterraine, les reflets fantastiques, dansant sur le mur, d'une lampe intérieure. Ils furent bientôt plus étonnés encore, car, dans l'aire

lumineuse rayonnant devant la porte ouverte d'une des cellules du corridor souterrain, ils virent s'agiter non pas une seule ombre, mais plusieurs.

Leur surprise arriva enfin à son plus haut degré quand ils entendirent des bruits de pas, de voix d'abord étouffés, amortis, bientôt éclatant dans le tumulte d'une altercation passionnée.

— Serait-ce le marquis et ses intendants qui vérifient la caisse et ne trouvent pas leur compte ? demanda Cagliostro à l'oreille de la comtesse.

— Non — ces gens-là se disputent, non comme on le fait entre maîtres et serviteurs, mais comme on le fait entre complices, murmura la comtesse. Avançons-nous avec précaution et écoutons. C'est de leurs discours que dépendra pour nous le parti à prendre.

Ils s'approchèrent peu à peu du lieu du débat, se glissant chacun du côté du mur, s'arrêtant à chaque pas, et de place en place, prenant refuge et faisant le guet dans les excavations en guérites ouvertes sur leur chemin...

..... Roger rêvait toujours, lorsqu'un bruit léger, pareil à celui d'une porte entr'ouverte avec précaution, un bruit plus léger encore, celui d'un pas furtif glissant sur les dalles du vestibule de la chapelle, attirèrent son attention.

Réveillé en sursaut du songe où il se complaisait, c'est moins par un sentiment raisonné de curiosité ou de crainte que par un mouvement instinctif, machinal, qu'il se leva précipitamment de son siège antique et se cacha derrière l'autel.

Il n'eut que le temps de dissimuler sa présence.

A peine était-il derrière les rideaux de soie rouge, épiant, à la faveur d'un de leurs plis soulevé, le visiteur

nocturne qui venait, à l'improviste, troubler sa rêverie, que ce visiteur apparut.

C'était une femme en robe blanche, drapée dans un long manteau bleu, qui n'avait pris que le temps de jeter négligemment sur son front un voile de dentelle assez épais pour cacher son visage.

Cette femme tenait une lampe à la main.

Elle parcourut du regard la chapelle, porta la main droite à son cœur palpitant comme pour en comprimer les battements, s'inclina devant l'autel, s'agenouilla et sans révéler précisément son dessein, trahit du moins les sentiments qui l'animaient dans cette courte et suprême prière :

— O mon Dieu, si ce que je fais est téméraire et contraire à votre volonté, pardonnez-moi; si ce que je fais est conforme au vœu de votre Providence, si ce n'est pas en vain que le hasard ménagé par vous m'a rendue confidente d'un terrible mystère, faites que je n'arrive point trop tard pour prévenir un malheur ou un crime, et, s'il vous faut une victime expiatoire, que ce soit moi et que ce soit moi seule; que Roger ne souffre pas trop de mon sacrifice; qu'il m'oublie et soit heureux!

Elle releva son voile pour essuyer une larme, et Roger reconnut à son visage celle qu'il avait déjà reconnue à sa voix.

C'était Rosalba.

Elle se releva, reprit sa lampe qu'elle avait posée à côté d'elle sur un des degrés de l'autel, et, le visage calme, résigné, elle s'avança d'un pas ferme vers l'escalier de la crypte, où elle s'engagea.

Là, elle trouva fermée la porte du souterrain, qu'elle espérait sans doute trouver ouverte; car elle poussa un

soupir douloureux, leva les yeux au ciel et, de sa petite main blanche, frappa sur le fer insensible de la porte un coup désespéré.

A ce moment parut Roger, qui l'avait suivie, et qui, pâle, les yeux rougis, se dressa soudain devant elle. Elle eut un tel saisissement à sa vue qu'elle faillit laisser tomber sa lampe et dut s'appuyer au mur d'une main tremblante pour ne pas défaillir.

— Vous ici, Rosalba! s'écria-t-il, à pareille heure, et pour quoi faire?

— Vous le sauriez déjà, répondit-elle, si j'avais pu passer et si vous aviez continué de me suivre.

Ému de ce reproche indirect :

— C'est pour vous protéger, Rosalba, et non pour vous épier, que je vous ai suivie, répondit-il.

— Le temps presse, dit-elle avec angoisse, il faut empêcher à tout prix un crime ou un malheur. Avez-vous la clef de cette porte?

— Non, fit-il tristement, et je le regrette, puisque vous la désirez.

— Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle avec désespoir. Il sera trop tard!

A ce moment, un grand bruit de pas précipités, de voix haletantes se fit entendre dans la chapelle. Des lumières mouvantes envahirent l'escalier.

— Cachons-nous, dit-elle; on vient pour me chercher peut-être. Je ne veux pas qu'on me voie ici... avec vous surtout... ajouta-t-elle en rougissant. Que penserait-on de moi?

Une sorte de soupente assez profonde ouvrait son ombre sous les contournements de l'escalier qui descendait de la chapelle à la crypte.

Ils s'y blottirent tremblants,...

..... Le marquis d'Urfé causait avec l'abbé Cibier et le Père Hiéronyme, lorsque soudain tous trois tressaillirent.

La phrase qu'achevait le marquis venait d'être brusquement interrompue, coupée en deux, pour ainsi dire, par le glas aigu d'une sonnette placée dans la chambre, au-dessus de la cheminée, et qui ne cessa plus de tinter.

Le marquis se précipita hors de l'appartement.

— Bardache, ordonna-t-il, vous allez venir avec nous. Prenez une lanterne allumée. Martial, Pacôme, vous allez vous rendre avec les chiens à la rotonde de la grotte.

— Quelle consigne ? demanda Martial, en mettant son fusil en bandoulière et en sifflant ses chiens, qui se dressèrent d'un bond, l'œil inquiet, le museau déjà frémissant.

— Voici la clef de la porte du souterrain. Vous l'ouvrirez et pénétrerez dans les couloirs avec précaution. Vous ne vous égarerez point, les chiens vous guideront; il n'est pas de labyrinthe pour eux. Vous arrêterez au passage toute personne qui ne serait pas Bardache, ces deux messieurs ou moi, et la tiendrez en respect jusqu'à mon arrivée; car je viens à votre devant par la voie ouverte sous la chapelle.

— Et si on résistait ? demanda Pacôme.

— Si on résistait, vous vous défendrez; il faut que force nous reste.

— Et M. Roger ? demanda Martial.

— Roger doit être couché dans sa chambre, à côté de celle de son gouverneur. Bardache, donnez-moi votre lanterne et passez-y; vous le réveillerez et nous rejoindrez avec eux par l'escalier de la chapelle.

Bardache, le garde-chasse et le jardinier une fois partis pour exécuter ses instructions, le marquis revint vers ses deux compagnons, étonnés, pâlisants.

— Que se passe-t-il donc, monsieur? demanda l'abbé Cibier.

— Il se passe qu'à l'heure qu'il est la justice des hommes commence pour les violateurs de ma maison, les spoliateurs du dépôt sacré dont je suis chargé. Venez, monsieur le curé, venez, mon père, leur parler de la justice de Dieu; car il faut un exemple, et rien au monde aujourd'hui ne saurait les dérober à un châtement confié à des forces mécaniques aussi implacables, aussi insensibles que les forces de la nature.

Tous trois disparurent bientôt dans les profondeurs du souterrain, suivis à distance à leur insu par Roger, obligé de soutenir Rosalba, à demi-défaillante, qui s'appuyait sur son épaule...

...La comtesse et Cagliostro s'étaient approchés d'assez près pour distinguer les paroles de plus en plus menaçantes qui s'entre-choquaient dans la cave du trésor.

La discussion y prenait, en effet, des proportions tragiques; et c'est Spalatro qui paraissait en butte aux invectives de ses compagnons ameutés contre lui.

On entendait sa voix étranglée, que Cagliostro et la comtesse reconnurent avec un mélange de colère et de haine satisfaite, car ils sentaient qu'ils allaient être vengés, bégayer des excuses entrecoupées.

— Misérable! criait Otto de Knigge, tu nous as trompés!

— Scélérat! grondait Bøede, tu nous as conduits au piège; mais tu y tomberas le premier.

— Je m'étais toujours méfié de lui! glapissait le faus-

set enroué par la fureur du marquis de Rioseco. Je vous l'avais dit. Nous aurions dû prendre nos sûretés.

— Parle, brigand! reprenait Otto en s'élançant sur son complice qu'il secouait comme le vent d'orage secoue l'arbre. Quel était ton but en nous amenant ici? Réponds, réponds vite, ou ce poignard te fera taire pour jamais.

— Calmez-vous, mes bons seigneurs, balbutiait le misérable, et laissez-moi m'expliquer. Il ne saurait y avoir là qu'un malentendu.

— Un malentendu! il appelle cela un malentendu! rugissait Bøede. Nous prenons rendez-vous. Nous nous confions à toi. Nous traversons mille périls pour accéder au trésor. Nous croyons sortir d'ici chargés du butin commun, et quand tu ouvres l'armoire de fer, c'est pour nous montrer qu'elle est vide! Se railler ainsi de nous, c'est braver la mort!

— Mais est-ce ma faute, reprenait Spalatro, si nous avons été devancés par un rival heureux, ou plutôt par un soupçon du maître qui lui a fait mettre ses valeurs en sûreté?

— Et qui le fait, sans doute, grâce à tes renseignements, grâce à ta trahison, nous attendre en embuscade à la porte du souterrain?

— Tu nous as perdus, s'écria Knigge avec un accent de fureur désespéré, mais tu ne recueilleras pas le fruit de ton crime. Tu ne recevras pas le salaire de ta lâcheté. Tu périras le premier.

— M. le commandeur, supplia Spalatro, qui, en voyant les épées levées sur lui, les pistolets braqués sur sa poitrine, tremblait comme la feuille, défendez-moi, attestez comme moi...

— Silence, drôle, ne m'adresse pas la parole! déclara

M. de Malivoire d'une voix stridente; il y a des degrés en tout, même dans le crime. Tu m'as entraîné au mal mais je suis moins coupable que toi. Que tu meures comme un chien qui a mordu son maître, cela m'est bien égal. Toi mort, je réglerai mon compte à mon tour avec tes compagnons. Tu ne vaux pas un coup d'épée.

— C'est vrai, aussi est-ce par la corde qu'il périra, approuva Bœde.

Et on entendit le gémississement étranglé de Spalatro que ses complices avaient saisi, et auquel Rioseco, avec une prestesse et une sûreté qui attestaient l'habitude du laço, avait passé au cou une corde à nœud coulant.

— Suspendons-le à un crochet de la voûte, devant la caisse vide, ordonna Otto, et songeons à déguerpir, si c'est encore possible.

Spalatro ne parlait plus, il râlait. On entendait sortir de sa gorge serrée, avec un sifflement aigu, les mots : Grâce! pitié! qui bientôt expirèrent sur ses lèvres bleuies.

Pour le sauver il eût fallu un miracle, et il ne le méritait pas.

Pour le perdre, lui donner le dernier coup, le précipiter dans le vide, il ne fallait qu'un mot, qu'un mouvement, qu'un motif de plus d'exaspération pour ses complices déçus.

On juge de leur fureur quand cet incident se produisit.

Un bruit sourd se fit entendre dans les profondeurs de la voûte, comme celui d'un rouage qui se détraque.

Et entre les deux portes de la cave du trésor ouverte, l'une en dedans, l'autre en dehors, les ravisseurs virent avec stupéfaction, avec rage, tomber comme une herse

une troisième porte que scellaient à terre, enfoncées par son poids, les piques renversées qui formaient le grillage de ce rideau de fer.

La catastrophe se précipitait.

Les voleurs du trésor n'étaient pas seulement volés ; ils étaient pris au traquenard, pris à la souricière. Ils n'étaient pas seulement dupes ; ils allaient être victimes. Un quadruple cri d'horreur et de fureur se fit entendre, suivi d'un cri plus faible, pareil à celui du dernier soupir d'un mourant.

Le marquis de Rioseco avait brusquement retiré l'escabeau de sous les pieds de Spalatro qui ne gigota pas et ne grimaca pas longtemps suspendu dans le vide ; car chacun de ses conjurés, excepté le commandeur, lui avait planté en guise de dernier adieu, sa dague dans la poitrine, d'où le sang ruisselait à flots.

— Assassins et bourreaux, après avoir été espions et voleurs ! s'écria M. de Malivoire d'une voix tonnante, cela est dans l'ordre. A nous deux maintenant, Otto de Knigge ; fripon au jeu de cartes le seras-tu aussi au jeu de l'épée ? C'est ce que nous allons voir.

— A la bonne heure ! riposta Otto, je méprise l'injure, mais le défi est bienvenu.

En même temps on entendit le bruit strident des épées entre-choquées, d'où j'aillissait l'étincelle.

— Pas tous à la fois, malandrins ! cria le commandeur après quelques passes muettes. Trois contre un c'est encore dans vos habitudes. Faites-y trêve ou gare aux ricochets. Soyez tranquilles ! Je ne veux ni vous manquer ni me manquer moi-même. Je vous ferai justice, l'un après l'autre, pour le maître de céans ; après quoi je me ferai justice moi-même !

La comtesse et Cagliostro, les yeux hagards, les cheveux collés aux tempes par une sueur glacée, s'avancant de plus en plus ou plutôt se traînant jusqu'aux abords de la chambre du trésor, théâtre successif d'une déception expiée par la mort de Spalatro et d'un de ces combats acharnés auxquels ne semble devoir survivre aucun des lutteurs, avaient entendu toutes les paroles que nous avons rapportées, et ils avaient deviné facilement ce qu'ils ne voyaient pas.

Ils n'étaient pas au bout de leurs étonnements et de leurs effrois.

La chute de la grille aux barreaux serrés et tapissés, jusqu'à hauteur de deux pieds, d'un inextricable réseau de mailles d'acier, qui avait fermé sur les complices de Spalatro la porte de la cellule vide de tout trésor, mais transformée en une immense cage d'animaux féroces, n'était que le prologue du supplice atroce inventé par le frère Damien de Bergame, et dont l'épilogue commençait.

La voûte de la chambre du trésor s'était, avec un horrible craquement, entr'ouverte comme la croûte du cratère d'un volcan se déchire sous l'action du feu.

Les divers compartiments de son plafond cloisonné s'étant retirés à la fois chacun de leur côté pour rentrer dans d'immenses rainures où ils avaient glissé et disparu, un second plafond était apparu.

C'était un immense tamis d'acier, ciel mobile et sombre qui s'agitait, secoué en cadence par un mouvement de van, ciel chargé, non d'une pluie de feu ou d'eau, mais d'une pluie de sable noir, fin, à grains cristallisés, aigus, poussière de porphyre ou de basalte aveuglante, tranchante, asphyxiante au premier chef.

Quand le professeur Bœde vit cet immense tamis d'acier descendant de la voûte d'un mouvement lent, sourd, inexorable, sous l'impulsion de son mécanisme d'horloge, et menaçant d'un écrasement et d'un broiement de raisin mis au pressoir les patients envahis, enveloppés, aveuglés, étouffés par cette pluie de sable fin secouée sur leur tête, qui couvrait leurs habits, diaprait leurs cheveux et montait déjà à leurs pieds comme une marée de poussière, il eut un de ces accès de rage bovine auxquels il était sujet, et qui n'avait jamais été plus justifié.

Il fondit la tête basse, le poignard à la main, sur le commandeur acculé à la muraille et serré de près par le baron Otto et par Rïoseco.

Il voulait frapper, dût l'enferrement être pour lui la conséquence de cette témérité. Il voulait mourir en tuant.

Son vœu fut exaucé : il atteignit le commandeur à la poitrine, mais fut transpercé lui-même par un brusque coup droit et tomba à terre comme une masse avec un sourd mugissement...

C'est alors que, dans l'aire circulaire qui s'étendait devant la chambre du trésor, apparurent à la lueur des flambeaux, aux abois des chiens, au bruit des épées, également pâles, étonnés, terrifiés, débouchant à la fois par la double issue opposée du souterrain, pour se rencontrer devant le spectacle horrible de trois hommes, tous trois blessés, s'entr'égorgeant devant deux cadavres, sous une pluie de sable qui s'ensanglantait à leurs pieds, et montait déjà jusqu'à leurs genoux : d'un côté, celui de la chapelle, le marquis d'Urfé, le curé de Marcilly, le Père Hiéronyme, et, derrière eux, Roger soutenant Rosalba ; de l'autre côté, celui du jardin, poussant devant

eux la comtesse et Cagliostro, le jardinier Pacôme et le garde-chasse Martial, guidés par leurs chiens qui hurlaient à la grille de la chambre du trésor, et qu'avait rejoints M. Bardache, effaré de ne trouver dans leurs chambres ni M. Roger, ni le commandeur.

— Marquis d'Urfé, s'écria à ce moment la voix défaillante du commandeur de Malivoire, pardonnez-moi ! Roger, pardonnez-moi... je meurs !

— Je vous pardonne, mourez en paix, votre crime est expié, répondit le marquis d'une voix troublée par les larmes.

Roger s'était élancé vers la grille.

Rosalba avait couru se jeter dans les bras de son père, qui la couvrait de baisers et de larmes.

Le père Hiéronyme et l'abbé Cibier s'avancèrent aussi vers la grille.

— Y a-t-il encore la moindre ressource de salut ? avait demandé l'abbé au marquis.

— Aucune ; ces misérables, d'ailleurs, se sont entre-tués ; mais, fussent-ils encore vivants, rien au monde ne saurait arrêter jusqu'à son œuvre accomplie, sa force épuisée, sa rage de destruction assouvie, le mécanisme qui doit les ensevelir dans une tombe de sable et les y presser jusqu'à ce qu'il s'arrête par l'impossibilité même de descendre plus bas.

— Repentez-vous ; si vous êtes chrétiens, dites votre acte de contrition, cria l'abbé aux deux survivants, Otto de Knigge et Rioseco, que le sable envahissait déjà jusqu'à mi-corps.

— Les gens comme moi ne se repentent pas, rugit avec un effroyable blasphème Otto, qui avait reconnu Cagliostro.

Et non sans peine, Otto, dont la poitrine était rougie par une blessure saignante sur le sable, arrivé presque à sa hauteur, dégagea son bras de l'étreinte captieuse du sable qui amoncelait autour de lui sa dune mouvante, et tira, au jugé, à travers le voile de cette pluie de poussière qui l'aveuglait, un coup de pistolet sur Cagliostro.

Quand l'âcre fumée qui envahit le souterrain se fut un peu dissipée, Cagliostro était debout.

Il n'avait pas été atteint.

Mais il venait d'être cruellement blessé au cœur, car sa fille, sa Rosalba adorée, qui, surprenant le geste d'Otto, s'était relevée assez vivement pour se placer au-devant de son père menacé et le couvrir de son corps, Rosalba gisait à terre dans sa robe blanche tachée de sang, et elle allait payer de sa vie, suivant son pressentiment, suivant son vœu peut-être, son héroïque dévouement filial.

Car il n'y eut pas à se faire illusion ; dès le premier moment elle fut jugée perdue ; il n'y avait pas là de médecin, hormis le père, qui, en pareil cas, risque toujours de se tromper ; mais le garde-chasse Martial et le Père Hiéronyme avaient une certaine expérience des blessures et des remèdes. Tous deux hochèrent la tête, et Martial exprima ses craintes et sa pitié en ces termes, murmurés à l'oreille du marquis :

— Pauvre biche ! elle a été frappée au cœur. Elle ne sortira pas d'ici vivante.

— Il n'y a pas à songer même à la transporter, confirma le moine.

Cagliostro, au bruit du coup, s'était penché sur sa fille inanimée, l'avait relevée, avait sondé la blessure, l'avait

bandée, essayant de faire partager en lui au médecin, sans y parvenir, les illusions du père.

Il avait tiré de sa poche son flacon d'elixir de vie qui ne le quittait pas, et il en avait versé quelques gouttes sur les lèvres décolorées de la mourante.

Mais la liqueur régénératrice se trouva cette fois vaincue. Rosalba n'y puisa qu'un retour factice, qu'un passager éclair de force et de vie.

Son père s'était accroupi à terre, et il la tenait appuyée sur son sein, assise entre ses genoux. Sa douleur naïve était navrante à voir.

A côté de lui, s'effaçant dans l'ombre, la comtesse, dont on ne voyait que l'œil étincelant, attendait que tout fût fini.

Roger pleurait dans un coin, agenouillé à côté de la mourante, et sa douleur trahissant son amour, il prenait de temps en temps la main de Rosalba et la baisait avec une fureur désespérée.

Elle eut une sorte de spasme, et, sentant que la voix allait lui manquer, elle se hâta de murmurer :

— Mon père... je meurs pour vous sans regret. C'était mon devoir, c'était mon vœu... Profitez de la leçon ; que la douleur vous éclaire ; convertissez-vous. Réconciliez-vous avec Dieu, avec ma mère et nous nous reverrons un jour.

Puis, regardant Roger qui s'était approché d'elle, elle leva la main en répétant :

— ... Au ciel !... au ciel !

C'était le dernier rendez-vous qu'elle lui laissait.

Sa tête pâle se pencha peu à peu, comme la fleur que le soc a tranchée. Elle fit un léger mouvement ; un der-

nier souffle voltigea sur ses lèvres. Elle s'était endormie comme un enfant du sommeil de la mort, sur le sein paternel...

..... Deux jours après, Rosalba était enterrée dans l'église de l'abbaye de Bonlieu, sépulture ordinaire des d'Urfé, qui avaient poussé le respect de l'hospitalité jusqu'à faire place à côté d'eux, dans la mort, à cette charmante et pure victime de la vie.

Roger avait exprimé ce vœu avec une telle ardeur, une telle énergie, que son père et sa mère, effrayés des conséquences d'un refus, l'avaient exaucé en admettant, dans la nécropole de famille, une étrangère.

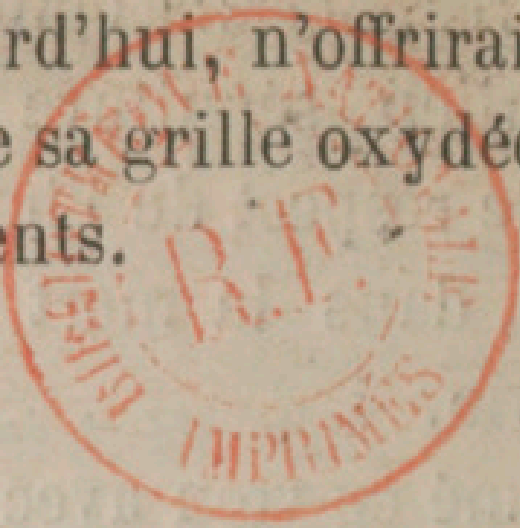
Cagliostro, à qui le marquis n'avait pas adressé une question et qui emportait, non sans remords, le secret du motif de sa présence dans le souterrain, partit pour l'Italie le lendemain des obsèques. Il était seul.

La comtesse de la Motte rentrait à Paris, où elle allait trouver des complices moins timorés, moins maladroits, dans son digne mari et Retaux de Villette, et une proie plus sûre que la *Boîte à Perrette* dans le collier de diamants de Boehmer et Bassange, affaire un moment interrompue, intrigue un moment suspendue, dont elle se remit de plus belle à ourdir la trame, chef-d'œuvre de l'escroquerie.

Roger, lui, après une retraite à la Trappe, quitta le siècle et entra au séminaire de Saint-Sulpice où il prit les ordres.

Nous aurons peut-être un jour l'occasion de raconter les dramatiques aventures de l'abbé d'Urfé pendant la Révolution, et de dire comment il se montra fidèle au rendez-vous céleste que lui avait donné Rosalba dans ce

souterrain du château de La Bâtie. Ce souterrain fut, depuis la tragédie que nous avons vue s'y accomplir, muré à ses deux extrémités, et la chambre du Trésor, si l'on y pénétrait aujourd'hui, n'offrirait plus aux yeux de l'explorateur, derrière sa grille oxydée, qu'un monceau de sable rempli d'ossements.



FIN



TABLE

I. — Le miracle de la rue Saint-Gilles.	1
II. — Mémoires de Spalatro.	21
III. — La dernière Valois.	56
IV. — Le grand Cophte.	93
V. — La prophétesse.	122
VI. — Voyage à Saint-Cloud.	199
VII. — Le Château-Sphinx.	258
VIII. — La boîte à Perrette.	324

T A B L E

I. — Le tableau de la situation générale de la France en 1848

II. — Le tableau de la situation de la France en 1849

III. — Le tableau de la situation de la France en 1850

IV. — Le tableau de la situation de la France en 1851

V. — Le tableau de la situation de la France en 1852

VI. — Le tableau de la situation de la France en 1853

VII. — Le tableau de la situation de la France en 1854

VIII. — Le tableau de la situation de la France en 1855

IX. — Le tableau de la situation de la France en 1856

X. — Le tableau de la situation de la France en 1857

XI. — Le tableau de la situation de la France en 1858

XII. — Le tableau de la situation de la France en 1859

XIII. — Le tableau de la situation de la France en 1860

XIV. — Le tableau de la situation de la France en 1861

XV. — Le tableau de la situation de la France en 1862

XVI. — Le tableau de la situation de la France en 1863

XVII. — Le tableau de la situation de la France en 1864

XVIII. — Le tableau de la situation de la France en 1865

XIX. — Le tableau de la situation de la France en 1866

XX. — Le tableau de la situation de la France en 1867

XXI. — Le tableau de la situation de la France en 1868

XXII. — Le tableau de la situation de la France en 1869

XXIII. — Le tableau de la situation de la France en 1870

XXIV. — Le tableau de la situation de la France en 1871

XXV. — Le tableau de la situation de la France en 1872

XXVI. — Le tableau de la situation de la France en 1873

XXVII. — Le tableau de la situation de la France en 1874

XXVIII. — Le tableau de la situation de la France en 1875

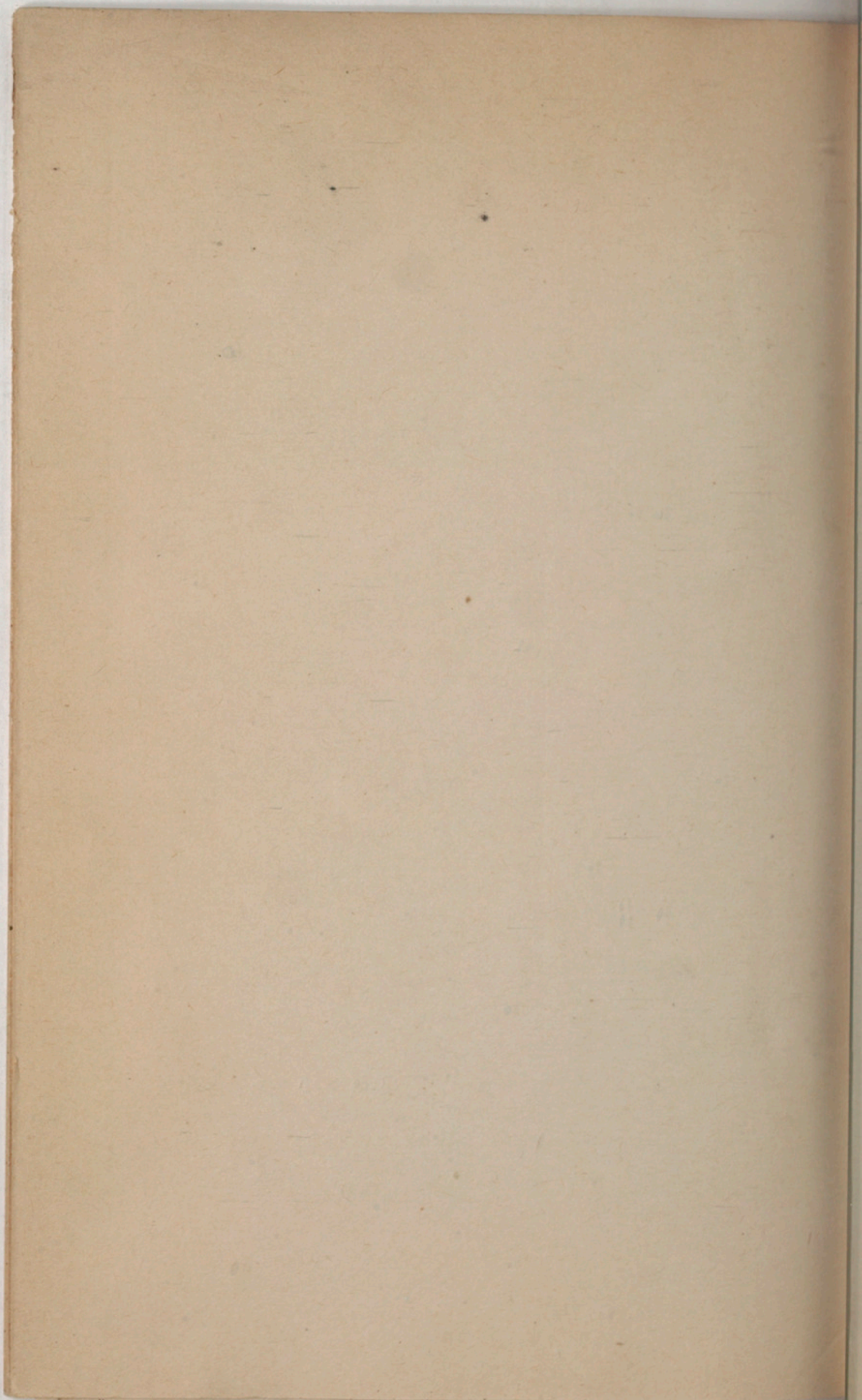
XXIX. — Le tableau de la situation de la France en 1876

XXX. — Le tableau de la situation de la France en 1877

XXXI. — Le tableau de la situation de la France en 1878

XXXII. — Le tableau de la situation de la France en 1879

XXXIII. — Le tableau de la situation de la France en 1880







BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 04612028 4